



**ALAIN  
DECAUX**

de l'Académie française

**LES GRANDS  
MYSTÈRES  
DU PASSÉ**



*Adieu  
à la  
Mlle de  
M...*

**J'ai Lu l'histoire**



Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

**LES GRANDS MYSTÈRES  
DU PASSÉ**



ALAIN DECAUX RACONTE (3 vol.)  
LA CASTIGLIONE  
BLANQUI, L'INSURGÉ  
DOSSIERS SECRETS DE L'HISTOIRE  
LES FACE À FACE DE L'HISTOIRE  
GRANDES AVENTURES DE L'HISTOIRE  
GRANDES HEURES DE VERSAILLES  
LES GRANDS MYSTÈRES DU PASSÉ  
GRANDS SECRETS, GRANDES ÉNIGMES  
L'ÉNIGME ANASTASIA  
CET AUTRE AIGLON, LE PRINCE IMPÉRIAL  
LES HEURES BRILLANTES DE LA CÔTE D'AZUR  
HISTOIRE DE LA FRANCE ET DES FRANÇAIS  
AU JOUR LE JOUR (8 vol.)  
(en collaboration avec André Castelot)  
DISCOURS DE RÉCEPTION À L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
D'ALAIN DECAUX ET RÉPONSE D'ANDRÉ ROUSSIN  
HISTOIRE DES FRANÇAISES (2 vol.)  
LETIZIA, NAPOLÉON ET SA MÈRE  
NOUVEAUX DOSSIERS SECRETS DE L'HISTOIRE  
OFFENBACH, ROI DU SECOND EMPIRE  
LES ROSENBERG NE DOIVENT PAS MOURIR  
L'HISTOIRE EN QUESTION  
UN HOMME NOMMÉ JÉSUS  
(en collaboration avec Robert Hossein)

*J'ai Lu 1724\*\*\*\**

**ALAIN  
DECAUX**

de l'Académie française

**LES GRANDS  
MYSTÈRES  
DU PASSÉ**

**J'ai Lu l'histoire**

*à Stello Lorenzi*

## L'ATLANTIDE

*Platon posa le problème : un continent disparu fut-il à la source de toute civilisation?*

Les fondements de la Sorbonne en furent ébranlés. Le stupéfiant incident se produisit dans l'un des amphithéâtres, un après-midi de 1929. Il resta dans les souvenirs des appariteurs, huissiers et garçons de salle, comme l'abomination de la désolation.

Ce jour-là, sans hâte, les auditeurs — des gens de tous âges — achevaient de s'installer sur les gradins. Le président de séance venait de prendre place sur l'estrade.

— La séance est ouverte, annonça-t-il.

Le silence s'établit. Il s'agissait d'une réunion de la « Société d'études atlantéennes », fondée en 1926, et dont les membres se consacraient aux problèmes ardues que pose l'existence hypothétique du plus mystérieux des continents : l'Atlantide.

Déjà, un conférencier gravissait les marches de la chaire. M. Roger Devigne — le président — se préparait à le présenter au public, lorsqu'une explosion fit sursauter tout le monde. Un instant plus tard, l'assistance entière était en larmes. Amèrement, M. Devigne

allait écrire : « Deux maniaques de l'Atlantide jetèrent dans la salle des récipients contenant des gaz lacrymogènes, qui gênèrent beaucoup les auditeurs et les auditrices d'un exposé portant sur l'histoire ancienne de la Corse. Nous nous sommes contentés (sans intenter de poursuites) de faire porter au laboratoire municipal les récipients abandonnés par les manifestants... »

La mésaventure survenue ce jour-là à la « Société d'études atlantéennes » montre assez bien à quel point le mystère de l'Atlantide est susceptible de faire monter les passions. Les « croyants » de l'Atlantide sont souvent animés de la ferveur — et parfois de la crédulité — des néophytes. Ils jettent l'anathème sur leurs contradicteurs et se déclarent sans ambages seuls possesseurs de l'unique vérité. Ils manient avec un total manque de discernement les arguments les plus positifs, aussi bien que les plus fallacieux. Pour faire un choix entre les textes des atlantologues, il convient donc d'user d'une grande prudence.

La question de l'Atlantide est double :

a) A-t-il existé, à une époque et en un lieu bien déterminés, un grand continent aujourd'hui disparu?

b) Ce continent, si l'on admet sa réalité, fut-il le berceau d'une haute civilisation préhistorique, mère de toutes les civilisations postérieures?

Une bibliographie établie en France en 1926 mentionne l'existence de deux mille ouvrages consacrés à l'Atlantide. On a renoncé à dénombrer les articles relatifs au même sujet.

Dès l'abord, on doit souligner un surprenant paradoxe : on ne sait rien de certain sur l'Atlantide. Les seules informations qui présentent quelque apparence de sérieux tiennent en deux textes de quelques lignes. Ces lignes ont un auteur unique : Platon.

Au vrai, c'est Platon qui est à l'origine du prodigieux développement qu'a pris l'histoire de l'Atlantide. Ce n'est pas aller trop loin de dire qu'il n'existerait pas



d'Atlantide sans Platon, et sans les deux textes qui y font allusion, le *Timée* et le *Critias*.

Dans le *Timée*, l'épisode de l'Atlantide tient très peu de place. Platon se contente de faire allusion à une tradition transmise, croit-il, aux Grecs par les Egyptiens. Jadis, des prêtres d'Egypte auraient fait à Solon les confidences qu'on va lire : « En ce temps-là, on pouvait traverser cette mer (1). Elle avait une île, devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les Colonnes d'Hercule (2). Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Et les voyageurs de ce temps-là pouvaient passer de cette île sur les autres îles; et de ces îles ils pouvaient gagner tout le continent, sur le rivage opposé de cette mer qui méritait vraiment son nom... Or, dans cette île atlantide, des rois avaient formé un empire grand et merveilleux. Cet empire était maître de l'île tout entière et aussi de beaucoup d'autres îles et de portions de continent. En outre, de notre côté, il tenait la Libye jusqu'à l'Egypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie (3). Or, cette puissance, ayant une fois concentré toutes ses forces, entreprit, d'un seul élan, d'asservir votre territoire et le nôtre et tous ceux qui se trouvent de ce côté-ci du détroit... Mais dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes... Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles... l'île de l'Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cet océan de là-bas est difficile et inexplorable, par l'obstacle des fonds vaseux et très bas que l'île, en s'engloutissant, a déposés. »

Le *Timée* ne comporte pas d'autre précision, excepté — ce qui a son importance — le nom des adversaires des Atlantes : les Athéniens, et la date du cataclysme dans lequel disparut l'Atlantide : 9 000 ans

(1) L'Atlantique.

(2) Le détroit de Gibraltar.

(3) Par « Libye », on désignait généralement la partie de l'Afrique située à l'ouest de l'Egypte. La Tyrrhénie désignait l'Italie centrale.

avant l'époque de Solon — soit 9 600 ans avant J.-C.

Au contraire, le *Critias* — second texte de Platon — contient sur ce même sujet de l'Atlantide des détails fort précis et nombreux. Platon commence par rappeler ce qu'il a dit de l'Atlantide dans le *Timée*. C'est en quelque sorte le « résumé des chapitres précédents ». Puis il en vient à décrire, de la façon la plus précise du monde, cette île *Atlantide* disparue. « Près de la mer, mais à hauteur du centre de l'île tout entière, il y avait une plaine, la plus belle, dit-on, de toutes les plaines, et la plus fertile. Et, proche la plaine et distante de son milieu d'environ cinquante stades, il y avait une montagne partout d'altitude médiocre. »

S'il faut en croire le narrateur, c'est le dieu Poséidon qui reçut en partage l'Atlantide et y établit les enfants qu'il avait engendrés d'une femme mortelle. C'est de ce dieu que descendaient les princes appelés à régner sur l'Atlantide. « Ils avaient acquis des richesses en telle abondance que jamais sans doute avant eux nulle maison royale n'en posséda de semblables et que nulle n'en possédera aisément de telles à l'avenir. Ils disposaient de tout ce que pouvait fournir la ville elle-même et aussi le reste du pays. Car si beaucoup de ressources leur venaient du dehors, du fait de leur empire, la plus grande part de celles qui sont nécessaires à la vie, l'île elle-même les leur fournissait. D'abord tous les métaux durs ou malléables que l'on peut extraire des mines. En premier lieu, celui dont nous ne connaissons plus que le nom, mais dont il y avait alors, outre le nom, la substance même, l'orichalque. On l'extrayait de terre en maints endroits de l'île : c'était après l'or, le plus précieux des métaux qui existaient en ce temps-là. »

L'île fournissait avec prodigalité les bois les plus rares. On y trouvait en suffisance tous les animaux domestiques ou sauvages. « En outre, toutes les essences aromatiques, que nourrit encore maintenant le sol, en quelque endroit que ce soit, racines, pousses ou bois

des arbres, résines qui distillent des fleurs ou des fruits, la terre alors les produisait et les faisait prospérer. »

Les Atlantes, devenus riches, construisirent des temples, des palais, des ports, des bassins de radoub. Ils jetèrent des ponts sur les bras de mer circulaires qui entouraient la capitale. Ils édifièrent des enceintes protectrices. « Ils entremêlèrent les sortes de pierre et varièrent les couleurs pour le plaisir des yeux, et ils leur donnèrent ainsi une apparence naturellement plaisante. Le mur qui entourait l'enceinte la plus extérieure, ils en revêtirent tout le tour de cuivre, qui lui fit comme un enduit. Ils recouvrirent d'étain fondu l'enceinte intérieure et, quant à celle qui entourait l'Acropole elle-même, ils la garnirent d'orichalque, qui avait des reflets de feu. »

Platon s'enthousiasme à décrire le temple de Poséidon, à énumérer les sources d'eau froide et d'eau chaude, servant aux bains ouverts et couverts; les jardins, les gymnases, les manèges, les casernes; la foule qui animait le port, y causant « jour et nuit un vacarme continu de voix, un tumulte incessant et divers ».

Après quoi, on nous parle des façons de vivre des Atlantes, des lois et traditions observées par leurs princes... Le récit s'achève sur la décision que prend Zeus d'appliquer un châtement exemplaire à une race qui, peu à peu, transgresse la pureté de la vie primitive... (1)

Que faut-il penser de ces deux textes de Platon? C'est tout le problème, justement.

Ce qui frappe, lorsqu'on aborde l'étude de l'Atlantide, c'est que, sur l'existence de ce continent mystérieux, nul ne semble être d'accord. Les uns tiennent le récit de Platon pour une fable. Les autres jurent

(1) Lire dans la même collection : *Visions de l'Atlantide* par Edgar Cayce, A 300\*.

qu'il s'agit d'un récit parfaitement exact. L'Allemand von Milamovitz-Mollendorf s'écriait par exemple : « Pourquoi chercher un point de départ puisqu'il s'agit d'un mythe? Le récit de Platon ne repose sur aucune tradition, sur aucune hypothèse, géologique ou géographique. » Il se rencontrait avec un Français, l'abbé Moreux, pour qui l'Atlantide était une « fable caractérisée, un mythe sans fondement historique ».

Ce qui pourtant apparaît troublant, c'est que Platon lui-même semble insister à plusieurs reprises sur la véracité de son récit. Il le dit en propres termes dans le *Timée* : la relation de l'Atlantide n'est pas « une légende fabriquée à plaisir, mais une histoire vraie ». Ailleurs : « C'est une histoire très singulière mais absolument vraie. » Parlant de la défense athénienne contre l'invasion atlante, il souligne ce « haut fait réellement et anxieusement accompli par cette cité ». Quand Platon écrit le *Critias*, il prend soin de noter que son récit repose sur des inscriptions et des papyrus égyptiens que Solon a vus de ses yeux.

Cette insistance du grand philosophe a permis, à travers les siècles, à toute une école d'historiens — et aussi de poètes — de défendre farouchement la thèse de l'existence de l'Atlantide. Hélas, ces écrivains sont loin de se déclarer d'accord.

Car Platon se montre assez vague quant à la localisation géographique de l'Atlantide. De là, des divergences absolues entre ceux qui croient au « sixième continent ». Des thèses parfois très étranges ont été soutenues. En 1533, l'Espagnol Gomora affirmait que l'Atlantide n'était autre que l'Amérique. Le Suédois Rudbeck publia quatre volumes pour soutenir que l'Atlantide devait se situer dans la presqu'île scandinave. Ces quatre tomes ne formaient que l'introduction d'une œuvre à paraître, beaucoup plus considérable. Malheureusement le manuscrit disparut dans l'incendie d'Upsal en 1709 : l'auteur mourut aussitôt de chagrin.

Pour l'Allemand Bock, l'Atlantide devait se découvrir en Afrique du Sud. Delisles de Salles allait la

chercher dans le Caucase. En 1779, Bailly — le futur maire de Paris pendant la Révolution — localisait l'Atlantide au Spitzberg. Quarante ans plus tard Bartoldi et Latreille affirment leur conviction : l'Atlantide était en Grèce!

En 1855, Jacob Kruger réitère l'hypothèse américaine, ne paraissant pas plus troublé que ses prédécesseurs par le fait que l'Atlantide, d'après Platon, s'était abîmée sous les flots, alors que l'Amérique comme la Suède, la Grèce, l'Afrique du Sud, le Spitzberg et le Caucase forment, jusqu'à preuve du contraire, des terres parfaitement fermes...

Une explication très ingénieuse — et aussi plus sérieuse — fut donnée en 1874 par Berlioux, dans son grand ouvrage sur *Les Atlantes* : l'Atlantide devrait être placée en Afrique du Nord. Un tremblement de terre aurait submergé le pied de l'Atlas; la légende, parvenue par les prêtres égyptiens jusqu'à Solon, aurait fait de ce tremblement de terre un cataclysme ayant anéanti l'île Atlantide...

Cette hypothèse séduisante fut reprise en 1893 par l'Allemand Knötel. Deux autres Allemands, Borchardt en 1926 et Hermann en 1927-1931, soutinrent que c'était en Tunisie, dans la région des Chotts, qu'il fallait chercher l'Atlantide.

Quand on prend connaissance du gros livre où M. Alexandre Bessmertny a recensé les innombrables « hypothèses relatives à l'Atlantide », on reste fort perplexe (1). D'autres chercheurs n'ont-ils pas tenté, témérement, de situer l'île fabuleuse dans le sud de l'Espagne, sur la côte occidentale de l'Afrique, dans la région des Syrtes... et même en Océanie!

Que penser de tout cela?

On peut, bien sûr, rejeter en bloc l'ensemble de ces thèses. Attitude un peu trop commode, qui néglige

(1) *L'Atlantide* (Payot).

l'affirmation réitérée de Platon relativement à l'authenticité de son récit.

On peut aussi reprendre les textes platoniciens et en tenter une analyse serrée, afin d'essayer de dégager les lignes dominantes. Une fois celles-ci précisées, il serait possible de les comparer avec ce que nous enseignent la préhistoire, la protohistoire, l'histoire, l'archéologie, la géologie, les sciences naturelles.

Avant tout, une réflexion de simple logique : si l'on admet la vérité de Platon, comment pourrait-on rejeter l'indication primordiale qui est à la base de son récit, à savoir que l'Atlantide existait dans la mer Atlantique, « devant ce passage que vous appelez les Colonnes d'Hercule ». Logiquement, cela signifie : *dans la prolongation, à l'ouest* du détroit de Gibraltar.

Est-il possible que, dans cette zone précise de l'océan, un continent se soit englouti ? Certains — et récemment encore un atlantologue allemand, le pasteur Jürgen Spanuth (1) — refusent de l'admettre. Les derniers effondrements atlantiques, d'après eux remonteraient à plusieurs millions d'années, ce qui exclurait la présence d'hommes. Or, sans Atlantes, point d'Atlantide.

Cette affirmation apparaît très inexacte. Elle tient peu compte des recherches rapportées il y a quelques années par M. Georges Poisson, ancien président de la Société préhistorique française, faisant état des travaux d'un géologue de grande valeur, Pierre Termier (2). Celui-ci a révélé que, lors de la pose du câble sous-marin qui relie Brest au cap Cod, en 1898, le grappin ramena, au nord des Açores, par 47° de latitude Nord et 29° 40' de longitude Ouest, à 500 milles environ des îles, « des petites esquilles minérales ayant l'aspect d'éclats récemment brisés ».

Pierre Termier donnait cette précision remarquable :  
— Les esquilles ainsi arrachées à des affleure-

(1) *L'Atlantide retrouvée*. Traduction Henri Daussy (Plon).

(2) Georges Poisson : *l'Atlantide devant la Science*, étude de préhistoire (Payot).

ments rocheux du fond de l'Atlantique sont d'une lave vitreuse... Une telle lave, entièrement vitreuse, n'a pu se consolider à cet état que *sous la pression atmosphérique*.

Mieux encore, ces sommets se sont effondrés brusquement et à une période relativement récente, « *sans cela l'érosion atmosphérique et l'abrasion marine eussent nivelé toute la surface* ».

La conclusion de Pierre Termier vaut d'être méditée :

— Toute une région au nord des Açores, comprenant peut-être les Açores et dont ces îles, dans ce cas, ne seraient que les ruines visibles, s'est effondrée tout récemment, probablement à cette époque que les géologues appellent actuelle, tant elle est récente, et qui, pour nous, les vivants d'aujourd'hui, est quelque chose comme hier.

Georges Poisson, lui, pense que, dans l'Atlantique, les derniers effondrements ont pu se prolonger pendant la période de retrait des glaces — soit entre 18500 et 6500 avant notre ère. Rappelons que Platon situait ce cataclysme en 9600 avant J.-C. Les deux dates paraissent parfaitement compatibles.

L'étude du relief sous-marin actuel de l'Atlantique nous apprend que les fonds de cet océan sont partagés par une véritable chaîne de montagnes, à peu près parallèle aux côtes est et ouest. La chaîne Nord-Atlantique part du seuil du Spitzberg, suit d'abord la côte du Groenland, s'élargit autour de l'Islande, s'élargit encore autour du dôme des Açores. Elle s'interrompt avant l'équateur. Là, on découvre un massif isolé : le Massif équatorial. Nouvelle rupture et, plus au sud, apparition d'une chaîne Sud-Atlantique qui court jusqu'à l'île Tristan d'Acunha et s'infléchit vers l'est jusqu'à l'île Bouvet.

Mais — constatation extrêmement importante — ces chaînes nord-sud sont coupées régulièrement par des chaînes transversales, est-ouest, reliant le Groenland à l'Islande, l'Islande à l'Angleterre, le cap Cod au cap

Saint-Vincent, Porto-Rico au détroit de Gibraltar, le cap San Roque du Brésil à la côte africaine de Guinée. Deux autres chaînes transversales, moins nettement dessinées, peuvent être encore décelées dans l'hémisphère austral. L'existence de ces chaînes transversales sous-marines a conduit les géologues à formuler la théorie dite « des Ponts ». On admet que ces chaînes seraient les débris de bandes de terre qui unissaient les deux rives de l'Océan. Celles-ci se seraient effondrées à l'époque indiquée ci-dessus, c'est-à-dire au Quaternaire — donc à l'époque de l'existence de l'homme. Ce qui permettait à Pierre Termier de conclure : « *Libre à tous les amoureux des belles légendes de croire à l'existence de l'Atlantide; c'est la science, la plus moderne science qui, par ma voix, les y invite.* »

Ces « ponts » dont la géologie tend à révéler l'existence, la biologie en confirme encore la réalité. Comment expliquer autrement la similitude de faune et de flore observée des deux côtés de l'Atlantique, *alors qu'elles ne se retrouvent pas sur tous les autres continents?*

Ces similitudes sont indiscutables, et ceci tant pour les espèces tertiaires que quaternaires : hipparions, chevaux, proboscidiens, rhinocéros, mastodontes, éléphants, etc.

Un autre fait biologique très troublant milite en faveur de l'existence d'une grande île au centre de l'Atlantique : il s'agit du phénomène de la reproduction des anguilles. Aristote s'y intéressa le premier, mais ne parvint pas — et pour cause — à résoudre le mystère. Ce n'est qu'en 1922 qu'un savant danois, le Dr T. Schmidt, put expliquer où et comment frayaient les anguilles. De ses longs et patients travaux, il ressort que seules les femelles habitent les rivières et les étangs d'Europe. Elles n'y restent que pendant deux ans. Après quoi, elles commencent à se diriger vers les embouchures des fleuves, où les mâles les attendent. De conserve, mâles et femelles, en groupe



compact, nagent vers l'ouest, à une grande profondeur. A raison de trente kilomètres par vingt-quatre heures, le voyage dure cent quarante jours. Enfin, les anguilles parviennent à la mer des Sargasses, près des Bermudes.

Qu'est-ce que la mer des Sargasses? C'est une aire gigantesque, aux eaux encombrées d'herbes entrelacées qui entravent la navigation des petits navires.

Les anguilles pondent environ 300 mètres au-dessous du niveau de la mer des Sargasses. Puis la femelle meurt. Bientôt, les petites anguilles partent pour l'Europe. Elles voyagent en un banc énorme, épais de 25 mètres, large de 90. L'expédition dure à peu près trois ans. Les bancs, aux embouchures des rivières, se divisent : les mâles restent en mer, cependant que les femelles remontent les cours d'eau, commençant ainsi leur stage de deux années en eau douce (1).

Deux ans plus tard, le cycle recommencera...

Le phénomène se reproduit sur toutes les côtes de l'Atlantique nord. C'est dans la mer des Sargasses que viennent frayer les anguilles des deux continents.

L'atlantologue A. Braghine a pu déduire logiquement de ce phénomène « qu'à une époque quelconque un continent où coulait un grand fleuve s'étendait entre l'Europe et les Bermudes. La mer des Sargasses est peut-être la survivance du delta marécageux de cette colossale rivière préhistorique, et les anguilles, accoutumées à y frayer pendant des millions d'années à l'abri de leurs ennemis, ont conservé cette habitude jusqu'à nos jours, alors que non seulement le cours d'eau, mais le continent lui-même ont disparu ».

Certains « atlantéens » se sont acharnés à démontrer l'existence de corrélations plus précises (linguistiques, religieuses, archéologiques, etc). entre les deux continents. Un savant américain au nom bien fran-

(1) Colonel A. Braghine. *L'Enigme de l'Atlantide* (Payot).

çais, Auguste Le Plongeon, a tenté de prouver que nombre de mots du langage maya ressemblent fort au grec ancien; de même existerait-il des analogies entre les caractères de l'alphabet des Mayas et certains hiéroglyphes de l'Égypte ancienne. Bien mieux, le langage *chiapenec*, parlé par une tribu indienne de l'Amérique centrale, contiendrait des mots hébreux... Le spécialiste des « civilisations inconnues », M. Serge Hutin, parlant des efforts de Paul Le Cour et de ses collaborateurs de la revue française *Atlantis* pour mettre systématiquement en évidence tous les parallèles étymologiques possibles, juge que « ces tentatives sont loin de mériter le dédain du monde scientifique (1) ».

Autres constatations soulignées par M. Hutin : « Les symboles ésotériques traditionnels, la croix, le cercle, le serpent, le disque solaire, le svastika, etc., se retrouvent aussi bien dans les civilisations de l'Amérique précolombienne que dans les grandes cultures antiques du Vieux Monde. » Les Pyramides des Mayas et des Aztèques « manifestent une même structure de pensée religieuse que dans la vallée du Nil ». (2)

Au vrai, si ce genre de rapprochement a de quoi frapper les imaginations, on ne peut absolument pas en tirer une preuve quelconque de l'existence de l'Atlantide. Même si ces détails communs existent, les civilisations comparées sont notablement postérieures à la disparition de l'Atlantide, engloutie, on l'a vu, à une date antérieure à l'âge du bronze.

Alors, ces rapports, comment les expliquer? Disons tout d'abord que beaucoup de savants les nient. Si même on devait les admettre, il faudrait envisager des relations interocéaniques entre les Mayas et les anciens Egyptiens. La chose n'a rien d'impossible. On a cru longtemps que la faible dimension des vaisseaux

(1) *Les Civilisations inconnues. Mythes ou réalités.* (Arthème Fayard).

(2) Lire dans la même collection : *Hommes et civilisations fantastiques* par Serge Hutin, A 238\*.

antiques leur interdisait la traversée d'un océan tel que l'Atlantique. Les expériences du docteur Bombard et de Thor Heyerdhal ont démontré le contraire. Les vents, s'ils sont favorables, permettent à un voilier de joindre en quinze jours les côtes de l'Afrique à celles de l'Amérique. Dès le début du Moyen Age, des navires frisons — guère plus grands que ceux des Egyptiens et des Phéniciens — allaient dans la *Mer Ténébreuse*, au delà de l'Islande. Les Vikings, vers 680-700, atteignirent le Groenland et certains rivages de l'Amérique du Nord. Pourquoi les Anciens n'en eussent-ils pas fait autant? On a noté la présence persistante de tradition, chez les Indiens d'Amérique, faisant allusion à l'arrivée d'hommes blancs, venus de l'Océan, et apportant avec eux la science et la justice...

Ce n'est donc pas sur les hiéroglyphes et les monuments, ni sur l'étymologie que nous pouvons compter pour nous fournir la clé de l'énigme de l'Atlantide. La géologie et la biologie, en revanche, nous apportent de précieuses confirmations de la « légende ».

Et la préhistoire?

C'est elle en effet qu'il faut maintenant interroger. Nous devons lui demander quels hommes vivaient en Europe occidentale, il y a 12 000 ans. La réponse ne fait pas de doute : les fouilles ont démontré que des hommes d'un type nouveau apparurent en Europe à une période appelée paléolithique supérieur — après la glaciation dite de Wurm — époque s'étendant à peu près de 11500 à 6400 avant notre ère. *Cette période correspond à la date légendaire de la catastrophe de l'Atlantide.*

Ces hommes, on les appelle « hommes de Cro-Magnon », du nom de la localité de Dordogne où fut découvert en 1868 le premier squelette de cette catégorie. Or, on ignore d'où ils viennent. Probablement leur origine doit-elle être située hors d'Europe. Mais où? On ne sait.

Les descendants de l'homme de Cro-Magnon exis-

tent. Nous tous, sommes le résultat de lents brassages de peuples et, dans nos veines, coule fatalement un peu de sang « cro-magnon ». Il n'est que deux régions où subsistent encore, parfaitement caractérisés, les fils de l'homme de Cro-Magnon : le pays Basque, en Europe, et certaines contrées d'Amérique du Nord où vivent des tribus Peaux-Rouges.

Georges Poisson a démontré que la race de Cro-Magnon s'est étendue en Europe et en Afrique, à l'époque même où géologiquement, on peut situer l'Atlantide. Le fait que l'on retrouve de part et d'autre de l'Océan des descendants très purs de cette race préhistorique « permet de supposer que c'est d'un ancien centre Atlantique que la race de Cro-Magnon s'est étendue à la fois dans l'Europe occidentale et dans l'Amérique du Nord » Et Georges Poisson ajoute : « Il s'agit d'une race absolument particulière par ses caractères, son origine, son extension et sa descendance. Elle coïncide, à tous ces points de vue avec ce que nous pouvons supposer de la race des Atlantes, ce qui permet de l'identifier avec elle... » Conclusion : *l'homme de Cro-Magnon ne serait autre que l'Atlante — l'Atlante ayant quitté l'île, ayant entrepris la conquête de l'Europe occidentale, ainsi que l'a conté Platon.*

Il nous faut ici tenir compte d'une explication récente de l'Atlantide, due à un pasteur allemand, Jürgen Spanuth, déjà cité. Sa théorie, la dernière qui ait été formulée, a fait beaucoup de bruit. A tort ou à raison ?

Après de longues années de recherches, le pasteur de Bordelum — petite localité du nord de l'Allemagne — était parvenu à un certain nombre de conclusions. Ce qui l'avait frappé, dès l'abord, c'est la mention de cette invasion atlante sur laquelle Platon s'étend longuement. Ainsi, les habitants de l'Atlantide auraient envahi le sud de l'Europe et le nord de

l'Afrique, y causant de terribles ravages, pour être finalement vaincus.

Une telle guerre peut-elle être située vers 9600 avant Jésus-Christ? Spanuth ne parvenait pas à le croire. Il raisonnait ainsi : « Les faits auxquels Platon se réfère, existence d'Etats grecs, d'Athènes, d'un royaume égyptien, du travail du cuivre, de l'étain, du fer, utilisation de chars de combat, de bateaux de guerre, etc., neuf mille ans avant Solon (1), autrement dit neuf mille six cents ans avant notre ère, ne sont pas conformes aux données chronologiques... Un peuple qui utilisait le cuivre et l'étain vivait obligatoirement à l'âge du bronze, c'est-à-dire entre 2000 et 1000 avant Jésus-Christ. Toutefois, puisque les Atlantes se servaient déjà d'ustensiles en fer, leur île n'avait donc pas encore disparu à la fin de la période du bronze qui vit l'apparition du fer sur la terre... »

Mais à quelle époque doit-on situer cette apparition? Les archéologues répondent — et notamment le spécialiste de la métallurgie préhistorique, Silheim Witter : les premiers objets en fer façonnés par l'homme sont apparus dans le bassin méditerranéen vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, à la suite de l'invasion massive de peuples venus du Nord et de contrées maritimes.

Donc, trois points de repère : 1<sup>o</sup>) une « invasion massive »; 2<sup>o</sup>) par des peuples venus « de contrées maritimes »; 3<sup>o</sup>) au XIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Pour Jürgen Spanuth, ce fut un trait de lumière. Dès lors, il ne ressentit plus de doute : les traducteurs de Platon, ou ses copistes, ou Platon lui-même, avaient commis une erreur de date. L'invasion atlante — si on l'admettait — devait être située vers le XII<sup>e</sup> siècle.

Certes, les documents européens relatifs à cette époque sont pratiquement inexistants. Il n'en est pas de

(1) Dans son livre *l'Atlantide retrouvée*, Jürgen Spanuth donne le chiffre de huit mille ans. Il s'agit là d'une erreur manifeste, car le texte de Platon (traduction Albert Rivaud) précise bien neuf mille ans.

même pour les contrées plus méridionales, pour l'Égypte par exemple. Du coup, le pasteur se fit égyptologue. Fiévreusement, il se mit à rechercher les inscriptions concernant des faits remontant à cette époque.

Il en découvrit plusieurs : à Karnak et à Medinet Habou par exemple. Or, tous ces textes faisaient allusion à de terribles combats que l'Égypte eut à soutenir contre les envahisseurs, *vers 1200 avant Jésus-Christ*. Les historiens baptisent ces phénomènes « grande migration », « invasion doriennne », « invasion égéenne », « invasion illyrienne ». Les envahisseurs, eux, sont désignés par l'expression « peuples du Nord et peuples maritimes ».

L'attaque déchaînée par ces peuples du Nord — alliés aux Libyens — ressembla à un raz de marée. Elle déferla à plusieurs reprises, laissant sur son passage la mort et l'horreur. C'est à cette époque — l'archéologie le montre — que les Athéniens édifient de puissantes murailles, qu'en Asie Mineure les rois hittites s'allient avec les Égyptiens. Vers 1200, les hommes du Nord fondent sur la Grèce qu'ils occupent — à l'exception d'Athènes qui leur résiste victorieusement. Ils détruisent Troie, traversent et occupent l'Asie Mineure, anéantissent l'empire hittite. On déchiffre ainsi une inscription de Medinet Habou : « Les peuples du septentrion complotaient dans leurs îles, mais, à la même époque, la tempête engloutit leur contrée. Aucun pays ne put résister à leurs entreprises : l'un après l'autre, Hatti (l'empire hittite), Kode, Kardemisch, Arzawa, Alasia (Chypre) furent ravagés. Ils établirent leur camp dans une ville d'Amurru (Syrie du Sud), ruinant le pays et les habitants; on eût dit que ceux-ci n'avaient jamais existé. Ils marchaient déjà sur l'Égypte, précédés par un incendie... A la vérité, ils s'emparèrent de tous les pays jusqu'à la limite du monde. Leur cœur était plein de confiance et de certitude, car ils étaient sûrs de mener à bien leurs projets. »

L'offensive générale contre l'Égypte est lancée dans la cinquième année du règne de Ramsès II (1195 avant J.-C.). Les Libyens envahissent l'Égypte par l'ouest. Une flotte « du Nord » cingle vers les bouches du delta du Nil. À l'est, les forces rassemblées dans le sud de la Syrie passent à l'attaque.

Ramsès II, à la tête de ses armées, marche contre l'envahisseur. La bataille qui va s'engager reste la plus gigantesque dont l'histoire des hommes ait jamais jusque-là fait mention. Il n'est pas exagéré de penser que les combattants se comptèrent par plusieurs dizaines de milliers. Les bas-reliefs de Medinet Habou racontent cette bataille en des dessins d'une extraordinaire précision. La vaillance ne fut pas moins grande du côté de l'assaillant que de l'assailli. La victoire revint en définitive à Ramsès II...

Jürgen Spanuth scrutait avec passion les photographies des inscriptions et des bas-reliefs de Medinet Habou. Que de rapprochements ils lui suggéraient ! Il se souvenait nettement du texte de Platon, de cette puissance atlante maîtresse de « beaucoup d'autres îles, de portions de continents de la mer Atlantique, qui, ayant une fois concentré toutes ses forces, entreprit d'un seul élan d'asservir votre territoire et le nôtre et tous ceux qui se trouvent de ce côté-ci du détroit ». Au vrai, l'invasion dont les inscriptions égyptiennes gardent le souvenir n'a-t-elle pas conduit les « hommes du Nord » à travers l'Europe et l'Asie Mineure, jusqu'en Égypte ? Ces « hommes du Nord » n'ont-ils pas été tenus en échec par les Athéniens comme Platon affirme que le furent les Atlantes ?

Pour Jürgen Spanuth, peu à peu la certitude s'imposait : « ces hommes du Nord » du XIII<sup>e</sup> siècle et les Atlantes de Platon ne formaient qu'un seul et même peuple.

Il faut imaginer le petit pasteur, dans son presbytère allemand, construisant pierre par pierre, argument après argument, l'édifice de son hypothèse. Il

croyait au récit de Platon. Il pensait y avoir décelé une erreur de date. Il était quasi certain d'avoir identifié les Atlantes aux Hyperboréens — autrement dit « hommes du Nord ». Maintenant, il butait sur la localisation de l'Atlantide.

Jürgen Spanuth avait écarté la date de 9 000 ans. Logique avec lui-même, il refusa la localisation de l'Atlantide... dans l'Atlantique.

Pour notre pasteur, Platon voulait indiquer seulement qu'il fallait chercher l'Atlantide au-delà des Colonnes d'Hercule; cet « au-delà » devait uniquement évoquer la nécessité de franchir le détroit pour atteindre par mer le « sixième continent ».

Dès lors, le pasteur de Bordelum se mit à jongler avec les objections. Sa conviction enthousiaste le guidait, de même que le phare indique son chemin au marin. Il était sûr que les Atlantes venaient du Nord — donc, c'était dans le Nord qu'il cherchait l'Atlantide.

Il procéda par élimination. Il exclut de sa recherche les pays ravagés ou occupés par les Hyperboréens; les régions non riveraines d'une mer ou d'un océan; les régions situées autre part qu'au nord, par rapport à la Grèce et à l'Égypte. Ce fut un véritable jeu de massacre, où Spanuth détruisit allégrement toutes les « chances » du Sinaï, de la Syrie, de la Palestine, de l'Asie Mineure, de la Crète, de la Grèce, de la Yougoslavie, de la Hongrie, de l'Allemagne centrale ou méridionale, de l'Espagne, de l'Italie.

Le jour vint où il put conclure que la seule région géographique « qui puisse convenir » était le littoral de la mer du Nord.

Etudiant une nouvelle fois les textes de Platon, il chercha des points de repère qui lui permissent de préciser encore sa localisation. Le *Critias* indique qu'à proximité de Basileia — la capitale atlante — se trouvait un territoire qui « dominait la mer à pic ». Cette île se composait de roches de couleur blanche, noire et rouge.



*Dans la mer du Nord, il n'existe qu'une seule île « élevée et dominant la mer à pic » et dont le sol soit composé de roches de couleur blanche, noire et rouge : Heligoland.*

Reprenons Platon. Basileia se trouvait entre cette île rocheuse et le continent. L'île royale avait un diamètre de cinquante stades, soit 9 200 mètres. Au centre, « distante de son milieu d'environ cinquante stades, il y avait une montagne partout d'allure médiocre », sur laquelle étaient édifiés le palais royal et le temple de Poséidon. « Edifices et remparts étaient construits avec les pierres rouges, blanches et noires, extraites par les Atlantes de l'île voisine qui leur servait de carrière. »

Il y avait des années que Jürgen Spanuth étudiait l'énigme de l'Atlantide. En 1948, sa certitude était devenue absolue : Basileia devait se trouver à 8 km 800 (cinquante stades) à l'est d'Heligoland.

Désormais, le petit pasteur n'avait plus qu'un seul but : explorer les fonds sous-marins à l'endroit que ses recherches avaient fixé. Pour cela, il fallait un bateau, un équipage, un scaphandrier, toutes choses inaccessibles à la bourse d'un pasteur allemand.

Alors, il fit ce qu'entreprennent toujours les convaincus d'une thèse échafaudée par eux seuls : il donna des conférences. A l'issue de l'une d'elles, en 1950, à Munich, il réussit à trouver des mécènes. On lui fournit de quoi « tenir dix jours ». Las ! une tempête retint pendant neuf jours le bateau au port. Et le dixième, une escadrille de bombardiers anglais, profitant du beau temps, se mit à bombarder Heligoland, au cours d'un exercice.

Deux ans. Le pasteur attendit deux ans. Il découvrit enfin de nouveaux mécènes : les membres d'un club de Hambourg. Il s'embarqua au mois de juillet 1952, se dirigea droit vers Hélioland. A 8 km 800 à l'est de l'île, il fit stopper le bateau. Le scaphandrier plongea. Les renseignements qu'il rapporta furent assez extraordinaires : il avait repéré au fond de la mer une haute muraille de pierre. Au pied, gisaient d'énormes

blocs, mesurant en moyenne un mètre sur deux. Le mur avait une hauteur de deux mètres et, à la base, une largeur de douze mètres; il était fait de blocs assemblés. Une seconde enceinte doublait la première, à laquelle elle était parallèle. Le mur extérieur apparaissait construit de pierres rouges et le mur intérieur de pierres blanches.

Cette fois, pour Spanuth, les derniers doutes étaient abolis. Il s'écriait :

— La concordance entre les indications fournies par Platon et les ruines proches d'Heligoland est absolue!

Il faut reconnaître que les coïncidences relevées — si coïncidences il y a — sont troublantes : « Les murailles se trouvent à cinquante stades au milieu (de la plaine), sur une montagne d'allure médiocre... le mur de protection mesure bien cinq stades de long et encerre la colline. Il est fait de *pierres rouges, noires et blanches et des passages le traversent* », comme le dit Platon.

Que penser des conclusions du pasteur de Bordelum ?

Certes, la démonstration est menée tambour battant, avec un luxe d'arguments vraiment démonstratifs et entraînants. Elle apporte des arguments sérieux. C'est pourquoi j'ai voulu l'exposer ici. Jürgen Spanuth semble être bien réellement parvenu à prouver que les envahisseurs du bassin méditerranéen, vers 1200 avant J.-C., furent des peuples venus des rivages de la mer du Nord.

Leur identification avec les habitants de l'Atlantide se heurte néanmoins à des objections graves. Pour parvenir à ses fins, Jürgen Spanuth semble avoir un peu trop sollicité les textes. Il mobilise Homère, l'*Odyssée*, explique que Basileia a dû s'engloutir vers 1200, resurgir quelque temps plus tard pour se trouver juste à point nommé sous les yeux du voyageur Pythéas — pour s'engloutir de nouveau subitement après son départ, il décrète que l'orichalque,

métal mystérieux des Atlantes, n'est rien d'autre que l'ambre. Après quoi, il peut s'écrier triomphalement : « J'ai repêché de l'ambre au large d'Heligoland. » Quand Platon écrit que le pays des Atlantes était « à l'abri des vents du nord » (katabrovos), Jürgen Spanuth propose aussitôt une nouvelle traduction; « en direction du Nord ».

C'est aller un peu loin. Des critiques n'ont pas manqué de le souligner.

On a pu rappeler aussi une éventualité à laquelle ne paraît pas avoir songé le pasteur. Il semble très possible que Platon ait donné dans le *Timée* un récit véridique reproduisant d'anciennes traditions. Au contraire, le *Critias* ne serait venu apporter que des « enjolivements » au premier texte. Partant d'une histoire vraie, Platon aurait ensuite laissé courir son imagination, se contentant, dans le *Critias*, d'exposer ses idées quant à une république idéale...

Le tort de Jürgen Spanuth aurait été de prendre au pied de la lettre le *Critias* aussi bien que le *Timée*.

L'abbé Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges et remarquable vulgarisateur scientifique, l'a dit : « Il faut rejeter catégoriquement les descriptions fantaisistes des mœurs des Atlantes, de leurs villes, de leurs monuments, de leurs palais, de leurs institutions, que Platon a imaginés de toutes pièces pour exposer ses vues philosophiques. »

Cette supériorité des Atlantes, qui donna naissance à la légende et au mythe, n'est autre que celle de l'homme de Cro-Magnon. Qui n'a été frappé d'admiration devant la reproduction des œuvres de ces hommes disparus depuis des millénaires? Ce « sentiment de l'art » était unique à l'époque considérée. Il justifie à lui seul l'éclatante renommée des Atlantes.

Peut-être un jour quelque bathyscaphe confirmerait-il l'existence d'un continent englouti au sein de l'océan. Il est douteux que l'on y découvre les ruines de palais ou de monuments tels que Jules Verne imagina de les montrer à son capitaine Nemo.

Nous restons libres de rêver. Nous restons libres de nous répéter les vers de la *Médée* de Sénèque :

*Dans les siècles futurs, une heure viendra  
Où l'on découvrira le grand secret enfoui dans  
[l'Océan.*

*On retrouvera la puissante île  
Téthys de nouveau révélera la contrée  
Et Thulé, désormais, ne sera plus le pays de l'extré-  
[mité de la terre.*

## LE DÉLUGE

*Et Dieu pour punir les hommes fit pleuvoir durant quarante jours et quarante nuits.*

C'était le 17 août 1952. Dans l'air rare des grandes altitudes, deux hommes avançaient péniblement. Non encordés, ils s'acharnaient à s'élever le long des basaltes et des laves noires, plus glissantes encore que la glace pure. Quand ils rencontraient cette glace, justement, elle se révélait tantôt lisse, tantôt hérissée d'aspérités pointues et tranchantes.

Ces deux hommes étaient des Français : Fernand Navarra et Jean de Riquer. Le premier, industriel à Bordeaux; le second, ancien membre de l'expédition Paul-Emile Victor au Groenland. Quant à la montagne qu'ils s'efforçaient à gravir, elle portait un nom auquel des milliers d'années d'histoire — et peut-être de légende — donnaient un singulier prix : le mont Ararat.

L'exténuant effort de ces deux hommes aurait pu se traduire uniquement par un exploit sportif. Mais cette ascension, pour Jean de Riquer et Fernand Navarra, prenait un sens bien différent : s'ils affrontaient l'Ararat, c'était pour retrouver l'Arche de Noé!

Fernand Navarra regarda sa montre : elle marquait 14 heures. Jean de Riquer avait pris un léger retard. Le Bordelais se trouvait en avant, seul sur une calotte glaciaire. Un détail le frappa : dans le ciel, un aigle planait en longues et lentes spirales, porté par le vent...

Sur l'arête d'une moraine, Fernand Navarra, pour reprendre son souffle, s'arrêta. Il ressentait une bizarre impression : d'être cerné par la montagne. C'était, à plus de 4 000 mètres d'altitude, un extraordinaire chaos de roche et de glace. Sur un flanc, le Bordelais apercevait une énorme masse de glace, zébrée de crevasses; sur l'autre, une paroi à pic. Et, « *dans le fond, une masse sombre* ».

Le surprenant, l'inattendu, l'inespéré, c'est que cette masse apparaissait parfaitement régulière, dessinée comme sur une gigantesque épure : « Ses lignes, droites et courbes, allait écrire Navarra, s'enchevêtrant sur 120 mètres environ. La forme générale évoque celle du plat-bord d'un vaisseau ».

L'émotion étreignait le cœur du Français : « A cette altitude, dans ce désert de glace, de quoi peut-il s'agir? Des ruines d'une construction, église, refuge ou maison, jamais mentionnée dans aucun récit, aucune tradition, jamais aperçue par aucun de ceux qui ont approché ces lieux? Des débris d'un avion? Même aux temps héroïques de l'aviation, on n'a jamais employé des poutres de cette taille pour construire une carlingue. »

Un espoir insensé peu à peu s'imposait à Fernand Navarra : ces vestiges ne seraient-ils pas ceux de l'Arche de Noé — de cette Arche à la recherche de laquelle il était parti, quelques semaines plus tôt? Les minutes passant, l'espoir se muait en certitude : « Ces vestiges sont ceux de l'Arche, ne serait-ce que parce qu'ils ne peuvent être autre chose. Selon toute vraisemblance, ce sont là les restes du fond plat du vaisseau biblique, dont les parties supérieures ont été dispersées... »

Pour Navarra, d'ores et déjà les doutes s'enfuyaient : l'Arche était là. Inaccessible, certes, mais présente.

Désormais, la vie du Bordelais n'allait plus comporter qu'un but unique : atteindre l'inaccessible. Démontrer l'indémontrable. Prouver que la masse sombre aperçue par lui sous les glaces était bien le vaisseau que Dieu ordonna à Noé d'édifier afin que fût sauvée du Déluge la part élue de l'humanité...

L'un des épisodes les plus frappants de la Bible reste — sans contredit — celui du Déluge. Plus propre qu'aucun autre à frapper les imaginations, il a fourni un éternel sujet d'inspiration aux artistes de tous les temps. Ce qui est très remarquable, c'est que la tradition du Déluge semble être commune à la plupart des peuples de notre planète. Des érudits ont décelé l'existence de relations parentes en Australie, aux Indes, en Amérique précolombienne, au Tibet, voire en Lituanie. A la base de tous ces récits, on découvre un même « scénario » : les terres sont envahies par les eaux, au cours d'un gigantesque cataclysme. Un ethnologue, Andree, dénombrait dès 1891 quatre-vingts de ces légendes. Aujourd'hui, il serait possible d'en citer plus de cent, dont soixante-huit ne doivent rien à la source biblique.

D'Asie nous sont venus treize récits différents; quatre sont européens; cinq africains; neuf viennent d'Australie et d'Océanie; trente-sept du Nouveau Monde — dont seize d'Amérique du Nord; sept d'Amérique centrale; quatorze d'Amérique du Sud. L'historien allemand Richard Hennig remarque que « la durée de l'inondation varie de cinq jours à cinquante-deux ans (chez les Aztèques). Dans dix-sept cas, ce sont des averses qui ont provoqué l'inondation; ailleurs, ce sont des chutes de neige, la fonte des glaciers, des cyclones, des orages, des tremblements de terre, des raz de marée. Chez les Chinois, c'est un esprit malin, Kung-Kung, qui, dans un mo-

ment de colère, donne un coup de tête qui ébranle l'une des colonnes du ciel; le firmament s'écroule alors sur la terre, entraînant des trombes d'eau. »

Avant toute chose, il est indispensable d'exprimer ici une certitude. Cette quasi-universalité de la tradition du Déluge ne peut en aucun cas, signifier précisément que le Déluge fut universel.

Des théoriciens à l'esprit délié ont essayé de démontrer la possibilité de cette universalité. L'un a parlé d'une Mer Mongolique, située en Asie centrale, qui se serait vidée brusquement à la suite d'un tremblement de terre, provoquant le « Déluge » à l'est et à l'ouest. Un autre croit que la terre aurait basculé sur son axe, précipitant les océans qui recouvrèrent l'hémisphère nord vers l'hémisphère sud. Un troisième est certain que la terre fut, durant des millions d'années, entourée d'une atmosphère humide et gazeuse comparable à celle de Vénus. A un moment donné, ces masses nuageuses se condensèrent : des pluies interminables s'abattirent sur la terre.

Au vrai, rien ne confirme ces hypothèses. Il est possible que la terre ait été jadis, entourée d'une couche épaisse de nuages. Mais il est inconcevable que ces nuages se soient déchirés brusquement, à une époque récente, alors que l'humanité connaissait déjà une certaine civilisation. On peut croire, par exemple, que l'Égypte fut épargnée par tout « déluge ». Aucun texte n'y fait allusion. Comment concilier cela avec l'explication des pluies universelles?

Il en est de même pour un prétendu basculage et une supposée Mer Mongolique. Ce qui est bien démontré, c'est que, si la terre avait été tout entière submergée, on trouverait partout des traces évidentes d'une érosion identique — comme en ont laissées par exemple les époques glaciaires. *Ce n'est pas le cas.*

Les traditions universelles du Déluge prouvent qu'il y eut pour chaque continent, à des époques diverses, de nombreuses et graves inondations partielles. Non pas *une seule* inondation.



Le récit de la Bible, dont nos réactions d'hommes occidentaux demeurent imprégnées, ne saurait s'appliquer qu'à une seule de ces inondations — située dans le Proche-Orient. Le Déluge de la Bible est sans conteste *localisé*. Disons-le : c'est celui-là qui nous intéresse avant tout. C'est de celui-là que nous voudrions savoir s'il est légende ou réalité.

Ces versets fameux, cet épisode de l'Ancien Testament dont Noé est le héros, on en connaît mieux le sens que la lettre. En réalité, la relation de la Genèse résulte de la fusion de deux récits différents, peu à peu amalgamés. La critique exégète l'a démontré sans appel. Le premier texte date du VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ — le second du VI<sup>e</sup> siècle. La première version est appelée par les spécialistes « version jahviste ». En voici le texte :

« Jahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et qu'il ne formait, en tout temps, que de mauvaises pensées dans son cœur. Et Jahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. Jahvé dit : « J'effacerai de la surface du sol les hommes... car je me repens de les avoir faits. » Noé, cependant, était l'objet de la bienveillance de Jahvé.

« Jahvé dit à Noé : « Entre dans l'arche, toi et ta maison, car je t'ai trouvé juste au milieu de cette génération. De tous les animaux purs, tu prendras sept (couples) mâles et femelles, et des animaux qui ne sont pas purs, un couple mâle et femelle, pour en conserver la race sur toute la surface de la terre. Car encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits et j'effacerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits. » Noé fit exactement ce que Jahvé lui avait commandé...

« Noé entra dans l'arche... pour échapper aux eaux du déluge... Au bout de sept jours, les eaux du déluge arrivèrent sur la terre... La pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits... Et Jahvé ferma (l'arche) derrière lui... Les eaux crûrent et sou-

levèrent l'arche et elle s'éleva au-dessus de la terre... Tout ce qui, sur la terre ferme, avait un souffle de vie dans les narines périt. Ainsi (Jahvé) effaça tous les êtres qui se trouvaient à la surface du sol... Il ne resta que Noé et ce qui était avec lui dans l'arche...

» La pluie fut retenue dans les cieux et les eaux se retirèrent peu à peu de la surface de la terre... Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche et il lâcha le corbeau qui partit (de l'arche) et y revenait, jusqu'à ce que les eaux eussent laissé la terre à sec. Puis il lâcha la colombe, pour voir si les eaux avaient baissé à la surface du sol. La colombe ne trouva pas où poser la plante de son pied et revint auprès de lui, dans l'arche, parce qu'il y avait de l'eau sur la surface de toute la terre. Il étendit la main, la prit et la fit rentrer auprès de lui dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours, puis il lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. La colombe revint à lui vers le soir et voici qu'elle tenait, dans son bec, des feuilles d'olivier toutes fraîches. Noé comprit que les eaux avaient baissé sur la terre. Il attendit encore sept autres jours, puis il lâcha la colombe, mais cette fois elle ne revint plus auprès de lui.

» ... Noé enleva la couverture de l'arche, il regarda et il vit que la surface du sol avait séché.

» ... Noé bâtit un autel à Jahvé. Il prit tous les quadrupèdes purs et tous les oiseaux purs et offrit des holocaustes sur l'autel. Jahvé sentit l'odeur apaisante et Jahvé dit en son cœur : « Je ne maudirai plus le sol à cause des hommes — car les pensées qui se forment au cœur de l'homme sont mauvaises dès sa jeunesse — et je ne frapperai plus tous les êtres vivants comme je l'ai fait. Tant que la terre durera, semailles et moissons, froidure et chaleur, été comme hiver, jour et nuit ne cesseront plus (1). »

La seconde version, dite sacerdotale, fournit — par

(1) Traduction de la Bible du Centenaire.

rapport à la version jahviste — des précisions, mais aussi des divergences. Nous apprenons ici que Noé a trois fils : Sem, Cham et Japhet. Cette fois, nous savons tout de l'arche, dont il nous est précisé que Dieu, en quelque sorte, dicta le plan à Noé : « Fais-toi une arche en bois de gopher. Tu la diviseras en cellules et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors. Voici comment tu la feras : la longueur de l'arche sera de trois cents coudées, sa largeur de cinquante et sa hauteur de trente. Tu feras une ouverture à l'arche... Tu placeras la porte de l'arche sur le côté; tu y feras un premier étage, un second et un troisième. »

Nous apprenons aussi que Noé n'eut à choisir qu'un seul couple de chaque espèce animale. Nous n'ignorons plus que Noé, quand le Déluge vint sur la terre, était âgé de six cents ans : « Dans la six-centième année de la vie de Noé, au deuxième mois, le dix-septième jour du mois, en ce jour-là, toutes les sources du grand abîme jaillirent et les fenêtres des cieux s'ouvrirent... En ce même jour, Sem, Cham et Japhet, fils de Noé, accompagnés de la femme de Noé et des trois femmes de ses fils, entrèrent dans l'arche et avec eux les bêtes sauvages de toute espèce, les animaux domestiques de toute espèce, les reptiles de toute espèce, tous les oiseaux, tout ce qui a des ailes. »

Alors éclate le Déluge. L'arche se soulève sur les eaux. « Les eaux grossissant de plus en plus sur la terre, les plus hautes montagnes furent couvertes, sous tous les cieux. Les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus et couvrirent aussi les montagnes. »

Importante divergence : « Les eaux grossirent sur la terre pendant cent cinquante jours... Aussi les eaux commencèrent à diminuer au bout de cent cinquante jours et l'arche s'arrêta au septième mois, le dix-septième jour du mois, sur les montagnes d'Ararat. Les eaux diminuèrent de plus en plus jusqu'au dixième mois. Au dixième mois, le premier jour du

mois, les sommets des montagnes apparurent... Dans la six-cent-unième année de la vie de Noé, au premier mois, le premier jour du mois, les eaux laissèrent la terre à sec... Au second mois, le vingt-septième jour du mois, la terre fut sèche. Alors Dieu parla à Noé et dit : « Sors de l'arche avec ta femme, tes fils et les femmes de tes fils... »

Ainsi, la durée du Déluge apparaît de 40 jours dans le texte jahviste et de 150 dans le texte sacerdotal. Il n'est plus question dans la seconde version du lâcher d'oiseaux, — corbeau, puis colombe — ni du sacrifice d'actions de grâces.

Telles sont donc les notions contenues dans le récit biblique. Ce récit est localisé — sans qu'on en puisse discuter — dans le Proche-Orient. Certes, une question vient à l'esprit dès qu'on a refermé le livre sacré : existe-t-il des confirmations extra-judaïques du Déluge de la Bible ?

On doit répondre affirmativement. Un prêtre chaldéen nommé Bérosee et qui vivait au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ écrivit une grande histoire de la Chaldée et de l'Assyrie, malheureusement disparue. Cependant, Eusèbe de Césarée en cita des passages au III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Plusieurs recoupements nous confirment l'authenticité du texte. Or, le récit de Bérosee contient d'évidentes analogies avec celui de la Genèse.

Le roi Xisuthros, nous dit Bérosee, régnait en paix sur ses sujets lorsque le dieu Cronos lui apparut afin de lui faire connaître une terrible nouvelle : tous les hommes allaient bientôt périr dans un Déluge. Le dieu donnait l'ordre à Xisuthros de prendre par écrit « le commencement, le milieu et la fin » de tout ce qui avait été consigné avant lui et de l'enfouir dans la Ville du Soleil, à Sippara. Après quoi, il lui faudrait construire un navire et s'y réfugier avec sa famille et ses amis les plus chers. Xisuthros obéit. Son navire, une fois achevé, était long de cinq stades et large de deux. Il y accumula des provisions et y monta avec

les siens. Cronos lui ordonna de mettre à la voile « vers les dieux ». Le Déluge survint. L'humanité tout entière fut engloutie. Puis les eaux décrûrent...

Xisuthros lâcha des oiseaux qui revinrent, car nulle part ils n'avaient pu se poser. Après quelques jours, il les lâcha de nouveau. Ils revinrent encore, mais les pattes souillées de boue. La troisième fois, ils ne revinrent pas. Xisuthros put constater que son navire reposait en terre ferme, au sommet d'une montagne d'Arménie.

Le récit de Bérose contient une autre précision : de son temps, dit notre auteur, on montrait encore sur les « Monts gordyéens » — c'est-à-dire la contrée située entre le Kurdistan et le lac de Van (1) — les restes du navire de Xisuthros. Les membrures de bois conservaient leur revêtement d'asphalte que raclaient les gens du pays, leur attribuant des vertus curatives et même surnaturelles.

A n'en pas douter, on découvre entre le récit biblique et celui de Bérose des analogies très précises — partant, troublantes. Dans la seconde partie du siècle dernier, un petit graveur en billets de banque allait se charger d'apporter à l'histoire du Déluge la plus inattendue des confirmations.

Mr George Smith habitait Londres. Il exerçait avec habileté sa tâche manuelle. Pour graver des billets de banque, il faut de la patience et une bonne vue : Mr George Smith ne manquait ni de l'une ni de l'autre. Il avait vingt et un ans et s'était pris d'un goût peu commun pour les études orientales : violon d'Ingres assez rare à la Monnaie de Londres.

Il passait toutes ses heures de liberté au *British Museum*. Là, se privant de déjeuner — le musée n'ouvrait que trois jours par semaine — il ne trouvait d'intérêt qu'aux antiquités orientales. Rentré chez lui, il complétait par des lectures obstinées ces contacts

(1) Le mont Ararat se trouve dans cette région.

avec la réalité artistique. Il n'ignorait plus rien de ce qu'on avait écrit sur les antiques civilisations d'Assyrie et de Chaldée. Au vrai, la science des orientalistes des années 1860 n'était guère étendue. Ce n'est qu'en 1857 que l'on était parvenu à découvrir la clé de l'assyro-babylonien. De plus, les éléments de base manquaient fâcheusement.

De 1849 à 1854, les Anglais avaient pourtant poursuivi des fouilles sur le site de Ninive. On avait mis au jour un nombre considérable de tablettes couvertes d'une écriture encore indéchiffrée. On avait ramené au *British Museum* vingt-cinq mille tablettes! Il faut dire que les fouilleurs, dans l'ignorance des inscriptions qu'elles portaient, les prenaient simplement pour de la « poterie décorée ». On avait entassé tout cela dans des paniers, transportés sans la moindre précaution en Angleterre. Le résultat est facile à concevoir : l'incalculable collection arriva en morceaux! - Devant ces débris, les chercheurs du *British Museum* étaient demeurés consternés. Ils avaient soigneusement rangé les morceaux dans des placards, se gardant bien d'y toucher. C'est là que George Smith les découvrit.

Sur-le-champ, il éprouva le désir passionné de classer ces tessons, de reconstituer les tablettes — de les lire enfin, pour pénétrer les secrets d'une prodigieuse civilisation.

Le conservateur du département, M. Birch, finit par remarquer cet amateur peu banal qui semblait n'éprouver de plaisir qu'à classer les débris assyro-babyloniens. Il s'intéressa aux résultats obtenus par Smith. Or, ceux-ci étaient remarquables. Birch, en 1863, embaucha le jeune homme comme « réparateur »; Smith ne se fit pas prier pour lâcher ses planches à billets... Il apparut très vite doué d'une « intuition vraiment géniale »... Il opérait comme pour un puzzle quasi inextricable, mais qui, sous ses doigts, s'ordonnait, se clarifiait. Car le « réparateur » ne se

contentait pas de mettre en ordre les morceaux; partant, comme Champollion, de signes déjà connus, il déchiffrait ces nouveaux hiéroglyphes !

Neuf ans plus tard, en 1872, le travail était si avancé que George Smith put faire, devant la *Society of Biblical Archaeology* une communication intitulée : *The Chaldean Account of the Deluge*. Telle était en effet la sensationnelle révélation que son déchiffrement lui permettait de livrer au public : une tablette de Ninive contenait le récit du Déluge, écrit en cunéiforme ! La Bible se trouvait confirmée par un récit qui ne lui devait rien !

L'émotion fut grande, non seulement dans le monde savant, mais parmi le grand public. Malheureusement, la tablette qui contenait le récit se révélait mutilée. George Smith pensait que les morceaux manquants gisaient encore dans le sol de Ninive. A peine eut-il formulé publiquement cette opinion qu'il reçut une offre du *Daily Telegraph* : 1 000 guinées seraient mises à sa disposition, à la condition qu'il partît pour le Proche-Orient chercher les débris manquants (1). En contrepartie, il réservait au *Daily Telegraph* l'exclusivité du récit de l'expédition. D'accord avec les *Trustees* du *British Museum*, George Smith accepta et s'embarqua pour Mossoul.

Smith était décidément né sous une bonne étoile : il ne mit que huit jours à découvrir le récit qu'il cherchait ! A vrai dire, ce n'était pas exactement les fragments complémentaires, mais une autre tablette contenant, elle, ce qui manquait justement à la tablette de Londres ! M. André Parrot — à qui l'on doit la plus précieuse étude sur la question — a publié et commenté ce récit qui appartient à l'*Epopée de Gilgamesh* et n'en est d'ailleurs qu'un épisode. On peut ainsi résumer le document : le roi de la ville d'Oruk, Gilgamesh, songe à la mort. Il évoque son ancêtre, *Uta-Napishtim*, qui a pu, seul de tous les hommes, ob-

(1) A peu près 80 000 F.

tenir la vie éternelle. Il décide de partir à la recherche de l'immortel. Il retrouve Uta-Napishtim et le presse de questions. Après avoir longuement hésité, Uta-Napishtim se confie enfin. Il raconte avoir survécu à un déluge dont il relate ainsi les péripéties :

« Uta-Napishtim lui dit, à Gilgamesh : « Je vais te révéler, Gilgamesh, une parole secrète et un secret des dieux, à toi, je te le dirai :

« Shuruppak — une ville que tu connais et qui est située sur les bords de l'Euphrate — cette ville était déjà vieille quand le cœur des dieux les porta à faire en elle un déluge. Les dieux grands : Anu, leur père, le vaillant Enlil, leur conseiller, Ninurta, leur porte-trône, Ennugi, l'inspecteur des canaux, Ninigiku-Ea, avait siégé avec eux et leurs paroles il répéta à une cabane en roseaux (1) : « Cabane, cabane ! Mur, mur ! Cabane, écoute ! Mur, fais attention ! Homme de Shuruppak, fils d'Ubar-Tutu, démolis ta maison, construis un vaisseau, renonce aux biens, cherche la vie ! Dédaigne la richesse et sauve ta vie ! Prends à bord du vaisseau la semence de toute vie. Le vaisseau que tu construiras, toi, que soient mesurées ses dimensions ! Que soient égales sa largeur et sa longueur ! Sur l'apsû, place-le ! »

Uta-Napishtim comprend, obéit et se met à construire le navire : « Au cinquième jour, je plaçai la charpente. Sa surface était d'un *iku* (3 500 mètres carrés environ), ses parois étaient hautes de 120 coudées et chaque côté du toit carré mesurait 120 coudées (60 mètres). Je disposai la forme de ses côtés et je les réunis. Je munis le vaisseau de six ponts, le divisant ainsi en sept parties. Son intérieur, je le divisai en neuf parties. Je lui enfonçai en son milieu des chevilles contre les eaux. Je choisis une gaffe et je rangeai

(1) « Ea use d'un subterfuge : il s'adresse à la natte dont était faite la cabane d'Uta-Napishtim. Aujourd'hui encore, les maisons (*zarfeh*) des semi-nomades iraquiens sont fabriquées ainsi. Tout ce qu'on dit à l'extérieur est parfaitement entendu à l'intérieur... » (Note d'André Parrot).



le nécessaire. Je versai 6 sares d'asphalte dans le fourneau, 3 sares d'asphalte... à l'intérieur. »

Au septième jour, le vaisseau est achevé : « Tout ce que j'avais d'argent, je le chargeai. Tout ce que j'avais d'or, je le chargeai. Tout ce que j'avais, je le [chargeai]. Toute semence de vie, je fis monter à l'intérieur du vaisseau : toute ma famille et ma parenté. Animaux des champs, bêtes sauvages, artisans, je les fis tous monter. Le dieu Shamash m'avait fixé le moment : Au matin, il pleuvra du son; au soir, une pluie de blé; entre alors dans le vaisseau et ferme la porte. Ce moment arriva : au matin, il plut du son, au soir une pluie de blé. Du jour, je regardai l'aspect : à regarder le jour, je pris peur. J'entrai dans le vaisseau et je fermai ma porte. Au pilote du vaisseau, à Puzur-Amurri le batelier, je confiai le bâtiment avec ce qu'il contenait.

« Dès que brilla le petit jour, monta du fondement des cieux une nuée noire en laquelle hurlait le dieu Adad. Shullat et Hanish marchent devant. Les portetrône marchent par la montagne et le pays. Le dieu Nergal arrache les poteaux. Le dieu Ninurta s'avance, il fait marcher l'attaque. Les dieux Annunaki ont apporté des torches, avec leur flamme ils embrasent le pays. Du dieu Adad, le fracas arrive aux cieux. Tout ce qui brillait s'est changé en ténèbres.

« ... Dans les cieux, les dieux eurent peur du déluge et ils s'enfuirent. Ils montèrent au ciel du dieu Anu. Les dieux comme des chiens s'accroupissent, ils se couchent au-dehors... Six jours et [six] nuits, marche le vent, le déluge, la tempête balaient le pays.

« A l'arrivée du septième jour, est battue la tempête, le déluge, qui avait livré bataille comme une armée. La mer se reposa, l'ouragan se tut, le déluge cessa. Quand je regardai la mer, tout bruit était calmé, mais toute l'humanité s'était changée en boue. La plaine était devenue comme un toit. J'ouvris la fenêtre et le jour tomba sur ma joue, je m'affalai et m'assis, je pleurai, sur ma joue coulaient mes larmes.

Je regardai les contrées à l'horizon de la mer. A douze lieues émergeait une île. Au mont Nisir s'arrêta le vaisseau. Le mont Nisir retint le vaisseau et ne le laissa plus ballotter.

» ... Quand le septième jour arriva, je fis sortir une colombe et la lâchai. La colombe alla et revint; comme il n'y avait pas de lieu où se tenir, elle s'en retourna. Je fis sortir une hirondelle et la lâchai. L'hirondelle alla et revint : comme il n'y avait pas de lieu où se tenir, elle s'en retourna. Je fis sortir un corbeau et le lâchai. Le corbeau alla et vit le dessèchement des eaux. Il mange, patauge, croasse, il ne s'en retourna pas. J'en fis sortir aux quatre vents.

» J'offris un sacrifice. Je plaçai une offrande sur la tour de la montagne : j'installai sept et sept encensoirs, dans leur partie inférieure je répandis du roseau, du cèdre, du myrte. Les dieux flairèrent l'odeur, les dieux flairèrent la bonne odeur, les dieux comme des mouches se rassemblèrent au-dessus du sacrificateur. »

Nous voici parvenu au dernier épisode : « Le dieu Enlil monta alors dans le vaisseau, il prit ma main et m'emmena, moi, il m'emmena et fit agenouiller ma femme à côté de moi, il toucha notre front et se tint entre nous, il nous bénit : « Auparavant Uta-Napishtim était un humain et maintenant Uta-Napishtim et sa femme, qu'ils soient semblables à nous, les dieux! Qu'il habite, Uta Napishtim, au loin, à l'embouchure des fleuves! » Ils me prirent et au loin, à l'embouchure des fleuves, ils me firent habiter (1)! »

Tel fut le récit que purent lire — en substance — les lecteurs du *Daily Telegraph*...

Certes, on avait accompli un pas de géant dans l'étude de la « légende » diluvienne. Pouvait-on dire cependant que les écrits cunéiformes déchiffrés par Smith apportaient une preuve définitive de la réalité

(1) Traduction de E. Dhorme, à laquelle M. André Parrot a apporté quelques modifications.

du Déluge? Postérieurement, on découvrit encore d'autres textes, d'origines différentes — notamment l'énumération des rois de Babylone, *avant et après le Déluge* — ce qui démontre, entre toutes ces versions, une évidente parenté. Autant que les habitants de Palestine, ceux de Mésopotamie avaient donc conservé le souvenir terrifié d'une terrible inondation... Indiscutablement, ces versions différentes — qu'elles soient assyrienne, babylonienne, sumérienne, palestinienne — se rattachaient à un même souvenir, à un fonds commun.

A la base de tout, y avait-il une belle légende, ou une vérité historique? Il fallut attendre encore un demi-siècle pour le savoir...

La plus ancienne relation — la version sumérienne — remonte à peu près à l'an 2000 avant Jésus-Christ. D'évidence, le Déluge mésopotamien doit se situer à une époque antérieure.

Un cataclysme comme celui dont la Bible et l'épopée de Gilgamesh contiennent le récit doit avoir laissé des traces dans les terrains. Le contraire même serait surprenant.

En 1928-1929, le Dr Woolley dirigeait d'importantes fouilles sur le site d'Ur, en Chaldée. A mesure qu'il creusait le sol, il était amené à de surprenantes constatations. Il venait de déboucher sur une couche argileuse d'une épaisseur variant de 3 m 70 à 2 m 70. Mais le mieux, ici, n'est-il pas de donner la parole au Dr Woolley?

« Les sondages se poursuivirent, écrit-il, et soudain le caractère du sol changea d'aspect. Au lieu de couches formées de poteries et débris, nous nous trouvâmes en présence d'argile parfaitement nette, homogène sur toute son étendue; sa composition attestait qu'elle avait été déposée là par les eaux. Les ouvriers déclarèrent que nous avions atteint le limon du fleuve... Je leur donnai l'ordre de creuser plus avant.

On continua à trouver de l'argile pure jusqu'à une profondeur d'un peu plus d'1 m 50. Alors, aussi brusquement qu'était apparue l'argile, de nouvelles couches de poteries et de débris se révélèrent... Le grand dépôt argileux marquait donc une rupture dans la continuité de l'histoire. Au-dessus, la pure civilisation sumérienne se développait lentement dans sa voie; au-dessous, il y avait une culture mélangée... Aucune crue naturelle du fleuve n'aurait pu laisser un dépôt aussi énorme que ce banc d'argile. 1 m 50 de sédiments représente un immense volume d'eau et l'inondation qui le déposa dut être d'une ampleur inégalée dans l'histoire locale. L'existence d'un tel banc d'argile prouve qu'une interruption brutale s'est produite dans le développement de la culture indigène. Toute une civilisation qui existait avant ne se retrouve plus et semble avoir été engloutie par les eaux... On ne peut avoir aucun doute à cet égard : cette inondation est bien le Déluge de l'histoire et celui de la légende sumérienne, le Déluge sur lequel est fondée l'aventure de Noé... »

Voilà des termes bien catégoriques et, de là, fort impressionnants. Or, vers la même époque, Stephen Langdon découvrit, dans la région de Babylone, à Kish, un identique dépôt d'alluvions, donc « *la trace matérielle du Déluge* ». De telles couches sédimentaires devaient être enregistrées par la suite à Uruk, à Fara, à Tello, à Ninive...

Sans discussion, on doit donc admettre l'existence absolue d'inondations considérables en Mésopotamie. Un orientaliste comme M. Dhorme a pu écrire : « Il est certain, d'ores et déjà, que la date de 3300 avant Jésus-Christ proposée par Langdon pour le cataclysme peut s'adapter aux découvertes d'Ur, comme à celles de Kish. »

C'est peut-être aller un peu loin... Certes, il est remarquable que, sur plusieurs chantiers mésopotamiens, on ait découvert des couches sédimentaires identiques. Celles-ci démontrent la réalité d'une crue

violente — une crue de l'un ou des deux fleuves mésopotamiens. Mais il n'y eut pas *une seule crue*. Les dernières recherches des spécialistes apportent la preuve qu'il est impossible de situer à la même époque le *diluvium* d'Ur et ceux de Kish, d'Uruk ou de Shuruppak.

Ainsi, il n'y aurait pas eu en Mésopotamie *un* déluge — mais *plusieurs*. Parmi ces cataclysmes, M. André Parrot — à qui il faut toujours revenir — pense que l'un d'eux « s'accompagna de tels ravages et fit une telle impression qu'il devint un des thèmes de la littérature cunéiforme. Ce fut *le Déluge*, dont la légende se plut certainement à grossir la violence, les dégâts, alors que l'archéologie indique aussi que toutes les villes n'eurent pas également à souffrir ».

Devant ces déductions, une conviction se forge : l'archéologie ainsi que les récits littéraires et épigraphiques démontrent que le Déluge des anciens textes *est bien une réalité*.

Toutes les versions concordent sur un point important : l'existence de l'Arche. Toutes les versions s'entendent à nous informer qu'après un laps de temps plus ou moins grand l'Arche se posa enfin en terre ferme.

A quel endroit? Interrogeons les textes.

L'épopée de Gilgamesh est péremptoire : « *Au mont Nisir s'arrête le vaisseau.* » C'est entre le Tigre et le Zab inférieur que s'élève le mont Nisir...

Et la Genèse? Le récit jahviste est muet quant à cette localisation. Mais la version sacerdotale affirme que « *l'arche s'arrêta au septième mois, le dix-septième jour du mois, sur les montagnes d'Ararat* ».

On admet généralement que l'Ararat, dans la Bible, désigne un pays — l'actuelle Arménie — et non une montagne. Trois passages du livre sacré parlent du « pays d'Ararat » et des « royaumes d'Ararat ».

Cependant, le récit du Déluge spécifie très nette-

ment : montagnes d'Ararat, ce qui ne laisse guère de place aux gloses...

Bérose, lui, croit que le vaisseau de Xisuthros s'est échoué sur « les monts des *Gordyéens d'Arménie* ». Nous avons indiqué déjà qu'il s'agit de l'ancien nom de la région située entre le Kurdistan et le lac de Van, c'est-à-dire l'Ararat.

Une tradition musulmane fait allusion au mont Djudi... Elle est trop récente pour que l'on s'y attarde.

En somme, une alternative : le mont Nisir — ou l'Ararat. Comme on n'a jamais pu situer géographiquement le mont Nisir, il n'est pas surprenant que, du dilemme, l'Ararat, dans l'imagination des hommes, soit sorti triomphant...

Et c'est l'Ararat qui, à travers les siècles, va faire naître une bien étrange aventure...

Durant deux millénaires, il semble que l'Ararat ait fait rêver les hommes. De temps à autre, sur la route inconnue qui conduit au plus mystérieux des monts, un jalon surgit. Bérose, on l'a vu, affirme (vers 475 avant Jésus-Christ) que l'Arche se trouvait si bien conservée que les habitants de la région en grattaient le bitume.

A l'époque du Christ, Nicolas de Damas affirme que « les restes de l'Arche sont demeurés longtemps intacts sur le mont ». En 330, Jacob, patriarche de Nismis, tente l'ascension du mont, échoue, mais — dit la tradition — reçoit d'un ange un morceau de l'Arche.

Un voyageur flamand, Guillaume de Ruysbroek, passe au pied de l'Ararat en 1254. Marco Polo décrit le mont — qu'il déclare inaccessible — et mentionne l'existence de l'Arche.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un botaniste français, Joseph Pitton de Tournefort, herborise sur l'Ararat, mais sans parvenir à dépasser le deuxième tiers du massif. Echouent également le voyageur Morier et un pacha turc.

Mais, en 1800, un Américain, Claudius James Rich, se fait l'interprète d'un certain Aga Hussein, lequel jure avoir atteint le sommet du mont et vu les restes de l'Arche...

Ce n'est pourtant qu'en septembre 1829 que l'Ararat fut vaincu de manière incontestable par le voyageur G.F. Parrot.

En juillet 1840, une équipe d'ouvriers turcs fit une bizarre découverte. Des avalanches s'étaient produites à la suite d'un violent tremblement de terre. Les autorités turques envoyèrent dans la montagne des ouvriers chargés d'édifier des barrages de protection. L'une des équipes découvrit alors — dit un récit dont on voudrait que l'authenticité fût indiscutable —, « sortant d'un glacier, l'avant d'un très ancien navire ». On précise même que « la partie accessible du bâtiment était divisée en trois chambres ».

En 1845, le géologue allemand Hermann Abich entreprend à son tour l'ascension et paraît avoir réussi. La montagne est encore vaincue en 1850 par la brigade topographique du colonel russe Khoelzko.

En 1876, un Anglais, James Bryce, député à la Chambre des Communes, parvient aussi au sommet. A une altitude de 4 500 mètres il découvre, parmi des blocs de lave, « une pièce de bois d'environ quatre pieds de long et de cinq pouces d'épaisseur, qui avait visiblement été taillée à l'aide d'un outil... »

Les expéditions se suivent... et se ressemblent : les Russes Markow et Kovalewsky en 1888; le Belge Leclercq en 1890.

En 1893, les journaux furent pleins de « l'exploit » de l'archidiacre nestorien Nourri. Celui-ci affirmait solennellement avoir retrouvé l'Arche sur l'Ararat. Il donnait des « détails » : « L'avant et l'arrière étaient seuls accessibles. La partie centrale restait prise sous les glaces. L'Arche est faite de poutres d'un rouge sombre, d'un bois très épais. » Quant aux dimensions de l'Arche, elles correspondaient exactement à celles données par la Bible! Aussitôt, Nourri forma une so-

ciété dans le dessein d'aller chercher l'Arche sur l'Ararat, de la démonter et de la transporter aux Etats-Unis où elle serait exposée à la Foire internationale de Chicago... Malheureusement ce mirifique projet ne fut suivi d'aucune exécution.

Quittons le domaine de la fantaisie. En 1916, un aviateur russe, Vladimir Roskovitsky, fut chargé d'une mission de reconnaissance à la frontière turque. Il survola l'Ararat et remarqua, « sur la partie orientale du sommet enneigé, une tache bleuâtre ». L'aviateur, intrigué, s'approcha. La tache lui sembla être un lac gelé. De son extrémité émergeait « la carcasse d'un gigantesque navire. L'ensemble avait la taille d'un pâté de maisons. Le quart de l'épave était pris dans les glaces. De la partie à découvert, un des flancs était éventré; l'autre était percé d'une grande porte, apparemment à deux battants, mais dont l'un manquait. »

On raconte que Nicolas II ordonna l'envoi sur l'Ararat d'une mission aérienne et d'une expédition terrestre. L'une et l'autre auraient confirmé la présence de l'Arche sur le Mont... Malheureusement, « l'ensemble de ces documents inestimables semble bien avoir disparu pendant la révolution russe ».

Il fallut une seconde guerre mondiale pour que l'on reparlât de l'Ararat et de l'Arche. Un aviateur soviétique, survolant le mont, repéra cette fois l'épave « en partie submergée dans le lac gelé ». Tout au moins, certains journaux à sensation l'affirmèrent...

En 1949, la presse américaine annonça le départ pour l'Ararat d'une mission dirigée par un pasteur de la Caroline du Sud, le docteur Smith. Ce fut un échec total, quoique « des commerçants enthousiastes n'aient pas hésité à vendre leurs fonds pour subventionner les explorateurs... »

Enfin, un jour du mois d'août 1952...

Le journal *Le Monde* titrait, le 10 septembre 1952 :  
« *L'Arche de Noé n'a pas été retrouvée sur le mont*



*Ararat.* » Tel était apparemment en effet le bilan de l'expédition Fernand Navarra — Jean de Riquer.

Et pourtant... Navarra avait rapporté, captive au fond de sa mémoire, l'image entrevue sous les glaces... Mais que pouvait-il faire, que pouvait-il dire? Il le confiera :

— Notre expédition avait été une réussite sur le plan sportif; mais quant à la découverte de l'Arche, elle avait toutes les apparences d'un échec. Nous ne ramenions, en effet, ni un morceau, ni même une photographie. Et je ne pouvais, dans mes déclarations à la presse, faire état de ma découverte du 17 août; si, à la question : « *Avez-vous vu l'Arche?* » j'avais répondu : « *Non, mais je sais où elle est* », on m'aurait pris pour un menteur. Je ne pouvais donc que garder le silence, en attendant une occasion de retourner sur l'Ararat.

L'image, littéralement, hantait Fernand Navarra. Il n'y tint plus. En juillet 1953, il repartit, fit une nouvelle tentative. Cette fois, il réussit à photographier et à filmer l'énigmatique silhouette. Un violent malaise le contraignit à une descente précipitée.

En septembre 1954, on apprit qu'un Américain, John Liibi, affirmait s'être approché à trente mètres de l'Arche, et qu'il préparait une nouvelle ascension pour 1955.

— Du coup, raconte Fernand Navarra, ma décision fut prise : je partirai, une troisième fois.

Un homme et un jeune garçon avançaient sur la face ouest de l'Ararat, marchant droit vers l'est... vers le sommet. C'étaient Fernand Navarra et son fils Raphaël, âgé de onze ans. Ils montaient depuis la veille, ayant dormi sous la tente à 3 500 mètres d'altitude. Vers 15 heures, ce jour-là, ils atteignirent les champs de neiges éternelles, à 4 200 mètres.

Un glacier. On l'attaque. Il faut une demi-heure pour franchir cinquante mètres. Il tombe une neige

fine. Tout à coup Fernand Navarra s'arrête, regarde passionnément devant lui :

— Tu as trouvé, Papa ?

— Je crois.

— Si nous dormions ? Je suis fatigué.

On dresse la tente. Le jeune Raphaël s'endort sur-le-champ. Fernand Navarra, lui, part en reconnaissance : « Je grimpai sur une moraine qui surplombait de cent mètres notre campement et j'aperçus, à ma gauche, une mer de nuages. Elle se dissipa bientôt, révélant une montagne de glace : celle que j'avais découverte en 1952. »

Il faut attendre le lendemain... laisser s'écouler une nuit d'orages et de tempêtes...

Le lendemain, 5 juillet, il fait beau. Le père et le fils parviennent jusqu'à l'emplacement où Fernand Navarra se souvient d'avoir aperçu, trois ans plus tôt, une masse sombre dont il croit — combien il le croit ! — que c'est l'Arche.

Un entonnoir. Comment y descendre ? Raphaël trouve la solution.

— Retiens-moi bien avec la corde. Je m'approcherai le plus possible et j'essaierai de distinguer ce qu'il y a en bas.

Le père hésite, puis acquiesce. L'enfant se laisse glisser cependant que Navarra s'arc-boute sur la corde.

— Encore un peu, dit Raphaël. Encore... Encore un peu...

Le père laisse filer un peu de corde.

— Là, je vois à présent... Oui, le bateau est là, Papa. Je le distingue très bien...

Navarra ne tient plus en place. Quand son fils lui annonce qu'il y a là « une crevasse où l'on voit le fond comme en plein jour », il décide de s'y laisser glisser à son tour. Il y parvient, s'engage dans le couloir.

— Il aboutissait, contera-t-il, à une espèce de terrasse en pente douce, sous l'épaisseur de laquelle,

après avoir parcouru une trentaine de mètres, je distinguai des traits sombres et enchevêtrés. Ce ne pouvait être que les restes de l'Arche, tels que, deux ans plus tôt, je les avais repérés du haut de l'arête de la moraine; tels que je les avais, tant de fois, revus avec les yeux de l'esprit; tels que je m'étais juré de les retrouver!

De nouveau, la neige s'est mise à tomber. Il faut aux deux Navarra se réfugier dans une sorte d'igloo où ils passeront la nuit.

A 5 heures du matin, Raphaël sort et appelle son père.

— Viens dehors, il fait doux.

La journée capitale a commencé...

Fernand Navarra rejoint l'endroit où se trouvent les bandes sombres. Il déblaye la neige, découvre de la poussière de moraine glacée, éprouve une terrible déception.

— Alors, Papa, crie Raphaël, tu as coupé un morceau de bois?

— Non, ce n'est pas du bois, ce n'est que de la poussière de moraine...

— As-tu creusé?

Navarra, alors, attaque la croûte à coups de piolet. Au bout d'une demi-heure d'efforts, sous la croûte de glace, l'eau apparaît. *Et, dans l'eau, l'extrémité d'une poutre noire.*

— N'en croyant pas mes yeux, dira Fernand Navarra, je la palpai, j'y enfonçai mes ongles; si elle avait été à portée de ma bouche, je crois que j'aurais essayé d'y mordre, tellement je craignais d'être victime d'un nouveau mirage! Mais je ne rêvais pas; ce que je touchais de mes doigts gourds, dans l'eau glacée, c'était bien un morceau de bois, et non pas un tronc d'arbre, mais une pièce équarrie...

Navarra tente d'extraire la poutre tout entière, mais doit se contenter d'en couper un morceau long d'un mètre cinquante. Un instant plus tard, Raphaël halera lui-même « *la plus ancienne épave du monde* ».

L'événement s'est déroulé le 6 juillet 1955, à 7 heures du matin.

De retour en France, le morceau de bois sera soumis à des experts. Ils formuleront les conclusions suivantes :

1° Il s'agit de bois de chêne.

2° Ce bois a été travaillé. Il ne s'agit pas d'un tronc fossile, mais d'une pièce équarrie.

3° L'âge de ce bois oscille aux environs de cinq mille ans.

Pour Fernand Navarra, il n'existe plus le moindre doute. Cinq mille ans correspondent à la datation approximative du Déluge, aussi bien d'après les textes que d'après l'archéologie. La tradition indique de façon constante que l'Ararat fut le point d'aboutissement de l'Arche. Or, c'est sur l'Ararat que le Bordelais a trouvé un morceau de bois de construction.

— La question qui se pose est alors la suivante : quelle sorte de construction a pu s'élever sur l'Ararat, à près de 5 000 mètres, il y a près de 5 000 ans ? Si je répons : l'Arche de Noé, ce n'est pas parce que je prends mes désirs pour des réalités. C'est, comme je l'ai dit plus haut, *parce que cela ne peut pas être autre chose.*

Combien apparaît sympathique la conviction de Fernand Navarra ! Comme on voudrait la partager totalement !

Hélas !

Il semble que tous ceux qui ont cherché l'Arche sur l'Ararat aient simplement négligé un petit fait : même si l'on admet que la pluie soit tombée sur une région déterminée pendant bien plus de quarante jours et de quarante nuits, jamais l'atmosphère terrestre tout entière n'aurait pu contenir assez d'eau pour que ce pays fût recouvert *jusqu'au-dessus des plus hautes montagnes.* Le géologue anglais Lyell le démontra par des calculs peu difficiles et Suess confirma en 1883

que l'événement rapporté par la Bible « n'avait pu être que local et *se produire dans un pays très plat* ».

Conçoit-on quelle masse d'eau eût été nécessaire pour permettre à l'Arche de voguer jusqu'au sommet de l'Ararat?

Il semble donc impossible d'admettre que l'Arche ait pu jamais se poser là...

Cependant, M. Navarra a découvert *quelque chose*. Il serait à souhaiter que, sous sa direction, des fouilles plus amples soient continuées au lieu même de son « invention ».

Ainsi probablement serait confirmée la déclaration que fit en 1951 le professeur Massignon :

— Bien entendu, il n'y a aucune chance de retrouver l'Arche, si toutefois celle-ci a jamais existé. Mais il ne faut décourager aucun homme de bonne volonté. Ce ne serait pas la dernière fois que, partant sur une donnée fausse, on ferait une trouvaille tout à fait inattendue...

## LES SECRETS DE LA GRANDE PYRAMIDE

*Quarante siècles se sont émerveillés devant les Pyramides. Quarante siècles se sont interrogés.*

Le cortège avançait à travers la plaine et les petits chevaux s'enveloppaient d'un épais nuage de sable. Drapés dans leur burnous, les hommes regardaient de tous leurs yeux le spectacle fantastique : là, devant eux, se dessinait la masse énorme des Pyramides. Ceci se passait en l'an 820 de notre ère. Ce cortège était celui du Calife Al-Mamoun, venu pour la première fois visiter les Pyramides.

Près de mille ans plus tard, un voyageur français, C.F. de Volney, ressentira une impression parfaitement identique : « L'on commence, écrira-t-il, à voir ces montagnes factices dix heures avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue et déjà elles dominent tellement sur la tête qu'on croit être à leur pied; enfin l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ou-

vrage de l'homme si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, de respect... »

Il faut imaginer le tout-puissant Calife, dressé sur ses étriers d'argent ciselé, et lui aussi éperdu « d'étonnement, de terreur, d'humiliation, de respect... » En même temps, une interrogation lancinante : pourquoi les hommes du passé avaient-ils accompli un tel effort, si prodigieux ? Que signifiaient ces colosses de pierre ? En bref, le Calife se demandait quel pouvait être le *secret* des Pyramides — ce secret qui, après lui, tourmenterait tant et tant d'hommes...

Probablement le Calife Al-Mamoun appartenait-il sans le savoir aux adeptes de la méthode expérimentale. Pour avoir, de ce secret, le cœur net, il décida de faire démolir l'une des Pyramides. L'historien arabe Maçoudi, qui vivait au x<sup>e</sup> siècle, raconte que les architectes s'y refusèrent : « C'est impossible », lui dit-on.

Le Calife était un homme obstiné :

— Il faut absolument en ouvrir une, répondit-il.

Cette fois, les architectes s'inclinèrent. Ils s'attaquèrent à la plus haute des pyramides — celle qui logiquement est appelée : la Grande Pyramide. Afin de satisfaire la curiosité du Calife, on pratiqua donc la brèche qui, aujourd'hui encore, reste béante. « On employa pour cela — dit Maçoudi — le feu, le vinaigre, des leviers ; des forgerons y travaillèrent et y dépensèrent des sommes considérables. L'épaisseur du mur était d'environ 20 coudées ; étant parvenus à la fin de ce mur, ils découvrirent au fond du trou un bassin vert rempli d'or monnayé ; il s'y trouvait 1 000 dinars, chaque dinar pesant une once. Al-Mamoun admira la pureté de cet or et ayant fait établir la somme des dépenses qu'avait causées la brèche pratiquée dans la Pyramide, il se trouva que l'or ainsi découvert était l'équivalent absolu de cette somme. Le Calife fut rempli d'étonnement en voyant que les anciens avaient pu connaître précisément la somme qui serait dépensée et l'endroit précis où serait trouvé le

bassin aux dinars. Ce bassin était, dit-on, d'émeraude; Al-Mamoun le fit porter dans son trésor et c'était une des plus émouvantes merveilles fabriquées en Egypte. »

Il est frappant de constater que l'un des premiers récits que nous possédions à l'égard des Pyramides — hors les textes des auteurs antiques — soit déjà tout imprégné de merveilleux. Il apparaît, dès l'abord, que l'impression de terreur admirative que suscite le prodigieux édifice ait la propriété d'engendrer aussitôt une explication surnaturelle. Cette constatation — on va bientôt le voir — ne devra jamais être perdue de vue, lorsqu'on aborde l'étude du problème des Pyramides d'Egypte...

Un autre auteur arabe, du XII<sup>e</sup> siècle, nommé Kaisi, explique que les architectes ouvrirent, sur l'ordre d'Al-Mamoun, la Pyramide et qu'ils trouvèrent « une chambre carrée à la base et voûtée au sommet, très grande et au milieu de laquelle était creusé un puits de dix coudées de profondeur ». Ce puits permettait d'accéder à quatre chambres pleines de cadavres et de chauves-souris énormes. Le même Kaisi ajoute que l'on découvrit dans une chambre, enfermé dans une statue « en pierre verte comme la malachite », le cadavre d'un homme « revêtu d'une cuirasse d'or incrustée de toutes sortes de pierreries ». Mais c'est un troisième auteur, beaucoup plus terre à terre, qui sans doute nous renseigne le plus exactement : « Avec des peines inouïes et une fatigue considérable, on arriva dans l'intérieur de la pyramide que l'on trouva toute semée de puits et de rampes ardues; le passage était périlleux; enfin, au bout, se situait une chambre cubique d'environ huit coudées de côté. Au milieu de la chambre était une cuve de marbre fermée d'un couvercle qui fut enlevé; et l'on ne trouva dans la cuve qu'un cadavre corrompu par suite de la longueur des siècles. Al-Mamoun prescrivit alors de ne plus ouvrir d'autre pyramide, la dépense faite pour l'ouverture de cette brèche ayant été, à ce que l'on assure, extraordinairement considérable. »



Ainsi fut déçu le Calife Al-Mamoun, premier homme qu'intrigua le « Secret de la Grande Pyramide » — et voulut le percer...

« L'âme, en jetant un coup d'œil sur les siècles qui se sont écoulés devant leur masse inébranlable, frissonne d'un respect involontaire. Salut aux restes des sept merveilles du monde! Honneur à la puissance du peuple qui les éleva!... »

C'est un voyageur français, Savary, qui, en 1777, traça ces lignes. Il serait possible de multiplier les citations. Quelles que soient l'origine des visiteurs, leur formation, l'époque où ils vécurent, tous ils paraissent avoir ressenti le même choc.

A cela, rien d'étonnant. La pyramide de Khéops — la « Grande Pyramide » — et celle de Khéphren mesurent, la première, 230 mètres de côté, la seconde, 215. A l'origine, elles s'élevaient à plus de 140 mètres. Aucun édifice humain n'atteignit cette hauteur pendant 4 000 ans. Plus tard, quelques cathédrales seulement la dépassèrent de peu : Strasbourg, 142 mètres; Rouen, 150 mètres; Cologne, 160 mètres.

L'archéologue et égyptologue français J.-P. Lauer, à qui l'on doit un livre définitif sur la question (1), a calculé que la Pyramide de Khéops nécessita l'emploi de 2 600 000 blocs de pierre, pesant 6 500 000 tonnes. Avec les déchets, il fallut donc extraire des carrières au moins 7 millions de tonnes, les transporter, les hisser, les assembler. De nos jours, il eût fallu, pour mener à bien ce transport, « sept mille trains de mille tonnes chacun, ou sept cent mille charges de camions de dix tonnes ». Devant son état-major stupéfait, Bonaparte calcula qu'avec les pierres des trois pyramides de Gizèh on pourrait entourer la France d'une enceinte de 3 mètres de haut sur 0 m 30 de large!

Ce serait acquérir une vision fallacieuse du travail entrepris et effectué que de l'estimer seulement quan-

(1) *Le Problème des Pyramides d'Egypte* (Payot).

titativement. Les Pyramides représentent d'extraordinaires tours de force. « L'appareil de la Pyramide de Khéops, dit M. Lauer, est en particulier un admirable chef-d'œuvre technique. » L'Anglais Flinders Petrie a montré que les pierres coïncident si bien que les joints en moyenne ne mesurent pas plus de 1/2 millimètre; ils sont d'ailleurs presque imperceptibles à l'œil nu. Or, chaque bloc ainsi ajusté, rappelons-le, pèse plusieurs tonnes...

Imagine-t-on le nombre et l'étendue des opérations nécessaires? Hérodote dit que le pharaon Khéops fit travailler « tous les Egyptiens ensemble » — ce qui certainement est exagéré, mais fait image. Hérodote nous montre ce peuple au travail : « Les uns eurent la tâche de traîner jusqu'au Nil des pierres extraites des carrières qui se trouvent dans les montagnes d'Arabie; d'autres équipes furent employées à recevoir ces pierres, transportées en bateau sur l'autre rive du fleuve, et à les traîner jusqu'aux montagnes dites de Libye. Il y avait sans cesse en chantier cent mille ouvriers qu'on relayait tous les trois mois. Le peuple fut ainsi opprimé d'abord pendant dix ans pour construire la chaussée, par laquelle on traînait les pierres; car ils la firent de leurs mains, et c'est un ouvrage qui n'est pas beaucoup moins considérable, à mon avis, que la Pyramide... La Pyramide elle-même demanda vingt ans d'efforts. »

On a calculé en 1950 qu'en utilisant les moyens techniques de l'époque le coût de l'édification de la Grande Pyramide aurait dû être de trente-trois milliards de francs environ. En usant de procédés modernes, elle aurait coûté, en 1950, trois milliards deux cent cinquante millions.

Devant une telle réussite technique — datant de près de cinq millénaires (1) — la raison s'effare. Le

(1) On estime que la Grande Pyramide de Gizèh fut édifée vers 2800 avant Jésus-Christ par le pharaon Khoufour plus connu sous le nom de Khéops (nom grécisé).

Calife Al-Mamoun s'était demandé : *Pourquoi?* Nous nous demandons : *Comment?* De tels architectes, aptes à entreprendre de tels calculs, à en découvrir la solution, se trouvaient logiquement en possession de connaissances considérables. Certes, nous avons, nous, franchi les étapes de l'histoire à bride abattue, mais n'est-il pas temps de refréner notre fierté d'hommes « modernes » et de retrouver une nécessaire humilité à l'école des pharaons?

Faire le point des connaissances des architectes des Pyramides : tel est, tel a été, le but poursuivi par plusieurs historiens, savants, philosophes. Certains sont arrivés à des conclusions surprenantes, voire fantastiques. De l'étude de la Grande Pyramide, notamment, ceux-là n'ont pas craint de tirer cette incroyable affirmation : les architectes des pharaons possédaient non seulement des connaissances insoupçonnées, ils possédaient aussi *la Connaissance*.

Charles Piazzi Smyth était fils d'un amiral. Il était né à Naples en 1809, avait fait d'excellentes études de mathématiques et, vers le milieu du dernier siècle, professait l'astronomie à l'académie d'Edimbourg.

Comment cet Italo-Ecossais en vint-il à se passionner pour la Grande Pyramide? C'est le mystère des destinées. Certes, avant lui, des théories avaient été déjà exprimées. Vers 1842, un prisonnier d'Etat français, condamné à vingt ans de détention par la Chambre des Pairs pour avoir voulu, à Boulogne, aux côtés du Prince Louis-Napoléon, renverser Louis-Philippe et rétablir l'Empire, s'était penché sur l'excitant problème. Dans sa cellule de la citadelle de Doullens, puis à la Conciergerie, à Paris, il était peu à peu parvenu à une conclusion formelle : les Pyramides étaient destinées à protéger le Nil contre l'avance des sables. Une telle révélation ne pouvait demeurer secrète. L'auteur composa d'abord un Mémoire qui fut soumis à l'Académie des sciences, puis publia — en

1845 — un livre intitulé : *De la Destination et de l'Utilité des Pyramides d'Egypte*. L'auteur, à vrai dire, pour être imprimé, avait dû verser à un éditeur peu confiant la somme de quatre cents francs.

D'une autre prison, le fort de Ham, le prince Louis-Napoléon écrivit à un ami : « Dites à Persigny que son livre fait un très bon effet dans le monde savant. » Ce spécialiste inattendu des Pyramides n'était autre en effet que Victor Fialin, dit de Persigny, le plus fougueux des partisans de Louis-Napoléon. Quelques années plus tard, il fera un coup d'Etat, restaurera un Empire, sera ambassadeur, ministre, duc... et oubliera les Pyramides. Napoléon III dira de lui : « Il n'y a qu'un seul bonapartiste dans l'Empire, c'est Persigny, mais il est fou. »

Charles Piazza Smyth n'était ni prisonnier, ni bonapartiste, ni fou... Aussi ne retint-il pas un instant les théories de Persigny. S'il subit une influence, ce fut d'un Anglais : John Taylor. Celui-ci avait publié en 1859 son œuvre maîtresse, *The Great Pyramid : Why was It Built and who Built It?* Un postulat y était posé, à savoir que « les connaissances mathématiques, astronomiques et autres, nécessitées par la construction de la Grande Pyramide, sont absolument incompatibles avec le savoir de l'humanité à cette époque ». Taylor affirmait que les Egyptiens, notamment, étaient tout à fait incapables de mener à bien une telle entreprise. Alors, qui? Taylor se déclarait sûr qu'il s'agissait d'hommes de la « race élue de Dieu », entrés en Egypte sous la conduite peut-être de Sem ou à tout le moins de Melchisédech.

On ne sait si Taylor eut beaucoup de lecteurs. Mais l'un d'eux se sentit à ce point enthousiasmé par un exposé si lumineux qu'il résolut de consacrer sa vie à démontrer l'exactitude de ces conclusions. Ce lecteur passionné était précisément Charles Piazza Smyth.

Pour Smyth, le destin tout entier de l'homme pouvait se découvrir dans les Ecritures. Fanatiquement, il relisait les versets des livres saints, sans admettre d'y

trouver un symbole, mais les interprétant au contraire à la lettre.

En 1864, Smyth publia une œuvre qui obtint un retentissement considérable : *Our Inheritance in the Great Pyramid*. L'année suivante, il se rendit en Egypte et en revint plus assuré encore de la valeur de ses thèses. Il publia un nouveau livre en 1867, intitulé cette fois *Life and work at the Great Pyramid in 1865*. Comme des égyptologues avaient formulé quelques timides objections, il stigmatisa bruyamment leur « épouvantable obstination à acquérir de l'érudition dans la connaissance d'une idolâtrie antique ».

Essayons de résumer les théories de Smyth. Elles tiennent en huit propositions :

1° La grande Pyramide a été construite dans le dessein de fixer un « système de poids et mesures pour servir à tout le genre humain ».

2° L'unité linéaire de la Grande Pyramide est fondée sur la longueur du demi grand axe de rotation de la terre dont elle est la dix-millionième partie.

3° Ladite Grande Pyramide donne en même temps le pouce et la longueur du côté d'un arc.

4° On y trouve la longueur d'une coudée, qui répond à l'ancienne aune de Prusse.

5° L'unité de poids ou de capacité de la Grande Pyramide est établie sur l'unité linéaire précédente combinée avec la densité de la terre.

6° L'unité de chaleur de la Grande Pyramide est la température moyenne de toute la surface de la terre.

7° L'unité de temps et la division de la semaine en sept jours s'y trouvent aussi représentées (1).

8° La Grande Pyramide était l'œuvre des Hébreux, appartenant à une période inspirée et à l'époque des anciens patriarches.

On le voit, la dernière proposition ne fait que re-

(1) Le très grave *Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle* en reproduisant cette partie du « système » de Mr. Smyth se demande comment il se fait que l'éminent astronome n'ait pas aussi trouvé dans la Grande Pyramide la semaine des quatre jeudis...

prendre le postulat de Taylor. Les autres sont plus originales. Ce sont celles-là qui ont le plus frappé le public, d'autant plus que celui qui les exprimait se réclamait de sa qualité de mathématicien et de son titre d'astronome officiel à Edimbourg... Les théories de Piazzi Smyth furent donc extrêmement appréciées, abondamment commentées. Parmi les disciples de Smyth, certains outrepassèrent le maître. C'est ainsi que naquit une « explication » de la Grande Pyramide qui transforma la Pyramide de Khéops en « Bible de pierre », censée contenir toutes les données astronomiques et mathématiques possibles, notamment le nombre *Pi* ou la distance entre la terre et le soleil.

On est allé plus loin encore. En France, il y a quelques années seulement, Georges Barbarin a considérablement amplifié les théories de Smyth. (1) Son but a été de combiner et accorder « la plupart des théories émises sur la Grande Pyramide, tant mystiques qu'astronomiques ». Pour Barbarin, c'est tout le destin de l'Univers qui est inscrit dans la Grande Pyramide, destin dont les prêtres égyptiens — grands initiés — auraient percé le mystère. L'homme contemporain, s'il veut connaître l'avenir de son espèce, doit le chercher dans les pierres de la Pyramide. « Si les mesures extérieures de la Pyramide, écrit Barbarin, ont des significations astronomiques supérieures et comportent avec une précision minutieuse certaines grandes formules de l'univers, les mesures intérieures de la Pyramide vont nous acheminer vers des possibilités encore plus inattendues et dont l'intérêt est d'autant plus passionnant qu'elles se rattachent directement à l'histoire présente de l'Humanité. Le système des couloirs de la Pyramide comporte un ensemble de passages et de chambres combinés d'une manière subtile et dans lesquels il n'y a pas un embranchement, pas une distance, pas une orientation, pas un cube, pas une

(1) Lire dans la même collection : *Le secret de la grande pyramide* par Georges Barbarin, A 216\*.

pente, pas une saillie, qui n'ait sa haute, précise et constante signification. Le système des couloirs est organisé suivant un plan géométrique et symbolique, où rien absolument n'est laissé au hasard... »

Voulez-vous des précisions? Lisez encore M. Barbarin :

« Les différences des pentes et des plans est expliquée par les commentateurs, comme signifiant la descente initiale de l'Humanité vers l'ignorance et le mal (couloir d'entrée), jusqu'au moment où les mauvais esprits continuent leur chute dans la direction de la Chambre souterraine, tandis qu'à la bifurcation du Premier Couloir ascendant l'ensemble des humains monte vers la Lumière dans la Grande Galerie, correspondant à l'Ere chrétienne. Après le passage du Grand Degré, l'Humanité ne poursuit plus son ascension spirituelle, mais avance sur le plan horizontal. Elle pénètre alors dans l'époque du chaos, où elle doit marcher courbée dans les Couloirs Bas, avec une interruption dans l'Antichambre, avant d'atteindre la Clarté dans la Chambre du Roi... »

De telles « évidences », il est naturellement possible de déduire des dates précises. L'intersection de la ligne du sol, prolongée du premier passage ascendant avec la ligne axiale des passages d'entrée et descendant, donne la date de l'Exode d'Israël, le 4 avril 1486 avant Jésus-Christ. Dans un ordre d'idées assez différent, le 29 mai 1928, commencement de la crise économique, se trouve indiqué par le début du deuxième passage bas...

M. Barbarin est d'ailleurs actuellement lui-même dépassé. C.W. Ceram a pu lire en 1949 dans un journal allemand : « A ce propos, nous devons mentionner les résultats obtenus par le Dr Noetling, de Stuttgart; il vient de découvrir qu'à l'aide de calculs fort simples et à partir des données fournies (par la Pyramide) on peut aisément trouver le rayon, le volume, la densité et le poids spécifique du globe, le temps de révolution des planètes, la longueur de leur orbite, la

durée exacte des cycles masculins et féminins, et le sommet de l'échelle des âges chez les représentants des deux sexes ».

Une revue française, en 1951, posait cette étonnante question : « La Grande Pyramide contient-elle la formule de la bombe atomique? »

Projetés ainsi en pleine actualité, il est temps de nous arrêter, quelque peu saisis de vertige, et de nous adresser aux spécialistes les plus éclairés pour leur demander à notre tour : Dans tout cela, qu'y a-t-il de vrai? Que faut-il penser des « secrets » de la Grande Pyramide?

Ce qui étonnait déjà le grand égyptologue français Mariette (1821-1881) — lequel fonda le service des Antiquités égyptiennes — c'est que toutes les suppositions échafaudées autour de ce problème aient pris toujours pour point de départ la Pyramide de Khéops : « Nous ferons remarquer, écrivait-il, qu'à *priori* il n'y a pas de raison pour que la Pyramide de Khéops ait une autre destination que les soixante et quelques autres pyramides qu'on trouve en Egypte; que toutes les pyramides sont situées dans les nécropoles et que, dans toutes celles qu'on a ouvertes, on a trouvé des sarcophages... »

La quasi-unanimité des égyptologues a emboîté le pas à Mariette. M. J.-P. Lauer, auteur de la remarquable étude déjà citée, s'affirme comme le dernier d'une liste qui comprend Capart, Erman, Kingsland, Drioton. Celui-ci, dernier directeur français du *Service des Antiquités de l'Egypte*, s'est montré parfaitement formel : « Il n'y a à tenir aucun compte des rêveries de Charles Piazzi Smyth sur les mesures de la Grande Pyramide, révélatrices d'une science mystérieuse des anciens Egyptiens ».

Kingsland et Lauer, entre autres, se sont attachés avec un grand sérieux, une haute conscience, à réfuter l'une après l'autre les audacieuses théories exprimées par Piazzi Smyth et ses disciples.



L'argument-massue qui ruine ce trop bel édifice, c'est qu'il a été, la plupart du temps, fondé sur des mesures fausses! Devant les chiffres certains connus de nos jours, on se prend de pitié pour les malheureux théoriciens-jongleurs qui, parfois, ont consacré toute une vie à étayer une démonstration dont la base n'existait pas! C'est ainsi qu'un certain Ralston Skinner a tenu pour indiscutables les mensurations relevées par les savants français de l'expédition de Bonaparte, alors que des vérifications postérieures ont démontré que ces mesures péchaient par l'exactitude, le contour de la Pyramide n'ayant pas été alors entièrement déblayé...

En France, l'abbé Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges, a de nos jours emboîté le pas à Piazzzi Smyth, avec une allégresse doublée d'une curieuse légèreté. Malheureusement, il est, lui aussi, parti de fausses mesures... Aussi écrit-il triomphalement : « A l'heure actuelle, on admet pour la distance du soleil à la terre le nombre rond de 149 400 000 kilomètres seulement, soit dix fois le rayon du globe terrestre. Eh bien! en multipliant la hauteur de la Grande Pyramide par un million, on trouve la distance du soleil à la terre en kilomètres, soit 148 208 000 kilomètres. Cette mesure n'est évidemment qu'approchée, mais le chiffre obtenu constitue une approximation bien supérieure à celle que présentait la valeur officielle de cette distance avant 1860, et qui était d'un peu plus de 154 millions de kilomètres. Ainsi, alors que, pendant des siècles, les nations civilisées dépensaient des sommes fabuleuses, que des savants n'hésitaient pas à risquer leur vie dans des expéditions lointaines pour résoudre le plus important problème astronomique, n'est-il pas extraordinaire de penser que cette solution était symbolisée et monumentalisée pour ainsi dire dans la Grande Pyramide depuis des milliers d'années; qu'il eût suffi à nos astronomes modernes de savoir lire les symboles cachés dans ses dimensions et que les constructeurs de ce grand édifice étaient arrivés à une approximation

dont nous aurions été fiers à bon droit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle!... »

Cette exaltation scientifique subit un coup sérieux quand on sait que l'Abbé fondait tous ses calculs sur une hauteur de la Pyramide de 148 m. 21, alors que le chiffre exact est maintenant de 146 m. 80...

Il en est de même pour le chiffre *Pi* qu'auraient connu les constructeurs des Pyramides. Si l'on additionne, dit l'abbé Moreux, les quatre côtés de la base de la Grande Pyramide, c'est-à-dire 232 m. 805, obtient le périmètre, soit 931 m. 22. Il suffit de diviser ce périmètre par deux fois la hauteur de la Pyramide — hauteur estimée à 148 m. 208. On obtient la valeur de *Pi*. Qu'on en juge :

$$\frac{931,22}{2 \times 148,208} = 3,1416$$

Hélas! le chiffre réel moyen du côté de la base n'est pas de 232 m. 805, mais de 230 m. 364. Et la hauteur encore, est fausse.

Quand bien même les théoriciens ont d'aventure disposé de chiffres exacts, leurs conclusions n'en prennent pas plus de valeur. Un Anglais proposa d'appliquer le système de Piazzzi Smyth au Crystal Palace de Londres. Il se faisait fort, « avec un peu de patience, d'y découvrir l'équivalent de la distance Londres-Tombouctou ou l'indication du poids moyen d'un poisson rouge adulte ». Il est de fait qu'en multipliant quelque chose par quelque chose on obtient toujours quelque chose...

En ce qui concerne les dates *précises* que la Grande Pyramide porterait dans ses flancs de pierre, il est certes facile de « retrouver » l'indication d'époques disparues; le danger commence lorsqu'on en déduit des prévisions pour l'avenir. En 1936, Barbarin notait : « Nous savons seulement que les dernières dates de la Pyramide pour le futur s'échelonnent ainsi :

20 août 1938 — 27 novembre 1939 — 3-4 mars 1945 —  
18 février 1946 — 20 août 1953 ».

Fort bien. Mais nous chercherons en vain parmi ces dates celle de la déclaration de guerre, ou celle de la capitulation de l'Allemagne. Cela ne démonte pas les « théoriciens ». En 1942, un « spécialiste », R. Foretich, fâché de voir les prédictions de la Pyramide démenties par les événements, s'avisa qu'il fallait tout remettre en question, puisque, peu après l'entrée dans l'antichambre — dont le dallage est en calcaire — le dallage devient de granit : « Il semble logique de modifier de nouveau l'échelle chronologique ».

Devant une telle *logique*, M. Lauer s'avoue confondu. Nous avec lui.

Il faut donc rejeter en bloc toutes les théories philosophiques, bibliques, mystiques que certains ont cru pouvoir « tirer », de la Grande Pyramide.

Ce refus ne signifie pas qu'il faille aussi nier toute connaissance scientifique aux contemporains de Khéops. Une telle attitude serait plus sotte encore que celle des « théoriciens » ci-dessus dénombrés.

L'abbé Moreux, dont on a déjà constaté l'enthousiasme pyramidal, estimait que les architectes de la Grande Pyramide connaissaient la longueur du rayon polaire de la terre — dont la dix-millionième partie aurait constitué la « coudée sacrée » de 635 mm. 66; la distance de la terre au soleil; la longueur du parcours de la terre sur son orbite en 24 heures; le nombre d'années du cycle de la précession des équinoxes; la durée de l'année normale; la durée de l'année bissextile; la densité de la terre; sa température moyenne; la répartition des terres émergées... J'en passe.

Le directeur de l'Observatoire de Bourges concluait : « Or, que toutes ces conquêtes de la science moderne soient dans la Grande Pyramide, à l'état de grandeurs naturelles, mesurées et toujours mesurables, ayant seulement besoin pour se montrer au

grand jour de la signification métrique qu'elles portent avec elles, c'est évidemment inexplicable d'après nos données sur la civilisation antique, mais c'est un fait qu'on essaierait vainement de révoquer en doute et qui plonge les savants actuels dans la plus grande stupéfaction. »

Cette stupéfaction se justifierait si elle était fondée sur d'indiscutables observations. On a vu plus haut combien apparaissait fragile l'édifice laborieusement mis en œuvre par les Smyth ou les Davidson. Ce qui surprend chez un savant comme l'abbé Moreux, c'est qu'il ait, par exemple, pris au sérieux le « pouce pyramidal », ou « coudée sacrée », entièrement sorti de l'imagination de Piazzzi Smyth (1)... Si l'on supprime ce « pouce pyramidal », on anéantit en même temps les considérations sur la longueur du rayon polaire, la densité de la terre, etc.

En fait, de cet édifice, que reste-t-il? La preuve — indiscutable — que les anciens Egyptiens possédaient des *connaissances astronomiques avancées*.

L'orientation de la Pyramide en constitue la meilleure preuve. Il ne peut cette fois s'agir de coïncidence. La Pyramide indique presque exactement *le nord vrai*. Les mesures les mieux contrôlées, prises en 1925, indiquent une erreur minime de *3 minutes 6 secondes*. A titre de comparaison, signalons le cas de l'Observatoire d'Oranienbourg que l'astronome illustre Tycho Brahé orienta vers 1577 lui aussi vers le nord, après d'infinis calculs : l'orientation présente une erreur de *18 minutes*. Qu'est-ce donc que celle des Pyramides, inférieure à *4 minutes*! Le grand Flinders Petrie, fondateur de l'égyptologie moderne, pensait même que l'écart pouvait s'expliquer par un faible déplacement du Nord.

Les connaissances mathématiques des architectes ne peuvent non plus être mises en doute. Revenons au

(1) Je renverrai une fois de plus le lecteur au travail définitif de M. Lauer. Celui-ci, aux pages 114-120 de son ouvrage, fait justice du prétendu pouce pyramidal.

chiffre *Pi*. Oublions l'erreur de l'abbé Moreux. Si l'on refait le calcul avec les chiffres exacts on trouve :

$$\frac{4 \times 440}{2 \times 280} = \frac{22}{7} = 3,1428$$

Ce qui est étrange, c'est que nous venons de trouver la valeur attribuée par Archimède à *Pi*. Archimède qui précisément séjourna en Egypte...

Si une nuée de rêveurs n'avait pas tout embrouillé, comme à plaisir, sans doute pourrait-on énoncer bien d'autres constatations du même genre.

Les Pyramides démontrent donc que les anciens Egyptiens possédaient d'indiscutables connaissances. Pourquoi, par amour du merveilleux, vouloir à tout prix leur attribuer la découverte de notions dont tout prouve au contraire qu'ils ne pouvaient les posséder?

En 1880, on vit arriver d'Angleterre à Gizèh un jeune homme qui s'installa tranquillement à l'intérieur d'un hypogée creusé dans la roche. Il s'appelait Flinders Petrie; il venait explorer et mesurer les Pyramides...

Depuis toujours, le problème des Pyramides le hantait. Il tenait ce goût de son père, un vieil ingénieur, partisan sans défaillance des théories de Piazza Smyth. Pour l'ingénieur Petrie, la Pyramide, telle que l'expliquait Smith, devait rapprocher christianisme et positivisme... Il rêvait de se rendre à Gizèh en compagnie de son fils et de confirmer à l'aide d'instruments perfectionnés les déductions de son maître Smyth.

Jamais l'ingénieur Petrie ne put accomplir ce projet. Mais quand Flinders fut en âge de se choisir une profession, il décida de partir pour l'Egypte. En 1880, 1881, 1882, à Gizèh, il chercha, mesura, calcula. Les données recueillies par lui sont si parfaites qu'on les a rarement améliorées depuis.

Le triste de l'affaire, c'est que lesdites données ne coïncidaient nullement avec celles de Piazzzi Smyth...

Mais la carrière de Flinders Petrie était bien engagée. Elle se poursuivit durant un demi-siècle — admirablement féconde — dans tout le Proche-Orient. Petrie mourut en 1942, presque nonagénaire, sur le chemin d'un dernier voyage à Jérusalem.

Comme quoi la riche imagination de Charles Piazzzi Smyth aura comporté au moins un résultat : susciter la vocation de l'un des plus grands égyptologues des temps modernes.

## A-T-ON RETROUVÉ LE TOMBEAU DE SAINT PIERRE

*Un jour de 1939, le Pape Pie XII prend une extraordinaire décision : il ordonne que l'on recherche les ossements de l'apôtre Pierre.*

L'Église catholique était en deuil. Ce 10 février 1939, le pape Pie XI venait de mourir. Dans le vaisseau gigantesque et sonore de Saint-Pierre de Rome, les fidèles se pressaient, priant avec une ferveur bruyante pour l'âme du pontife défunt... Devant les portes, les gardes pontificaux canalisèrent la foule. Hommes et femmes, confondus, mêlaient à voix haute les implorations et les *repons* dictés par une foi de vingt siècles.

Cependant, dans la crypte rarement visitée qui s'étend sous la nef de la basilique — ce lieu est appelé traditionnellement « Grottes Vaticanes » — des ouvriers s'affairaient. Graves, silencieux, ils avaient déplacé plusieurs des dalles de marbre qui forment le pavement des Grottes. Précautionneusement, ils creusaient, près du mur sud. Tout à coup, ils s'arrêtèrent. Leurs pioches avaient atteint, à 20 centimètres au-dessous du pavement, les restes d'un autre dallage. Qui plus est, en arrière du mur sous lequel s'ouvrait l'excavation, on venait de déboucher dans ce qui, visi-

blement, avait été une chambre — une chambre dans laquelle, au cours des temps, des gravats s'étaient accumulés.

Les ouvriers s'interrogeaient : ils n'ignoraient pas que la basilique Saint-Pierre repose en grande partie sur des piliers enfoncés dans de la terre meuble. Pouvait-on continuer, au risque d'ébranler dangereusement tout l'édifice? Ces ouvriers constituaient un petit groupe d'hommes que l'on appelait au Vatican les *Sampietrini*. Héritairement, ils étaient chargés des travaux de réfection de l'immense ensemble architectural. Certains se souvenaient que leur père, leur grand-père, leur arrière-grand-père étaient déjà *Sampietrini*.

Pourquoi, un tel jour, fouillaient-ils le sous-sol de la basilique?

La réponse était simple : elle tenait tout entière dans la volonté du pape dont on se préparait à célébrer les grandioses funérailles. On venait d'ouvrir le testament olographe de Pie XI. Celui-ci exprimait une volonté formelle : être enterré le long du mur sud des Grottes anciennes, à côté de Pie X, et aussi près que possible de la « Confession » de saint Pierre — c'est-à-dire de la zone vers laquelle traditionnellement on situe le tombeau du premier compagnon de Jésus. Cette « Confession » est marquée dans l'actuelle basilique par une ouverture pratiquée devant l'autel et entourée d'un balustre.

Aussitôt connue cette volonté, le camerlingue de l'Eglise — c'était le cardinal Pacelli, celui-là même qui, quelques jours plus tard, serait pape sous le nom de Pie XII — prescrivit de faire préparer la sépulture à l'endroit indiqué. Les architectes, après un rapide examen, vinrent avertir le Cardinal que « l'espace encore disponible était trop étroit ». Le Cardinal n'hésita pas : il ordonna sur-le-champ d'abaisser le niveau des Grottes et de pratiquer une excavation derrière le mur du fond. Ce qui, sans perdre un instant, fut entrepris.



Et maintenant, les *Sampietrini* étaient arrêtés dans leur travail... Près d'eux, le visage tendu, un ecclésiastique considérait les gravats que la pelle des ouvriers avait déposés sur le pavement. Il s'appelait Ludwig Kaas. C'était un prêtre allemand, docteur en théologie, professeur d'Histoire de l'Eglise. Né à Trèves, il avait quitté l'Allemagne en 1933 pour résider à Rome. Pie XI l'avait chargé d'étudier le sous-sol de la basilique Saint-Pierre. Pendant des années, celui qui était devenu Mgr Kaas s'était acharné à « mettre de l'ordre » dans les innombrables sépultures qui se découvraient là, vestiges de la piété de tant de siècles. Mgr Kaas put ainsi reconnaître le sarcophage du préfet de Rome de 359, celui de l'empereur allemand Othon II, le tombeau du pape anglais Adrien IV, celui de la reine Christine de Suède...

Tous ceux-là avaient désiré reposer — éternellement — près du lieu où ils étaient convaincus que gisait la dépouille de l'apôtre Pierre, de ce Simon, pêcheur de Galilée, à qui un jour le Maître avait dit qu'il était roc, et que, sur ce roc, il bâtirait son Eglise.

Il était normal, logique, que Mgr Kaas, familier de ces Grottes, s'y trouvât alors qu'on en fouillait le sous-sol. Il était aussi logique et normal qu'il allât s'entretenir de la surprenante découverte avec le cardinal Pacelli.

Cette découverte posait, sans détour, une redoutable question : celle du tombeau de saint Pierre. Une tradition séculaire situait là, sous la basilique, sous la dalle de la « Confession », l'emplacement de la dépouille de l'apôtre. Une tradition... Certes, elle était très ancienne, respectable. Elle pouvait fournir aux historiens des présomptions; nulle preuve. Rien n'indiquait de façon décisive que c'était là qu'on avait inhumé le corps de saint Pierre après son martyre.

Or, le cardinal Pacelli était obsédé par ce grand problème. Depuis le temps où, jeune abbé, dans les premières années du siècle, il fréquentait les cours

d'archéologie chrétienne de Mgr Duchesne, il avait conçu, dit-on, un grand dessein : tenter de donner raison à la conviction tranquille de tant de générations de croyants, tenter de prouver que cette conviction pouvait être plus forte que les incertitudes des historiens.

Donc, le rapport de Mgr Kaas trouva un auditeur passionné. Quand le conclave l'eut élu pape, Pie XII se rendit sur la dalle sacrée de la « Confession ». C'était le 28 juin 1939, veille de la fête de saint Pierre. Le nouveau pontife se recueillit longuement. Après quoi, il donna l'ordre que ses prédécesseurs avaient toujours différé : on fouillerait la terre sous la basilique, à la recherche du tombeau du Prince des Apôtres.

Certes, il serait indécent de parler de « pari » lorsqu'il est question d'un pape tel que Pie XII. Homme mystique s'il en fut, il considéra toujours que le meilleur soutien du catholicisme se découvrait dans l'inextricable et immense réseau tissé par la foi des fidèles du monde. Il ressentait profondément cette ferveur qui déferlait vers Saint-Pierre de Rome. Que le culte de l'apôtre eût pour prétexte une erreur de la tradition, Pie XII se refusait à l'envisager.

Le grand historien de l'Antiquité Jérôme Carcopino a comparé la décision du Saint-Père relativement aux fouilles à celle de Léon XIII, ouvrant aux érudits les Archives du Vatican, « qu'un interdit immémorial leur avait fermées jusqu'alors ». Mais le libéralisme de Léon XIII ne pouvait comporter au fond que des conséquences assez limitées. Que pouvaient révéler les Archives du Vatican, si ce n'est par exemple les turpitudes d'Alexandre VI Borgia, déjà largement connues par la condamnation solennelle qu'avait faite de ce pape l'Eglise elle-même ?

En ce qui concernait le tombeau de saint Pierre, les risques encourus se révélaient bien plus considérables ! M. Carcopino parle d'« audacieuse résolution »

de la part de Pie XII et ne craint pas d'écrire que, « du point de vue de la raison pratique, tout aurait dû l'en détourner ». D'une part, on allait indubitablement se heurter à des difficultés techniques énormes. On ne pourrait creuser qu'en s'entourant d'infinies précautions. Quand on avait installé, en 1822, près de la Confession, la statue en marbre de Pie VI par Canova, n'avait-on pas redouté déjà de compromettre l'équilibre fragile de toute la construction? De plus, il n'était pas question d'interrompre le culte. Quelles précautions n'aurait-on pas à prendre!

Encore tout cela apparaissait-il secondaire, en regard d'un péril bien plus redoutable : et si l'on ne trouvait rien? Si même les fouilles démontraient l'impossibilité d'une présence de saint Pierre au Vatican? Si l'on parvenait à des découvertes absolument contraires à la tradition?

Aucune de ces hypothèses ne devait être éliminée *a priori*. Aucune, puisqu'il se trouve des historiens pour nier que Pierre se rendît jamais à Rome et qu'il y mourût.

Jésus était resté quarante jours au désert. Victorieusement, il avait affronté Satan. Revenu auprès de Jean-Baptiste, celui-ci l'avait salué de cette exclamation : « Voici l'agneau de Dieu ». C'était un jour de mars 28. Le lendemain, vers 4 heures de l'après-midi, le Baptiste vit revenir à lui Jésus de Nazareth. Comme la veille, il répéta : « Voici l'agneau de Dieu! »

Deux humbles pêcheurs, deux Galiléens, se trouvaient là. Ils s'appelaient André et Jean. Ils entendirent les paroles du Baptiste. Alors, sans raison apparente, sans comprendre bien ce qui les guidait, ils se mirent à suivre Jésus. Après un moment, celui-ci se retourna, leur parla :

— Que cherchez-vous?

Ils répondirent :

— Maître, où demeures-tu?

— Venez et voyez! répliqua Jésus.

Contact déterminant. André courut à la rencontre de son frère aîné, Simon.

— Nous avons trouvé le Messie! lui dit-il.

Simon voulut qu'André le conduisît sur-le-champ vers celui qu'il nommait « le Messie ». Dès qu'il fut en présence de Jésus, celui-ci, dit le texte évangélique, « arrêtant son regard sur lui, dit : « *Tu es Simon, le fils de Jean, tu t'appelleras Céphas!* »

Céphas, cela veut dire roc, pierre. Ce n'est pas un nom propre. Un érudit, M. Cullmann (1), a donné cette précision : « Les mots que les Juifs choisissaient comme surnoms étaient d'habitude destinés à exprimer une promesse et à imposer une obligation à ceux qui les porteraient ».

Ce n'est que plus tard que le titre de *Roc* s'éclaircira. Et Pierre apprendra qu'il a été choisi « pour être le fondement de l'Eglise du Christ ».

Ce Roc, pourtant, avait les faiblesses de tous les hommes. Lorsque les gardes firent irruption au Mont des Oliviers pour arrêter Jésus trahi par Judas, Pierre fut le seul qui tira son épée pour essayer de le défendre... Mais, quelques heures plus tard, par trois fois, il renia son Maître, ainsi que celui-ci l'avait prophétisé.

Il était de ces disciples, de ces apôtres affligés, l'âme désespérée par la mort de celui qu'ils croyaient fils de Dieu, lorsque Jésus, ressuscité, leur apparut. Alors, ces hommes crurent. Jésus ne les quitta qu'après avoir donné à Pierre une prodigieuse mission : faire « paître ses brebis et ses agneaux ». Le lendemain de l'Ascension, Pierre prit en main la direction de l'Eglise.

Cette prédominance de celui qu'on a pu justement appeler « le Prince des Apôtres » apparaît clairement

(1) O. Cullmann, *Saint Pierre, Disciple, Apôtre, Martyr*, Paris, 1952.

dans les textes. Cependant, les *Actes des Apôtres* — un livre capital pour l'étude de cette époque du christianisme — ne nous fournissent pas sur l'activité de Pierre tous les éclaircissements que nous souhaiterions.

Nous voyons Pierre voyager, porter la bonne parole. Nous assistons à son arrestation, lorsque Hérode Agrippa se met — systématiquement — à persécuter les chrétiens dont l'accroissement l'inquiète. Dans la prison de Pierre, quatre escouades de quatre soldats chacune se relayaient pour le garder, ce qui indique bien l'importance qu'on lui attribuait.

Mais la tâche terrestre de Pierre n'était pas achevée. « La nuit qui précéda le jour fixé par Hérode pour sa comparution, Pierre, lié de deux chaînes, dormait entre deux soldats, tandis que, de surcroît, deux sentinelles, devant la porte, gardaient la prison. Tout à coup, un ange du Seigneur survint, la cellule fut envahie de lumière. L'ange réveilla Pierre. « Lève-toi vite! » Et les chaînes tombèrent de ses mains ». Pierre croyait rêver, quand il reconnut qu'il était dans la rue.

Les textes disent seulement que Pierre partit « dans un autre endroit ». Il semble qu'il ait choisi Antioche comme refuge. Après quoi — c'est M. Daniel-Rops qui le reconnaît — « nous ne sommes, malheureusement, que fort peu renseignés sur l'action menée par le Prince des Apôtres, à partir du séjour qu'il fit à Antioche ».

Ce sont ces lacunes regrettables des textes qui ont permis à certains écrivains — non catholiques — de nier la venue de Pierre à Rome. Néanmoins, par un ensemble de recoupements, d'allusions, on peut admettre que Pierre visita le Pont, la Bithynie, la Cappadoce et la Macédoine. Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, l'évêque Denys de Corinthe affirmait sans détour que son Eglise avait été fondée par Pierre et Paul. C'est de Corinthe que Pierre serait passé à Rome. Rendons la parole à M. Daniel-Rops : « Que le Prince des Apôtres

soit venu à Rome, qu'il y soit même arrivé d'assez bonne heure, la chose est certaine; qu'il y ait fait un très long séjour, d'environ vingt-cinq ans, coupé par quelques absences, notamment des voyages à Jérusalem, il est certain aussi; et, de même, son martyre dans la Ville qu'il consacra par son sang ne fait plus de doute. Mais rien n'est assuré au-delà ».

Sur quoi, par conséquent, peut-on se fonder pour penser que Pierre a été inhumé à Rome, à un endroit localisé avec précision? Car, en vérité, la meilleure preuve du séjour de Pierre à Rome, c'est, a dit M. Carcopino, « la sépulture qu'il y aurait reçue après sa crucifixion et que la piété des fidèles n'a plus cessé d'y vénérer ».

Cette sépulture, on la situe au Vatican. Pourquoi? Un prêtre nommé Gaius, qui vivait à Rome dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, a indiqué, dans un texte qui nous a été conservé, que les *trophées* de Pierre et de Paul se trouvaient, le premier au Vatican, le second sur la voie d'Ostie. Les exégètes s'accordent maintenant pour admettre que le mot trophée — en grec : *tropaion*; en latin : *tropoeum* — signifie « ce qui subsistait des corps des martyrs ». Longtemps, des érudits comme Renan et Guignebert avaient traduit trophée par « monument ».

Il reste que le premier texte qui fait une allusion à la sépulture de Pierre au Vatican ait été rédigé plus de cent ans après la mort de l'apôtre.

C'est sur des documents encore postérieurs que s'est édifiée la tradition — d'ailleurs constante — qui veut que saint Pierre fut martyrisé dans le cirque de Néron, non loin de la Via Cornelia. Ce cirque se serait trouvé à peu près sur l'emplacement actuel de Saint-Pierre et du Vatican. La même tradition nous indique que saint Pierre aurait été exécuté en même temps (ou à un jour de distance) que saint Paul, en juin 67. Mais alors que ce dernier, citoyen romain, était décapité, Pierre subissait — « simple juif gueux » — le supplice de la croix. Par humilité,

Pierre aurait obtenu d'être crucifié, non comme son Maître, mais la tête en bas.

On conçoit assez bien, de là, le risque encouru délibérément par Pie XII. Admettons qu'en fait les premiers chrétiens n'aient pas eu la possibilité de « récupérer » après sa mort le corps de Pierre. Admettons qu'ils se soient contentés de vénérer ce lieu du martyre — ou un lieu voisin — et qu'ils y aient élevé simplement un monument : *le trophée* de Gaius dans le sens que lui donnait Renan. En fouillant la terre sous la basilique, on s'exposait à un premier risque : exhumer tout simplement, au lieu du tombeau de saint Pierre, quelque stèle, quelque cippe, commémorant le martyre de l'apôtre.

Le second risque était aussi grand : si l'on dégageait le tombeau de l'apôtre, on s'exposait à le trouver vide.

Les invasions avaient, durant tout le haut Moyen Age, déferlé sur Rome. Or, le Vatican se trouvait en dehors de l'enceinte d'Aurélien, plus exposé encore que la Ville Eternelle. En 416, Alaric et ses Wisigoths assiégeaient Rome et s'ils épargnaient la basilique élevée par Constantin à l'emplacement du tombeau supposé de saint Pierre, il n'en fut pas de même pour Genséric et ses Vandales en 455, Vitigès et ses Ostrogoths en 537, Totila en 544.

Les Sarrasins, en 846, prirent la relève des Barbares. Selon les *Annales de saint Bertin* — que l'on a assimilées au *Journal officiel* de l'Etat carolingien — les Sarrasins emportèrent l'autel placé au-dessus de la tombe du Prince des Apôtres, avec les objets de prix qui l'ornaient.

En 993, c'est un terrible incendie qui ravagea la basilique. En 1527, les lansquenets du Connétable de Bourbon la mirent à sac...

Devant de telles épreuves, si implacables, si répétées, pouvait-on vraiment espérer découvrir autre chose qu'un tombeau vide?

D'autant plus qu'on pouvait se demander si les reli-

ques de saint Pierre, en admettant qu'elles aient séjourné un temps au Vatican, n'avaient pas été transportées ailleurs au III<sup>e</sup> siècle... Des fouilles opérées à Saint-Sébastien, de 1915 à 1922, ont mis au jour un certain nombre d'inscriptions qui semblent démontrer qu'en 258 les restes de saint Pierre avaient été transportés, lors de la persécution de Valérien, dans les catacombes de Saint-Sébastien, sur la via Appienne, où l'on aurait aussi apporté le corps de saint Paul. Les reliques auraient séjourné là jusqu'après 313, époque à laquelle l'empereur Constantin aurait fait transporter celles de Paul sur la voie d'Ostie et celles de Pierre au Vatican.

Il faut signaler que certains critiques ont pensé que cette date de 258 marquait surtout la découverte soudaine par des fidèles très zélés de reliques dont on n'avait jamais entendu parler jusque-là. « J'en viens à me demander, note l'historien Guignebert, titulaire en Sorbonne de la chaire d'histoire du christianisme, si ce n'est pas seulement à cette date de 258 que les deux corps ont été découverts, et si la fête du 29 juin n'est pas primitivement la commémoration de cette découverte... Quelque révélation divine, comme il en arrive dans les histoires des hagiographes, aura fait alors retrouver les reliques saintes dans leur cachette... Le lieu *ad Catacumbas* (1) était bien choisi pour y chercher les précieux sarcophages. En supposant qu'ils n'y fussent pas, les chrétiens qui les ont cependant rendus à la piété de leurs frères ne sauraient être pris pour des imposteurs. Ils n'ont péché qu'envers la critique; et c'est bien peu de chose. Ils ont été les premières dupes de leur pieuse crédulité. »

On ne peut, d'autorité, écarter une telle hypothèse. On en arrive donc à considérer comme une date-clé l'année 258. Ou bien, cette année-là, on a transféré du Vatican à Catacumbas les restes de saint Pierre. Ou bien, plus prosaïquement, on s'est borné à « décou-

(1) C'est-à-dire les catacombes de Saint-Sébastien.



vrir » à Catacumbas ces reliques, transférées, après 313, au Vatican.

C'est là que l'exploration de la basilique Vaticane prenait son importance capitale. Elle pouvait confirmer ou infirmer l'autorité que l'Evêque de Rome — c'est le premier titre de tous les papes — a prise sur toute la chrétienté en se fondant sur la succession de saint Pierre. M. Carcopino circonscrit très clairement le problème : « Si l'exploration parvenait à déceler, sous l'édifice de Constantin, les traces d'une sépulture de Pierre antérieure à 258, elle maintiendrait avec éclat, à travers la diversité des localisations et peut-être des formes liturgiques, l'unité originelle du culte du Martyr; elle proclamerait l'apostolicité du siège romain. Si, au contraire, elle n'y réussissait point, elle minerait la base sur laquelle est fondée la primauté de l'Evêque de Rome. C'était donc une partie redoutable à jouer, et, dans un siècle où la critique commande, une terrible chance à courir ».

Cette chance, Pie XII, après l'avoir mûrement pesée, s'est résolu, un jour de 1939, à la risquer.

Ce dallage que les *Sampietrini* avaient trouvé à vingt centimètres en dessous du pavement des Grottes Vaticanes n'était autre que celui de la première basilique édiflée par Constantin au début du IV<sup>e</sup> siècle. On sait que cet Empereur avait mis fin aux persécutions contre les chrétiens et institué la liberté religieuse dans l'Empire romain.

Pour donner une preuve de sa tolérance vis-à-vis des chrétiens, Constantin avait décidé d'ériger une grande église en hommage à saint Pierre. Circonstance qui longtemps a étonné les archéologues, il fit choix d'un site extrêmement mal commode, gêné au nord par une colline, et dangereux de par la composition du sol argileux. Il avait fallu se livrer à un prodigieux travail de drainage, d'imperméabilisation des murailles, niveler en partie la colline, transporter 40 000 coudées de terre. Or, tout à côté, se trouvait

une zone parfaitement plane où l'édification de la basilique n'aurait posé aucun problème.

A en croire la tradition, l'autel de la basilique fut placé *au-dessus de la tombe de l'apôtre*.

Dix siècles passèrent. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la basilique de Constantin fut démolie et remplacée par l'édifice actuel. On prit soin de placer le nouveau grand autel au-dessus de celui de la première église. Et l'on pratiqua cette « Confession » dont il a été parlé plus haut, cette ouverture par laquelle les fidèles pouvaient porter leurs regards *vers* la tombe de saint Pierre, cachée profondément dans la terre.

Mais saint Pierre se trouvait-il là? On avait construit la nouvelle basilique sur l'emplacement de celle de Constantin; mais sur quelles raisons précisément Constantin s'était-il fondé pour édifier la sienne? La tradition ne mentait-elle pas, qui affirmait que l'Empereur avait désigné entre tous pour y édifier sa basilique le lieu où reposait l'apôtre Pierre?

C'était toute la question. C'était le problème que devaient résoudre les fouilles entreprises sur l'ordre de Pie XII.

Le pape avait chargé de cette mission considérable quatre savants : deux jésuites, les PP. Ferrua et Kirschbaum, et deux laïques, MM. Appoloni Ghetti et Josi.

Ils se mirent aussitôt au travail. La guerre éclata. Pendant quatre années, elle se déchaîna sur le monde. Mais dans l'oasis de paix que demeurait le Vatican, des savants, guidant les *Sampietrini*, fouillaient lentement, dangereusement, le sous-sol de Saint-Pierre. Les travaux se poursuivirent durant dix ans...

De leurs résultats, rien ne filtrait. Les *Sampietrini* avaient dû jurer « de ne parler à personne, pas même aux membres de leur famille, de ce qu'ils faisaient ». Les architectes avaient pris le même engagement.

Quand s'achevèrent les hostilités, le monde chrétien apprit néanmoins que des fouilles avaient été entreprises à Saint-Pierre. Rien de plus. A mesure que pas-

saient les mois, l'impatience grandissait. Qu'étaient au juste ces fouilles? Qu'avaient-elles révélé? A plusieurs reprises, Pie XII, dans ses allocutions, avait fait allusion, en termes voilés, à des « certitudes » obtenues par les fouilles. Mais les réticences dont il enveloppait ses déclarations étaient loin de répondre à l'attente des croyants et à la curiosité grandissante des savants.

Dans le courant de janvier 1952 parut enfin, tiré à 1 500 exemplaires numérotés, le rapport tant attendu sur la campagne de fouilles poursuivie sans interruption de 1939 à 1949 à Saint-Pierre de Rome. C'était un gros ouvrage en deux volumes, le premier composé de 278 pages de texte et de 209 illustrations et plans — avec une préface de Mgr Kaas; le second comportant 109 planches, dont 103 en phototypie.

Cette fois, plus de mystère. On savait tout sur les fouilles. On pouvait répondre à l'impatient interrogation : avait-on trouvé le tombeau de saint Pierre?

A mesure que les fouilleurs avaient pénétré plus avant dans la terre, à mesure qu'ils avaient progressé, au prix d'infinis efforts, abandonnant parfois leurs pelles pour enlever la terre de leurs mains nues, ils étaient parvenus à d'étonnantes constatations : *on ne découvrait rien de ce qui était escompté*. Au contraire, les découvertes faites étaient *absolument inattendues*.

On pensait que les murailles sud de la basilique — celles du côté gauche quand on se trouve sur la place Saint-Pierre — s'appuyaient sur les murailles nord du cirque de Néron. Une relation du début du xvii<sup>e</sup> siècle, contemporaine de l'actuelle basilique, l'affirmait. On croyait, de là, que Saint-Pierre avait été construite en partie sur l'emplacement de ce cirque où Tacite a situé les tortures infligées par Néron aux chrétiens et où Pierre aurait été crucifié la tête en bas.

En fait, on ne trouva rien de semblable. La basili-

que de Constantin n'a pas été construite sur l'emplacement du cirque de Néron, *mais au-dessus d'un cimetière!*

C'est là que réside l'aspect extraordinaire de la découverte, son aspect capital. On conçoit l'émotion des chercheurs quand, pour la première fois, après avoir atteint et dépassé le pavement de la basilique constantinienne, ils purent dégager un premier mausolée ancien, puis d'autres, alignés dans un passage souterrain qui formait une enfilade ressemblant à une véritable rue. Sous les pioches et les pelles, c'est toute une nécropole qui surgissait des ténèbres : plusieurs dizaines de magnifiques mausolées, aussi bien que des sépultures modestes — parfois une caisse de terre cuite ou une cavité protégée par un capuchon de brique... Peu à peu, le plan de ce cimetière et ses dimensions imposantes se précisaient : il s'agissait là de « la plus importante des nécropoles romaines qu'aient jusqu'à présent déblayées les archéologues ». L'axe de cette nécropole était « celui-là même de la nef centrale de la basilique ».

Les visiteurs qui, munis d'une autorisation spéciale, sont actuellement admis à parcourir ce qui a été entièrement dégagé de ces tombeaux sont partagés entre la stupéfaction et l'admiration. Certains mausolées renferment de merveilleuses mosaïques, des peintures d'une incroyable fraîcheur.

Leurs murs, aussi, portent des inscriptions. Sur elles, les savants se sont penchés avec une attention que l'on conçoit aisément. Or, elles démontrent que, si la plupart des mausolées étaient des sépultures païennes, quelques-uns étaient chrétiens. Donc, dans les premiers âges de l'Eglise — et bien avant que Constantin fût édifier sa basilique — des chrétiens reposaient là; des chrétiens avaient choisi ce cimetière païen pour dernière demeure, au lieu de préférer ces catacombes peuplées uniquement de leurs frères. A ce choix, on devait chercher une raison : ne serait-ce point pour dormir tout près de ce saint qu'ils révè-

raient entre tous, tout près du Prince des Apôtres, tout près de Pierre?

Les archéologues se sont naturellement interrogés là-dessus. Ils l'ont fait d'autant plus lorsqu'ils ont constaté, à un endroit déterminé, une zone quadrangulaire, une zone respectée, un « vide », dont le rapport officiel constate « qu'on dirait qu'il fut assiégé de toutes parts de tombes et de sépultures qui, depuis les premiers siècles, se serrèrent autour de lui sans jamais empiéter sur lui ».

Ce *vide* se trouve directement — et exactement — *au-dessous de la « Confession » de saint Pierre.*

Le rapport officiel donne cette précision dont il est inutile de souligner l'importance : « Nous avons contrôlé ce détail (le fait qu'aucune tombe n'ait jamais empiété sur cette zone), en partant du sol vierge, et c'est pourquoi nous pouvons affirmer que cette zone a été respectée depuis les origines de l'usage cimetériel de cet emplacement qui, étant donné l'ensevelissement profond des tombes les plus anciennes, remonte au 1<sup>er</sup> siècle ».

Mieux encore, cette zone réservée a été protégée, dès la plus haute Antiquité, dès le 1<sup>er</sup> siècle, par un mur souterrain, portant un enduit blanc et rouge. « Cette précaution, que nous ne trouvons dans aucune tombe voisine et que nous voyons constamment autour du même lieu, est un indice précieux du fait qu'il s'agissait là d'une tombe sur laquelle on veillait et que l'on vénérait depuis la plus haute Antiquité ».

Par la suite, on reconstitue fort bien, par les datations successives des tombes et des mausolées, l'histoire de cette partie du cimetière. Les sépultures se multiplièrent dans le voisinage immédiat du quadrilatère protégé. Elles cernèrent littéralement cette zone, dès lors menacée. Alors, avant 161, date de l'avènement de Marc-Aurèle — ainsi que le démontrent des briques estampillées —, la tombe mystérieuse reçut une nouvelle protection, celle d'un mur badigeonné

en rouge, haut de 2 m. 45, épais de 60 cm., long de 7 m. Il délimitait donc un rectangle de 7 m. sur 3 m. 50.

Pour M. Nicolas Corte, historien des fouilles de Saint-Pierre, « cela prouve qu'à cette date — fin du II<sup>e</sup> siècle — on ne se borne plus à protéger la tombe, mais qu'on veut garder autour d'elle un *espace sacré* ».

On l'a voulu d'autant plus que, pour consolider le *mur rouge*, on le soutint par un contrefort, long de 85 cm., épais de 55 et perpendiculaire à sa paroi. Comme ce mur est couvert d'inscriptions chrétiennes, les archéologues l'ont appelé *mur des graffiti*.

Ce que l'on put constater encore, c'est que ce *mur rouge* avait été entaillé par trois fois, de manière à pratiquer dans son épaisseur trois niches. L'une était souterraine, recouverte par un pavement en travertin. La seconde était creusée juste au-dessus de cette dalle, donc à ciel ouvert, et recouverte d'une grande dalle en travertin — de 1 m 80 sur 1 m 05 — engagée en arrière dans le mur rouge, et supportée en avant par deux élégantes colonnettes de marbre. « Il est certain, dit encore le rapport, que cet ensemble fut conçu et construit avec une évidente prétention à la monumentalité ».

Parvenus à ce point de leurs recherches, les enquêteurs n'ont pas hésité davantage : ils ont identifié cette construction avec ce que Gaius a pu dire, une génération plus tard, du « Trophée de saint Pierre » : en d'autres termes, sa tombe.

Il faut reprendre ici l'argumentation serrée qui permet de parvenir à cette conclusion.

Les fouilles, indiscutablement, ont mis en lumière le choix, hors de toute logique, de l'emplacement de la basilique de Constantin. Choix incompréhensible, à la fois de par la nature du terrain, de par sa toponymie : ne s'abaissait-il pas de 11 mètres du nord au sud? Près de là, la zone parfaitement plane de l'ex-cirque de Néron aurait évité aux architectes des tours

de force parfaitement inutiles, comme la construction d'un tablier soutenu par des pylônes de 5, 7 et 9 mètres de hauteur.

Qui plus est, l'emplacement choisi était un cimetière! Les fouilles ont montré qu'il avait fallu ravager les tombeaux, défoncer les mausolées, se livrer à des dévastations sacrilèges pour établir des fondations de la basilique. En somme il s'agit là de profanations dont nous savons qu'elles faisaient horreur aux Romains. Leur législation interdisait formellement de violer la paix des morts sous peine de terribles sanctions. Seules ses prérogatives d'Empereur ont permis à Constantin d'assumer une responsabilité si lourde.

Pourquoi?

Jérôme Carcopino, dans un article où il reprenait et complétait les conclusions de son livre, répond : « De toute évidence, Constantin n'a pas été libre d'élire à son gré le lieu de sa fondation; sa volonté y fut en quelque sorte enchaînée par une force supérieure à la logique, à l'intérêt, à la morale même, par un sentiment plus fort que la raison ».

Ce sentiment aisément se devine : les chrétiens ont voulu que la basilique s'élevât au lieu même où Pierre avait été inhumé.

Cette première partie de la démonstration ne laisse pas de paraître singulièrement convaincante.

On pourra répondre — on ne s'en est pas fait faute — que la foi qui entraîna Constantin reposait sur des bases fallacieuses. Les chrétiens croyaient que Pierre avait été inhumé là, soit. Mais ils se trompaient.

Au vrai, à cette objection, la présence de tombes chrétiennes dans un cimetière païen apporte une contradiction très sérieuse. Saint Cyprien, au III<sup>e</sup> siècle, lançait l'anathème contre les chrétiens qui avaient la faiblesse d'inhumer leurs morts parmi les païens. Or, à la même époque, des Romains fidèles au Christ, au lieu de choisir *leurs* Catacombes, allaient reposer dans ce cimetière païen du Vatican. Ne fallait-il pas qu'ils aient une raison? Et n'apparaît-il pas au moins

probable que cette raison était la présence de Pierre dans ce même cimetière?

Précisément, dans l'un des mausolées chrétiens, on a découvert une mosaïque évoquant le pêcheur du lac de Génésareth, ce *Céphas* à qui le Sauveur avait annoncé qu'il serait pêcheur d'hommes. Ce mausolée se trouve à 15 m. seulement de la zone réservée....

Bien plus, on a découvert et déchiffré, tout près des deux niches ménagées dans le mur rouge, une inscription où on lit, en caractères grecs, les premières lettres du nom de Pierre. Les spécialistes discutent seulement sur le sens du mot suivant. M. Carcopino veut lire : « *Pierre manque, Pierre n'est plus là!* » Tandis que M. Josi croit voir : « *Pierre salut!* »

L'explication de M. Carcopino cadrerait avec le transfert provisoire des cendres de l'apôtre à Catacumbas.

Mais, le 16 janvier 1952, le P. Ferrua annonça qu'il avait découvert, dans l'intérieur d'un des mausolées qui avoisinent la zone réservée, deux têtes « assez grossièrement dessinées au charbon et placés l'une au-dessous de l'autre ». Au près de ces deux têtes, le P. Ferrua avait lu le mot latin incomplet : PETRU... qui ne laissait pas de doute sur l'invocation à Pierre.

Quelques mois plus tard, une archéologue romaine, Mme Guarducci, observa à son tour les dessins et l'inscription. Elle décrivit la seconde figure comme « l'image d'un vieillard complètement chauve, avec le front sillonné de rides, de grands yeux et un nez accentué, une barbe pointue qui se détache sur le col du vêtement ». Qui est ce vieillard? « C'est ce que nous dit l'inscription, qui commence immédiatement à gauche de la tête par les lettres PETRU et s'achève à droite par la lettre terminale S. Cette inscription est également tracée au minium, avec quelques lettres repassées plus tard au fusain ».

Mme Guarducci proposa, de l'inscription, la traduction suivante : « Pierre, prie le Christ-Jésus pour les fidèles chrétiens ensevelis près de ton corps ». Disons



tout de suite que plusieurs paléographes ont trouvé cette inscription — qui résoudrait définitivement le problème — un peu hâtivement traduite. Mais tous se déclarent d'accord sur les premières lettres PETRU. Il y a donc là une preuve de plus qu'en ce lieu, aux premiers temps du christianisme, on invoquait l'apôtre Pierre.

On pourrait donc restituer ainsi la chronologie : en 67, Pierre, exécuté dans le cirque de Néron, est enseveli par les chrétiens dans un cimetière tout proche. Autour de l'an 80, on commence à préserver sa tombe, d'où la construction d'un mur souterrain. Les chrétiens aménagent — probablement en achetant le terrain — tout le quadrilatère autour de la tombe de Pierre. Au II<sup>e</sup> siècle, on construit le *mur rouge*. Enfin, vers 160 ou 170, on achève l'ensemble de ce que Gaius appelle le *trophée* de Pierre.

Après quoi les avis divergent. Pour les uns, les restes ne quittent pas le Vatican. Pour d'autres — notamment M Carcopino — ils sont transportés en 258 à Catacumbas, et réintègrent en 336 le Vatican. Le fait que les autels successifs des deux basiliques aient été construits au-dessus de la zone réservée le démontre : la tradition se trouve confirmée par les fouilles de Saint-Pierre.

Ici, le lecteur interrompra : « Admettons que l'on ait retrouvé la tombe de saint Pierre? Mais saint Pierre? »

Le P. Ferrua s'exclamait en 1952, à propos de la zone réservée :

— Nous avons pu l'explorer dans tous les sens et nous l'avons reconnue facilement pour être le tombeau de saint Pierre, mais malheureusement un tombeau vide!

Un tombeau vide! Tout le monde ne se montre pas aussi pessimiste. On se souvient des trois niches que nous avons signalées, creusées dans le *mur rouge*. Un critique catholique, M. Ruyschaert, a souligné que

dans l'une de ces niches « ont été retrouvés un ensemble d'ossements où manque la tête et qu'un premier examen médical indique comme appartenant à une seule personne, un homme âgé. Le rapport s'est contenté de signaler la présence de quelques os à cet endroit et d'en donner une photographie, sans soulever le problème de leur appartenance à la tombe centrale. Bien qu'il vaille mieux être trop prudent dans ces matières, on peut se demander si le rapport ne l'a pas été ici avec excès ».

Pour M. Ruyschaert, « il y a une sérieuse probabilité que les ossements retrouvés sous le *mur rouge* appartenaient à cette tombe (de saint Pierre) et qu'ils n'ont jamais quitté leur emplacement primitif ».

M. Carcopino attire l'attention, lui, sur une cavité, dans le *mur des graffiti* — ce mur perpendiculaire au *mur rouge*. Les fouilles l'ont mise à nu; elle est profonde, et soigneusement revêtue de plaques de marbre. Au fond, subsistent des *débris d'ossements humains*, « dont on ne comprendrait pas les précautions qui les entourèrent s'ils n'avaient pas été des reliques, et si ces reliques, dans la basilique de saint Pierre, n'avaient pas été celles de saint Pierre ».

Cette cachette aurait été pratiquée sur l'ordre de saint Grégoire le Grand au lendemain des profanations de la guerre des Goths. Il est curieux de souligner que Grégoire le Grand avait invité ses prêtres à dire « aussi souvent qu'ils le pourraient la messe sur les reliques de martyrs ». Or, le mur où la cachette a été pratiquée affleure en sa partie supérieure aux sous-bassements de l'autel papal.

L'énigme est-elle résolue?

Il semble raisonnable d'admettre que le tombeau de l'apôtre Pierre a été découvert.

Quant à ce qui pouvait demeurer du corps du saint, il n'est pas déraisonnable de supposer que ces reliques aient pu être enfermées dans l'épaisseur du mur des *graffiti*, mais que les barbares pillards, dévastant

tout sur leur route sauvage, en ont dispersé une partie à tous les vents...

Dans ce cas, ce qui en subsisterait aurait été trouvé, soit dans la première niche, la niche souterraine, comme le pense M. Ruyschaert — soit dans la cachette du *mur aux graffiti*, comme le veut M. Carcopino.

Et l'on pense... on pense au pape Pie XII, se recueillant un jour de juin 1939 sur la « Confession » de saint Pierre et prenant la décision si périlleuse d'aller scruter cette vérité à quoi d'autres avaient préféré le bandeau commode d'une cécité volontaire.

On pense que Pie XII est mort, ayant obtenu cette certitude que sa foi lui procurait avant même que l'archéologie ne vînt la confirmer.

Tant il est vrai que, souvent, la foi précède la science.

## LE SUAIRE DE TURIN

*Une pièce de tissu de 1 m. 10 sur 4 m. 36, conservée à Turin, a-t-elle contenu le corps de Jésus?*

Au début de 1898, les journaux italiens informèrent les catholiques d'une décision du roi Humbert : à l'occasion de l'exposition d'art sacré qui, le 1<sup>er</sup> mai, devait s'ouvrir à Turin, il autoriserait l'ostension publique de la pièce d'étoffe appelée traditionnellement « le Saint-Suaire ».

Dire que cette nouvelle émut beaucoup le public serait exagéré. On n'attachait alors au Saint-Suaire qu'une importance assez limitée. On l'assimilait à ces nombreuses reliques éparses à travers la chrétienté et dont la valeur naît surtout de la vénération dont les ont entourées des générations de fidèles, plus soucieux de foi naïve que de vérité archéologique.

Qu'était-ce donc que ce Saint-Suaire dont était propriétaire la Maison de Savoie depuis le milieu du xv<sup>e</sup> siècle? Il s'agissait d'une pièce d'étoffe de 1 m 10 de large sur 4 m 36 de long. Elle était enfermée à l'intérieur d'un coffret métallique muni de serrures que l'on ne pouvait ouvrir qu'avec la double autorisation

de l'Archevêque de Turin et du chef de la Maison de Savoie : en 1898, le roi d'Italie, Humbert.

Cette étoffe, s'il faut en croire la tradition, ne serait autre que le drap ayant servi de linceul au Christ, quand les disciples descendirent son corps de la croix. Ce qui ne manque pas de frapper ceux qui ont le rare privilège de la contempler, c'est que l'étoffe porte des taches brunes, disposées de façon à « figurer deux corps vus, l'un de face, l'autre de dos, et s'opposant par leurs deux têtes ».

Depuis l'apparition, en France, au Moyen Age, de ce Suaire, deux camps s'étaient opposés, parfois avec violence. Les uns voulaient croire à l'authenticité du linceul. Ils expliquaient que les taches — fort grossières, à vrai dire — avaient été déposées sur l'étoffe par le sang liquide, ou imprimées par la sueur dont l'action avait été facilitée du fait des aromates utilisés lors de l'ensevelissement.

D'autres manifestaient fortement leur incrédulité. Ils se disaient assurés que ces taches sommaires étaient dues à un peintre du XIII<sup>e</sup> siècle. Au Moyen Age, un évêque n'avait-il pas affirmé avoir recueilli les aveux du faussaire? Un autre n'avait-il pas interdit tout culte à l'égard de cette soi-disant relique? Un pape n'avait-il pas promulgué une bulle, dans laquelle le Suaire était relégué au rang d'une simple reproduction du linceul de Jésus?

Quand, de la Champagne, le Suaire était passé en Savoie, il avait acquis là des protecteurs puissants. Comme on l'a écrit, il était alors « devenu ou redevenu authentique ». Tout au long de la Renaissance et du XVII<sup>e</sup> siècle, des foules immenses s'étaient déplacées pour adorer le linceul de Notre-Seigneur.

Mais, peu à peu, les zéloteurs du Suaire avaient vu décroître son prestige, en tant que relique. Un contemporain de l'ostension de 1898 notait mélancoliquement : « L'importance traditionnelle du Saint-Suaire de Turin était allée s'affaiblissant... L'oubli tombait sur lui; la rareté même des ostensions ressemblait à

une suprême précaution destinée à conserver, à l'abri des polémiques, un objet qu'on renonçait à imposer à l'attention, distraite ou hostile, des sociétés modernes... »

Tel se révélait donc le climat au moment où l'on annonçait la nouvelle ostension. Elle eut lieu, du 25 mai au 2 juillet 1898. Les fidèles purent, à la cathédrale Saint-Jean de Turin, apercevoir le Suaire, placé dans un cadre doré, dressé au-dessus d'un autel de marbre blanc.

Parmi les spectateurs, on vit un jour un photographe déployer le pied de son appareil et se mettre à opérer, à la lumière de deux globes électriques : il s'agissait du chevalier Pia, chargé officiellement de prendre plusieurs clichés de cette étoffe, que l'on n'avait pas vue depuis trente ans et dont on ne savait quand on la reverrait.

Sous l'éclairage cru de la lumière électrique, on distinguait mieux les traces. Des témoins diront qu'il s'agissait de « taches brunâtres, indécises, s'évanouissant peu à peu dans le fond jaunâtre de la toile ». Sur celles-ci, venaient se superposer à certains endroits des taches plus nettes, de ton rouge, presque rose.

Le chevalier Pia regagna son laboratoire. Il entreprit de développer les plaques, naturellement curieux de connaître les résultats de l'expérience. Dans le bain révélateur, les images négatives apparaissaient peu à peu. Bientôt, le chevalier Pia put allumer sa lampe, examiner les plaques. Stupéfait, il s'aperçut tout à coup que les images qui s'étalaient là, sous ses yeux, n'avaient rien de commun avec les taches grossières portées par le Suaire!

L'image confuse du Linceul, devenue négative, révélait soudainement un corps, un visage surtout — un visage bouleversant, où, dans la paix de la mort, se mêlaient une douleur profonde et une immense majesté.

Le chevalier Pia comprit enfin : les empreintes du

Suaire étaient des images *négatives*. D'où leur imprécision, leur manque de netteté. Par voie de conséquence, il tenait entre ses mains le *négatif d'un négatif* : donc une image positive. Cette admirable face, personne avant l'invention de la photographie, personne avant le chevalier Pia ne l'avait vue ainsi. Pour le photographe, une conclusion s'imposait, conclusion qui plus tard fut exprimée en ces termes : « Véritable plaque sensible, le Saint-Linceul avait enregistré en négatif le corps du Christ au sépulcre ».

Comment se dessinaient ces images neuves, procurées par la « plaque sensible » ? On en voyait deux : celle d'un homme vu de face et d'un homme vu de dos — têtes opposées.

Les différentes parties du corps apparaissent parfaitement accusées : tête, épaules, thorax, ventre, bras, cuisses, jambes. Ce relief puissamment évocateur résulte des traces brunâtres inversées. Sur celles-ci se superposent, en quelque sorte, d'autres traces plus claires, notamment aux poignets, aux pieds, au côté, autour de la tête; ce sont celles qui sont rouges à la vision directe. On y lit sans difficulté le souvenir sanglant de la crucifixion.

Sur l'étoffe, on aperçoit encore des taches symétriques. Elles masquent, de part et d'autre du drap, toute la partie supérieure des bras. Ces taches correspondent à des parties carbonisées lors d'un incendie, à Chambéry, dont il sera parlé plus loin. Les taches — claires à la vision directe, noires en négatif — sont les pièces d'une étoffe blanche, avec lesquelles on a réparé l'étoffe, à la suite du même incendie.

La publication des photographies dues au chevalier Pia fit sensation. On admira, mais on discuta. On s'étonna, mais on douta. Une polémique s'ouvrit, passionnée, acharnée. Certains allèrent jusqu'à jurer que les clichés du malheureux chevalier étaient truqués. La grande presse mettait, dans son champ clos, les savants en présence. Le public tâchait de marquer les points entre arguments *pour* et arguments *contre*.

Il existait un sujet, malgré tout, sur lequel partisans et adversaires du Saint-Linceul voulaient bien se reconnaître d'accord : son histoire depuis le xiv<sup>e</sup> siècle.

En l'an 1353, un comte Geoffroy de Charny déposa dans la Collégiale de Lirey, diocèse de Troyes, fondée par lui, un Linceul dont il affirmait qu'il était celui du Christ.

Très vite, le peuple apprit le chemin de Lirey. Quelle relique plus précieuse pouvait-on proposer à sa vénération, hors de cette étoffe peut-être imprégnée du sang et de la sueur du Christ? Les évêques — d'abord Henri de Poitiers, ensuite Pierre d'Arcy — finirent par s'émouvoir de cet empressement; ils se plainquirent que les fidèles désertaient les reliques de Troyes pour courir à Lirey... Pierre d'Arcy, homme autoritaire, voulut interdire les ostensions. Les Charny en appelèrent à Clément VII. C'est ce Pape qui, renvoyant les plaignants dos à dos, autorisa les ostensions, à la condition que l'on déclarerait aux pèlerins qu'il s'agissait d'une toile peinte. Précisons que les « aveux » du faussaire dont faisait état Pierre d'Arcy n'ont jamais pu être produits. En 1902, les adversaires de l'authenticité — notamment M. de Mély — annonçaient la « publication prochaine » de ces aveux. Le public les attend encore. Au vrai, toutes les recherches faites dans les archives pour retrouver ces aveux ont échoué.

On reprochait surtout au Suaire de ne pas posséder cette « carte d'identité » des reliques, appelées « authentiques ». On le fit bien sentir à Marguerite de Charny, quand elle porta le Linceul à Chimay, en Belgique. En désespoir de cause, elle l'offrit, en 1452, à Anne de Lusignan, femme du duc de Savoie. On transféra le Linceul à Chambéry. Il devint — ce qu'il est encore — la propriété de cette Maison de Savoie qui, jusqu'en 1945, régnera en Italie.

Pour lui, on édifia une chapelle à Chambéry. Les



ostensions se succédèrent, toujours avec un plus grand éclat. Faut-il croire le chroniqueur Antoine de Lalaing quand il affirme que, « pour s'assurer de son authenticité », on aurait fait subir à la relique d'extraordinaires épreuves? On aurait été jusqu'à faire bouillir le Suaire dans l'huile et le lessiver plusieurs fois — sans parvenir à effacer les empreintes qu'il porte!

En 1532, un incendie éclata dans la chapelle du Suaire. Celui-ci faillit brûler entièrement. Une goutte d'argent fondu consuma un coin du drap plié, y perçant, également espacées, deux séries de trous : on les observe aisément sur les photographies. L'eau jetée pour éteindre l'incendie a laissé sur la relique de larges cernes symétriques. Par une coïncidence que certains qualifieront de miraculeuse, « le feu s'arrête à l'endroit précis où commence l'empreinte du corps du crucifié ». Le Suaire fut pieusement réparé par les Clarisses de Chambéry.

Après un certain nombre de pérégrinations, le Linceul arriva en 1558 à Turin. Charles Borromée l'y vénera. Il fut déposé depuis dans la Sainte Chapelle annexée à la cathédrale Saint-Jean. Il s'y trouve toujours — rarement montré. Les dernières ostensions sont de 1814, 1815, 1822, 1842, 1868, 1898, 1931 et 1933.

Résumons-nous : on suit sans difficulté la trace du Suaire depuis le XIV<sup>e</sup> siècle.

Mais auparavant?

Le Christ fut enseveli. Les évangélistes se montrent formels. Matthieu et Luc disent : « Ayant pris le corps, il (Joseph d'Arimatee) l'enveloppa d'un linceul ». Matthieu précise : « un linceul propre ». Marc confirme qu'en sortant de chez Pilate Joseph alla en ville acheter un linceul.

Jean ajoute que l'on s'est servi, pour l'ensevelissement dans le linceul, « d'un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres » (trente-deux kilos à peu près).

C'est au soir du vendredi que l'on a porté le corps de Jésus au tombeau. Voici que se lève l'aube du sabbat. Conformément aux très sévères prescriptions juives, relativement au repos du samedi, les saintes femmes doivent renoncer à procéder à la dernière toilette de Jésus. « Et, le jour du Sabbat, dit Luc, elles restèrent au repos, selon le précepte. Mais le premier jour de la semaine, de grand matin, elles vinrent au sépulcre, portant les aromates qu'elles avaient préparés ». Quant à Marc, il écrit : « Et, quand le Sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent des parfums pour venir pratiquer sur lui des onctions ».

Ces femmes, munies des aromates, s'acheminent donc vers le sépulcre, le dimanche matin de bonne heure. Elles le trouvent ouvert et vide. L'épouvante des femmes, leur fuite : tout cela est présent à la mémoire de chacun. Elles courent annoncer aux apôtres l'inconcevable nouvelle. On se moque d'elles. On déclare qu'elles délirent, qu'elles ont la fièvre. Madeleine insiste, supplie, s'adresse surtout à Pierre et à Jean, parvient à les convaincre. Ils partent rapidement pour le tombeau. « Cependant, dit Luc, Pierre se lève et court au sépulcre; ayant avancé la tête, il ne voit que les linges ». Et Jean : « Simon Pierre arrive donc aussi à sa suite et il entre dans le sépulcre et il voit les linges posés à terre et le suaire qui avait été sur la tête de Jésus, non pas posé avec les linges, mais roulé séparément dans un endroit. Alors donc l'autre disciple (Jean) entra aussi, lui qui était venu le premier au tombeau, et il vit et il crut ».

Rien par conséquent de plus certain que la présence au tombeau des linges et du linceul qui avaient servi à envelopper le corps de Jésus. « *Il vit et il crut.* »

Du sort que les apôtres ont pu réserver à ce linceul, on ne sait rien. Peut-on imaginer cependant qu'ils n'aient point conservé pieusement ce souvenir unique de leur Maître — et quel souvenir! La simple

logique veut que les premiers chrétiens aient jalousement gardé le plus précieux des témoignages de la Passion de Jésus. Les adversaires du Suaire ont souligné que les Juifs considéraient comme impur tout ce qui touche à la mort. Ici, il ne s'agissait pas de mort, mais de résurrection. Que les apôtres aient détruit le Linceul paraît inconcevable.

Qu'est-il devenu?

En 631, saint Braulion, évêque de Saragosse, parle dans une lettre *de sudario quo corpus Domini est involutum* — « du Suaire dont le corps du Seigneur fut enveloppé ». Il ajoute : « L'Écriture ne dit pas qu'on l'a conservé, mais on ne peut appeler superstitieux ceux qui croient à l'authenticité de ce Suaire ».

Ainsi, à l'époque de Braulion, l'existence du Linceul était connue. Un autre texte nous apprend que la relique était alors à Jérusalem. L'évêque Arculphe se rend, vers 640, en pèlerinage à Jérusalem. Il y voit et baise « le suaire du Seigneur qui, dans le sépulcre, avait été placé sur sa tête ». Ce suaire, précise Arculphe, est une longue pièce de toile qui mesure environ huit pieds de long.

La présence à Jérusalem de la relique est encore affirmée au VIII<sup>e</sup> siècle par Bède le Vénérable et par saint Jean Damascène.

Ensuite, une longue éclipse. Jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle, le silence. Quand on reparle du Suaire, il n'est plus à Jérusalem — mais à Constantinople. En 1150, un pèlerin anglais mentionne : « *sudarium quod fuit super caput ejus* », « le suaire qui fut sur sa tête ». Guillaume de Tyr, en 1171, fait allusion au Linceul. En 1204, lors de la IV<sup>e</sup> Croisade, un chevalier picard, Robert de Clari, prend part à la prise de Constantinople. Dans le récit naïf, mais d'une absolue sincérité, qu'il a laissé de son voyage, il décrit avec minutie toutes les richesses aperçues par lui dans les palais et les « rikes kapeles » — les riches églises de la ville. Il y considère, notamment, deux morceaux de la vraie

croix, le fer de lance, deux clous, la couronne d'épines, etc. C'est en la basilique Sainte-Marie des Blachernes qu'il trouve le Saint Linceul. « Et parmi ces autres, il y eut un monastère qu'on appelait Madame Sainte Marie des Blachernes, où était le linceul où Notre-Seigneur fut enveloppé; lequel chaque vendredi se dressait tout droit, si bien qu'on y pouvait voir la figure de Notre-Seigneur et la marque de ses cinq plaies. Et ne sut jamais ni Grec, ni Français, ce que le linceul devint quand la ville eut été prise ».

Ce que le Linceul devint... La relique avait été volée. En ces temps de combats sanglants, de massacres quotidiens, de pillage habituel, quelque chevalier ou homme d'armes avait considéré le Linceul comme une bonne prise...

Un érudit italien, le P. Solaro, a cherché à expliquer cette disparition : les Croisés, dit-il, s'ils mirent à sac la ville de Constantinople, respectèrent la chapelle des Blachernes. Fait certain, confirmé par le comte Riant dans ses *Exuviae* : « Un évêque de Troyes, Garnier de Trainel, qui faisait partie de l'expédition, fut chargé de conserver dans son habitation toutes les reliques que la chapelle impériale renfermait. » Il en disposa à sa convenance et sans avoir aucun compte à rendre à ce sujet : c'est encore ce qu'affirme le comte Riant. « L'évêque fit parvenir en Europe un grand nombre d'objets précieux : on connaît la liste de ces objets, le Suaire n'y figure pas. » Ici commence l'hypothèse : « L'évêque Garnier aura conservé le Suaire par-devers lui; peut-être était-il dans l'intention de le rapporter lui-même en Occident. Or, l'évêque mourut à Constantinople dans l'année même de 1205. A ce moment peut-être le Suaire devint-il, de façon illégitime, la propriété d'un de ses officiers. On connaît les noms de ces derniers : c'étaient des seigneurs champenois; l'un d'eux au moins était apparenté avec un ascendant du comte de Charny. C'est ainsi que le Suaire aurait passé dans la famille de ce dernier ».

Une autre explication a été formulée. En 1208 — trois ans seulement après le sac de Constantinople — un linceul correspondant parfaitement à la description de Robert de Clari faisait son apparition à Besançon : l'évêque de cette ville le recevait en dépôt des mains de Ponce de la Roche, seigneur franc-comtois et père d'Othon de la Roche. Coïncidence assez étrange, cet Othon de la Roche avait été l'un des principaux chefs de l'armée bourguignonne dans la croisade de 1204...

On vénérera le Linceul dans la cathédrale Saint-Etienne de Besançon jusqu'en 1349. A cette date, un incendie ravage la cathédrale. Le Linceul disparaît une fois de plus!

Comment parvient-il entre les mains de Geoffroy de Charny, lequel — on l'a vu — l'a déposé dans la collégiale de Lirey, quatre ans plus tard? Paul Vignon, dans le très beau livre qu'il a consacré au Saint-Suaire, exprimait l'opinion que Geoffroy de Charny avait rapporté la relique de la croisade de 1346, à laquelle il avait participé. Le linceul de Besançon n'aurait donc été qu'un faux, sans point commun avec le Suaire de Lirey.

Le Dr Barbet, qui a écrit postérieurement à Paul Vignon, estime, lui, que « le séjour à Besançon reste très probable ». Geoffroy de Charny aurait reçu le Linceul du roi Philippe VI, qui l'aurait tenu du voleur; on suppose que ce dernier était un Vergy.

Par la suite, on montrera de nouveau à Besançon un Linceul, mais ce sera une toile peinte. La préoccupation de l'artiste — Paul Vignon l'a démontré — aura été d'imiter les traces portées par le Suaire de Lirey. Le destin de cette copie sera malheureux : en 1794, la Convention ordonna que l'on en fît de la charpie...

Rarement vit-on histoire aussi peu convaincante — disons-le : aussi embrouillée.

Certes, l'Évangile nous informe que, dans la grotte

de la Résurrection, on a découvert le Suaire de Jésus. C'est un grand point. Par la suite, au long des siècles, plusieurs fois, à Jérusalem, puis à Constantinople, on retrouve ce Suaire. Aussi, on le perd... Il disparaît comme à plaisir. A chaque instant, on cherche sa trace.

Il serait difficile, voire impossible, de se fonder sur cette histoire, si pleine de péripéties, pour essayer de démontrer l'authenticité du Saint-Suaire de Turin. On conçoit que ces déplorables inconnues aient procuré, aux adversaires de l'authenticité, des arguments de poids.

A la tête de cette école hostile, on rencontre deux ecclésiastiques : le chanoine Chevalier — aujourd'hui décédé — et le R.P. Braun.

Leur thèse est aisée à résumer : le Suaire de Turin manque par trop de base historique. En outre, pour admettre que le Linceul ait pu recueillir les traces sanglantes de la flagellation, du couronnement d'épines et de la crucifixion, il faut supposer que le corps de Jésus n'ait pas été lavé. Ceci est absolument contraire aux traditions juives. Les textes rabbiniques autorisent formellement, même au jour du Sabbat, que l'on rende aux morts les derniers devoirs.

Il y a plus grave : saint Jean distingue nettement les *linges* qui enveloppaient le corps de Jésus et le *suaire* qui couvrait son visage. Le Linceul de Turin est, lui, d'une seule pièce, et devait donc couvrir tout le corps, étant simplement replié par le milieu.

Enfin, les traces portées par le Suaire révèlent des plaies aux *poignets*. Dans l'Évangile, il n'est question que des mains : « Mets ici ton doigt et regarde *mes mains* » (Jean, XX, 27).

En mars 1940, le P. Braun a résumé ses arguments en écrivant : « Il existe des raisons de penser que le Suaire n'est pas une toile peinte. Soit. Mais une empreinte directe et retouchée sur un moulage à faible relief. » Pour confirmer cette thèse, un membre de la Société Nationale des Beaux-Arts, Clément, mort en

1939, a tenté une expérience. Sur les deux faces d'un buste du peintre Géricault — auquel il avait ajouté de la barbe et de la moustache — il a passé un enduit de teinture d'aloès. L'enduit étant frais, il a très légèrement appuyé une pièce de tissu sur les deux faces de la statue. Le tissu a absorbé le colorant. Le résultat, publié en photographie par la *Nouvelle Revue Théologique*, est, déclarent les adversaires du Linceul, impressionnant par sa ressemblance avec le Suaire de Turin.

Le Suaire de Turin? Un faux, fabriqué probablement vers le XII<sup>e</sup> siècle, peut-être dans de réelles intentions apologétiques...

A ces adversaires, se sont opposés des défenseurs non moins ardents. Trop ardents parfois; on reviendra là-dessus. Mais, depuis la mort de Paul Vignon, le meilleur avocat de l'authenticité est indiscutablement le Dr Barbet.

Il faut écouter parler le Dr Barbet. J'ai eu ce privilège. Cet homme solide, au regard droit, au parler net, rayonne d'une conviction tranquille, inébranlable. Comment douter de sa sincérité lorsqu'il affirme :

— J'ai commencé mes expériences sur le Linceul pour voir si ses empreintes correspondent à la réalité anatomique et physiologique. J'ai entrepris cette étude en toute indépendance d'esprit, aussi prêt à déclarer le Linceul une supercherie absurde qu'à en reconnaître la véracité.

Les failles qui entourent l'histoire de l'étoffe de Turin? Ces obscurités ne le gênent nullement.

— Toutes les reliques, dit-il, ne tirent la preuve de leur authenticité que des papiers, des attestations solennelles, des « authentiques » qui les accompagnent. Sans eux, elles n'ont aucune valeur réelle. Je voudrais bien d'ailleurs savoir pour combien de ces reliques les authentiques remontent jusqu'à leurs origines. Tout au contraire, une seule au monde garderait son entière valeur si elle n'avait aucune base historique,

et cela parce que les preuves de son authenticité sont intrinsèques. C'est en elle-même qu'elle les porte. Cette relique, c'est le Saint-Linceul.

Les objections du P. Braun ou du chanoine Chevalier? Elles n'embarrassent pas le Dr Barbet. La toilette mortuaire de Jésus et les prescriptions rabbiniques? Mais les Evangiles prouvent que l'on n'eut pas le temps de procéder à la toilette du corps! On se borna à l'enfermer dans le Linceul, avec la myrrhe et l'aloès, et l'on attendit que fût terminé le sabbat. Le dimanche matin, les saintes femmes vinrent avec les parfums procéder aux onctions : elles n'avaient donc pas été faites.

Certes, saint Jean distingue les *linges* et le *suaire*. Ce ne semble être au vrai qu'une question de mots. En fait, les Juifs enveloppaient les cadavres dans un linceul qu'ils tenaient fermé à la hauteur de la tête et des pieds en utilisant des *bandelettes* — autrement dit des *linges* dont il est question dans le récit évangélique.

Les traces aux poignets et non aux paumes? Le Dr Barbet ne discute pas cette évidence. Bien au contraire il la considère comme l'une des preuves principales de l'authenticité.

Les réserves des « contre » ainsi liquidées, le chef de file des « pour » en vient à l'aspect positif de son argumentation. Cette démonstration, il ne le dissimule pas, n'a pu être édifiée que grâce aux photographies prises en 1931 par le chevalier Enrié.

On se souvient que le chevalier Pia avait été accusé d'avoir truqué ses clichés. Il s'avérait indispensable de recommencer l'opération, dans des conditions incritiquables. Au cours de l'ostension de 1931, le chevalier Enrié fut chargé officiellement de prendre de nouvelles photographies.

Enrié a donc exécuté douze photographies, dont neuf du Linceul descendu de son cadre et exposé à nu à un éclairage de 16 000 bougies. Trois ont pour sujet l'ensemble de l'étoffe, la plus grande étant de



12 X 47, sur plaque de 40 X 50. Les autres épreuves sont des photographies de détail : deux Sainte-Face, l'une aux deux tiers de l'original, l'autre en grandeur naturelle; une Sainte-Face avec le haut du buste, aux deux tiers, sur 40 X 50, un dos sur 40 X 50. Enrié a en outre réalisé un agrandissement direct (sept fois) de la plaie de la main; il a permis d'étudier le tissu dans tous ses détails. Le dernier cliché reproduit l'ensemble de l'ostension.

Chacune de ces opérations a été effectuée sur des contrôles très stricts. Une commission d'experts a pu certifier, devant notaire, que les clichés n'ont subi aucune retouche. Résultat indirect : l'honnêteté du chevalier Pia affirmée par-delà la mort...

Ayant rejeté les objections des adversaires en possession de clichés d'une rare précision, le Dr Barbet se mit alors — en médecin, mais aussi en historien — à étudier la crucifixion. Nous avec lui.

Le Procureur s'est fait apporter de l'eau. Théâtralement, il y plonge les mains. Puis il dit :

— Je suis innocent du sang de ce juste; cela vous regarde.

Le peuple répond :

— Que son sang retombe sur nous et nos enfants.

C'en est fait. Jésus de Nazareth est livré à ceux qui lui ôteront la vie. Il leur est livré pour être crucifié.

Il y a des lois. Ces lois, Jésus de Nazareth doit les subir. Sans résistance, il suit les soldats de garde qui l'entraînent. Ses forces, ses dernières forces, il doit les tendre pour affronter la croix. Mais lui en reste-t-il? Après que Caïphe l'eut interrogé, les prêtres l'ont livré à la tourbe des valets qui ont couvert sa tête d'un voile et, avec de gros rires, l'ont battu :

— Prophétise! dis-nous, Christ, qui t'a frappé!

Pilate, le tenant pour un juste, a cru le soustraire au Sanhédrin en le faisant flageller. *Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum et flagellavit.* « Alors Pilate fit saisir Jésus et le fit flageller. » Sans doute ces prêtres

se contenteront-ils de cette punition, a pensé le Romain. Cette punition qui, légalement, est le préambule obligatoire de toute mise à mort.

La flagellation, disent les textes, est appliquée au lieu du tribunal. Le condamné la subit attaché à une colonne, dépouillé de ses vêtements. L'instrument? Le *flagrum*, fouet à manche court, à quoi sont attachées des lanières longues et épaisses. On insère près de leur extrémité des balles de plomb ou des os de mouton.

*Et flagellavit.* Les coups se sont abattus sur Jésus de Nazareth, sur ce corps nu que les bras, attachés au fût de la colonne, tirent vers le haut.

En droit hébraïque, les coups sont limités à 40. Pour être certain de ne pas enfreindre la loi, on se borne à 39. Trente-neuf fois, les lanières coupent la peau. Trente-neuf fois, les osselets ou les plombs trouent les chairs... Le droit romain, lui, moins formaliste, ne prévoit d'autre limitation que le souci de conserver vivant le condamné. Vivant pour le bourreau. Il arrive néanmoins, dit Horace, que le supplicié soit « déchiré par les fouets à en dégoûter le bourreau ».

Les coups. Et la tourbe riant et plaisantant. C'est donc là le roi des Juifs? A un roi, ne faut-il pas une couronne? Un fagot de branches épineuses fera l'affaire. On le lui a appliqué sur la tête, maintenu par des joncs tordus. La douleur. Le sang. Tant de sang.

Dans cet état, on l'a ramené à Pilate. Chancelant, livide, sanglant, Pilate l'a montré au peuple. Cet homme n'a-t-il point assez souffert? Non. Le peuple veut la mort de Jésus de Nazareth. Et Pilate, du sang de ce juste, s'est lavé les mains. Que le supplice suive son cours, sa marche parfaitement codifiée par le plus constant usage. Le monde romain vit à l'ombre de la croix. C'est le supplice des déserteurs, des voleurs, des rebelles, des esclaves. Dans Plaute, un esclave déclare philosophiquement : « Mon père, mon grand-

père, mon bisaïeul, mon trisaïeul ont ainsi fini leur carrière ». La répression de la révolte de Spartacus a jalonné de 6 000 croix la route de Capoue à Rome. Lors du siège de Jérusalem, les Romains, dit Josèphe, crucifieront jusqu'à 500 Juifs par jour.

A Jésus de Nazareth, on a rendu ses vêtements. Une tunique qui, vite, se teintera de sang. La croix l'attend. La croix que — légalement — il doit porter.

A vrai dire, ce n'est que l'une des barres de la croix que doit traîner avec lui le condamné : la barre — *patibulum* — qui, tout à l'heure, sera horizontale. La partie verticale — *stipes* — reste, elle, toujours plantée en terre, au lieu habituel du supplice. Sur les pentes de l'Esquilin, à Rome, on voyait « une forêt de *stipes* à demeure ».

Cette poutre, ce *patibulum*, il est d'usage que le condamné la porte sur la nuque. Une poutre d'environ cinquante kilos...

Ira-t-il jusqu'au bout, Jésus de Nazareth? Cinquante kilos sur ce corps qui n'est que plaies sanglantes. Cinquante kilos sur ces pieds nus en quoi s'incrument les cailloux du sol.

Pour rejoindre le lieu du supplice, il faut parcourir à peu près 600 mètres. Par trois fois, Jésus de Nazareth tombe. Il faudra réquisitionner un passant pour l'aider à porter sa poutre, pour l'aider à gravir la pente du Golgotha.

Là, sur le ciel gris, le *stipes*, solide, droit, se dessine. Il n'est pas très haut. On a tenu compte d'une nécessité simple : les bourreaux doivent déposer le *patibulum* sur le *stipes* qui, donc, ne saurait dépasser un peu plus de deux mètres.

Sans douceur, le condamné a été dénudé. De ses plaies qui se coagulaient, on a arraché la tunique. La douleur. Le sang. Le sang, toujours.

Le voici allongé sur le dos, au pied du *stipes*, les épaules couchées sur le *patibulum*. On lui allonge un bras, vite, avec des gestes précis, on pose la main à

plat sur le bois, la paume à l'extérieur. Un clou — un long clou carré et pointu. Un coup de marteau. Une douleur — atroce. D'autres coups de marteau. La main est fichée dans le bois.

L'autre bras, l'autre main, la douleur identique.

Et il lui faut se dresser. Et il lui faut s'aider lui-même, tandis que les bourreaux soulèvent le *patibulum*, le hissent le long du *stipes* — enfin, dans un effort brutal, le soulèvent et le fixent.

Le corps, dans le vide, n'est soutenu que par les clous plantés dans les mains. La règle est d'enclouer les pieds. Nul support. On les ramène bien à plat, le pied droit sur le bois, le pied gauche sur le droit. Un seul clou suffit pour les deux pieds.

Les bourreaux ont achevé leur office. Le supplice commence.

Très longtemps, et jusqu'à ces dernières années, les causes réelles qui entraînaient la mort des crucifiés faisaient l'objet de controverses. On expliquait la mort par un arrêt du cœur, ou la perte de sang, ou l'insolation, ou encore par la faim et la soif.

Ce qui apparaît maintenant démontré, c'est que la mort des crucifiés est due à l'asphyxie : les affreuses expériences pratiquées pendant la guerre à Dachau le prouvent sans conteste.

Un homme pendu par les mains ressent bientôt les effets de terribles contractures. Elles gagnent d'abord les avant-bras, puis les bras, puis le tronc. Ces contractures aboutissent à la « tétanie ». Les grands muscles qui produisent l'inspiration sont envahis. Comme ces muscles l'emportent en vigueur sur leurs homologues expirateurs, les poumons se gorgent d'air qu'ils ne peuvent rejeter.

Pour le condamné, le supplice consistait donc en cette terrible alternative : pour reprendre haleine, il se redressait en prenant appui sur le clou dont ses pieds étaient percés. La douleur ressentie aux pieds devenait vite intolérable, le crucifié laissait de nouveau ses mains supporter le poids de son corps jus-

qu'à l'instant où l'asphyxie envahissante le contraignait à se hausser de nouveau.

La mort intervenait quand, épuisé, le condamné ne trouvait plus la force de prendre appui sur la plaie de ses pieds. Si la mort tardait, les soldats qui veillaient autour de la croix rompaient les jambes du supplicié, lui ôtant ainsi tout point d'appui. En quelques minutes, le condamné cessait de vivre.

Depuis trois heures, Jésus de Nazareth halète sur sa croix. Plusieurs fois, il a parlé. Ses disciples présents au pied du *stipes* ont pieusement recueilli ses paroles. C'en est fait. Pour la dernière fois, il a tiré sur ses mains saignantes. Il murmure : « Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Une bouffée d'air — de cet air si douloureusement acquis. Il crie : « Tout est consommé ». Puis, de nouveau un grand cri. Le corps, comme disloqué, est retombé.

Un peu plus tard — peut-être sur la demande des prêtres que tourmentent certains bruits de possible résurrection — un soldat, d'un coup de lance, percera le côté droit du cadavre. Un flot jaillira, de sang noir, mêlé de liquide plus clair : celui du péricarde.

Nul doute. Jésus de Nazareth est bien mort.

Il est impressionnant d'écouter — ou de lire — le Dr Barbet. Penché vers les clichés du chevalier Enrié, il explique que le tissu est une serge de lin à chevrons en arête de poisson. On connaissait ce genre de tissage au temps de Jésus : « *On a trouvé des serges analogues à Palmyre et à Doura Europos* ».

Sur ce tissu, le Dr Barbet constate — et cette constatation est pour lui « bouleversante » — que toutes les traces sanglantes confirment en tous points ce que nous pouvons connaître du supplice de Jésus :

— *Toutes les images sanguines coïncident, sans exception, et d'une façon étonnamment précise, avec la réalité anatomique. C'est un ensemble serré, disons même une unanimité de véracité qui constitue une présomption de vérité équivalente à une certitude.*

Patiemment, longuement, il désigne :

a) Sur la face, des excoriations, des hématomes, des plaies contuses : traces des coups reçus après l'audition par Caïphe. Le nez est déformé par une fracture du cartilage. Ce pourrait être le résultat d'un coup de bâton.

b) Sur tout le corps, des épaules au bas des jambes, les traces évidentes de la flagellation. Toutes les plaies offrent la même forme, « celle d'une petite haltère de 3 centimètres ». Les deux cercles représentent les balles de plomb. La tige intermédiaire est la trace de la lanière.

c) Sur l'image postérieure du crâne, des coulées de sang. En avant, des coulées « plus discrètes, mais plus lisibles » : quatre ou cinq, qui descendent vers les yeux. Traces de la couronne d'épines.

d) Ecorchures au niveau du dos et des genoux : traces du portement de la croix et des chutes.

e) Plaies des mains. Ces plaies sont figurées sur le Linceul à l'endroit des poignets. Le Dr Barbet s'affirme assuré qu'il est impossible de faire supporter à la paume des mains le poids d'un corps. La paume, fragile, se déchirerait. C'est dans le poignet qu'on enfonçait le clou — plus précisément dans le *carpe*. Les plaies du Suaire apparaissent à cet endroit précis.

En outre, une des particularités les plus surprenantes du Linceul, c'est de présenter des *mains sans pouce* — sans pouce visible. Cette anomalie avait frappé les anciens copistes du Suaire — nombreux — qui, naïvement, ajoutèrent sur leurs dessins les pouces manquants. Devant ce problème, le Dr Barbet restait perplexe. Un jour, cherchant sur un membre fraîchement coupé — dont les tissus restaient vivants — l'endroit le plus favorable à la crucifixion, il enfonça un clou dans le carpe. A l'instant précis où la pointe traversait les parties molles antérieures — la paume se trouvant au-dessus — le pouce se fléchit brusquement et vint s'opposer dans la paume. Ce mouvement

réflexe se produisit à chacune des expériences que le Dr Barbet effectua par la suite.

Conclusion : non seulement le Suaire nous montre les plaies à l'endroit des carpes, mais il présente aussi des pouces invisibles, donc opposés. Un faussaire aurait-il imaginé cela ?

f) Plaies des pieds, avec longues traînées débordant les empreintes, montrant que le sang a continué à s'écouler vers les talons, dans le transport du corps en position horizontale.

g) Plaie du cœur, avec traces au côté droit.

Le Linceul a donc bien enveloppé un cadavre, et ce cadavre était celui d'un crucifié.

Ici interviennent les adversaires du Linceul : qui nous prouve, disent-ils, que ce crucifié était bien le Christ ? Les traces de flagellation ? Tous les crucifiés étaient flagellés avant d'être mis en croix. Les traces du portement de la croix ? Tous les condamnés portaient leur croix jusqu'au lieu du supplice.

Le Dr Barbet répond :

— Un seul crucifié a été couronné d'épines : ce crucifié, c'est le Christ. Le Linceul garde les traces sanglantes de la couronne d'épines.

Si l'on admet l'authenticité du Suaire, une question se pose, très importante : hors les traces sanglantes, facilement explicables, comment les empreintes — les empreintes bistres — se sont-elles formées ? Paul Vignon a formulé une hypothèse extrêmement ingénieuse : un linge imprégné d'aloès, comme l'était le linceul de Jésus, se comporte à la façon d'une plaque photographique quand il est soumis à l'action de l'ammoniaque. Le corps d'un homme qui a beaucoup souffert dégage de l'urée, et l'urée contient du carbonate d'ammoniaque. Le Suaire serait donc un véritable cliché du corps de Jésus.

Cette explication est actuellement très discutée. Il semble que les spécialistes se rallieraient plus volontiers aux constatations de M. Volckringer, phar-

macien-chef de l'hôpital Saint-Joseph, qui pense pouvoir rapprocher les empreintes du Suaire de celles que l'on trouve dans les herbiers; les plantes y laissent des traces qui ne cessent de s'affirmer avec les années, même lorsque ces plantes ont disparu elles-mêmes.

Que ne me suis-je borné à lire le Dr Barbet!

Longtemps, il m'a convaincu.

Mais un jour — un jour, j'ai rencontré le Pr Piédelièvre, l'éminent médecin légiste. Celui-ci, avant la guerre, participa aux travaux d'une commission de savants indépendants à laquelle furent soumis les clichés d'Enrié. Les travaux de la commission furent *entièrement négatifs*. Le Pr Piédelièvre — je le revois penché sur les photographies — s'exclamait à mon intention :

— Ils disent que c'est une coulée sur un pied, mais moi je ne vois rien... Ça, une plaie au côté? C'est une tache, qui ressemble à n'importe quelle tache. Voilà tout.

— Cependant, les traces de la Passion, si détaillées?

— Ils font de l'a-priorisme. Ils sont de bonne foi, bien sûr. Mais ils se disent : c'est le Linceul du Christ. Nous connaissons la Passion du Christ. Elle nous révèle que les pieds ont été percés? Voilà les traces! Et ainsi de suite...

Ce qui m'a le plus ébranlé, c'est la précision suivante, apportée par le Pr Piédelièvre : le sang coagulé ne reste pas rouge. En vieillissant, il devient brun-noir — et après plusieurs années verdâtre. J'ai signalé à mon interlocuteur que les traces, dites sanglantes, du Linceul étaient d'un rose-carmin très vif. Le Pr Piédelièvre fut formel : *en aucun cas, le sang vieilli ne saurait rester rose, ni carmin. Il y a là une impossibilité physique.*

Qui a raison, du Dr Barbet ou du Pr Piédelièvre?

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que la famille royale



d'Italie consente à ce que soient pratiqués sur le Linceul les examens aux ultra-violets et aux infra-rouges qui pourraient faire accomplir un grand pas vers la solution du problème. Le carbone 14 pourrait dater l'étoffe.

Et l'Eglise? Elle n'a pas pris parti. Le R.P. Braun a pu écrire que « *l'autorité de l'Eglise n'était nullement engagée dans un débat qui demeure parfaitement libre* ».

Pourtant, le 5 septembre 1936, le Pape Pie XI recevait des jeunes gens. Il leur attribua des images du Saint-Suaire et leur dit :

— Ce sont les images les plus suggestives, les plus belles, les plus chères qu'on puisse se représenter. Elles viennent précisément de cet objet encore mystérieux, mais certainement non fait de main d'homme (ceci, déjà, on peut bien le dire *démontré*), qu'est le Saint-Linceul de Turin. Nous avons dit mystérieux, parce que beaucoup de mystère entoure encore cette chose sacrée comme peut-être nulle autre; et, assurément (on peut désormais dire la chose avérée de la façon la plus positive, même en faisant abstraction de toute idée de foi et de piété chrétienne), ce n'est certainement pas une œuvre humaine.

On ne saurait mieux résumer la question. Il semble en effet acquis qu'un peintre n'aurait su réaliser une telle empreinte. Il est prouvé qu'un artiste, aussi doué soit-il, est dans l'impossibilité de peindre un négatif parfait. Au reste, la notion même de négatif, qui nous est familière depuis l'invention de la photographie, était inimaginable, il y a huit siècles...

Cependant la couleur carminée des traces de plaies, cette couleur ne correspond pas aux données de la physique et de l'observation.

Comme il est vrai que « beaucoup de mystère entoure encore cette chose sacrée comme peut-être nulle autre »!

## JEAN I<sup>er</sup> LE POSTHUME

*Officiellement, le règne de Jean I<sup>er</sup> est le plus court de l'histoire de France : cinq jours. Mais l'Histoire n'aurait-elle point été trompée?*

« Holà, tavernier du diable! »

C'est par cette apostrophe mémorable que s'engage l'action — non moins mémorable — de la *Tour de Nesle*. L'histoire qui va maintenant être contée ici pourrait fort bien passer pour une suite du modèle des mélodrames. Pour trois raisons. Elle se déroule à la même époque. Elle met en scène Louis X le Hutin. Enfin, les péripéties dont elle fait état n'ont rien à envier aux circonstances peu croyables, écloses de l'imagination du cher Alexandre Dumas et de son collaborateur occasionnel, M. Gaillardet.

Quand elle commence, cette histoire, Marguerite de Bourgogne et sa belle-sœur, Blanche de la Marche — trop jeunes, trop belles, trop voluptueuses — expient leurs prouesses adultères dans des cachots de Château-Gaillard. Les ossements rompus et suppliciés de leurs amants, les frères d'Aulnay, reposent à jamais en terre non bénie. Philippe le Bel, roi implacable, médite peut-être l'ultime imprécation du Grand-

Maître du Temple, Jacques de Molay, grillant sous ses yeux et hurlant, à travers les flammes du bûcher, qu'il l'assignait, ainsi que son compère le Pape, devant le Juge éternel, avant qu'une année ne se fût écoulée. « ... *Et devant que ne fust festée la Saint-Sylvestre de cet an mil trois cent quatorze, le roi et le pape comparaisaient au Tribunal suprême, suivant la macabre invitation du dernier des Templiers expirant...* »

Le fils aîné de Philippe le Bel, Louis, lui succéda — dixième du nom et qui demeure surtout connu par son sobriquet de « Hutin ». Il n'avait que vingt-quatre ans et, écrivent les historiens avec euphémisme, possédait « une raison fort au-dessous de son âge ». Les affaires l'ennuyaient. D'ailleurs, il les comprenait peu. Il ne se plaisait que dans les exercices violents — surtout le jeu de paume — où il excellait. En outre, un penchant trop prononcé pour les femmes, jolies ou non. Une seule fut par lui inconsidérément négligée, durant qu'il était encore prince héritier : la sienne, Marguerite de Bourgogne. Cette erreur ne lui avait pas porté chance. Un jour, la sœur de Louis, Isabelle, reine d'Angleterre, en visite à Paris, avait aperçu, à la ceinture des deux chevaliers, les frères d'Aulnay, des aumôniers qu'elle se souvenait parfaitement d'avoir données en personne à ses belles-sœurs, Marguerite et Blanche. Elle était allée conter sa surprise à Philippe le Bel, le roi son père. L'enquête aussitôt ouverte aboutit à une conclusion désastreuse pour l'honneur des fils du roi : les frères d'Aulnay étaient les amants comblés de Marguerite et Blanche. Jeanne, sœur de Blanche et belle-sœur de Marguerite, se bornait à se faire le témoin complaisant et aussi la complice des rendez-vous.

La décision de Philippe le Bel s'abattit sur les coupables — implacable. Cependant que les chevaliers périssaient dans des supplices longs et raffinés, les trois princesses, tête rasée, étaient voiturées, dans un chariot tapissé de noir, vers la plus redoutable des forteresses, Château-Gaillard, aux Andelys. Là, on jetait Marguerite et Blanche dans des cachots choisis

parmi les plus profonds, les plus obscurs, les plus humides. Jeanne, elle, était promise à un couvent.

Louis X le Hutin fut donc le seul roi de notre histoire qui monta sur le trône, dans le moment même où sa femme — reine de droit — demeurait au fond d'une prison.

Marguerite de Bourgogne avait donné une fille à son mari, la petite princesse Jeanne. Louis X désirait un fils. Il songea à se remarier et chercha une princesse riche, car Philippe le Bel, grand roi, avait déplorablement vidé le trésor public. Louis sollicita et obtint la main de Clémence de Hongrie, nièce du roi Robert de Naples et sœur de Charles-Robert, roi de Hongrie.

Clémence voguait déjà vers la France lorsqu'on se souvint à propos de Marguerite de Bourgogne. A l'humidité particulièrement pernicieuse de son cachot, elle survivait, faisant preuve d'un évident mauvais esprit. En avril 1315, elle passa tout à coup de vie à trépas, sans que les circonstances de ce décès aient jamais été clairement expliquées. La version communément admise est que Louis X fit étouffer entre deux matelas celle qui, devant Dieu, était toujours son épouse. Après quoi, il put, en toute tranquillité, accueillir la nouvelle reine, Clémence. Il était grand temps qu'elle arrivât. Henri Martin observe que le Hutin attendait la dot de sa seconde femme pour faire face aux dépenses de son Sacre...

Le mariage fut célébré au château de Saint-Lié, près de Troyes en Champagne, au mois de juillet 1315. Quant au Sacre, il eut lieu à Reims, le 15 août suivant. La dot avait été ponctuellement versée.

Une année ne s'était pas écoulée que le royaume apprenait avec stupeur la plus inattendue, la plus tragique des nouvelles. Le 5 juin 1316, Louis X s'était une fois de plus livré avec sa violence accoutumée aux exercices physiques qui lui plaisaient tant. Il faisait chaud. Quand le roi songea à se reposer, il ruisselait de sueur et se sentait fort assoiffé. Il descendit dans une cave et but « sans aucune retenue une grande

quantité de vin froid ». Quelques instants plus tard, il se tordait de souffrance, en proie à d'épouvantables douleurs d'entrailles. On le porta sur son lit. Déjà, il agonisait. Il expira sans que l'inexistante médecine du temps ait rien pu entreprendre pour le sauver.

On vint annoncer avec les plus grands ménagements à la reine Clémence qu'elle était veuve. Il convenait d'autant plus d'user de prudence que la jeune femme était enceinte...

Durant le court règne de Louis X le Hutin, son oncle, le comte Charles de Valois, avait exercé une influence prépondérante. Il fallait bien, devant la totale incapacité du roi, que quelqu'un gouvernât. Après le décès de Louis, Charles de Valois se posa, face à sa nièce, en protecteur affectueux. Ce fut lui qui signifia au frère cadet de Louis X, Philippe le Long, comte de Poitiers, accouru à bride abattue de Lyon, en tant qu'héritier présomptif du trône, que sa belle-sœur attendait un enfant. Aucune décision définitive sur la succession dynastique ne pouvait être prise tant que l'accouchement n'aurait pas eu lieu et que l'on n'aurait point constaté le sexe de l'enfant.

On convoqua les grands feudataires, hauts barons et chevaliers du royaume. Cette assemblée extraordinaire attribua à Philippe de Poitiers la dignité de Gouverneur du Royaume de France. Si la reine accouchait d'un fils, le Comte assumerait « la garde du royaume » jusqu'au moment où le roi serait en âge de régner par lui-même. Au cas où une fille naîtrait, le Comte serait reconnu roi. A l'avance, il s'engageait à assurer l'existence de la reine et l'avenir de la princesse.

Le 15 novembre 1316, les douleurs commencèrent. On imagine assez bien l'anxiété générale. Or, ce fut un fils que la reine Clémence mit au monde. Un fils appelé Jean... Le peuple acclama la nouvelle. Las! le règne de Jean I<sup>er</sup>, quarante-septième roi de France, ne dura pas une semaine : exactement du lundi 15 no-

vembre 1316, jour de sa naissance, au vendredi 19 novembre, jour de sa mort. Le P. Daniel dit que, son titre de roi, l'enfant l'acquies « en naissant et il le porte en quelques pièces du trésor des chartes ». Les chronologies officielles l'appellent le *Posthume*. Son oncle et successeur, le comte de Poitiers, devenu Philippe V le Long, fit célébrer en son honneur des funérailles royales. Il fut inhumé à Saint-Denis.

A ce petit cadavre de quatre jours, on édifia un tombeau dont l'historien Jacques Descheemaeker nous dit qu'il était « un des plus touchants que l'on puisse voir ». Il représentait « l'enfant Roi, avec une couronne et, à ses pieds, un lion, symbole de l'autorité royale. Son corps était à côté de celui de son père dans une auge de pierre revêtue de plomb. »

Ses ossements, à la Révolution, furent jetés dans une fosse commune, avec ceux des autres souverains. La Restauration les rassembla et les plaça dans deux caveaux fermés par des plaques de marbre noir. Sur l'une de ces plaques, on peut lire : « *Jean I<sup>er</sup>, mort en 1316, à l'âge de quatre jours* ».

Cette inscription exprime-t-elle la vérité de l'Histoire?

Quarante ans après la mort de Jean I<sup>er</sup>, le royaume de France traversait de tristes jours. A Poitiers, le roi Jean II, dit le Bon, venait de se voir infliger une effroyable défaite par les Anglais du Prince Noir. Il avait été emmené en captivité, cependant que le meilleur de la chevalerie française restait étendu sur le champ de bataille : treize mille morts.

A la fin de cette année 1356, une scène bien curieuse se déroula dans une ville fameuse d'Italie, à Sienne. La nouvelle du désastre de Poitiers venait d'y parvenir. Bien entendu, les Siennois ne parlaient que de cet événement si grave, si imprévu. Dans les rues, les langues allaient leur train. Sur la place, un dominicain, Frère Barthélemy, parlait avec tant d'animation qu'une petite foule finit par s'agglutiner autour

de lui pour l'entendre. Que disait-il? Ceci : d'évidence, les calamités qui fondaient sur le malheureux royaume de France étaient une punition divine. Pourquoi Dieu châtiât-il ainsi la France? Parce que les princes qui régnaient sur elle *avaient usurpé la couronne!*

Grand fut l'étonnement des Siennois. Que voulait dire le dominicain avec ce mot d'« usurpation »? Cette stupéfaction dut se muer en ahurissement quand Frère Barthélémi s'expliqua : le fils de Louis X le Hutin n'était pas mort! La dépouille que l'on avait inhumée à Saint-Denis n'était nullement celle du petit roi, mais d'un enfant à lui substitué au dernier moment, quand on avait connu les projets ténébreux que fomentait la diabolique Mahaut d'Artois, belle-mère ambitieuse de Philippe le Long, comte de Poitiers. Mahaut d'Artois avait obtenu de la reine Clémence l'honneur de présenter le bébé au peuple et aux grands. L'enfant mourut dans la nuit qui suivit la cérémonie. Ce que Mahaut ignorait, c'est qu'elle avait accompli un meurtre inutile : le vrai roi vivait...

Ici le ton de Frère Barthélémi dut s'enfler de solennité. « Il vit encore! », s'écria-t-il devant la foule émerveillée. Et il ajouta, au comble de l'exaltation, que le roi Jean non seulement était vivant, mais se trouvait à Sienne!

Le dominicain n'exagérait nullement. Jean I<sup>er</sup> de France se trouvait bien à Sienne — ou tout au moins un personnage qui prétendait être Jean I<sup>er</sup>. Même, présentement, l'Evêque de Sienne et la Commune se montraient fort préoccupés par cette aventure bien extraordinaire. On avait fait comparaître le « roi », entendu son récit, étudié les documents qu'il présentait. Or, les Seigneurs de la Commune, aussi bien que l'Evêque, éprouvaient un curieux sentiment : bien plus que de la perplexité.

« Jean I<sup>er</sup> » se présentait sans forfanterie, avec aisance et élégance. Dans sa bouche, les paroles avaient une force de persuasion qui impressionnait, dérou-

tait. A tout prendre, son récit paraissait acceptable. Jugez plausible une histoire, vous êtes bien près de l'admettre.

Le « roi » disait avoir passé sa première enfance en Normandie, près de Bernay, auprès d'une dame Marie, fille du noble chevalier Picard, seigneur de Carsi. Il l'appelait sa mère. Il avait dix ans quand parut à Carsi un Italien, nommé Giuccio. Cet homme se déclara son père. Il l'emmena avec lui, en Italie, à Sienne. Depuis, l'enfant s'était toujours entendu appeler Giannino. Son père mourut en 1340, à Celon, en Campanie, alors qu'il avait, lui, vingt-quatre ans. Nul incident notable dont il se souvint, au cours des années suivantes. Au mois de septembre 1354, il avait reçu un message de Nicolas de Rienzi, sénateur de Rome, le priant de venir s'entretenir avec lui. Nicolas de Rienzi — « *chevalier du peuple romain, sénateur illustre, syndic, capitaine et défenseur de la ville sainte* » — était un personnage trop considérable pour que Giannino se dérobat à cette invitation. Nicolas de Rienzi, à cette époque où les papes résidaient en Avignon, était pour la seconde fois le délégué à Rome du siège apostolique. En fait, il gouvernait la ville pour le compte d'Innocent VI, après avoir été tribun de la cité sous le pontificat de Clément VI.

Entrevue capitale : ce fut Nicolas de Rienzi qui révéla à Giannino qu'il n'était autre que le roi Jean I<sup>er</sup>. Comment ce secret était-il venu à sa connaissance ? Marie de Carsi, se sentant mourir, s'était libérée de son secret auprès de son confesseur, frère Jordan. Elle l'avait chargé de remettre à ce roi qui s'était cru son fils les preuves de son origine royale.

« Dame Marie » mourut en juin 1345. Frère Jordan était lui-même âgé et infirme. Il confia à un autre moine, frère Antoine, la mission de se rendre en Italie et de rechercher le « roi ».

Frère Antoine, parvenu en Italie, se mit en rapport avec Nicolas de Rienzi, lui communiquant tous les renseignements en sa possession. Sur-le-champ, le Sé-



nateur fit procéder à une enquête qui se révéla en tous points concluante. Rienzi acquit « *la certitude que le prince a été élevé et nourri dans la ville de Sienne... et qu'il a cru ainsi, lui-même, être le fils de Giuccio* ». Aussi Giannino fut-il convoqué par Nicolas de Rienzi qui le reçut le 2 octobre 1354 et l'interrogea longuement. L'interrogatoire fut décisif. Le 4 octobre, Rienzi reconnaissait Giannino pour le « roi Jean », faisait établir à son intention une copie des lettres des frères Jordan et Antoine et certifiait par écrit sa propre conviction.

Au moment où Giannino quitta la ville, il put constater que Rome « fermentait ». Nicolas de Rienzi avait chassé les barons qui s'étaient adjugé un pouvoir exorbitant, il avait réprimé le banditisme, emprisonné les trublions, en un mot établi l'ordre dans une ville traditionnellement anarchique. Il rêvait de mener à bien un grand projet : unir la mosaïque des petits Etats italiens dans une seule et puissante république, dont Rome serait la capitale. Avec cinq siècles d'avance, l'œuvre de Cavour. Il n'est jamais bon de s'affirmer un précurseur. On y perd sa tranquillité personnelle — et souvent davantage. Les ennemis de Rienzi se soulevèrent dans Rome. Le 8 octobre 1354, le Sénateur était massacré.

Quatre jours après avoir reconnu le roi de France Jean I<sup>er</sup>.

Les Siennois frémissaient d'enthousiasme. Officiellement, l'Evêque venait de prendre en considération la cause de Giannino. Quant au Conseil de la République, il avait rendu un décret spécifiant que le soi-disant fils de Giuccio serait désormais reconnu comme le véritable roi de France. « On lui fit donner une garde, dit Henry de Servignat, allouer une pension, adjoindre un Conseil et on l'assura de l'assistance officielle de l'Etat de Sienne. »

Pour Giannino qui, jusqu'à sa quarantième année, avait vécu dans l'obscurité, quel saut! Fut-il enivré?

Effrayé? On ne sait. Peut-être déjà ses propres sentiments passaient-ils au second plan. La machine était lancée. Giannino avait désormais, qu'il le voulût ou non, une existence politique. Les événements allaient le conduire bien plus qu'il ne les conduirait.

Le triomphe siennois fut — très vite — suivi d'un échec. Les négociants de la ville faisaient commerce avec la France. Cette prise de position aventurée de leur gouvernement n'allait-elle pas leur aliéner les sujets de Jean II? Alors, comment acheter, comment vendre? Ce Jean I<sup>er</sup> était peut-être le roi légitime de France. Mais où gisaient ses finances? Les négociants firent tant et tant que tous les décrets pris par Sienne en faveur de Giannino furent abrogés...

Rentrer dans la vie privée? Redevenir Giannino? Le « roi » n'y songeait plus. Très sincèrement convaincu, semble-t-il, de la justice de sa cause — de sa sainteté même — Jean I<sup>er</sup> ne se refusait pas au « devoir sacré » qui se présentait à lui. Il partit pour Venise, s'aboucha avec un juif converti nommé Daniel, lui présenta ses « preuves ». Daniel crut-il en lui? Toujours est-il qu'il le fit connaître à un groupe de financiers israélites. De ces entretiens, un accord découla. Contre certaines promesses, Jean I<sup>er</sup> recevait une somme considérable, qui lui permettrait de rassembler une armée. En ce temps-là, que ne pouvait faire un homme courageux avec une bonne armée?

Ainsi muni, Jean I<sup>er</sup> se rendit auprès du roi Louis I<sup>er</sup> de Hongrie, neveu de sa mère, Clémence de Hongrie. Le roi, « après de longues conversations et des démarches importantes », le *reconnut*. Girolamo Gigli, auteur d'une remarquable chronologie de l'histoire de Sienne, composée d'après les archives de la ville, et intitulée *Diario Sianese* indique, à la date du 15 mai 1359, que le roi Louis de Hongrie a écrit à tous les princes de l'Europe pour leur recommander Jean, son neveu. « Neveu » doit être pris comme un titre de courtoisie : c'est « cousin » qu'il aurait dû écrire. Cette reconnaissance constitue très certaine-

ment le point le plus troublant de l'histoire étrange de Jean I<sup>er</sup>. Il est indiscutable que le roi de Hongrie n'aurait pas pris une telle décision à la légère. Alors?

Fort de cet appui moral inestimable, riche de deniers vénitiens, Jean I<sup>er</sup> n'avait plus qu'à partir à la conquête du trône laissé vacant par Jean II, toujours captif en Angleterre.

A la tête de son armée, il pénétra en Provence. Il se proclamait « Roi des Français ». Son but était de marcher sur Avignon et d'y chercher l'appui d'Innocent VI et du Collège des Cardinaux.

Comment le Saint-Père allait-il réagir? L'avis de son homme-lige, Nicolas de Rienzi, aurait dû logiquement emporter sa conviction. Il n'en fut rien. Dans une lettre adressée au roi Louis et à la reine Jeanne de Naples, en mars 1361, neuvième année de son pontificat, Innocent VI signalait la présence en France, à la tête d'une troupe assez importante, d'un nommé Jean, venant de Sienne et se disant roi de France. Le Pape allait plus loin. Il écrivait qu'une « folie d'un nouveau genre s'est tellement emparée de cet homme que, dans sa témérité et sous les plus ridicules apparences, il a osé et il ose encore par ses audacieux discours et ses téméraires entreprises se proclamer roi de France ».

Le résultat? Les troupes de Jean le Bon et celles de Jeanne de Naples, en plein accord, marchèrent contre « l'aventurier ». Giannino fut battu. Fait prisonnier, évadé, repris, il fut conduit — sous bonne garde — à Naples.

Sa captivité ne paraît pas avoir été très pénible. Dans sa prison, il recevait de nombreux visiteurs. On affirme que Louis de Tarente vint s'entretenir avec lui et le reconnut. Il accueillait amis et curieux avec la même douceur résignée. Quand il mourut en 1363, ceux qui assistèrent à son agonie déclarèrent : « En vérité, cet homme était un roi ».

Une chanson de notre avant-guerre répétait que, sur

les routes, « y'a toujours un passage-à-niveau ». Disons que, dans les énigmes de l'Histoire, il y a très souvent une substitution...

Dans l'histoire de Giannino, il est difficile de ne pas ressentir de méfiance devant les habituels ingrédients de ces sortes de romans : la ténébreuse Mahaut, la mort du substitué, le petit roi qui grandit dans un lieu caché, l'aveu de la fausse mère à son lit de mort, l'enquête du moine, la révélation du Sénateur à Giannino...

Restent les faits positifs : la reconnaissance par l'Evêque et le Gouvernement de Sienne; la reconnaissance, surtout, par Louis de Hongrie.

Mais le récit de Giannino? Quelle valeur lui donner? Pour répondre à cette question, il nous faut parler maintenant d'un document — le plus étonnant de l'affaire — et dont on peut bien dire qu'il donne tout son intérêt à l'histoire du prétendant siennois. Il s'agit d'une charte acquise par un spécialiste en autographes, Tabary, en 1842, à Paris, à la vente de la collection de M. de Lamberty. Cette charte était donnée comme provenant originellement des titres de la Maison Piccolomini. Or, le document se révéla un texte dû à Nicolas de Rienzi et traitant de Jean I<sup>er</sup> le Posthume! Ces pages, intitulées « Charte de Rienzi », sont trop importantes pour que les principaux extraits ne soient pas mis — traduits — sous les yeux du lecteur. Elles lui seront très utiles pour se forger une conviction.

#### CHARTRE DE NICOLAS DE RIENZI

Au nom du Christ. Ainsi soit-il.

Ce qui suit est la teneur de la déclaration de tous les faits qui établissent comment le fils du roi Louis et de la reine Clémence fut changé, au temps de sa nativité. Ledit roi Louis était le fils du roi Philippe, dit le Bel, qui eut trois fils et une fille; celle-ci nommée Isabelle, mariée au roi d'Angleterre, a été la mère

du roi Edouard qui a fait et fait encore aujourd'hui une si grande guerre aux Français. Les enfants mâles furent appelés : le premier, Louis; le second : Philippe, dit le Long, et le troisième, Charles. Chacun de ces trois princes a été successivement roi des Français, la couronne étant descendue de l'un à l'autre. Ces trois rois n'ont point laissé d'autre enfant mâle que le fils dudit roi Louis, qui a été changé comme vous allez l'entendre. Le seigneur Philippe de Valois fut ensuite couronné roi des Français, parce que l'on croyait que le fils du roi Louis était mort.

... La reine, ainsi qu'il plut à Dieu, mit au monde un fils qu'elle appela Jean. L'enfant fut tenu sur les fonts du baptême par ladite dame comtesse d'Artois, qui, pleine d'envie contre l'héritier du trône, lui souhaitait la mort, afin que le seigneur Philippe le Long, son gendre, pût être couronné légitime roi de France. Le bruit se répandit aussitôt, par les intrigues de la comtesse, que l'enfant, n'étant pas né viable, ne survivrait que peu de jours à sa naissance. Elle agissait ainsi parce que, son intention étant de faire mourir l'enfant en secret, il lui importait d'accréditer l'opinion de sa non-viabilité, afin que sa mort ne causant aucune surprise, personne n'en fût accusé.

Cependant les deux barons, commis à la garde de la reine, faisaient rechercher les nobles dames à qui pourrait être confiée la nourriture de l'enfant, et l'on avait trouvé dans un monastère une noble dame, nommée Marie, fille du noble chevalier Picard, seigneur de Carsi. La dame Marie venait de donner le jour à un fils, dont le père, originaire de Toscane, était nommé Guccius Miri. Ce jeune étranger, âgé de vingt ans environ, avait résidé au château de Nefole-Vieux, situé à peu de distance de Carsi, où il était retenu en otage pour un de ses parents, Spinale de Tolomé. Guccius Miri avait formé une étroite liaison avec les deux frères de la dame Marie, dont l'un s'appelait Pierre et l'autre Janocte; tous les trois allaient souvent ensemble chasser et tendre des filets dans les

environs, et l'amitié qui les unissait était devenue si intime que les deux frères, n'ayant de lui aucune défiance, le recevaient habituellement dans leur maison, comme s'il eût été l'un de leurs parents. Ces visites, devenues de plus en plus fréquentes, amenèrent de la familiarité et Guccius ne tarda pas à devenir éperdument épris de la dame Marie, qui bientôt partagea le sentiment dont elle était l'objet. La dame Marie, âgée de quinze ans, avait déjà perdu son père. Etant parvenu à mettre une suivante dans ses intérêts, Guccius épousa la dame Marie à l'insu de la dame Eliabel, sa mère, et de ses deux frères. Il lui engagea sa foi par le don de l'anneau nuptial et, la prenant pour son épouse, il demeura près d'elle, de telle sorte que la dame Marie devint bientôt enceinte...

... Pendant que la dame Marie était dans ce monastère, elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Janninus. A peine cet enfant était-il né que les barons commis à la garde de la reine, voyant que cette princesse venait de donner le jour à un fils, ordonnèrent que durant la nuit la dame Marie serait enlevée du monastère, avec son enfant, et que, amenée au Palais-Royal, elle serait introduite dans la chambre de la reine pour y donner ses soins au fils du roi ou plutôt au roi lui-même; car il l'était en effet. Les barons et les chevaliers firent de grandes réjouissances à l'occasion de la naissance de leur maître, et il fut ordonné que, dix ou douze jours après, l'enfant serait montré aux barons, aux principaux du royaume et au peuple, afin qu'honneur et révérence fussent rendus au seigneur roi.

Sur ces entrefaites, ladite dame, comtesse d'Artois, supplia la reine Clémence de lui accorder l'honneur de présenter elle-même l'enfant-roi aux grands et au peuple, et cette grâce lui fut accordée. Cependant, les barons auxquels la garde de l'enfant était confiée, ayant de justes motifs de suspecter les intentions de la comtesse, craignirent qu'en tenant le petit roi dans ses bras elle ne trouvât le moyen de lui donner la

mort et, en conséquence, ils décidèrent que, le jour de la solennité, le fils de Guccius et de la dame Marie, enveloppé de langes aux insignes royaux, et la tête ceinte d'une couronne, serait montré au peuple au lieu du roi, afin que, si un crime devait être commis, il le fût sur le fils de Guccius et non sur l'enfant-roi. Ce plan fut mis à exécution, et le fils de Guccius mourut dans la nuit qui suivit la cérémonie. Les uns dirent que la comtesse lui donna la mort en le comprimant avec force, d'autres l'accusèrent d'avoir mis du poison sur sa langue; mais de quelque manière que le crime ait été accompli, il est certain que l'enfant mourut.

Les deux barons qui attendirent avec la plus vive inquiétude ce qui adviendrait à l'enfant se dirent après l'événement : « Nous voyons clairement quel est le mauvais vouloir de la comtesse d'Artois et du seigneur Philippe; on croit généralement qu'ils ont tué notre seigneur et maître; mais, par un effet de la grâce de Dieu, ce crime n'a pas été accompli; cherchons le moyen de préserver les jours du royal-enfant ». Ils se rendirent auprès de la dame Marie et lui apprirent que son fils était mort, lui faisant connaître le parti qu'ils avaient cru devoir prendre et le motif qui les avait déterminés. A ces paroles la dame Marie jeta les hauts cris et répandit des torrents de larmes. Les barons s'efforçaient de la consoler en lui disant : « Vous êtes jeune, Madame, et vous pourrez avoir encore plusieurs fils; nous exigeons que vous disiez que c'est le fils du roi qui est mort et non le vôtre, afin que notre Maître et le vôtre échappe au péril de la mort; vous élèverez le roi le plus secrètement que vous pourrez, comme s'il était votre propre fils, jusqu'à ce que nous vous fassions connaître le moment où la vérité pourra être manifestée. Vous serez alors la plus grande dame du royaume, et vous pourrez placer dans un rang élevé vos enfants et votre famille. Si vous faisiez autrement, cet enfant, qui est notre maître et le vôtre, serait infailliblement mis à

mort; vous auriez perdu votre fils et votre maître et chacun de nous serait en péril de sa vie ». La dame Marie, voyant qu'elle ne pouvait pas agir autrement, se soumit à la volonté des barons, et elle donna à connaître par ses gémissements et ses larmes que le roi était mort. A cette nouvelle, la cour et les barons furent plongés dans une profonde douleur, et néanmoins on ne chercha pas à approfondir les causes de la mort; ceux par qui cette information aurait dû être dirigée, qui étaient le seigneur Philippe et la comtesse d'Artois, voyaient dans ce malheur l'événement qu'ils avaient appelé de leurs vœux, et d'ailleurs ils ne pouvaient ignorer à qui la mort de l'enfant devait être imputée. A l'égard de la reine Clémence affaiblie par les douleurs de l'enfantement, elle ne s'était point encore relevée de sa couche; ne connaissant ce qui se passait que par les récits qu'on lui en faisait, elle crut que son fils était mort; et bien que depuis elle ait vécu à la cour de France, dans toute la splendeur de son rang, dame Marie et les barons, instruits seuls du mystère, ne crurent pas devoir le lui révéler, tant était grande la crainte que leur inspiraient ceux qui eurent le gouvernement du royaume après la permutation de l'enfant-roi. En définitive, le fils de Guccius fut inhumé à la place du fils du roi, et une statue fut érigée sur son tombeau, comme il appartient à un roi. Les deux barons, prenant tous les moyens d'assurer la conservation du royal enfant, firent secrètement rentrer la dame Marie et le fils du roi dans le monastère, disant que l'enfant était le fils de la dame Marie.

Au bout d'un certain temps, la dame Marie quitta le monastère et vint à Carsi avec l'enfant et y demeura près de ses frères. Jamais la dame Marie n'a eu d'autre époux que Guccius et Guccius n'a jamais pris d'autre épouse. L'enfant avait atteint l'âge de neuf à dix ans quand Guccius, de retour à Paris, l'envoya chercher, croyant qu'il était son fils, et témoignant le désir de l'avoir auprès de lui pendant quelques jours. La dame Marie, qui était loin de penser que Guccius



fût disposé à emmener l'enfant dans un pays éloigné, consentit à le lui confier; mais Guccius le fit aussitôt conduire à Sienne et, à compter de ce moment, la dame Marie ne l'a pas revu. Cependant cette dame ne cessait d'éprouver de grandes inquiétudes au sujet de cet enfant et elle redoutait tellement ceux qui gouvernaient le pays qu'elle ne révéla ce grand secret qu'au moment de sa mort. Elle était dans de continuelles appréhensions que l'enfant ne vînt à mourir, ou qu'il ne fût conduit dans un lieu si éloigné qu'on ne pourrait plus le retrouver. Dame Marie continua de mener une vie honnête et sainte, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'appeler à Lui; mais avant de mourir elle me fit demander, moi, frère Jordan, natif d'Espagne, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui demeure dans un couvent de notre Ordre, situé près du château de Carsi; je reçus sa confession générale dans laquelle elle me déclara les faits racontés ci-dessus. C'était au mois de juin de l'année 1345; la dame Marie mourut dans le même mois et elle fut inhumée dans notre couvent. Elle m'avait expressément recommandé de m'informer, après sa mort, de cet enfant qui, suivant ses calculs, devait être âgé de 26 à 28 ans. Elle me chargea, s'il vivait encore, de lui notifier tous ces faits afin que, instruit de son origine, il sût que suivant le droit du royaume la couronne lui appartenait.

Après la mort de la dame Marie, je cherchai à savoir ce qu'était devenu Guccius, étant bien certain que, si je parvenais à le découvrir, je ne tarderais pas à connaître celui qui passe pour être son fils; j'appris alors que Guccius était mort en 1340 à Celon, ville de la Campanie. Retenu par la crainte que m'inspirait Philippe de Valois qui régnait alors en France, je flottai, durant plusieurs années, dans la plus pénible incertitude sur le parti que je devais prendre. Ma conscience me reprochait d'un côté de ne m'être pas livré à la recherche de cet enfant, et de l'autre je redoutai la vengeance de ceux qui gouvernaient le royaume, et je continuais ainsi à négliger ce dont mon devoir

m'obligeait de m'enquérir. Je craignais aussi de devenir un sujet de scandale et de ruine pour notre Ordre, appréhension qui faisait sur moi une bien plus vive impression que la crainte des maux qui n'auraient frappé que sur moi-même; car de secrètes inspirations m'avertissaient chaque année qu'il ne me restait que peu de temps à vivre. Agité par ces diverses pensées, je pris enfin la résolution de mettre plutôt en péril ma personne et mon Ordre que de laisser se prescrire et s'éteindre les droits d'un Prince aussi grand et aussi légitime et de souffrir que la Maison de France continuât de gémir, dans une perpétuelle servitude, privée de son véritable chef, par la ruse à laquelle on a eu recours; car, en admettant que ceux qui ont employé ce moyen l'aient fait dans une bonne et loyale intention, il n'en est pas moins résulté que le prince, pauvre et délaissé, est dépouillé de tout l'éclat extérieur de son illustration, tandis que, depuis cette fatale permutation, le royaume de France a été ravagé par la peste et n'a pas cessé d'être en proie aux divisions et aux guerres intestines.

Afin donc que Dieu daigne mettre un terme aux infortunes des Français, à la pauvreté et au malheur d'un prince aussi illustre que l'est un véritable roi de France; comme aussi pour qu'une grande réparation fasse rentrer le monde dans les voies de la Providence, je me suis disposé à l'informer en tous lieux de ce qui touchait à un prince que Dieu n'a caché pendant si longtemps que pour le manifester quand son heure sera venue, afin qu'il vienne rétablir l'ordre et la paix dans l'univers, et que Jérusalem, cette Terre sainte d'outre-mer, soit par lui reconquise; car c'est à lui que cette gloire est réservée. Mais voyant qu'appesanti par l'âge je ne marche qu'avec peine j'ai chargé le frère Antoine, Français de nation, homme d'une grande sainteté, qui est de notre Ordre et a fait plusieurs fois le voyage de Rome, d'aller en Italie, de s'y informer du prince et de lui faire connaître le secret de sa naissance. J'ai remis à ce pieux frère la copie

du testament de la dame Marie; il l'a reçue avec respect et m'a donné sa foi d'accomplir, selon son pouvoir, le mandat que je confiais à sa prudence. Frère Antoine a quitté notre couvent de Carsi au mois de juillet 1354; il s'est dirigé vers les régions d'Italie et il a fait ses recherches avec autant d'habileté que de discrétion.

Parvenu à un port appelé Veneris, il plut à Dieu que Frère Antoine s'y trouvât retenu par une grave maladie. Dans la pensée qu'il allait succomber, il était pénétré de douleur de n'avoir pas encore découvert la vérité qu'il cherchait; il ne savait à qui confier cette mission, et il craignait même de ne pouvoir trouver une personne qui consentît à s'en acquitter avec zèle et sollicitude : sa plus grande crainte était de mourir avant que le vrai seigneur de la France eût été manifesté. Il apprit, sur ces entrefaites, que le seigneur Nicolas, tribun du peuple romain, était rentré depuis peu dans l'exercice de sa puissance; il en avait entendu parler comme d'un homme de grand sens et de courage, et il pensa qu'il fallait porter les faits ci-dessus à sa connaissance et lui envoyer par écrit le récit de tout ce qui s'était passé. Il le fit ainsi qu'il l'avait résolu.

Et nous, Nicolas, chevalier du peuple romain, par la vertu du Saint-Siège Apostolique, sénateur illustre, syndic, capitaine et défenseur de la ville sainte, vu les lettres ci-dessus, reçues par nous le sixième jour de septembre de l'année 1354, après avoir mûrement examiné les faits qui y sont contenus, et en avoir acquis la complète intelligence, y ajoutant une foi pleine et entière, nous avons reconnu que, par l'effet des jugements de Dieu, ainsi qu'il est apparu, il y a eu depuis longtemps, dans le royaume de France, de grandes guerres et de nombreux fléaux, que nous croyons avoir été permis de Dieu, en punition de la fraude pratiquée envers et contre le fils du roi, par l'effet de laquelle il a été exclu de son royaume, et a vécu pendant longtemps dans l'abaissement et dans la pau-

vreté. Nous avons apporté tous nos soins à l'œuvre qui nous a été confiée, nous faisant informer par les voies les plus secrètes et les plus sûres, et nous avons acquis la certitude que le prince a été élevé et nourri dans la ville de Sienne, sous le nom qui lui avait été donné de Janninus de Guccius, et qu'il a cru ainsi, lui-même, être véritablement le fils de Guccius. Ce même Janninus s'est présenté à nous la cinquième féerie, le deuxième jour d'octobre 1354, et, avant de lui faire rien connaître du motif qui nous a déterminé à l'appeler, nous nous sommes enquis de son âge, de ses conditions, de son nom, de son père, enfin de tout ce qui pouvait toucher à l'objet de nos recherches, et il nous est apparu que ses récits s'accordaient avec le contenu des lettres. Ce qu'ayant reconnu, nous lui avons manifesté, avec toute la révérence qui lui est due, les faits tels qu'ils sont advenus, mais apprenant qu'une machination s'ourdait dans Rome contre Nous, et craignant de mourir avant d'avoir pu commencer l'œuvre de rétablissement de ce roi sur son trône, nous avons fait faire cette copie desdites lettres et la lui avons remise entre les mains, le samedi, quatrième jour d'octobre de l'année 1354, après l'avoir fait sceller de notre sceau, timbré d'une grande étoile, environnée de huit petites; au milieu est un petit cercle où sont les armes de la Sainte Eglise et du peuple romain, le tout pour la plus grande certitude de la vérité, et afin que le fait soit porté à la connaissance de tous les fidèles, priant Notre-Seigneur Jésus-Christ, très pieux et très gracieux, de nous accorder la grâce de vivre assez longtemps pour voir rendre au monde une si grande justice.

Ainsi soit-il!

Telle est la charte de Nicolas de Rienzi (1).

Peut-on affirmer l'authenticité du document? Les

(1) Reproduite d'après l'intéressante étude d'Henry de Servignat, dans *Quatre Enigmes Royales*. (Dossiers de la Petite Histoire).

spécialistes précisent que le texte est rédigé sur parchemin, qu'il porte la date du 4 octobre 1354, date antérieure de quatre jours à la mort de Rienzi. L'écriture est une gothique italienne du XIV<sup>e</sup> siècle. Le sceau a été arraché et certaines déchirures ont fait disparaître quelques mots.

Tout, en somme, se ramène à cette charte. Authentique? Il devient probable que Jean I<sup>er</sup> et Giannino ne font qu'un seul et même personnage. Fabriquée? Les prétentions du pauvre Giannino paraîtront manquer de bases solides.

Un historien moderne, connaisseur averti de l'histoire des Maisons royales, Raoul de Warren, n'a pas craint de conclure en ces termes : « Nous dirons que, si surprenant que cela puisse être, il est très vraisemblable, et peut-être même probable, que Giannino ait bien été le fils du roi de France Louis X le Hutin. »

Le lecteur jugera.

## SHAKESPEARE ÉTAIT-IL SHAKESPEARE ?

*Etre ou ne pas être : la question d'Hamlet peut s'appliquer à Shakespeare lui-même.*

Peu d'années avant la guerre de 1914, se déroula dans la vieille tour de Canonbury (Canonbury Tower), à Londres, une scène fort étrange...

Une femme, seule dans la grande chambre de la tour, était passionnément occupée à sonder les murs, composés de cinquante panneaux de bois. Avec une particulière attention, elle étudiait la résonance de chacun de ces panneaux.

Tout à coup, l'un des panneaux se déplaça et glissa sous le panneau voisin. La femme poussa une exclamation de joie. Ce moment la payait de vingt années de recherches.

Cette femme était Mrs Gallup, une Américaine, l'une des plus éminentes spécialistes mondiales en cryptographie. La découverte qu'elle venait de faire à la tour de Canonbury confirmait la thèse qu'elle soutenait depuis longtemps : cette découverte, pour Mrs Gallup, achevait de démontrer que William Shakespeare, le plus prodigieux auteur dramatique de tous les temps, n'était pas l'auteur de ses œuvres. Elle

confirmait — pour Mrs Gallup — que le véritable père des pièces de Shakespeare était Francis Bacon.

Qu'aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles ait vécu, en Angleterre, un certain William Shakespeare, fils de John, né à Stratford-sur-Avon, dans le Warwick, en 1564; que ce Shakespeare soit devenu comédien, qu'il ait même dirigé une troupe et administré un théâtre, ce sont là des faits historiques démontrés et qui ne sont mis en doute par personne.

Mais que le comédien Shakespeare ait écrit des pièces — des tragédies et des comédies — que ces pièces aient nom : *Macbeth*, *Othello*, *Hamlet*, *Le Roi Lear*, et tant d'autres, alors la controverse s'engage. L'école officielle, cela va sans dire, attribue sans discussion tous ces chefs-d'œuvre à celui qu'il a été convenu d'appeler « le grand Will ». C'est la thèse *stratfordienne*.

A toute thèse, on le sait, répond l'antithèse : axiome vérifié pour le « cas » Shakespeare. Au cours des années, au long des siècles, certaines étrangetés ont attiré l'attention des chercheurs. Ces étrangetés sont nées d'une simple constatation : on sait très peu de chose de William Shakespeare. Pour mieux dire : presque rien.

Ce n'est qu'à grands traits qu'il est possible de suivre l'histoire de sa vie. Fils d'un fermier dont les affaires périclitent, il est mis en apprentissage à l'âge de treize ans. A dix-huit ans, il épouse une jeune femme de huit ans son aînée, Anne Hathaway, qui lui donne une fille six mois plus tard, et deux jumeaux trois ans après. Ces années-là, Shakespeare semble les avoir traversées dans une affreuse misère. En 1585, il fuit Stratford, sous le coup de poursuites judiciaires pour braconnage. Il gagne Londres à pied, s'engage dans une troupe d'acteurs. Par chance, il a du talent. Sa réputation s'accroît très vite. Il joue au vieux théâtre du Rideau, au théâtre de la Rose, au Globe. Après quoi — le succès persistant — il ne redoute pas de

prendre la direction d'une compagnie qu'il ne tardera pas à « fournir » lui-même de pièces.

Un temps, ces pièces ne sont que le « retapage » d'œuvres anciennes, de scénarios traditionnels. Puis le comédien-directeur s'enhardit : il présente, sous son nom, des œuvres inédites. La première œuvre signée « Shakespeare » semble devoir être datée de 1591. C'est une comédie, *Love's labour lost*, dont un critique éminent a pu dire qu'« il y perce une profonde connaissance des mœurs de la société du temps » et qu'y « fourmillent les allusions à des événements contemporains ».

Pendant vingt ans, Shakespeare « produit » ces pièces dont l'ensemble forme l'un des trésors les plus purs du patrimoine humain. Il a vingt-sept ans quand il fait jouer la première — et quarante-sept lorsqu'il se retire du théâtre. En 1611, il abandonne ses parts dans la direction des théâtres du Globe et de Blackfriars pour se retirer à Stratford. Il y avait acheté en 1597 la plus belle maison du pays. Depuis lors, il n'avait cessé d'accroître son patrimoine terrien et sa fortune. On a retrouvé des lettres de contemporains, prouvant que Shakespeare prêtait de l'argent et qu'il se montrait « fort strict dans le recouvrement de ses moindres créances ». Les affaires locales, les biens communaux, les récoltes, sa famille remplissent sa vie. Il marie sa fille cadette en 1616 et, la même année, le 3 mai, il meurt après avoir, dit-on, « fait quelques excès de boisson ».

Ce qui frappe, à la lecture de ces éléments de biographie, c'est la contradiction fort apparente entre l'homme-Shakespeare et l'œuvre qui a paru sous son nom. L'œuvre est ample comme le monde, d'une inspiration immense et qui varie à l'infini. L'homme est un miséreux, travaillant de ses mains à treize ans, gagnant quelque argent au théâtre et par la suite, semble-t-il, uniquement préoccupé d'arrondir sa petite fortune.

On conçoit que des érudits aient refusé catégori-



quement au comédien Shakespeare la paternité des œuvres qu'il signa. Ces érudits — singulièrement combattifs — sont les *antistratfordiens*.

L'un de leurs chefs de file fut longtemps un historien français, M. Abel Lefranc, membre de l'Institut. Pour lui, deux éléments de discussion ne faisaient aucun doute :

1° Les ouvrages dramatiques et autres qui ont été joués et publiés, depuis les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, sous le nom de l'acteur William Shakespeare, de Stratford-sur-Avon, ne peuvent, en aucune façon, avoir été composés par ce personnage;

2° L'auteur véritable de ces œuvres était, selon toute évidence, un membre de l'aristocratie anglaise, qui a voulu rester caché.

C'est là ce qu'on appelle un postulat. Il faut reconnaître qu'il n'a pas été posé absolument gratuitement. On dirait que Shakespeare lui-même s'est appliqué toujours à faire oublier qu'il était Shakespeare! Dans son testament, par exemple — document solennel rédigé le 25 mars 1616 — il se souvient d'avoir été acteur, puisqu'il inscrit de petits legs à l'actif de divers comédiens. Le document est extrêmement détaillé. Shakespeare laisse ses biens à une vingtaine de légataires. Il n'oublie personne : épouse, enfants, belle-famille, petits-enfants, amis. Il va jusqu'à préciser à qui reviendra tel bol, telle épée, telles assiettes.

A côté de cela, pas un seul mot sur ses œuvres littéraires, dont la moitié pourtant restait à publier! Pas la moindre allusion à des livres, alors si rares, et donc si précieux. On en vient à une étonnante question : *Shakespeare n'aurait pas eu de livres?* Comment s'est-il alors documenté sur l'histoire de l'Angleterre, de la Rome antique ou de l'Italie contemporaine? Un critique américain, M. Robert Frazer, a pu publier sans paradoxe un ouvrage intitulé *The Silent Shakespeare* : « Shakespeare le muet ». Entre son siècle et lui, il paraît avoir délibérément édifié un mur de silence. Circonstance tout aussi bizarre, ses contemporains en ont

usé de même à son égard. Quand Ben Johnson meurt, trente-six pièces de poésie déplorent son trépas. Pour Shakespeare, un quasi-silence. Pourtant, les usages élisabéthains exigeaient que les amis du défunt témoignassent leur affliction par « quelque ode, quelque élégie, au moins par un distique ». On a pu remarquer qu'« un maçon habile ou un orfèvre de talent avaient droit à leur petite épitaphe en vers ».

Le texte unique que l'on ait retrouvé sur la mort de Shakespeare tient en une ligne. On lit dans le journal du gendre de Shakespeare, John Hall, médecin à Stratford : « *Mon beau-père est décédé jeudi* ». L'oraison funèbre n'est pas très généreuse... Le premier recueil des œuvres de Shakespeare ne parut qu'en 1623, sept ans après sa mort. De 1616 à 1623, l'Angleterre avait totalement oublié Shakespeare! Mieux — ou pis — la première *Vie de Shakespeare* ne parut qu'en 1709, près d'un siècle après sa mort... Le biographe, Nicolas Rowe, paraît s'être heurté à une totale absence de documentation. Que d'occasions perdues pour les historiens! Une fille de Shakespeare, Suzanne Hall, vécut à Stratford jusqu'en 1649; une autre, Judith Quiney, jusqu'en 1662; sa petite-fille, Elisabeth Hall Nash, ne mourut qu'en 1670... Personne n'a même songé à aller les interroger.

Les contemporains paraissent donc s'être intéressés exclusivement à l'œuvre de Shakespeare et avoir entièrement négligé l'homme-Shakespeare. Pourquoi?

M. Abel Lefranc, partant de ces constatations indiscutables, avait cru pouvoir démontrer que Shakespeare ne fut que le prête-nom de William Stanley, VI<sup>e</sup> comte de Derby. Dans une série d'ouvrages, il s'est appliqué à prouver qu'on retrouve dans les pièces de Shakespeare des situations — et des intrigues — semblables à celles que le comte de Derby pouvait observer dans la vie politique à laquelle il était personnellement et journalièrement mêlé.

D'autres identités ont été invoquées. Certains ont

parlé du comte de Rutland. Tout récemment un écrivain américain, M. Calvin Hoffman, a publié les résultats de « vingt ans d'investigations ». Nul doute : l'auteur des œuvres de Shakespeare n'était autre que Christopher Marlowe. M. Hoffman n'est nullement embarrassé par le fait que Marlowe est mort assassiné, à Deptford, le 30 mai 1593... soit quatre mois avant la publication de la première œuvre signée Shakespeare. Car, pour M. Hoffman, la mort de Marlowe ne fut que *supposée*. Réfugié en Italie, il écrivit *Hamlet*, *Othello*, *Roméo et Juliette*, qu'il envoya à l'un de ses amis demeuré à Londres, lequel les communiqua à un obscur comédien nommé Shakespeare...

Cependant, l'identité la plus fréquemment proposée est celle de Francis Bacon.

Francis Bacon est à la fois un remarquable écrivain, un savant à l'esprit neuf et original, et le plus grand philosophe de la Renaissance. Pour son malheur, il se consacra aussi à la politique. Il y joua un rôle de premier plan. S'il devint lord garde du grand sceau, puis lord grand chancelier sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, sa carrière se termina fort mal : elle le conduisit à la Tour de Londres.

Il était fils d'un jurisconsulte, Nicolas Bacon, qui prit une part non négligeable à l'établissement de l'Eglise anglicane. La reine Elisabeth lui avait confié les sceaux et admirait la dignité, l'austérité de sa vie. Quand Nicolas présenta à sa souveraine le petit Francis, Elisabeth demanda à l'enfant quel âge il avait.

— J'ai juste deux ans de plus que le règne heureux de Votre Majesté.

C'était l'indice d'un esprit singulièrement éveillé; aussi d'une adresse bien précoce! Au vrai, il est dommage que Bacon ne se soit pas consacré tout entier à ses chefs-d'œuvre scientifiques ou philosophiques — tels que le célèbre *De dignitate et augmentis scientiarum*, ou le *Novum Organum*. Avidé de puissance temporelle, de confort matériel, il courtisa toute sa vie

les puissants de ce monde qui seuls pouvaient combler ses désirs secrets.

Il lia tout un temps sa fortune à celle d'Essex, le favori d'Elisabeth. Ce jeune et magnifique gentilhomme supplia la reine d'accorder à son protégé la charge de sollicitor général. Elisabeth refusa toujours :

— Il a beaucoup d'esprit et d'instruction, disait-elle, mais dans la loi il montre bientôt le bout de son savoir, il n'est pas profond.

Essex, pour consoler Bacon, lui fit présent d'une terre qui lui appartenait : « Mal vous a pris d'avoir mis en moi votre confiance. Mais vous avez donné de votre temps et de vos pensées à mes affaires; que je meure si je ne fais quelque chose pour votre fortune! Vous ne refuserez pas de recevoir de moi un petit domaine que je veux vous donner ». Bacon accepta sans se faire prier : « J'y souscris; je vous devrai foi et hommage. Soyez donc mon seigneur après le roi; mais je ne puis être plus à vous que je ne le suis ».

Cela n'empêcha pas le futur grand chancelier d'abandonner complètement Essex lorsque Elisabeth, accusant son favori de conspiration contre elle, le fit arrêter. Même, ce fut Bacon qui porta l'accusation contre Essex, le comparant à Caïn, à Pisistrate, au duc de Guise. On dit que cette dernière comparaison emporta la condamnation à mort.

Ce fut sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>, à la fois successeur d'Elisabeth et fils de Marie Stuart — le bourreau et la victime — que Bacon arriva enfin aux grands emplois qu'il convoitait tant. Malheureusement, toujours avide d'argent, il se montra assez stupidement vénal. Traduit devant les pairs, il fut condamné à 40 000 livres d'amende, à demeurer prisonnier dans la Tour de Londres tant que ce serait le bon plaisir du roi; déclaré incapable d'occuper aucun poste dans l'Etat, aucun siège dans le Parlement. On lui faisait défense de résider jamais là où séjournerait la Cour. La sentence est du 3 mai 1621.

A vrai dire, Bacon ne resta que deux jours à la Tour. Mais sa vie publique était achevée. Ses dernières années furent consacrées à la science et à la philosophie. Il publia alors un grand nombre d'ouvrages où transparaît ce que M. Jacques Chastenet a pu appeler récemment sa « prodigieuse intelligence », révélant au monde le « secret libérateur de la recherche expérimentale et de la méthode inductive ». Il mourut en 1626, après avoir procédé une dernière fois, en plein air, à des expériences de physique.

C'est dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qu'on a commencé à soutenir que Francis Bacon pourrait bien être l'auteur des pièces signées Shakespeare. La mère de la théorie baconienne fut une demoiselle américaine, Miss Delia Bacon : il était normal qu'elle prît intérêt à la personnalité d'un homme dont elle portait le nom... Née dans l'Etat d'Ohio en 1811, Miss Bacon donnait, pour vivre, des leçons d'histoire romaine. Un biographe nous révèle que « son cœur fut lacéré par une créature ayant la forme d'un homme, un Révérend Alexandre Mac Whorter ».

Ce malheur ébranla fâcheusement les qualités intellectuelles de Miss Delia. Mais elle avait déjà — par chance — développé sa démonstration. Un autre biographe note tristement que cette théorie « a fini par devenir chez elle une monomanie, et que, après l'insuccès de son livre, elle a complètement perdu la raison ».

Cependant, à la même époque, sans rien connaître des travaux de Miss Bacon, un autre commentateur, M. William Henry Smith, parvenait à des conclusions parfaitement identiques. C'est M. Smith qui, le premier, exposa clairement ce que l'historien anglais Andrew Lang a défini comme « l'argument fondamental du Baconisme », à savoir « que Shakespeare, sans aucun doute, étant donné ce qu'il était, n'a pas pu posséder la vaste érudition classique, scientifique, légale, médicale, etc., de l'auteur des pièces qui lui sont attribuées; tandis que Bacon, lui, et lui seul, pos-

sédait aussi le génie poétique de l'auteur inconnu ».

Pour le démontrer, les Baconiens — ils sont nombreux, et groupés dans plusieurs sociétés — se sont livrés à un travail d'analyse, de comparaison, de déduction, qu'on peut bien qualifier d'extraordinaire. A ce point qu'ils paraissent avoir souvent oublié que l'on ne prouve rien quand on veut trop prouver. Ce luxe d'argument est — hélas! — loin d'emporter la conviction d'un esprit impartial.

On en était là de cette interminable discussion — elle durait depuis un siècle — lorsque, en 1938, le général Cartier publia un livre qui, dans les milieux shakespeariens, causa exactement le même effet qu'aurait produit une bombe.

Le général Cartier fut longtemps à la tête du service du chiffre de notre Deuxième Bureau et il a, à ce titre, rendu à la France d'éminents services, notamment durant la guerre de 1914-1918.

Les révélations que contenait son livre sur la personnalité de Shakespeare, il ne les apportait pas en exégète, en analyste, mais en cryptologue : cela faisait précisément leur importance. J'ai rencontré, après la Seconde Guerre mondiale, le général Cartier. Dix ans après la publication de son travail, il continuait à étudier cet inépuisable sujet. Il n'en tenait la thèse qu'il avait soutenue que pour plus exacte. Il y apportait de nouveaux arguments.

Cette thèse, il l'avait formée dans des conditions très particulières. Pendant la guerre, alors qu'il dirigeait le service du chiffre, le général Cartier fut en relation avec de nombreux cryptologues des nations alliées. Notamment, il entretint une longue correspondance avec le colonel Fabyan, spécialiste américain du déchiffrement.

Un jour, le colonel Fabyan attira son attention sur les diverses applications éventuelles d'un système conçu au XVII<sup>e</sup> siècle par Francis Bacon. L'universalité d'esprit du chancelier philosophe était telle que, dans deux de ses ouvrages, *Advancement of Learning* et *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, il a exposé en dé-

tail une façon inédite de « chiffrer » un document, c'est-à-dire de dissimuler, sous l'apparence d'un texte parfaitement clair, un message secret.

Le général Cartier crut voir, dans la suggestion du colonel Fabyan, un avis ingénieux dont notre service d'espionnage pourrait tenir compte.

Il n'en était rien.

Le colonel Fabyan lui demanda, en effet, quelque temps plus tard, d'étudier une page, dont il donnait la référence, du *Novum Organum* de Francis Bacon. Il pria son correspondant de lui communiquer ce qu'il y remarquerait d'intéressant.

Le général Cartier se rendit à la Bibliothèque Nationale, armé d'une bonne loupe, et se fit remettre l'exemplaire du précieux livre qui y est conservé. Il n'y découvrit d'abord, de son propre aveu, rien de sensationnel — lorsqu'il fit soudain le rapprochement entre les suggestions du colonel Fabyan relatives au chiffre de Bacon et le livre qu'il avait entre les mains. Aussitôt, à la seconde lecture, il put relever deux formes — nettement différentes — pour un certain nombre de caractères imprimés.

Il y avait, dans la page qu'il examinait — et ces deux formes de caractères le prouvaient — *un chiffre secret*.

On sait qu'il existe de multiples procédés de chiffrement. Tous peuvent se ramener à deux procédés types : celui de la substitution et celui de la transposition. On trouve un exemple du procédé de substitution dans la nouvelle d'Edgar Poe, *Le Scarabée d'Or*, dans laquelle le romancier imagine un cryptogramme où chaque lettre du texte à chiffrer est remplacée par une lettre correspondante.

Dans le procédé dit de transposition, les lettres conservent chacune leur identité, mais leur ordre est brouillé. Il s'agit de leur rendre leur place nécessaire, en utilisant le mot ou le nombre qui constitue la *clef*.

Deux autres procédés peuvent être utilisés, mais qui nécessitent l'emploi d'auxiliaires : celui de la

*grille* et celui du *code* ou *dictionnaire*. Le danger de ces deux systèmes apparaît facilement : la grille comme le code peuvent tomber entre les mains d'adversaires éventuels.

En fait, les quatre procédés possèdent en commun un défaut identique. Tous, ils offrent l'apparence de ce qu'ils sont : un truquage.

C'est le raisonnement qu'ont tenu certains chercheurs, et ils ont pensé à une cinquième solution, bien meilleure : introduire, *dans un texte d'apparence normale*, un chiffre qui donnerait au texte une signification tout autre que celle qui se lit à première vue. Précisément, le premier de ces chercheurs fut Francis Bacon. Au lieu de remplacer les lettres ou les mots du texte clair par des signes conventionnels, lettres ou chiffres — comme dans la généralité des systèmes cryptographiques — le chancelier philosophe préconisait l'utilisation de formes différentes de lettres.

Les cryptogrammes obtenus par son procédé, explique le général Cartier, sont donc constitués par des séries de lettres, ces lettres pouvant, d'ailleurs, constituer elles-mêmes des textes clairs n'ayant aucune relation avec le texte chiffré qui correspond aux formes typiques susvisées.

Si nous appelons *a* et *b* les deux formes typiques employées, nous pouvons obtenir trente-deux arrangements, en les groupant par cinq. Bacon utilise vingt-quatre de ces groupes pour représenter les vingt-quatre lettres de l'alphabet anglais, dans lequel les lettres I et J étaient employées indifféremment l'une pour l'autre, de même que U et V.

L'alphabet se présente donc ainsi :  $aaaaa = A$ ;  $aaaab = B$ ;  $aaaba = C$ ;  $aaabb = D$ ;  $aabaa = E$ ;  $aabab = F$ ;  $aabba = G$ ;  $aabbb = H$ , etc.

Si l'on convient d'adopter pour la forme *a* des caractères majuscules et pour la forme *b* des minuscules, la lettre A pourra être représentée par une série quelconque de cinq lettres majuscules. Par exemple :



HRVSD. Mais aussi : PARIS. De même, la lettre G sera représentée par : HRvsD. Ou bien : PAriS.

Un mot comme Paris se dissimulerait dans un texte quelconque, comme : « J'irai vous voir demain samedi », de la manière suivante :

J'iraI VOUSV oIRDE MaINS aMEDI.

On écrirait sans séparer les groupes de cinq formes comme suit :

J'iraI VOUS VoIR DEMaIN SaMEDi.

— Il va sans dire, explique encore le général Cartier, que l'emploi de deux formes aussi nettement différentes n'est pas à recommander dans la pratique : l'attention serait évidemment attirée par l'aspect anormal d'une telle succession de majuscules et de minuscules et les personnes intéressées devineraient qu'il s'agit d'un procédé cryptographique dont elles trouveraient aisément la solution...

Bacon conseillait donc d'utiliser deux formes de caractères, d'aspect très semblable apparemment, mais qui, après leur examen à la loupe, laissent apparaître des différences.

C'étaient précisément de telles différences qui surgissaient sous les yeux du général Cartier, lorsqu'il se penchait, à la Bibliothèque Nationale, sur l'exemplaire du *Novum Organum* de Bacon. Maintenant, il discernait des polygrammes, des mots anglais... Il découvrit, sous le texte clair, un récit secret...

Ce résultat, il le fit connaître au colonel Fabyan. L'Américain n'avait rien cherché d'autre. Ravi, il envoya au général Cartier une photographie de la page du *Novum Organum*, sur laquelle il avait marqué les formes *a* et *b* des lettres.

— Je fus tout surpris, conte le général Cartier, d'y retrouver les polygrammes et les mots que j'y avais lus moi-même.

C'est de cette époque que date l'initiation du général Cartier aux travaux de l'équipe du colonel Fabyan — et avant tout de Mrs Gallup, principale collaboratrice du colonel.

Par hasard, Mrs Gallup avait découvert qu'une page imprimée d'une œuvre de Bacon comportait un cryptogramme. Elle était parvenue à le déchiffrer. Ce qu'elle avait lu était si intéressant, si passionnant, qu'elle douta un instant de la réalité de son déchiffrement. Mais non. Le texte était là, devant elle, avec ses caractères de la forme *a* et de la forme *b*. Le cryptogramme se révélait explicite : Bacon avouait qu'un chiffre était dissimulé dans les éditions imprimées de ses œuvres et il encourageait le déchiffreur à le chercher patiemment.

Mrs Gallup entreprit cette tâche gigantesque. Le travail dura des années; il embrassa toute la bibliographie de l'époque. Cette œuvre énorme, Mrs Gallup est parvenue à la mener à bien. Elle a découvert, éparses dans trente-quatre ouvrages imprimés, *l'histoire de la vie de Bacon par lui-même*.

Remarque étonnante, parmi ces trente-quatre ouvrages, douze seulement étaient signés par Bacon, onze par divers auteurs et onze encore par... William Shakespeare.

C'est en vérité un livre nouveau retrouvé par Mrs Gallup, une autobiographie détaillée, remplie de faits précis et d'aperçus psychologiques — riche aussi en révélations surprenantes : Bacon se déclare le fils d'Elisabeth, le fils de la « reine vierge »! Il affirme être le frère du comte d'Essex qui serait, lui, un autre fils d'Elisabeth.

Mais Bacon fait allusion aussi au problème Shakespeare. Il faut reproduire textuellement ce qu'il écrit :

*« J'ai fait des pièces de plusieurs genres, histoire, comédie et tragédie. Il en est un grand nombre au théâtre et elles ont, sous le nom de Shakespeare, gagné, sans nul doute, une renommée durable... Les œuvres déjà publiées et dont je suis l'auteur portent son nom, aussi l'ai-je préféré à beaucoup d'autres que je considère pourtant d'un égal mérite. Comme j'ai fait paraître un certain nombre de pièces dans son théâ-*

*tre, je continuerai à le lui donner, car il s'agit tel l'esclave de ma volonté... »*

Telle est la thèse de Mrs Gallup. Telle est aussi celle qu'a soutenue, pour le public de langue française, avec un luxe considérable d'arguments, le général Cartier.

L'énigme de l'identité de Shakespeare serait-elle résolue?

Ce qui paraît important dans cette « solution » nouvelle, c'est que la démonstration emprunte ses éléments à un cadre extra-historique. Jusqu'ici les « baconiens » ne faisaient état que d'hypothèses où l'imagination prenait la plus grande part — on peut même dire une part quasi exclusive.

Peut-on penser que, dans un travail de déchiffrement cryptographique, l'imagination jouerait éventuellement un rôle?

Certains l'ont affirmé. Le Dr H.A.W. Speckman, professeur de mathématiques à Arnhem, Hollande, a contesté avec énergie l'exactitude du travail de l'équipe du colonel Fabyan : « Premièrement, les différences de types divers d'une même lettre de l'alphabet étaient si *minimes en forme* qu'il serait *impossible* d'en faire dépendre un déchiffrement incontestable, indépendamment de la fantaisie arbitraire du déchiffreur. Secondement, quand même deux formes différentes pour une même lettre de l'alphabet étaient reconnaissables, il était absolument laissé au bon plaisir du déchiffreur de les classer dans le type A ou B du bilitéral, et, pour terminer, le texte déchiffré présentait des embrouillements que le déchiffreur n'était parvenu à éclaircir que par des substitutions arbitraires, non permises dans un chiffre aussi complexe que le bilitéral de Bacon, et dont on a droit d'attendre, après le déchiffrement, un *texte sans fautes* ».

Le professeur hollandais formule cette conclusion catégorique, concernant le chiffre utilisé par Bacon :

« D'un point de vue mathématique, si la clef de la substitution n'est pas donnée d'avance, tout déchiffrement est absolument arbitraire et dépend de la fantaisie pure et simple du déchiffreur... »

A une affirmation aussi énergique, le général Cartier a répondu avec une bienveillante fermeté :

« Il est évident que M. Speckman n'a jamais fait beaucoup de cryptographie *pratique*, car il saurait que les systèmes les plus simples donnent toujours lieu à de nombreuses erreurs et que le déchiffreur doit en conséquence se livrer au travail de redressement qu'il reproche à Mrs Gallup ».

Et encore :

« Le dédain de M. Speckman pour les travaux de Mrs Gallup ne me semble pas justifié. Je me propose de publier prochainement un document suffisamment agrandi pour que les différences de formes typographiques y soient aisément appréciables et pour que les lecteurs puissent y faire une vérification concluante.

« J'ai d'ailleurs reçu une lettre significative du Pr Liddell (Purdue University, Lafayette, Indiana) qui a eu l'occasion d'examiner sur place les minutes des travaux cryptographiques effectués sous la direction du colonel Fabyan et qui déclare nettement s'incliner devant la probité et la science avec lesquelles ils ont été contrôlés avant d'être acceptés pour exacts ».

Pour finir, le général Cartier signalait à M. Speckman « qu'il est peut-être imprudent d'assurer que « *d'un point de vue mathématique, si la clef de la substitution n'est pas donnée d'avance, tout déchiffrement est absolument arbitraire et dépend de la fantaisie pure et simple du déchiffreur* ». La science du décryptement consiste précisément à résoudre des problèmes de ce genre que M. Speckman ne semble pas avoir encore abordés dans ses études cryptographiques ».

Assurément, affirmer que de tels travaux relèvent de la fantaisie est un peu expéditif. C'est mettre en

doute la bonne foi des déchiffreurs. Or, de cette bonne foi, le général Cartier s'est porté garant, en des termes dont il a certainement médité la gravité : « *la bonne foi de Mrs Gallup ne saurait être suspectée* ».

Le problème se réduit donc à une proposition très simple : si l'on admet les déchiffrements de l'équipe du colonel Fabyan, c'est Francis Bacon qui a écrit les œuvres de Shakespeare.

Si on refuse d'admettre ce déchiffrement, aucun argument décisif ne peut nous conduire à une conclusion semblable. L'affirmation qui veut que le comédien Shakespeare se soit trouvé dans l'impossibilité d'écrire les pièces produites sous son nom n'a jamais reçu de démonstration.

Rien ne prouve que Shakespeare ait été illettré. Son ami Ben Johnson a témoigné qu'il avait étudié le latin, et même un peu de grec. D'autre part — c'est Mme Longworth-Chambrun, éminente « stratfordienne », qui le signale — la première représentation de chaque pièce du « Grand Will » a été précédée toujours, pendant les deux ou trois années antérieures, de la publication de plusieurs ouvrages d'histoire, de littérature, de Mémoires qui auraient parfaitement suffi à documenter n'importe qui. Et Shakespeare n'était pas n'importe qui...

M. Andrew Lang constate que, « pour ce qui est de l'érudition, les connaissances déployées dans les pièces de Shakespeare ne sont nullement celles d'un érudit, mais bien plutôt d'un homme de génie équipé d'un peu de latin élémentaire, avec l'aide de nombreuses traductions, et de toute la littérature des poètes classiques de son temps ». Il en est exactement de même en ce qui concerne la science juridique et la science médicale montrées par Shakespeare...

Certes, des obscurités subsistent. On découvre dans l'œuvre de Shakespeare des connaissances politiques et surtout mondaines qu'aucune « documentation » ne saurait avoir procurées au comédien du théâtre du

Globe... On pourrait alors admettre avec M. Jacques Chastenet que « peut-être Francis Bacon, probablement lord Southampton, presque certainement William Stanley ont informé notre homme de certains faits politiques, lui ont révélé certaines arcanes de la Cour, découvert certains caractères et proposé certains canevas. Même, ils ont pu, d'aventure, collaborer avec lui. »

Faut-il aller plus loin? Faut-il admettre le déchiffrement de Mrs Gallup? Nous nous contenterons de poser la question.

Mais l'objectivité nous commande de signaler une confirmation extrêmement curieuse de la « thèse Bacon ».

Nous avons rencontré, au début de cette étude, Mrs Gallup à *Canonbury Tower*, se livrant à une occupation bizarre. Pourquoi se trouvait-elle là?

Dans un ouvrage de l'écrivain Rawley, paru en 1657 et intitulé *Ressuscitatio*, Mrs Gallup avait découvert un passage chiffré selon le procédé de Francis Bacon et qui signifiait ceci :

*Now, to reach rare papers take panell five in F's tower room, slide it under fifty with such force as to gird string. Follow ABC's therein. Soon will the MSS so much vaunted, theme of F's many books, be yours own.*

Ce qui signifie que dans la chambre de la tour de F [rancis], si l'on fait glisser le panneau 5 sous le panneau 50, on doit découvrir une cachette contenant des papiers rares, manuscrits de F [rancis] Bacon.

Il ne pouvait s'agir que de Canonbury Tower, lieu où vécut Francis Bacon quelques années, jusqu'en 1619. Mais il semblait peu probable qu'il y eût là une cachette secrète et que Bacon y eût dissimulé des papiers importants.

Or, Mrs Gallup, s'étant rendue à Londres, visita *Canonbury Tower* en compagnie de M. Frank Woodward, qui en a témoigné, et de l'intendant de la Tour.

Dans la grande salle de la Tour, ils reconnurent fa-

cilement cinquante panneaux disposés sur le pourtour, en deux rangées, la rangée inférieure ayant trente-quatre panneaux et la rangée supérieure seize seulement.

Précisément, *ce fut le panneau 5 qui glissa sous le panneau 50.*

Interrogé à ce sujet, l'intendant répondit qu'un jour le panneau 5 s'était déplacé et avait alors démasqué un large trou que l'architecte avait fait boucher.

Il y avait donc bien eu là une cachette... Le cryptogramme baconien n'avait pas menti.

## LE MASQUE DE FER

*Ce masque de fer ainsi nommé  
parce qu'il était de velours noir...*

La forteresse, quoique défigurée par les installations militaires du XIX<sup>e</sup> siècle, existe toujours. Chacun des petits bateaux blancs, venant du port de Cannes en vingt minutes, laisse à l'île Sainte-Marguerite un contingent d'amateurs frémissants. Ce voyage, certes, est charmant. Mais la plupart de ceux qui l'entreprennent affichent un but unique : visiter la cellule du Masque de Fer.

Ils ne sont pas déçus. Un gardien moustachu et loquace les entraîne dans un couloir aussi voûté qu'intimidant. Une porte basse. C'est ici. La pièce est petite, plus haute de plafond qu'on ne s'y attendrait. Elle donne sur la mer, au nord, éclairée par une unique ouverture taillée dans une muraille énorme. Mais l'étroite fenêtre est fermée par trois grilles de fer placées à distance égale.

Condescendant, le gardien laisse ses clients rassembler leurs souvenirs d'Alexandre Dumas et ressentir l'émotion du lieu. Puis, solennel :

— C'est ici qu'a été enfermé le célèbre Masque de Fer, autrement dit le frère jumeau du roi Louis XIV!



Dans l'assistance, on hoche la tête, on approuve. C'est bien cela qui est dit dans *le Vicomte de Bragelonne*... Pauvre Prince! Victime de la raison d'Etat, c'est ici qu'il a souffert, pleuré, prié!

Les légendes ont la vie dure. Surtout celles écloses dans les murs des châteaux historiques (1). La légende du Masque a un peu plus de deux siècles. Dès l'abord, avant de nous diriger à la rencontre du plus mystérieux de tous les prisonniers, il importe de connaître intégralement le texte de base, la charte originale. Elle est due à celui que Michelet appelait un « gigantesque journaliste » : Voltaire. C'est en 1751 que parut *le Siècle de Louis XIV*. Au chapitre XXV, les lecteurs du temps purent lire ces lignes très propres à intriguer :

« Quelques mois après la mort de ce ministre (Mazarin), il arriva un événement qui n'a point d'exemple; et ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'allât prendre à l'île Sainte-Marguerite et le conduisît à la Bastille, toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le

(1) Le record, dans ce domaine, me semble être battu par le Château d'If, dont la réputation tout entière est fondée sur les deux cellules — très visitées — du Masque de Fer, qui n'y fut jamais, et d'Edmond Dantès, qui n'exista pas.

linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin : sa peau était un peu brune; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignait jamais de son état et ne laissait point entrevoir ce qu'il pouvait être.

« Cet inconnu mourut en 1703 et fut enterré la nuit à la paroisse Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île de Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable ».

L'année suivante, réimprimant son grand livre, Voltaire revenait sur le sujet. Cette addition administrait la preuve évidente que le premier récit avait éveillé la curiosité des lecteurs... Voici ces nouvelles « précisions » :

« Ce prisonnier l'était sans doute [considérable], car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent et jeta l'assiette par la fenêtre, vers un bateau qui était au rivage, jusqu'au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est écrit sur votre assiette et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu et que l'assiette n'avait jamais été vue de personne. « Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. » Parmi les personnes qui ont eu une connais-

sance immédiate de ces faits, il y en a une très digne de foi qui vit encore. M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de *l'Homme au masque de fer*. Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'Etat et qu'il avait fait le serment de ne le révéler jamais. Enfin, il reste encore beaucoup de nos contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais pas de fait ni plus extraordinaire, ni mieux constaté. »

Une année encore et — le succès allant croissant — Voltaire, dans son *Supplément au Siècle de Louis XIV*, revenait une troisième fois sur l'Homme au Masque. On avait mis en doute l'anecdote de l'assiette. Voltaire affirmait qu'elle avait été « racontée souvent par M. Riousse, ancien commissaire de guerre à Cannes ». Au reste, « les aventures de ce prisonnier d'Etat sont publiques dans tout le pays et M. le marquis d'Argens, dont la probité est connue, a entendu, il y a longtemps, conter le fait dont je parle à M. Riousse et aux hommes les plus considérables de sa province ».

Après quoi, Voltaire — le plus diabolique des historiens — se préoccupait avec une parfaite bonne grâce des curiosités qu'il avait soulevées : « Plusieurs personnes enfin me demandent tous les jours quel était le captif si illustre et si ignoré. Je ne suis qu'historien, je ne suis point devin. Ce n'était certainement pas le comte de Vermandois; ce n'était pas le duc de Beaufort, qui ne disparut qu'au siège de Candie et dont on ne put distinguer le corps dont les Turcs avaient coupé la tête. M. de Chamillart disait quelquefois, pour se débarrasser des questions pressantes du dernier maréchal de la Feuillade et de M. de Caumartin, que c'était un homme qui avait tous les secrets de M. Foucquet. Il avouait donc au moins par là que

cet inconnu avait été enlevé quelque temps après la mort du cardinal Mazarin. Or, pourquoi des précautions si inouïes pour un confident de M. Foucquet, pour un subalterne? Qu'on songe qu'il ne disparut en ce temps-là aucun homme considérable. Il est donc clair que c'était un prisonnier de la plus grande importance, dont la destinée avait toujours été secrète. C'est tout ce qu'il est permis de conjecturer. »

Et les lecteurs de rester sur leur soif de vérité... Dix-sept ans passent ainsi. Les correspondances de l'époque gardent la trace des réactions passionnées suscitées par le problème. Grimm, Mme du Deffand en écrivent à leurs amis. Mme Victoire supplie son père Louis XV de lui révéler le « secret ». En vain.

En 1770, Voltaire se décide à revenir une fois de plus sur le « Masque de Fer ». Dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, on trouve cette phrase qui codifie les soupçons précédemment exprimés sous forme d'insinuation : « *Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la Bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante* ».

Gros succès, toujours. En 1771, il faut réimprimer. Le passage troublant sur la « ressemblance trop frappante » s'y retrouve bien entendu, mais prolongé par une *Addition de l'Editeur*, de forme et d'apparence très innocentes. On devine de quelle plume sortait cet « éclaircissement » ! Il commençait ainsi : « L'éditeur conjecture, de la manière dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va manifester, mais que M. de Voltaire, à titre de Français, n'a pas voulu publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à trouver. Le voici, selon moi :

« Le Masque de Fer était sans doute un frère, et un frère aîné, de Louis XIV, dont la mère avait ce goût pour le linge fin sur lequel M. de Voltaire appuie. Ce

fut en lisant les Mémoires de ce temps, qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine que, me rappelant ce même goût du Masque de Fer, je ne doutai plus qu'il ne fût son fils, ce dont toutes les autres circonstances m'avaient déjà persuadé... »

« L'éditeur » explique alors comment cette sensationnelle identité pouvait trouver sa justification. Il rappelle qu'au moment de la naissance du futur Louis XIV, le roi Louis XIII n'habitait plus depuis longtemps avec la reine. Celle-ci s'accusait de la stérilité qui frappait le couple royal. Elle dut se permettre quelque écart, dont naquit un enfant. Elle se confia à Richelieu qui prit les mesures indispensables pour dissimuler la naissance. La reine et le cardinal firent élever l'enfant en secret. Peut-être Louis XIV ne sut-il l'existence de son frère aîné qu'à la mort de Mazarin. « Mais ce monarque apprenait alors qu'il avait un frère, et un frère aîné que sa mère ne pouvait désavouer, qui d'ailleurs portait peut-être des traits marqués qui annonçaient son origine, faisant réflexion que cet enfant né dans le mariage ne pouvait, sans de grands inconvénients et un horrible scandale, être déclaré illégitime après la mort de Louis XIII. Louis XIV aura jugé ne pouvoir user d'un moyen plus sage et plus juste qu'il employa pour assurer sa propre tranquillité et le repos de l'Etat : moyen qui le dispensait de commettre une cruauté que la politique aurait représentée comme nécessaire à un monarque moins consciencieux et moins magnanime que Louis XIV.

« Il me semble que plus on est instruit de l'histoire de ce temps-là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes les circonstances qui prouvent en faveur de cette supposition. »

Finie la comédie. Le rideau s'est baissé. En vingt ans, Voltaire a développé le plus magnifique scénario qui soit. Tout y est : une naissance mystérieuse; le frère aîné du « plus grand roi du monde »; la raison d'Etat; la prison pour l'innocence. Enfin, le masque

que le prince infortuné devrait porter à vie : un masque de fer !

Ainsi parle la légende, dont le père fut Voltaire. Mais que dit l'Histoire ?

Le traité de Cherasco, en 1631, avait cédé à Louis XIII la place de Pignerol — en italien : Pinerolo. Cette petite ville, étagée au revers italien des Alpes cottiennes, entre Briançon et Turin, n'avait d'autre mérite que de commander le défilé de la Pérouse, une des portes de l'Italie.

Richelieu avait naturellement fortifié la place. Toits plats et campaniles contrastèrent avec les bastions abrupts et les fossés à contrescarpes. Non loin de la ville proprement dite, le voyageur apercevait la citadelle et son énorme donjon. Cette masse écrasante devait paraître un peu déplacée sous le ciel d'Italie. Elle ressemblait assez à la Bastille, à la tour du Temple, ou au donjon de Vincennes : identique architecture médiévale. Trois grosses tours flanquaient la masse rectangulaire du bâtiment, plus deux petites tours d'angle. Le donjon était entièrement séparé de la citadelle par un mur de ronde « très élevé ». La citadelle était commandée par un lieutenant du roi ; cependant, chose curieuse — mais qui va s'expliquer — le donjon sortait entièrement des prérogatives de ce dernier.

Depuis 1665, en effet, le donjon de Pignerol se trouvait, d'ordre de Louvois, placé sous le « commandement absolu » de M. de Saint-Mars.

M. de Saint-Mars a pris figure, dans l'Histoire, du modèle des geôliers. Réputation non usurpée. Se souvenait-il, lorsqu'il errait sur le chemin de ronde de Pignerol, du temps où, s'appelant encore Bénigne Dauvergne, petit orphelin champenois de douze ans, il s'était engagé comme enfant de troupe ?

En 1650, il était mousquetaire. Ses chefs le jugeaient sérieux, sûr, « sage et exact dans le service ».

En 1660, il devenait brigadier et maréchal des logis l'année suivante. La chance de sa vie surgit soudainement quand d'Artagnan le chargea d'arrêter Pellisson pendant que lui-même, à Nantes, mettait la main sur Foucquet. Dans cette action sans éclat, Saint-Mars fit montre d'adresse. Lorsqu'on chercha un homme pour « gouverner » le donjon de Pignerol, où il convenait que Foucquet fût gardé avec soin et sévérité, le choix du Roi se porta sur lui, tout naturellement.

L'homme n'était pas méchant. Ambitieux seulement. Et avide d'argent. Il se désolait un peu de voir ses anciens camarades mousquetaires se couvrir de gloire, pendant que lui-même s'astreignait à garder des prisons et des prisonniers. A chaque campagne, il suppliait Louvois de l'autoriser à se « faire casser la tête ». Louvois refusait — mais augmentait son traitement. La carrière de geôlier remplie par Saint-Mars devait durer quarante ans. Une ascension ininterrompue allait le conduire, de prison en prison, au gouvernement de la Bastille, ce « maréchalat des geôliers ».

C'est à Pignerol qu'un beau jour Saint-Mars reçut un nouveau prisonnier, avec des instructions très particulières. Il ne se doutait pas du bruit que ferait plus tard dans le monde l'homme qu'on le chargeait de garder avec tant de soin. Ce captif était — ni plus ni moins — celui qui entrerait dans l'Histoire comme « l'Homme au Masque de Fer »...

On ignore la date de son arrivée à Pignerol. Du moins, on l'ignore de façon *indiscutable*. Si on la connaissait, on connaîtrait en même temps l'identité du Masque. Des documents d'archives subsistent, très précis, quant à la prison qu'administrait M. de Saint-Mars. Ces pièces nous informent en détail sur les événements survenus à Pignerol : arrivée des prisonniers, leur nom, la raison de leur incarcération, les misérables épisodes de leur détention, leurs maladies, leur mort — leur libération, si l'éventualité se produisait; elle était rare.

Tout ce qu'il est permis d'affirmer avec certitude,

c'est qu'à une date postérieure à 1665 un prisonnier fut confié à Saint Mars et que ce prisonnier fut l'Homme au Masque de Fer. Pour découvrir l'identité de l'énigmatique personnage, il s'agira de procéder à un travail d'élimination et de choisir sur la liste des prisonniers ceux qui répondent aux conditions nécessaires et suffisantes pour avoir droit au « titre ».

Ce qui est assuré, non discutable, c'est que l'homme masqué — ce prisonnier « dont le nom ne se dit pas » — accompagnera Saint-Mars jusqu'à la Bastille. En 1687, Saint-Mars devient gouverneur de l'île Sainte-Marguerite; le prisonnier y sera conduit, lui aussi. Onze ans s'écouleront. Geôlier et prisonnier vieillissaient de compagnie, en Méditerranée. Saint-Mars enfin, à soixante-douze ans, se vit offrir le gouvernement de la Bastille. Il hésita, d'abord, puis accepta. Après tant d'années, l'ancienne consigne de Louvois gardait toute sa valeur : il fallait que nul ne pût voir « l'ancien prisonnier », ni lui parler. Le ministre Barbezieux, fils et successeur de Louvois, écrivit à Saint-Mars : « Le Roi trouve bon que vous partiez des îles Sainte-Marguerite pour venir à la Bastille, avec votre ancien prisonnier, prenant vos précautions pour empêcher qu'il ne soit vu ni connu de personne. Vous pourrez écrire par avance au lieutenant de Sa Majesté du château de la Bastille, de tenir une chambre prête pour pouvoir mettre ce prisonnier à votre arrivée. »

Saint-Mars ne demandait qu'à obéir. Il obéissait toujours. Mais comment faire? Alors, il eut une idée : au lieu de dissimuler le prisonnier tout entier, pourquoi ne pas cacher seulement son visage? C'est de cette « trouvaille » que sans doute naquit l'Homme au Masque de Fer. Précisons-le bien : jamais jusque-là le prisonnier mystérieux n'avait porté de masque. Saint-Mars se contentait de faire bonne garde — et davantage encore — autour de lui. Pour la première fois, le prisonnier dut se couvrir d'un masque, pour faire le voyage de Paris. Du même coup, il entra



dans l'Histoire... Pourtant, le masque n'était que de velours noir. Voltaire lui donna des ressorts d'acier. Les auteurs postérieurs dépeindront l'instrument « tout entier en acier ». Des historiens en arriveront à discuter sur le point de savoir si le malheureux captif pouvait se faire la barbe; on expliquera qu'il était muni d'une petite pince « également en acier » et qu'il s'épilait! Mieux : en 1885, on découvrit à Langres, dans un tas de vieilles ferrailles, le masque lui-même, parfaitement conforme à la description de Voltaire. Nul doute sur son origine : une inscription en latin en attestait l'authenticité...

Au mois d'août 1698, Saint-Mars et son prisonnier se mirent en route. Du voyage étaient Formanoir, neveu et lieutenant de Saint-Mars, l'aumônier Giraut, le « major » Rosarges, le sergent Lécuyer et Antoine Larue, dit Ru, porte-clefs. On devait rester un mois en route. Sans doute ce parcours fit-il beaucoup pour la légende du Masque. On a pu dire que, sur son passage, le prisonnier masqué provoquait une « véritable stupeur ». Un témoignage nous en est resté.

Saint-Mars était riche — très riche. Ses appointements, du propre aveu de Louvois, étaient « aussi forts que ceux des gouverneurs des grandes places de Flandre ». Or, on ne dépense guère en prison... A sa mort, le gardien du Masque, anobli, laissera, en plus de ses terres de Dimon, de Palteau, d'Irimont, en plus de « meubles somptueux », six cent mille francs d'argent comptant. L'ennui était que le pauvre Saint-Mars, inséparable de ses prisonniers — et surtout d'un de ses prisonniers — ne connaissait même pas les terres qu'il avait acquises. Il voulut profiter de cette marche vers Paris pour s'arrêter à Palteau, près de Villeneuve-le-Roi, « un beau logis de style Henri IV, sur une hauteur couverte de vignes et de bois ». Soixante-dix ans plus tard, l'arrière-neveu de Saint-Mars, Formanoir de Palteau, tracera à l'intention de Fréron — l'ennemi de Voltaire — le récit de la mémorable visite :

« L'homme au masque arriva dans une litière qui précédait celle de M. de Saint-Mars; ils étaient accompagnés de plusieurs gens à cheval. Les paysans allèrent au-devant de leur seigneur. M. de Saint-Mars mangea avec son prisonnier, qui avait le dos opposé aux croisées de la salle à manger qui donnait sur la cour. Les paysans que j'ai interrogés ne purent voir s'il mangeait avec son masque; mais ils observèrent très bien que M. de Saint-Mars, qui était à table vis-à-vis de lui, avait deux pistolets à côté de son assiette. Ils n'avaient, pour être servis, qu'un seul valet de chambre, qui allait chercher les plats qu'on lui apportait dans l'antichambre, fermant soigneusement sur lui les portes de la salle à manger. Lorsque le prisonnier traversait la cour, il avait toujours son masque noir sur le visage. Les paysans remarquèrent qu'on lui voyait les dents et les lèvres, qu'il était grand et avait les cheveux blancs... M. de Saint-Mars coucha dans un lit qu'on lui avait dressé auprès de celui de l'homme au masque. Je n'ai point oui dire qu'il eût aucun accent étranger. »

Il faisait bon vivre au Palteau, cependant que le raisin dorait au soleil. Il fallut au pauvre Saint-Mars s'arracher à son château, à ses terres, à leurs délices, et reprendre son fardeau de geôlier. Toujours escorté de l'homme masqué, il repartit pour Paris.

Le 18 septembre, vers 3 heures après midi, le petit cortège franchissait la porte Saint-Antoine, passait les ponts-levis de la Bastille et s'arrêtait dans la grande cour. De sa litière, dont les rideaux étaient baissés, descendit d'abord M. de Saint-Mars. Puis le personnel de la prison ainsi que les hommes de la garnison virent surgir un « grand fantôme noir », le visage masqué, les cheveux blancs. On imagine facilement l'effet produit.

Au registre d'écrou, M. du Junca, lieutenant du roi, allait écrire :

« Du jeudi 18 de septembre à 3 heures après midi, Monsieur de Saint-Mars, gouverneur du château de la

Bastille, est arrivé pour sa première entrée, venant de son gouvernement des îles Sainte-Marguerite et Honorat, ayant avec lui dans sa litière un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, lequel il fait tenir toujours masqué, dont le nom ne se dit pas, et l'ayant fait mettre, en descendant de sa litière, dans la première chambre de tour de la Bazinière, en attendant la nuit, pour le mettre et mener moi-même à 9 heures du soir avec M. de Rosarges, un des sergents que Monsieur le Gouverneur a mené, dans la troisième chambre de la tour de la Bertaudière, que j'avais fait meubler de toutes choses quelques jours avant son arrivée, en ayant reçu l'ordre de M. de Saint-Mars, lequel prisonnier sera servi et soigné par M. de Rosarges, que Monsieur le Gouverneur nourrira (1). »

Chaque tour de la Bastille — et notamment la « Bertaudière » — comportait six étages. A chaque étage, se trouvait une chambre octogonale à cheminée, de douze pieds de large, de long et de haut, « à plafond de plâtre et à plancher de ciment ». Toutes les cellules avaient une cheminée à hotte et un petit réduit, ménagé dans l'épaisseur du mur, « servant de privé ».

Quatre ans plus tard, M. du Junca dut ouvrir de nouveau le registre de la forteresse de la Bastille. Un triste événement s'était produit dans les murs de la prison : M. de Saint-Mars venait de perdre son plus vieux prisonnier.

M. du Junca se mit à écrire :

« Du même jour, lundi 19 novembre 1703, ce prisonnier inconnu, toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars, gouverneur, avait amené avec lui, en venant des îles Sainte-Marguerite, qu'il gardait depuis longtemps, lequel s'était trouvé hier un peu mal en sortant de la messe, il est mort le jour d'huy sur les 10 heures du soir, sans avoir eu une grande maladie, il ne se peut pas moins. M. Giraut, no-

(1) J'ai modernisé et rectifié l'orthographe, très fantaisiste.

tre aumônier, le confessa hier. Surpris de sa mort, il n'a point reçu les sacrements et notre aumônier l'a exhorté un moment avant de mourir et ce prisonnier inconnu gardé depuis si longtemps a été enterré le mardi à 4 heures de l'après-midi, 20 novembre, dans le cimetière Saint-Paul, notre paroisse; sur le registre mortuaire, on a donné un nom aussi inconnu que M. de Rosarges, major, et M. Reilhe, chirurgien, qui ont signé sur le registre ».

Quelque temps après, M. du Junca parvint à savoir sous quel nom le prisonnier avait été déclaré. Alors, scrupuleusement, il écrivit en marge du registre, — et ici je donne le texte non rectifié :

« J'é appris du depuis con lavet nomé sur le registre M. de Marchiel, qu'on a païé 40 l. danterement ».

L'excellent lieutenant royal commettait une erreur de quelques lettres, ce qui paraît peu surprenant, étant donné l'usage tout personnel fait par lui de l'orthographe. Sur le registre de Saint-Paul, on pouvait lire en réalité ce nom : *Marchialy*.

D'évidence, ce n'était là qu'un « pseudonyme », un nom d'emprunt destiné à égarer les curiosités mal venues. Alors, qui était l'Homme au Masque?

Avant tout, une certitude : le personnage masqué qui étonna si fort le personnel de la forteresse, à son arrivée à la Bastille en 1698, était déjà le prisonnier de Saint-Mars lorsque celui-ci « gouvernait » à Pignerol.

Or, Saint-Mars quitta Pignerol en 1681. A cette date, outre Lauzun, cinq captifs seulement se trouvaient sous sa garde. Il est par conséquent *certain* que l'on doit chercher le Masque parmi ces cinq-là. Il s'agit, comme l'a dit M. Maurice Duvivier, d'un « raisonnement arithmétique, basé sur des documents incontestables ».

Qui étaient ces prisonniers? Il faut mettre à part le célèbre Lauzun, « fiancé » de la Grande Mademoiselle, libéré précisément en 1681 et en la personne du-

quel on n'a jamais songé à voir le Masque de Fer. Restent les *cinq* que voici : Eustache Dauger, incarcéré en 1669; un moine jacobin, écroué à Pignerol le 7 avril 1674; un certain La Rivière; un espion du nom de Dubreuil emprisonné en juin 1676; le comte Matthioli, ministre du duc de Mantoue, incarcéré le 2 mai 1679.

Répétons-le : nécessairement, l'Homme au Masque se trouve dans la liste ci-dessus. Toute autre identification serait le fruit de l'imagination et démentie par l'Histoire.

« Quoi! » s'écrie le lecteur déçu, « le fameux Masque de Fer serait l'un de ces inconnus, l'un de ces personnages sans relief et sans renom? Un Dubreuil, un Matthioli, un Dauger — voire un La Rivière! Est-ce possible? Où donc est passé le frère de Louis XIV? »

Lecteur, il faut vous bien persuader de cette mélancolique certitude. M. de Voltaire a connu une réussite à quoi l'on applaudit : il a fait frémir son siècle. Le cher Dumas fit palpiter le sien. Félicitons-nous-en et tournons la page. Revenons — et tenons-nous-en à notre « raisonnement arithmétique ».

J'entends le lecteur obstiné : « Bien sûr, les archives ne conservent que ces cinq noms, et il faut s'incliner devant les documents. Mais l'on conçoit bien que le frère de Louis XIV n'a pas été inscrit comme tel! Ne serait-ce point l'un de ces « cinq »? Dubreuil, ou Dauger, ou La Rivière? »

Répondons. Penchons-nous sur ces cinq captifs.

Le 19 juillet 1669, Louvois annonçait à Saint-Mars l'arrivée à Pignerol d'un prisonnier : « Monsieur de Saint-Mars, le Roi m'ayant commandé de faire conduire à Pignerol le nommé Eustache Dauger, il est de la dernière importance à son service qu'il soit gardé avec une grande sûreté et qu'il ne puisse donner de ses nouvelles en nulle manière et par lettre à qui que ce soit. Je vous en donne avis par avance afin que

vous puissiez faire accommoder un cachot où le mettre sûrement, observant de faire en sorte que les jours qu'aura le lieu où il sera ne donnent point sur des lieux qui puissent être abordés de personne et qu'il y ait assez de portes de fermées les unes sur les autres, pour que vos sentinelles ne puissent rien entendre. Il faudra que vous portiez vous-même à ce misérable, une fois le jour, de quoi vivre toute la journée et que vous n'écoutez jamais, sous quelque prétexte que ce puisse être, ce qu'il voudra vous dire, le menaçant toujours de le faire mourir s'il vous ouvre jamais la bouche pour vous parler d'autre chose que de ses nécessités. Je mande au sieur Poupart de faire incessamment travailler à ce que vous désirerez, et vous ferez préparer les meubles qui sont nécessaires pour la vie de celui que l'on vous amènera, observant que, comme ce n'est qu'un valet, il ne lui en faut pas de bien considérables... »

Quel crime justifiait un tel traitement? Louvois n'en disait rien. Il se taira toujours. L'homme n'était donc « qu'un valet » — mais avait trempé, indubitablement, dans une affaire d'importance. Les secrets qu'il détenait devaient être redoutables, puisqu'il importait tant à Louvois que nul ne sût son crime, pas même Saint-Mars : le gouverneur devait refuser d'entendre ce Dauger, hors en ce qui concernait « ses nécessités ».

Pour l'homme, le silence, la solitude absolue. On l'a dit, « Pignerol était l'enfer des prisons d'Etat ». Fouquet et Lauzun se manifestent comme des exceptions — qui confirment la règle. Ils eurent des valets; ils pouvaient lire, écrire. Rien de semblable pour ceux que recèlent « les ténèbres des tours ». On a évoqué déjà Dumas, en citant sa contribution à la légende du Masque. Rappelons plutôt ici les pages de son *Monte-Cristo*, éloquentes quant au sort atroce réservé à un homme détenu seul. Des murs énormes, par quoi ne filtre aucun bruit. Une lumière mesurée par l'étroite fenêtre barrée d'une grille. Quelques pauvres meubles.

Une fois par jour seulement, les verrous tirés, la porte qui grince pour livrer passage au gouverneur, porteur de quelques mets. Peu de mots, seulement sur les « nécessités ». Parfois, M. de Saint-Mars « inspecte la cellule, tâte les grilles, fouille le captif, son lit et ses hardes ». La porte se referme. De nouveau, le silence. Et l'attente sans espoir.

Comme il se conduisait bien — d'autres hurlaient, suppliaient ou avaient le mauvais goût de devenir fous — le prisonnier fut autorisé à entendre la messe, à la condition, toujours, qu'il ne parlât à personne et que nul ne le vît.

Quatre ans après l'incarcération de Dauger, Saint-Mars mandait à Louvois : « Pour le prisonnier de la tour que m'a amené M. de Vauroy, il ne dit rien; il vit content, comme un homme tout à fait résigné à la volonté de Dieu et du Roi ».

Saint-Mars se montrait obsédé par un problème délicat : un homme de l'importance de M. Foucquet — le plus ancien et le plus éminent de ses pensionnaires — ne pouvait guère se passer de valet. Or, le gouverneur ne trouvait pas de serviteurs qui consentissent à se faire prisonniers volontaires. Deux hommes dévoués avaient seuls pris cette résolution héroïque : Champagne, mais il était mort en 1674, un nommé La Rivière, mais sans cesse il était malade. Saint-Mars découvrit une solution : puisque Dauger, de l'aveu de Louvois, était un ancien valet, pourquoi ne servirait-il pas Foucquet? Louvois accepta. Foucquet était condamné à vie. Même si Dauger lui communiquait les secrets dont il était détenteur, ceux-ci disparaîtraient avec l'ancien maître de Vaux. Mais en envoyant son agrément, Louvois insistait pour que toutes les mesures fussent prises afin que Dauger ne rencontrât jamais Lauzun. C'est que Lauzun, lui, sortirait un jour de Pignerol : « Si vous pouvez trouver un valet qui soit propre à servir M. de Lauzun, écrivit Louvois à Saint-Mars, vous pouvez le lui donner, mais, pour quelque raison que ce puisse être, il ne faut point

que vous lui donniez le prisonnier que le sieur de Vauroy vous a amené, qui ne doit servir, en cas de nécessité, qu'à M. Foucquet, ainsi que je vous l'ai mandé ».

Au vrai, la crainte que Dauger ne parle restait pour le ministre une obsession. Dans cette terreur, il en vint à écrire à Foucquet en personne pour s'enquérir si Dauger n'avait pas laissé échapper son secret. Démarche assez naïve : Foucquet pouvait-il répondre affirmativement ?

On imagine assez bien le désarroi, la colère du geôlier et du ministre, quand, à la mort de Foucquet, en 1680, on découvrit dans sa cellule un « trou » par lequel il communiquait avec Lauzun. Saint-Mars se déclarait assuré de la complicité de Dauger et de son camarade La Rivière, l'ancien valet de Foucquet.

Louvois n'hésita guère : il ordonna que les deux hommes, Dauger et La Rivière, fussent « renfermés tous deux dans une chambre où vous puissiez répondre à Sa Majesté qu'ils n'auront communication avec qui que ce soit de vive voix ou par écrit ».

C'est ainsi que La Rivière, ce valet qui avait eu l'abnégation de rejoindre Foucquet à Pignerol, devint prisonnier d'Etat. C'est ainsi qu'à son tour il prit place au nombre des *cinq*.

Pour Dauger, de nouveau, c'était le secret absolu. D'autant plus qu'il s'était livré à des occupations assez étranges. Dans la correspondance de Louvois et de Saint-Mars, il est question de « drogues » que Dauger avait utilisées. « Mandez-moi, écrivait Louvois, comment il est possible que le nommé Eustache ait fait ce que vous m'avez envoyé et où il a pris les drogues nécessaires pour le faire, ne pouvant croire que vous les lui avez fournies ».

De quelles « drogues » s'agit-il ? On l'ignore. Ce qui mérite l'attention, ce sont les termes que Louvois emploie pour fixer le sort de Dauger et La Rivière : « Le Roi a appris, par la lettre que vous m'avez écrite le 23 du mois passé, la mort de M. Foucquet et le jugement



que vous faites que M. de Lauzun sait la plupart des choses importantes dont M. Foucquet avait connaissance et que le nommé La Rivière ne les ignore pas : sur quoi Sa Majesté m'a commandé de vous faire savoir qu'après que vous aurez fait reboucher le trou par lequel MM. Foucquet et de Lauzun ont communiqué à votre insu, et cela rétabli si solidement qu'on ne puisse travailler en cet endroit, et que vous aurez ainsi fait défaire le degré qui communique de la chambre de feu M. Foucquet à celle que vous aviez fait accommoder pour mademoiselle sa fille, l'intention de Sa Majesté est que vous logiez M. de Lauzun dans la chambre de feu M. Foucquet... Que vous persuadiez à M. de Lauzun que les nommés Eustache Dager et ledit La Rivière ont été mis en liberté et que vous en parliez de même à tous ceux qui pourraient vous en demander des nouvelles; que cependant vous les renfermiez tous deux dans une chambre où vous puissiez répondre à Sa Majesté qu'ils n'auront communication avec qui que ce soit, de vive voix et par écrit, et que M. de Lauzun ne pourra point s'apercevoir qu'ils y sont enfermés ».

Dans l'esprit de Louvois apparaissent, étroitement liés, Lauzun, Dager, La Rivière et les secrets de Foucquet. Il fallait « persuader » Lauzun que ceux qui les partageaient avec lui, Dager et La Rivière, avaient été mis en liberté. Ainsi était évitée, pour Lauzun, la tentation de chercher à approfondir ces secrets, avec ceux qui étaient à même de les connaître mieux que lui...

Pour Dager, de nouveau, la tour d'en bas, ses ténèbres et son silence. Il n'est plus seul : unique consolation. Mais après avoir, auprès de Foucquet, retrouvé le contact de ses semblables, après avoir connu une semi-liberté, combien plus atroce dut lui paraître la *tour d'en bas!*

A cette époque, d'autres prisonniers ressentaient les mêmes angoisses, les mêmes désespoirs. Au mois d'avril 1674, était arrivé à Pignerol un moine jacobin.

Louvois l'avait annoncé à Saint-Mars comme un « prisonnier, lequel, quoique obscur, ne laisse pas d'être homme de conséquence ». Il faudrait le traiter « fort durement, il ne faut point lui donner de feu dans sa chambre, à moins que le grand froid ou une maladie actuelle ne vous y oblige et vous ne lui donnerez d'autre nourriture que du pain, du vin et de l'eau, étant un fripon achevé, qui ne saurait être assez maltraité ni souffrir la peine qu'il a méritée. Cependant vous pourrez lui faire entendre la messe, en prenant garde néanmoins que cela ne lui donne pas occasion d'être vu de personne, ni de donner de ses nouvelles à qui que ce soit. Sa Majesté trouve bon aussi que vous lui donniez un bréviaire et quelques livres de prières. »

Qu'avait fait ce moine pour subir de telles rigueurs? Il semble qu'il ait « abusé » de Mme d'Armagnac, et aussi de Mlle de Wurtemberg, « personnages considérables », en leur tirant de grosses sommes sous prétexte d'alchimie. Ce serait ce « dominicain, ce qu'en France on appelle un jacobin », dont parle Primi Visconti en ajoutant qu'il « prétendait avoir trouvé la pierre philosophale et qu'ainsi toutes les dames tournaient autour de lui... On chuchotait fort de la présence continuelle de ce dernier chez Mme d'Armagnac et il finit par être jeté en prison comme imposteur ».

La haine de Mme de Montespan se serait greffée par là-dessus. La princesse Marie de Wurtemberg faisait grande figure à la Cour. Elle était très belle. On chuchotait qu'il était très possible que le roi jetât les yeux sur elle. Mme de Montespan en prit ombrage. Elle fit rapporter à Louis XIV « que la princesse se prostituait à un dominicain » : notre moine jacobin.

Toutes ces intrigues avaient conduit le malheureux à Pignerol. Là, Louvois s'empressa de l'oublier. On ne trouve guère de mention du moine dans sa correspondance, alors que le ministre se préoccupait tant de Dauger. On ne reparla de lui qu'en 1676, deux ans après son arrivée : le moine était devenu fou.

Saint-Mars pensa le guérir en le tirant de son accablante solitude. Un certain Dubreuil venait de lui être expédié. Il le donna comme compagnon au moine.

Sur les *cinq*, nous connaissons donc déjà Dauger, La Rivière, le moine jacobin. Saluons le dernier arrivant : Dubreuil. L'historien Jung a reconstitué son histoire : il s'agit d'un officier français, employé comme espion et que l'on convainquit de trahison. Il avait déjà été emprisonné à Bordeaux. Evadé, il vivait en 1675 à Bâle, sous le nom de Samson. Il proposa au comte de Montclar, commandant de l'armée du Rhin, des renseignements sur les troupes allemandes de Montecuculli, leurs effectifs et leurs mouvements. Louvois avait acquiescé et même promis « de bonnes récompenses ». Malheureusement, Dubreuil ne s'en était pas tenu là : cyniquement, il avait adressé les mêmes offres à Montecuculli ! L'intendant général de l'armée, La Grange, le démasqua rapidement.

« Je ne vois qu'un moyen pour le prendre, mandait-il à Louvois, c'est d'avoir un homme à Bâle qui l'observe et qui le suive jusqu'à ce qu'il soit à portée de quelque place du roi, et s'en saisir ».

Après une première tentative, qui échoua, on mit la main sur l'espion le 28 avril et on l'enferma à la forteresse de Brisach. Louvois donna ordre, peu après, de le mener à Besançon puis à Lyon où l'archevêque devait le recevoir et « le faire conduire sûrement à Pignerol, où il sera remis entre les mains de M. de Saint-Mars pour être gardé dans le donjon de la citadelle ».

A Saint-Mars, le ministre spécifiait : « Vous pourrez le mettre avec le dernier prisonnier, qui vous a été envoyé [le moine jacobin]. Vous me manderez de temps en temps ce qui se passe à son égard ».

Chaque fois que Louvois parlera désormais de Dubreuil, ce sera avec une évidente nuance de mépris. L'espion, dit-il, est un « des plus grands fripons du monde », « un homme dont la conduite est très perni-

cieuse; ce qu'il dit est sans fondement; aussi il ne mérite pas qu'on ait pour lui aucune considération ». Au reste, il pourra « entendre la messe de M. Foucquet ou de M. de Lauzun », sans précaution particulière.

La captivité de Pignerol ne réussit guère à Dubreuil. Rendu à demi fou par la solitude, il faillit le devenir tout à fait quand on lui infligea la compagnie du moine jacobin. On le délivra de cette désagréable présence; on plaça le moine avec le valet de Lauzun. Le jacobin goûta si peu ce transfert qu'on le reconnut bientôt « furieux ». On dut le lier et le « soigner » : c'est-à-dire qu'on lui appliqua une thérapeutique très conseillée par le corps médical — la bastonnade. Il se calma, mais resta hébété.

En 1680, Saint-Mars le dépeignait comme gâteux et mélancolique; il vivait alors en compagnie d'un prisonnier arrivé l'année précédente : Matthioli. Le dernier des *cinq*.

Pourquoi cet Italien était-il à Pignerol? Longtemps, Louis XIV s'était montré désireux d'acquérir du duc de Mantoue la place forte italienne de Casal. L'intermédiaire choisi pour mener à bien cette négociation difficile avait été le comte Hercule-Antoine Matthioli. Un intrigant. Un personnage taré, préoccupé avant tout de se vendre au plus offrant. Dans cette affaire, jouant double jeu, il avait trahi à la fois le duc de Mantoue et le roi de France.

Malencontreux double-jeu. On ne trompait pas impunément le Roi-Soleil. Un rendez-vous fut fixé à Matthioli, non loin de Turin. Sans méfiance, il s'y rendit et volontiers monta dans la voiture de l'abbé d'Estrades, ambassadeur de France à Venise. Non loin de la frontière française, près d'une petite hôtellerie, on fit halte. Tout à coup, un peloton de cavaliers enveloppa la voiture. Malgré ses cris, Matthioli fut empoigné et conduit à Pignerol.

L'arrestation du ministre italien en territoire italien constituait — l'historien doit le reconnaître — une fla-

grante violation du droit des gens. Louvois, ordonnant l'arrestation, et Catinat, l'exécutant, marquèrent bien leur préoccupation : cacher autant que faire se pouvait cet acte répréhensible. Catinat écrivit à Louvois : « Cela s'est passé sans aucune violence, et personne ne sait le nom de ce fripon, pas même les officiers qui ont aidé à l'arrêter... » Et encore : « Je rendrai compte à Monseigneur, au premier ordinaire, de tout ce que j'aurai fait là-dessus avec Matthioli, à qui j'ai donné ici le nom de Lestang, personne ne sachant ici qui il est ».

Les instructions reçues par Saint-Mars reflètent la colère du Roi à l'égard de l'Italien. Louvois écrit qu'il faut traiter le nommé Lestang avec « dureté ». Il précise que « l'intention du Roi n'est pas que le sieur de Lestang soit bien traité, et que Sa Majesté ne veut pas que, hors les choses nécessaires à la vie, vous lui donniez quoi que ce soit de ce qui peut la lui faire passer agréablement ».

Quelques mois du régime de Pignerol firent sur Matthioli leur effet ordinaire. *Saint-Mars à Louvois*, 6 janvier 1680 : « Je dirai à monseigneur que le sieur de Lestang devient comme le moine que je garde, c'est-à-dire fou à faire des extravagances ».

*Louvois à Saint-Mars*, 10 juillet 1680. « A l'égard du sieur de Lestang, j'admire votre patience, et que vous attendiez un ordre pour traiter un fripon comme il le mérite, quand il vous manque de respect ».

*Saint-Mars à Louvois*, 7 septembre 1680 : « Depuis que monseigneur m'a permis de mettre Matthioli avec le jacobin dans la tour d'en bas, ledit Matthioli a été quatre ou cinq jours à croire que le jacobin était un homme que j'avais mis avec lui pour prendre garde à ses actions. Matthioli, qui est presque aussi fou que le jacobin, se promenait à grands pas, son manteau sur le nez, en disant qu'il n'était pas ma dupe, qu'il en savait plus qu'il ne voulait dire. Le jacobin, qui est toujours assis sur son grabat, appuyé les deux coudes sur ses genoux, le regardait gravement sans l'écouter. Le signor Matthioli, étant toujours persuadé

que c'était un espion qu'on lui avait donné, fut désabusé lorsque le jacobin un jour descendit de son lit tout nu et se mit à prêcher tant qu'il pouvait des choses sans rime et sans raison. Moi et mes lieutenants avons vu toutes leurs manœuvres par un trou au-dessus de la porte ».

Cependant Saint-Mars, toujours habile à se mettre en avant, à récolter avancement et gratifications, se voyait offrir le gouvernement de la citadelle d'Exilles, rendu vacant par la mort du duc de Lesdiguières. Bien entendu, il accepta. « Sa Majesté, écrivit Louvois, désire que deux des prisonniers qui sont à sa garde y soient transférés pour y être avec autant de sûreté qu'à Pignerol ».

Quels furent ces prisonniers? La question est d'importance. Lesquels, parmi les *cinq*, eurent le privilège — si l'on ose écrire — de suivre M. de Saint-Mars? Dans une autre lettre, Louvois précise que n'accompagneront Saint-Mars que les prisonniers « *assez de conséquence pour ne pas les mettre en d'autres mains que les vôtres* ». Ailleurs, il indique que les deux prisonniers choisis sont ceux de la « tour d'en bas ». Or, à cette place, il y a, d'une part, Matthioli et le jacobin fou; d'autre part, Dauger et La Rivière.

Qui? C'est Saint-Mars qui nous éclaire là-dessus, dans une lettre à l'abbé d'Estrades du 25 juin 1681 : « J'ai reçu hier seulement mes provisions de gouverneur d'Exilles avec deux mille livres d'appointements; l'on m'y conserve ma compagnie franche et deux de mes lieutenants, et j'aurai en garde deux merles que j'ai ici, lesquels n'ont point d'autre nom que messieurs de la tour d'en bas. *Matthioli restera ici avec deux autres prisonniers*. Un de mes lieutenants, nommé Villebois, les gardera ».

Renseignement capital : Matthioli n'est pas jugé comme étant *d'assez de conséquence* pour accompagner Saint-Mars. Une lettre postérieure de Louvois nous apprendra que Dubreuil, comme Matthioli, est resté à Pignerol. Les deux « merles » emmenés par

Saint-Mars sont par conséquent : Dauger et La Rivière, seuls autres « locataires » de la « tour d'en bas ».

Le fort d'Exilles n'élève pas bien loin de Pignerol sa masse redoutable : à une douzaine de lieues. Edifié au sommet d'une butte « assez roide », il commande la vallée de la Doria. Comme à Pignerol, un donjon en forme de quadrilatère avec tours d'angle marque le centre de l'enceinte et des bastions. L'une des tours du donjon était dite « tour de César ». C'est là que Saint-Mars choisit d'enfermer Dauger et La Rivière.

Et, de nouveau, pour les deux hommes, le cachot. L'horreur. La pire des désespérances : celle qui s'accompagne de résignation. Les jours qui passent et se ressemblent, mathématiquement. Louvois réservait toujours à Dauger et à son compagnon sa terrible vigilance. Il avait rappelé à Saint-Mars qu'il était « important d'empêcher que les prisonniers qui sont à Exilles, que l'on nommait à Pignerol de la tour d'en bas, n'aient aucun commerce ». Il fallait donc « prendre de telles précautions que vous puissiez répondre à Sa Majesté qu'ils ne parleront à qui que ce soit, non seulement de dehors, mais même de la garnison d'Exilles ». Saint-Mars avait pu rassurer le ministre : « Personne ne leur parle que moi, mon officier, M. Vignon le confesseur et un médecin qui est de Pragelas à six heures d'ici, et en ma présence. Pour leurs linges et autres nécessités, mêmes précautions que je faisais pour mes prisonniers du passé ».

Les précautions exigées prendront un caractère exorbitant quand Louvois, en 1683, interdira la confession, ne la réservant que « dans un péril imminent de mort » ! Ce péril d'ailleurs se produisit en 1686, pour l'un des deux prisonniers, devenu hydropique. Saint-Mars apprit sa mort à Louvois, le 5 janvier 1687.

Lequel était décédé, de Dauger ou de La Rivière ? Saint-Mars ne le disait pas.

Le cadavre gisait à peine en terre que Saint-Mars recevait une bienheureuse nouvelle : le Roi lui accordait le gouvernement des îles Sainte-Marguerite. Quelle joie, après Exilles, où le gouverneur répétait s'être fort ennuyé, quasi morfondu ! Naturellement il emmènerait avec lui le survivant de ses prisonniers, toujours « de conséquence » : « Je donnerai si bien mes ordres pour la garde de mon prisonnier que je puis bien vous en répondre, monseigneur, pour son entière sûreté, et même pour l'entretien que j'ai toujours empêché d'avoir avec mon lieutenant, à qui j'ai défendu de lui jamais parler, ce qui s'exécute ponctuellement. Si je le mène aux îles, je crois que la plus sûre voiture serait une chaise, couverte de toile cirée de manière qu'il aurait assez d'air sans que personne le pût voir, ni lui parler pendant la route, pas même les soldats que je choisirais pour être proches de la chaise, qui serait moins embarrassante qu'une litière qui peut souvent se rompre. »

Le 30 septembre 1687, Saint-Mars arrivait à Sainte-Marguerite avec son prisonnier. Tout s'était bien passé, à cela près que le malheureux avait failli étouffer. Il arriva presque mort à Sainte-Marguerite. Mais le résultat était atteint : « Je puis vous assurer, monseigneur, que personne ne l'a vu, et que la manière dont je l'ai gardé et conduit pendant toute ma route fait que chacun cherche à deviner qui peut être mon prisonnier... »

On peut voir ici l'amorce de la légende. L'excès même des précautions prises soulignait, aux yeux du public, l'importance du prisonnier. Il était logique même qu'on en vînt à l'exagérer. Cette attitude naturelle, Saint-Mars l'avait soulignée dès l'arrivée d'Eustache Dauger à Pignerol. Il écrivait alors : « Bien du monde croit ici que c'est un maréchal de France et d'autres disent un président ». En avril 1670, toujours à Pignerol et à propos du même Dauger : « Il y a des personnes qui sont quelquefois si curieuses de me de-



mander des nouvelles de mon prisonnier, ou le sujet pour quoi je fais faire tant de retranchements pour ma sûreté, que je suis obligé de leur dire des contes jaunes pour me moquer d'eux ».

A peine était-il depuis neuf mois à Sainte-Marguerite avec son prisonnier que Saint-Mars pouvait dire à Louvois : « Dans toute cette province, l'on dit que le mien est M. de Beaufort et d'autres disent que c'est le fils de feu Cromwell ».

Jusqu'en 1690, l'ancien prisonnier d'Exilles resta le seul pensionnaire de l'île. Il eut ensuite pour voisins des pasteurs protestants, victimes de la Révocation de l'Edit de Nantes. L'un d'eux écrivait sur toutes les surfaces possibles, murs, linge, vaisselle : c'est de là sans doute qu'a pris naissance l'anecdote du plat d'argent retrouvé par un pêcheur et où le Masque de Fer aurait écrit le secret de sa naissance...

1691. Grave événement : Louvois meurt. Son fils, Barbezieux, lui succède. Détail qui laisse rêveur : dans le mois même de la mort de son père, Barbezieux écrit à Saint-Mars, et sa première préoccupation va au prisonnier de celui-ci... De plus, cette dépêche contient une précision qui nous révélera l'identité du captif : « Lorsque vous aurez quelque chose à me mander du prisonnier qui est sous votre garde depuis vingt ans, je vous prie d'user des mêmes précautions que vous faisiez quand vous écriviez à M. de Louvois ».

*Le prisonnier qui est sous votre garde depuis vingt ans* : la phrase ne saurait en aucun cas s'appliquer à La Rivière, Dauger, lui, arrêté en juillet 1669, comptait vingt-deux ans de captivité.

Conclusion nécessaire : c'est La Rivière qui est mort à Exilles. C'est Dauger qui, en chaise, a failli étouffer sous la toile cirée, sur la route de Sainte-Marguerite. Dauger est le seul prisonnier survivant que Saint-Mars n'ait jamais quitté depuis Pignerol. Le seul qui ait été jugé *d'assez de conséquence* pour ne

pas échapper d'un instant à la surveillance du roi des geôliers. Le seul dont, en arrivant au pouvoir, se soit préoccupé Barbezieux.

En 1694, la paix de l'île est troublée par l'arrivée de personnages que Saint-Mars ne dut pas revoir sans une certaine et paradoxale émotion : le geôlier souvent s'attache à ses pensionnaires. Barbezieux avait décidé que les prisonniers restés à Pignerol seraient transférés à Sainte-Marguerite. En janvier de la même année, le « plus ancien » des captifs de Pignerol était mort : le moine jacobin qui ainsi achevait de payer le double crime d'avoir rêvé de la pierre philosophale et déplu à Mme de Montespan. Les deux survivants, Dubreuil et Matthioli — ce dernier accompagné d'un valet — allaient, eux, rejoindre le digne M. de Saint-Mars.

Barbezieux, à son habitude, donnait au geôlier les instructions les plus minutieuses. Le sieur de Laprade sera chargé du transfert : comme il « ne désire point partir de Pignerol que les sergents n'y soient arrivés et qu'il ne doit conduire ces prisonniers que les uns après les autres, quoique le roi désire qu'ils soient incessamment tous remis à vos soins, il est bien à propos que vous fassiez faire route à ces sergents le plus diligemment qu'il se pourra, afin que vous ayez de la place où les mettre sûrement à leur arrivée; comme vous savez qu'ils sont de plus de conséquence, au moins un, que ceux qui sont présentement aux îles, vous devez, préférablement à eux, les mettre dans les prisons les plus sûres ».

Le raisonnement — reconnaissons-le — devient serré. Ne se révèlent plus maintenant que trois candidats au « titre » d'Homme au Masque : Dager, Matthioli, Dubreuil. Tous les trois se trouvent rassemblés à Sainte-Marguerite en avril 1694. Qui, parmi eux, est l'Homme au Masque?

Or, en ce même avril de l'année 1694, un événement fortuit va se produire; l'un des prisonniers de l'île meurt. *Et nous ne savons pas lequel.*

En plus des *trois* cités ci-dessus, Saint-Mars gardait à Sainte-Marguerite :

1° Le chevalier de Thezut (ou Chezut), duquel nous ignorons tout.

2° D'autres prisonniers, dont le nombre reste inconnu, parmi lesquels trois ou quatre ministres protestants.

Est-ce l'un de ceux-là qui vient de mourir? Ou bien l'un des *anciens* de Pignerol? Comment le savoir? Barbezieux, dans une lettre du 10 mai, va nous fournir à cet égard une précision d'importance : « J'ai reçu, écrit-il à Saint-Mars, la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 29 du mois passé; vous pouvez, suivant que vous le proposez, faire mettre dans la prison voûtée le valet du prisonnier qui est mort, observant de le faire garder aussi bien que les autres, sans communication de vive voix ni par écrit avec qui que ce soit ».

M. Georges Mongrédien, auteur d'un très remarquable livre sur le problème du Masque de Fer — le dernier paru et le plus objectif — souligne que, pour un prisonnier, la disposition d'un valet se révélait une mesure exceptionnelle, dont bénéficiaient seuls les personnages de qualité. A Pignerol, Foucquet et Lauzun avaient le leur. Le comte Matthioli, ministre du duc de Mantoue, avait le sien.

Parmi les trois survivants de Pignerol — Matthioli, Dager, Dubreuil — seul l'Italien bénéficiait de cette faveur. Saint-Mars, retraçant à Barbezieux l'emploi du temps de ses pensionnaires, s'occupe en particulier de son « ancien prisonnier », Dager; il n'est pas question de valet dans cette vie minutieusement — et affreusement — réglée :

« Le premier venu de mes lieutenants prend les clefs de la prison de mon ancien prisonnier par où l'on commence, il ouvre les trois portes et entre dans la chambre du prisonnier, qui lui remet honnêtement les plats et les assiettes qu'il a mis lui-même sur les autres, pour les donner entre les mains du lieutenant

qui ne fait que de sortir deux portes pour les remettre à un de mes sergents, qui les reçoit pour les porter sur une table à deux pas de là, où est le second lieutenant qui visite tout ce qui entre et sort de la prison, et voit s'il n'y a rien d'écrit sur les vaisselles : et après que l'on lui a tout donné le nécessaire, l'on fait la visite dedans et dessous son lit, et de là aux grilles des fenêtres de sa chambre, et aux lieux, ainsi que par toute sa chambre, et fort souvent sur lui; après lui avoir demandé fort civilement s'il n'a pas besoin d'autre chose, l'on ferme les portes pour aller en faire tout autant aux autres prisonniers ».

Disons d'abord que, dans cette organisation, il n'y a pas de place pour un valet. D'ailleurs, y a-t-il apparence que l'on ait donné un domestique à Dauger, naguère lui-même valet de Foucquet? Dubreuil, petit espion, méprisé par Louvois, n'a évidemment pas eu de valet.

Si, à Sainte-Marguerite, Saint-Mars n'avait eu à garder que Dauger, Dubreuil et Matthioli, nous pourrions conclure que le prisonnier mort en avril 1694 est indiscutablement l'Italien, seul des trois à avoir bénéficié d'un valet.

Mais, dans l'île, Saint-Mars gardait d'autres prisonniers... Parmi eux, en était-il qui disposassent de valets? C'est peu probable. Pourtant, l'historien ne peut se contenter de probabilités. Il n'est donc pas possible d'affirmer catégoriquement que Matthioli mourut en avril 1694...

Quand, en 1698, Saint-Mars partira pour la Bastille, ce sera, on s'en souvient, avec son « *ancien prisonnier* » qui ne devrait être « vu ni connu de personne ». On se souvient aussi que c'est à cette occasion que Saint-Mars conçut la merveilleuse idée du masque, appelé à un si grand avenir.

La *Gazette d'Amsterdam* publia cette information, en date du 3 octobre 1698 : « M. de Saint-Mars a pris possession du gouvernement de la Bastille, où il a fait mettre un prisonnier qu'il avait avec lui, et il en

a laissé un autre à Pierre-en-Cise, en passant à Lyon ».

Après quoi, l'Homme au Masque fit son entrée à la Bastille — et dans l'histoire.

Qui?

Ce mot, une fois de plus, vient de s'inscrire ici. Ce mot qui apparaît, entre toutes les interrogations, est le plus irritant.

Qui?

Matthioli, Dager, Dubreuil?

Dubreuil, rappelons-le, n'est qu'un misérable espion, sans la moindre envergure. Une fois arrêté, Louvois ni plus tard Barbezieux ne daignent plus se préoccuper de lui. Les ministres ne cessent d'interroger Saint-Mars quant à Foucquet, Lauzun, Matthioli ou Dager. Jamais, dans leurs lettres, ne revient le nom de Dubreuil. Une fois, néanmoins, le lieutenant de Villebois s'étant plaint de sa conduite, Louvois répondit par ces lignes désinvoltes :

« J'ai reçu votre lettre du 10 de ce mois par laquelle je vois la peine que vous fait le sieur Dubreuil. S'il continue à faire le fol, vous n'avez qu'à le traiter comme on fait avec les gens qui ont perdu l'esprit, c'est-à-dire de le bien étriller, et vous verrez que cela le fera revenir dans son bon sens ».

Il semble qu'en toute impartialité la « candidature » Dubreuil ne puisse être retenue. Restent Dager et Matthioli. Face à face.

Matthioli a eu — et garde — de chauds partisans. Le dernier, et très éloquent, fut Frantz Funck-Brentano. Quels sont les arguments développés par les Matthiolistes?

D'abord, ils estiment que seul leur « prétendant » présente quelque envergure; Dager et Dubreuil sont, le premier un « valet », le second un « petit espion ». Ils soutiennent que le mystère et le masque ne se peuvent justifier que pour l'Italien, son emprisonne-

ment constituant « un acte que la raison d'Etat forçait de tenir secret ».

Ensuite, ils rappellent la précision donnée en 1694 par Barbezieux lors du transfert des derniers prisonniers de Pignerol à l'île Sainte-Marguerite : « Ils sont de plus de conséquence, *au moins un*, que ceux qui sont présentement aux îles. » Ce prisonnier « de plus de conséquence » ne peut qu'être Matthioli.

En outre, c'est après l'arrivée de Matthioli à l'île Sainte-Marguerite qu'apparaît dans la correspondance la formule : « mon ancien prisonnier », « votre ancien prisonnier ». D'après les Matthiolistes, on doit découvrir dans cette formule la certitude qu'il s'agissait du prisonnier gardé jadis à Pignerol par Saint-Mars et qui était, de nouveau, confié à sa vigilance : Matthioli.

Lorsque mourut l'Homme au Masque, on donna au défunt le nom de « Marchialy ou Marchioly ». Il s'agit évidemment du nom de Matthioli, à peine estropié.

Enfin, Mme Campan, femme de chambre de Marie-Antoinette, a rapporté une confidence faite devant elle par Louis XVI à la Reine et selon laquelle l'Homme au Masque « était simplement un prisonnier d'un caractère très dangereux par son esprit d'intrigue et sujet du duc de Mantoue ». Dutens, dans la *Correspondance interceptée*, fait état d'une confidence identique de Louis XV à Mme de Pompadour; le Roi, pressé de questions, aurait répondu que « c'était un ministre d'un prince d'Italie ».

Tels sont les arguments des Matthiolistes. Au vrai, ils apparaissent fort spécieux. A bien les étudier — à les étudier objectivement — on s'étonne que tant de gens aient admis si légèrement une démonstration aussi faible.

Ce qui suffirait à écarter la « candidature » de Matthioli, c'est une simple constatation : l'histoire de Matthioli n'était, de son temps, nullement secrète. Trahison, enlèvement, captivité, tout cela était parfai-

tement connu : les gazettes hollandaises l'avaient répandu dans toute l'Europe. Mieux, les ennemis de la France, Espagnols ou Savoyards, avaient publié le récit complet des négociations et de l'arrestation du ministre dans une brochure « destinée à émouvoir l'opinion publique en faveur de Matthioli ».

Certes, M. de Pomponne, ministre des Affaires étrangères, avait, au moment de l'arrestation de l'Italien, écrit à l'abbé d'Estrades : « Il faudra que personne ne sache ce que cet homme sera devenu. » De cette phrase, les Matthiolistes se sont empressés de faire grand cas. Répondons que la formule n'offrait rien d'exceptionnel. Jung, en dépouillant la correspondance de Louvois, a démontré qu'on trouvait souvent, relativement aux prisonniers d'Etat, les phrases identiques : « *faire en sorte que personne ne sache ce qu'il est devenu..., cet homme ne doit être connu de personne, etc.* ».

Lorsque Barbezieux succède en 1691 à Louvois, son père, il s'enquiert dès sa première lettre du prisonnier que le geôlier garde « *depuis vingt ans* ». Ce ne peut être Matthioli, puisque celui-ci fut incarcéré en 1679, douze ans plus tôt. La différence est trop grande pour que l'on puisse envisager un *lapsus* de Barbezieux.

Après 1693, le nom de Matthioli disparaît de la correspondance. Depuis dix ans, l'Italien était désigné *par son nom* dans les correspondances, preuve que l'on ne tenait plus guère au secret. On ne voit pas pour quelles raisons il aurait été nécessaire de l'appeler soudain *l'ancien prisonnier*. Il apparaît probable que Matthioli ait été le prisonnier décédé en avril 1694. Le fait — exceptionnel — qu'il disposât d'un valet renforce cette supposition.

Le nom de « Marchialy » inscrit à l'acte de décès, loin de fournir une preuve en faveur de Matthioli, est une grave présomption contre l'Italien. A quoi bon cacher l'identité d'un prisonnier avec tant de soin, et si longtemps, et soudainement la révéler à un curé,

pour être portée sur un registre public? L'habitude était d'enterrer les prisonniers d'Etat sous un nom supposé. Saint-Mars aura baptisé le prisonnier *Marchialy* précisément parce qu'il ne se nommait pas Matthioli. Probablement le nom de son ex-pensionnaire, décédé à Sainte-Marguerite, lui aura-t-il traversé l'esprit. Jules Loiseleur l'a écrit : « Loin de corroborer le système qui voit dans Matthioli l'Homme au Masque, je dis que l'inscription sur un registre public d'un nom si rapproché du sien est au contraire l'un des arguments les plus décisifs contre ce système ».

Revenons à notre « raisonnement arithmétique ». Successivement, parmi les *cing*, nous avons éliminé : La Rivière, mort en 1687, à Exilles; le moine jacobin mort à Pignerol en 1694; Matthioli, probablement mort à Sainte-Marguerite en 1694, et dont la candidature soulève des quasi-impossibilités; Dubreuil, espion sans importance, sans doute laissé par Saint-Mars à Pierre-en-Cise, à Lyon en 1697.

La conclusion surgit d'elle-même : *le Masque de Fer était Eustache Dauger*.

Tout concorde. Les extraordinaires précautions, les mesures exceptionnelles, prises et ordonnées par Louvois lors de l'arrestation et l'incarcération. Le renforcement de ces mesures, quelque temps relâchées, en corrélation avec l'annonce que Dauger partage désormais les secrets de Foucquet.

Le fait aussi que jamais Dauger ne quitte Saint-Mars. Louvois se préoccupe tant de Dauger, il lui apparaît comme un prisonnier si important — avec La Rivière qui, bon gré mal gré, suit son destin — que si Saint-Mars part commander à Exilles, le ministre lui ordonne d'emmener les deux hommes. Il ne veut pas pour Dauger d'autre gardien que Saint-Mars.

Matthioli, lui, peut bien rester à Pignerol...

Avant le départ pour Exilles, Louvois prie Saint-Mars de lui expédier un état complet de ses prisonniers avec



« ce que vous savez des raisons par lesquelles ils sont arrêtés ». Sauf, toutefois, pour deux prisonniers, « messieurs de la tour d'en bas », Dauger et La Rivière. Leur cas, Louvois le connaît tellement qu'il n'a besoin de nul renseignement : « A l'égard des deux de la tour d'en bas, vous n'avez qu'à les marquer de ce nom, sans y mettre autre chose ».

Rappelons que Louvois s'est exprimé très clairement : seuls Dauger et La Rivière, a-t-il écrit à Saint-Mars, sont « assez de conséquence pour ne pas les mettre en d'autres mains que les vôtres ».

Les mesures prises à Exilles, et sur la route d'Exilles à Sainte-Marguerite, à l'égard de Dauger, sont la suite logique et identique de celles qui avaient été ordonnées à Pignerol. Là, il était interdit à quiconque, hors Saint-Mars, de parler aux prisonniers — à ce point qu'on prenait Dauger pour un maréchal ou un président et que le gouverneur était obligé d'inventer à son sujet des « contes jaunes ». A Exilles, Saint-Mars se garda bien d'innover. Même son lieutenant n'avait pas le droit de parler au prisonnier, « ce qui s'exécute ponctuellement ».

La chaise couverte de toile cirée pour aller d'Exilles à Sainte-Marguerite était destinée — toujours — à empêcher « que personne le pût voir, ni lui parler pendant la route ».

Quand Barbezieux écrit pour la première fois à Saint-Mars, c'est pour lui parler du « prisonnier qui est sous votre garde depuis vingt ans ». Il s'agit sans discussion possible de Dauger. C'est à Dauger qu'a pensé *d'abord* le nouveau ministre.

De là s'explique aisément la formule « votre ancien prisonnier » *L'ancien prisonnier* n'est autre que cet homme-là que Saint-Mars n'a jamais quitté depuis plus de vingt ans. Il faut aux Matthiolistes de bien curieuses acrobaties grammaticales pour appliquer l'appellation à leur héros.

Ce qui est capital — et à ma connaissance point souligné — c'est que la légende de l'Homme au Mas-

que ne peut avoir pris son envol *qu'à propos de Dauger*. C'est à propos de Dauger que l'on chuchotait à Pignerol qu'il s'agissait d'un maréchal ou d'un président. C'est à propos de Dauger que s'ébahirent les populations provençales en le voyant passer dans sa chaise couverte de toile cirée. N'oublions pas cette phrase remarquable de Saint-Mars, datée du début de 1688, alors que Dauger se trouvait à Sainte-Marguerite le seul des *cinq*, alors que Matthioli était encore à Pignerol pour six bonnes années : « *Dans toute cette province, l'on dit que le mien est M. de Beaufort et d'autres disent que c'est le fils de feu Cromwell* ».

Comme on sait que Dauger ne peut être le prisonnier mort en 1694 — il ne disposait pas de valet — comment douter qu'il n'ait, une fois de plus, accompagné Saint-Mars quand celui-ci fut nommé au gouvernement de la Bastille?

Une fois de plus, on prodiguera à Saint-Mars les mêmes avis, les mêmes consignes qui, toujours, se sont appliqués à Dauger — et à Dauger seul : « ... pour venir à la Bastille, avec votre ancien prisonnier, prenant vos précautions pour empêcher qu'il ne soit vu ni connu de personne ».

Quand Dauger mourut à la Bastille en 1703, il comptait trente-quatre ans de captivité.

Le crime de Dauger? Au vrai, on l'ignore. Certainement, il fut bien grave, et ses conséquences redoutables, pour avoir fait naître ces rigueurs accablantes, ce secret point relâché durant trente-quatre années...

Ce crime inconnu fit l'importance de Dauger. Il fit de lui l'Homme au Masque. L'intérêt accordé à ce dernier ne lui était pas personnel. Il avait trait à la faute qu'il avait commise.

Il faut encore insister sur le fait que la culpabilité de Dauger s'aggrava durant sa captivité, lorsque for-

tuitement il fut à même de recueillir les secrets de Foucquet.

Souvenons-nous de la confiance échappée à Chamillart et rapportée par Voltaire : « C'était un homme qui savait les secrets de M. Foucquet ».

M. Mongrédien a observé qu'en 1698, lors du transfert du prisonnier à la Bastille, Lauzun, Mme Foucquet et ses enfants vivaient encore. Cela expliquerait la nécessité « toujours impérieuse pour le ministre, malgré l'écoulement du temps, de cacher la personnalité de Dauger, que Lauzun notamment devait croire disparu depuis longtemps ».

M. Maurice Duvivier, l'un des plus fervents tenants de Dauger, a formulé, dans un livre brillant, une explication complémentaire. M. Duvivier identifie Eustache Dauger à un certain Eustache d'Auger de Cavoye. Le rapprochement est pour le moins troublant. Personnage douteux, le chevalier de Cavoye, après avoir participé à la fameuse débauche de Roissy — où pour le vendredi saint l'on baptisa « Carpe » un porcelet — aurait trempé dans l'affaire des Poisons. Comme il avait joué enfant avec Louis XIV, le Roi l'aurait soustrait à la justice et condamné à la prison perpétuelle. Les « drogues » que surprit sur lui Saint-Mars démontrent, pense M. Duvivier, qu'il aurait pu empoisonner Foucquet à l'instigation peut-être de Colbert. Il fallait qu'il emportât avec lui le secret de son nouveau crime. D'où cette nécessité de le faire passer pour mort; d'où l'obligation du masque.

Reconnaissons-le : la trame sur laquelle M. Duvivier construit est relativement solide. Historiquement, sa thèse demeure néanmoins une hypothèse.

Eustache Dauger. S'il est acquis qu'il fut l'un des personnages les plus célèbres de l'Histoire, l'Homme au Masque de Fer, la cause de son incarcération demeure mystérieuse. Ce nom recouvre-t-il une autre identité? On ne sait. Certainement pas, en tout cas, celle d'un frère de Louis XIV. Jamais le Roi-Soleil

n'eût voulu donner quelqu'un de son sang comme valet à Foucquet!

Le mystère est résolu, en ce que nous savons qui fut l'Homme au Masque. L'énigme demeure, en ce que nous ignorons *pourquoi* il exista un Homme au Masque.

## LE COMTE DE SAINT-GERMAIN

*Immortalité, que de romans on écrit en ton nom!*

Un homme, entre tous les hommes, échappant à la destinée commune, a-t-il survécu au-delà des limites normales de l'existence?

Un mortel, entre tous les mortels, a-t-il pu vaincre la mort? A-t-il pu atteindre à ce désir de tous, à cet espoir qui domine les plus anciennes traditions, les croyances des peuples de tous les temps et de tous les pays : l'immortalité?

C'est l'extraordinaire question qu'il est permis de poser à propos du très singulier comte de Saint-Germain.

Qui est Saint-Germain? Un inconnu, un personnage surgi au sein du XVIII<sup>e</sup> siècle sans que nul jamais ait pu découvrir d'où il venait, où il était né, d'où il tenait sa science et ses biens.

Un aventurier? Un charlatan? En aucune façon. Des auteurs mal informés, se fondant sur des textes souvent apocryphes, ont tracé des portraits fallacieux du personnage, l'assimilant par exemple à l'escroc Cagliostro. La vraie figure du comte de Saint-Germain, telle qu'elle se dessine à travers des études récentes,

permet d'éclaircir — pour une part tout au moins — son mystère.

L'histoire, telle que les Français la connurent, commence en février 1758. Un gentilhomme, venant d'Allemagne, où il possédait des terres, apparut soudainement à Paris. Il s'installa dans notre capitale, mais ne commença à faire parler de lui que quelques mois plus tard.

En avril de la même année, en effet, il adressa au marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour, directeur des Bâtiments du roi et des Manufactures royales, une lettre — en forme de supplique — afin d'obtenir « la disposition totale d'une des maisons royales, propre à y établir les gens que j'ai amenés d'Allemagne ». Pourquoi cette demande, quelque peu outrecuidante? M. de Saint-Germain expliquait qu'il avait fait dans ses terres une découverte de première importance; depuis vingt ans, il avait œuvré à rendre sa « trouvaille » digne d'un roi.

Le siècle de l'Encyclopédie s'affirmait celui des « arts utiles ». MM. Diderot, d'Alembert ou Voltaire mettaient leur point d'honneur à manier les cornues aussi bien que la plume d'oie. Les dames de la Cour, pour être à la mode, faisaient installer un laboratoire dans leur hôtel, à côté de leur boudoir.

Ceci connu, la réaction de M. de Marigny paraît moins étonnante. A cet étranger, parfaitement ignoré, qui demandait une « maison royale », le frère de la favorite répondit favorablement. Sans doute impressionné par les déclarations éloquentes de M. de Saint-Germain — celui-ci manifestait la ferme intention de remettre au roi Louis XV ses « droits indisputables sur la plus riche manufacture qui fût jamais » et d'en « laisser tout le profit à son royaume » — M. de Marigny offrit à son correspondant le château de Chambord. En toute simplicité.

Le comte de Saint-Germain se rendit plusieurs fois à sa nouvelle résidence. L'abbé Tascher de la Pagerie,

chanoine de la cathédrale de Blois, le rencontra et s'en déclara, dans une lettre à Marigny, enchanté : « Il me paraît, écrivit-il, avoir beaucoup de connaissances et raisonner par principes. »

Comment se présentait-il, ce successeur à Chambord du Maréchal de Saxe ? De lui n'existe qu'un seul portrait, peint sans doute par le comte Rotari, et qui appartint à la marquise d'Urfé. L'original est perdu, mais heureusement subsiste l'estampe qu'en tira le graveur N. Thomas. M. Maurice Heim, dernier biographe de Saint-Germain, nous le dépeint ainsi : « Vêtu d'un justaucorps de velours bordé de fourrure, le comte, représenté de face sur ce portrait, y paraît très jeune encore. Le front, surmonté d'une perruque frisée par un maître de l'art, est haut et lisse, le visage ferme, le regard intelligent. Un nez busqué et des lèvres bien dessinées confèrent à cette figure, intéressante parce qu'elle semble poser une énigme à celui qui la contemple, un air aristocratique où ne se lit aucune morgue. »

Il n'est pas sans intérêt de confronter les impressions laissées sur les contemporains par un homme qui fit tant de bruit. Mme de Genlis le trouva « un peu au-dessous de la taille moyenne, bien fait et marchant fort lentement; ses yeux étaient noirs, son teint fort brun, sa physionomie très spirituelle, ses traits assez réguliers ». Ce bas-bleu célèbre rencontra Saint-Germain en 1759. Elle jugea qu'il paraissait tout au plus quarante ans.

Pour la femme de chambre de Mme de Pompadour, Mme du Hausset, qui le vit pour la première fois en 1758, Saint-Germain « paraissait avoir cinquante ans; il n'était ni gras ni maigre, avait l'air fin, spirituel, était mis très simplement, mais avec goût; il portait aux doigts de très beaux diamants, ainsi qu'à sa tabatière et à sa montre ».

Le Don Juan du siècle, Casanova, ne tarit pas d'éloges quant à la conversation du Comte : « Il était difficile de parler mieux que le comte de Saint-Germain...

Il avait un ton décisif, mais d'une nature si étudiée qu'il ne déplaisait pas. Il parlait parfaitement la plupart des langues, il était savant, grand musicien, grand chimiste, d'une figure agréable... »

Dans son maintien, son langage, découvrait-on quelque indice sur ses origines? Tous ceux qui l'ont connu répètent que son français était parfait. Certains affirment qu'il parlait avec un léger accent italien — « piémontais », dit l'un de ses amis, M. de Gleichen. D'autres lui attribuent un accent « alsacien ».

Ce personnage, si occupé par ses « trouvailles » et « découvertes », n'aurait probablement pas fait tant de bruit dans le monde si Paris n'eût tout à coup appris qu'il était devenu le commensal de Louis XV.

Il n'est pas difficile de reconstituer le processus qui mit en présence le tout-puissant monarque et l'étranger dont on ne savait rien.

Le havre de ce roi, à qui semblait tant peser l'existence, était, chaque soir, l'appartement de Mme de Pompadour. Là, chez cette femme intelligente, intuitive, douce et aimante, il oubliait sa vie publique, si écrasante, et la terrible étiquette héritée du Roi-Soleil. Mme de Pompadour avait l'art de réunir autour d'elle — pour lui — une société agréable, charmante, qu'elle savait devoir lui plaire. Louis XV rejoignait l'appartement à l'improviste, y montant par le « petit escalier » qu'il se réservait.

Ce jour-là, dit Mme du Hausset, la société se composait de M. de Gontaut, Mme de Brancas, l'abbé de Bernis, ministre des Affaires étrangères — et de M. de Saint-Germain, amené là par le marquis de Marigny.

La porte s'ouvrit. Louis XV parut. Mme de Pompadour lui avait parlé favorablement du mystérieux étranger. Il était demeuré d'abord sur la réserve.



Peut-être, avant de rencontrer l'inconnu, tenait-il à se renseigner sur son compte.

Il s'était donc décidé. Il ne le regretta pas. On remarqua que sa visite chez Mme de Pompadour dura bien plus longtemps qu'à l'accoutumée. Il ne tarda pas à revoir M. de Saint-Germain. Même, celui-ci fut bientôt compté parmi les privilégiés reçus régulièrement.

Mme de Pompadour traitait Saint-Germain comme un ami. Elle le consultait sur mille sujets. Il répondait toujours avec la même politesse souriante, avec la même avenante courtoisie. Aussi bien quand la favorite tâchait de le faire parler sur l'un quelconque de ses « secrets ».

Car, très vite, d'étranges bruits s'étaient propagés dans Paris. On citait certaines histoires, comme celle d'un dîner au cours duquel Saint-Germain s'était rencontré avec la comtesse de Gergy, si vieille que l'on disait que « certainement la mort l'avait oubliée sur la terre ».

Durant tout le dîner, Saint-Germain avait évoqué avec un étonnant brio ses voyages à travers l'Europe. Mme de Gergy l'avait écouté avec un intérêt qui ressemblait à de la passion. Quand on passa au salon, Mme de Gergy s'approcha du comte :

— Il y a cinquante ans, Monsieur, lui dit-elle, j'étais ambassadrice à Venise et je me rappelle vous y avoir vu avec le même visage; un peu plus mûr peut-être car vous avez rajeuni depuis lors.

Avec son habituel sourire, le comte de Saint-Germain s'inclina :

— Dans les temps, Madame, je me suis estimé heureux de pouvoir faire ma cour aux dames.

— Vous vous nommiez, à cette époque, le marquis Balletti.

— Et Mme la comtesse de Gergy a encore la mémoire aussi fraîche qu'il y a cinquante ans.

L'histoire de Mme de Gergy fit le tour de Paris et de Versailles. On raconta que le Comte, bien

qu'offrant l'apparence d'un homme dans la force de l'âge, était en réalité un vieillard âgé de plusieurs siècles.

Mme de Pompadour ne put se retenir d'en parler au principal intéressé :

— Mais enfin, vous ne dites pas votre âge, et vous vous donnez pour fort vieux. La comtesse de Gergy qui était, il y a cinquante ans, je crois, ambassadrice à Venise, dit vous y avoir connu tel que vous êtes aujourd'hui.

— Il est vrai, Madame, que j'ai connu, il y a longtemps, Mme de Gergy.

— Mais suivant ce qu'elle dit, vous auriez plus de cent ans à présent ?

— Cela n'est pas impossible, se contenta de répondre le Comte en riant.

Les mois passant, la « légende » de Saint-Germain prenait un essor toujours plus grand. Elle devenait européenne. Le *London Chronicle* du 3 juin 1760 racontait cette histoire : une amie de M. de Saint-Germain se plaignait devant lui des ravages des ans. Il lui remit alors une fiole de son « élixir de longue vie », en lui recommandant le secret. La dame cacha la fiole au fond d'un tiroir. Malheureusement, sa vieille femme de chambre l'y découvrit. Elle ne résista pas à goûter au liquide et le trouva si agréable au goût qu'elle la vida jusqu'à la dernière goutte. « Ciel ! s'écria la dame en rentrant, où donc est passée ma vieille servante ? » C'était une enfant, qui venait de lui ouvrir la porte...

Vers le début de l'année 1759 — Saint-Germain était très avant dans la faveur royale — on le vit fréquenter les salons et les ruelles du Marais. Avec un inébranlable sérieux, il répétait d'extravagantes histoires. Il « avait connu David, assisté aux noces de Cana, chassé avec Charlemagne, bu avec Luther ». A l'en croire, il était âgé de deux ou trois mille ans. Il s'asseyait au piano, jouait un morceau, et révélait ensuite que ce n'était autre que la marche que l'on jouait

lors de l'entrée d'Alexandre le Grand dans Babylone. Il le savait : il y était.

Quant à son « ami » Jésus-Christ, il en parlait avec un aimable abandon.

— Je l'ai connu intimement, c'était le meilleur homme du monde, mais romanesque et inconsidéré. Je lui ai souvent prédit qu'il finirait mal.

Pourtant, il était intervenu auprès de la femme de Pilate, qu'il voyait chaque jour. Hélas! sans résultat. Il s'attendrissait en évoquant la belle figure d'Anne, la mère de la Vierge :

— Je lui ai rendu un grand service après sa mort. Sans moi, elle n'aurait jamais été canonisée. Pour son bonheur, je me suis trouvé au concile de Nicée, et comme je connaissais beaucoup plusieurs des évêques qui le composaient je les ai tant priés, leur ai tant répété que c'était une si bonne femme, que cela leur coûterait si peu d'en faire une sainte, que son brevet lui fut expédié.

Il est temps de détromper le lecteur. Toutes ces histoires incroyables, toutes ces anecdotes burlesques qui courent encore les recueils d'*ana*, ne sont pas le fait de Saint-Germain.

Il existait alors, à Paris, une sorte de clown, un « farceur », nommé Gauve, ou milord Gower. Il possédait un très remarquable don d'imitateur. Brodant sur la « légende » de Saint-Germain, il s'amusa, pendant quelques semaines, à hanter les salons en se présentant comme le fameux étranger! Toutes les fables propagées au sujet de Saint-Germain viennent de là. Fragilité de l'Histoire.

Le vrai comte de Saint-Germain, lui — le fait paraît difficilement contestable — n'a jamais propagé de telles allégations. Aucun texte sérieux ne nous le montre s'affirmant vieux de deux mille ans. Mme de Genlis apporte cette précision bien intéressante : « Il avait beaucoup voyagé. Il savait l'histoire moderne avec un détail étonnant, ce qui a fait dire qu'il parlait des plus anciens personnages comme ayant vécu avec eux.

*Je ne l'ai jamais rien entendu dire de semblable.* » Et elle ajoute : « Pendant les quatre premiers mois de notre intimité, non seulement il ne dit pas une extravagance, mais ne dit pas une seule phrase extraordinaire; il avait même quelque chose de si grave et de si respectable dans sa personne que ma mère n'osait pas l'interroger sur les singularités qu'on lui attribuait. »

A ceux, en revanche, qui lui posaient des questions, Saint-Germain répondait avec une franchise parfaite. Mme de Pompadour aimait fort l'entendre évoquer les faits de l'Histoire. Un jour, devant Mme du Hausset, elle le questionna :

— Comment était fait François I<sup>er</sup>? C'est un roi que j'aurais aimé.

— Aussi était-il très aimable, dit Saint-Germain.

« Et il dépeignit ensuite sa figure et toute sa personne comme l'on fait d'un homme qu'on a bien considéré » :

— C'est dommage qu'il fût trop ardent. Je lui aurais donné un bon conseil, qui l'aurait garanti de tous ses malheurs... mais il ne l'aurait pas suivi, car il semble qu'il y ait une fatalité pour les princes, qui ferment leurs oreilles, c'est-à-dire celles de leur esprit, aux meilleurs avis, surtout dans les moments critiques.

— Et le connétable, dit Mme de Pompadour, qu'en dites-vous?

— Je ne puis en dire trop de bien et trop de mal.

— La cour de François I<sup>er</sup> était-elle fort belle?

— Très belle; mais celle de ses petits-fils la surpassait infiniment et, du temps de Marie Stuart et de Marguerite de Valois, c'était un pays d'enchantement, le temple des plaisirs; ceux de l'esprit s'y mêlaient. Les deux reines étaient savantes, et c'était un plaisir de les entendre.

La favorite dit en riant :

— Il semble que vous ayez vu tout cela.

— J'ai beaucoup de mémoire, dit-il, et j'ai beau-

coup lu l'histoire de France. Quelquefois, je m'amuse non pas à *faire croire*, mais à *laisser croire* que j'ai vécu dans les plus anciens temps.

Au baron de Gleichen, Saint-Germain fit des confidences très semblables : « Il dosait ses récits suivant la réceptivité de son auditeur », dit Gleichen. Saint-Germain lui avoua qu'il se serait fait un scrupule de détromper « ces bêtes de Parisiens » qui éprouvaient « tant de plaisir » à croire qu'il avait « cinq cents ans » — en ajoutant, d'ailleurs, qu'il était « infiniment plus vieux » qu'il ne le paraissait...

Phénomène de longévité? Non. Saint-Germain ne s'est jamais présenté comme tel. S'il existe un problème de survie, pour Saint-Germain, il ne doit se poser qu'*après* et non *avant* son apparition au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Homme exceptionnel? Certes. Incontestablement, il fut l'un des savants de son temps. Et aussi, un artiste doué à un point déconcertant. Sir Horace Walpole le constata : « Il chante, joue merveilleusement du violon, compose. » Un autre auteur confirme : « Un connaisseur pouvait distinguer les tons séparés d'un quartette complet quand le Comte se livrait à ses improvisations sur le violon ». Rameau admira franchement la hardiesse et la beauté de ses compositions.

Peintre, il n'étonnait pas moins. « Mon père, dit Mme de Genlis, était fort en état d'en juger et admirait les connaissances du Comte en ce genre. Il [le Comte] peignait à l'huile, non pas de la première force, comme on l'a dit, mais agréablement; il avait trouvé un secret de couleurs véritablement merveilleux, ce qui rendait ses tableaux très extraordinaires. Sa peinture était dans le genre des sujets historiques; il ne manquait jamais d'orner ses figures de femmes d'ajustements de pierreries; alors il se servait de ses couleurs pour faire ces ornements et les émeraudes, les saphirs, les rubis, etc., avaient réellement l'éclat, les reflets et le brillant des pierres qu'il imitait. La

Tour, Vanloo et d'autres peintres ont été voir ces tableaux, et admiraient extrêmement l'artifice surprenant de ces couleurs éblouissantes... »

Ses connaissances scientifiques étaient encore supérieures à ses dons artistiques. M. de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de l'impératrice Marie-Thérèse, en témoigna : « J'ai trouvé en lui l'homme le plus étrange que j'aie connu dans ma vie. Il possède de grandes richesses et vit très simplement; il est d'une probité étonnante et fait preuve d'une bonté digne d'admiration. Il a une connaissance approfondie de tous les arts. Il est poète, musicien, écrivain, médecin, physicien, chimiste, mécanicien, peintre; bref, il a une culture générale comme je n'en ai rencontrée chez aucun homme. Et comme il était intéressant avec toutes ses connaissances, j'ai passé des heures agréables avec lui ».

Saint-Germain procéda devant le diplomate à des expériences que celui-ci rapporta à M. de Kaunitz, premier ministre d'Autriche : « Il teignit entièrement du bois, de couleurs si vivantes, sans indigo ni cochenille, puis, passant aux couleurs elles-mêmes, fit de l'outremer aussi irréprochable que celui qui est extrait du lapis-lazuli. Finalement, il prit de l'huile ordinaire, de noix ou de lin, que l'on emploie pour la peinture, lui enleva l'odeur et le goût, et en fit la meilleure huile comestible qui soit ».

C'est le même Kaunitz qui constatait : « Tous nos marchands en soieries d'étoffes de lin trouvent les tissus teints merveilleux ».

Le prince de Hesse affirma : « *Il n'y a rien dans la nature qu'il ne sut améliorer et utiliser* ». Saint-Germain était encore médecin. Il avait composé des élixirs, des pommades, une préparation à base de thé. Il offrit la recette de cette dernière au prince de Hesse qui fit gratuitement distribuer la drogue dans le Schleswig, « si bien, dira le prince, qu'une grande quantité de gens furent guéris et qu'à son su personne ne mourut ». Il est vrai que, de son côté, le

baron de Knigge trouvait que « ce thé purgeait si radicalement les gens qu'il manquait les envoyer dans l'autre monde ».

Saint-Germain toucha-t-il aussi à l'alchimie? Fabriqua-t-il des pierres précieuses? Ce qui est certain, c'est qu'il possédait en propre un véritable trésor en bijoux. Le baron de Gleichen eut le privilège de voir cette collection unique. Il fut « fasciné par une quantité de pierres précieuses et surtout de diamants de couleurs, d'une grandeur et d'une perfection extraordinaires ». Il crut voir les trésors d'Aladin : « Il y avait, notamment, une opale d'une grosseur monstrueuse et un saphir blanc de la taille d'un œuf, qui effaçait par son éclat celui de toutes les gemmes de comparaison que je mettais à côté de lui. J'ose me vanter de me connaître en bijou, et je puis assurer que l'œil ne pouvait découvrir aucune raison pour douter de la finesse de ces pierres, d'autant plus qu'elles n'étaient point montées ». Gleichen se demanda si ces pierreries n'étaient pas de la fabrication du Comte...

Mme du Hausset le vit paraître chez Mme de Pompadour, « un jour où la cour était en magnificence », avec des boucles de souliers et des jarretières de diamants fins, si admirables que la favorite « dit qu'elle ne croyait pas que le roi en eût d'aussi belles ». Ce jour-là on se posa plus vivement encore à Versailles la question qui courait Paris : « *On ne savait pas d'où cet homme était si riche, si extraordinaire...* »

Louis XV lui-même se montrait intrigué. Une fois de plus, donnons la parole à Mme du Hausset : « Il fut question entre le roi, Madame, quelques seigneurs et le comte de Saint-Germain du secret qu'il avait de faire disparaître les taches des diamants. Le roi se fit apporter un diamant médiocre en grosseur, qui avait une tache. On le fit peser, et le roi dit au Comte : « Il est estimé six mille livres, mais il en vaudrait dix sans la tache. Voulez-vous vous charger de me faire gagner quatre mille livres? » Il l'examina bien, et dit : « Cela

est possible, et, dans un mois, je le rapporterai à Votre Majesté ». Le Comte, un mois après, rapporta au roi un diamant sans tache; il était enveloppé dans une toile d'amiante, qu'il ôta. Le roi le fit peser, et, à quelque petite chose près, il était aussi pesant. Le roi l'envoya à son joaillier, sans lui rien dire, par M. de Gontaut, qui rapporta neuf mille six cents livres; mais le roi le fit redemander, pour le garder par curiosité. Il ne revenait pas de sa surprise, et il disait que M. de Saint-Germain devait être riche à millions, surtout s'il avait le secret de faire avec de petits diamants de gros diamants. Il ne dit ni oui ni non; mais il assura très positivement qu'il savait faire grossir les perles et leur donner la plus belle eau ».

Voilà un homme dont nul ne connaît l'origine, ni même le nom véritable : Saint-Germain est, du propre aveu de l'intéressé, un nom de guerre.

Cet homme se révèle l'un des esprits les plus attachants de sa génération. En outre, sa fortune paraît considérable. Louis XV le traite en ami. Il ne souffre pas « qu'on parle du Comte avec mépris et railleries ».

On en revient à la question posée plus haut : qui est Saint-Germain? M. Paul Chacornac, auteur d'une magistrale biographie du personnage — au vrai, définitive — a tenté d'y répondre. Il a passé en revue les propres déclarations du Comte. Celui-ci affirma à l'ambassadeur de Frédéric II qu'il s'appelait *prince Rákóczi* et qu'il avait deux frères cadets. A Charles de Hesse, il déclara être « le fils du prince Rákóczi de la Transylvanie et de sa première épouse, une Tékély ».

Malheureusement, lorsqu'on scrute la généalogie de la famille Rákóczi, on s'aperçoit que François II Rákóczi, prince de Transylvanie, n'a pas épousé une Tékély et que, d'autre part, son fils aîné est mort à l'âge de quatre ans...

M. Chacornac se livre à un très habile recoupement d'aveux et de réticences échappés à Saint-Germain. Il



conclut que le Comte devait être un fils naturel de la reine d'Espagne, femme de Charles II, et du comte de Melgar, Amirante de Castille. Une telle origine expliquerait la fortune de Saint-Germain. Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, entassait — dit l'un de ses biographes — or et bijoux « tout en ayant en même temps la précaution de les envoyer en pays étranger, afin de parer à toute éventualité ». M. Chacornac souligne de plus que « l'Amirante de Castille avait d'importants dépôts d'argent dans les banques de Venise, Gênes et Amsterdam, ce qui permettait au comte de Saint-Germain d'être par le seul jeu des écritures à l'abri du besoin ».

Cette identité expliquerait encore la considération dont le personnage jouissait auprès de Louis XV, pourtant féru de généalogies et d'origines bien définies. Mme du Hausset n'a-t-elle pas affirmé : « *Le Roi en parlait quelquefois comme étant d'une illustre naissance* » ?

Certes, si l'on admettait cette origine, des obscurités apparaîtraient éclaircies. Mais que Saint-Germain fût ou non le fils de la reine d'Espagne n'explique nullement sa « légende » — cette légende qui deux siècles après demeure prodigieusement vivante...

Saint-Germain quitta la France en 1760. Le ministre de la Guerre, le maréchal duc de Belle-Isle — petit-fils du surintendant Foucquet — lui avait confié une mission officieuse dans les Pays-Bas : sonder le ministre d'Angleterre à La Haye au sujet d'une paix séparée que le ministre de la Guerre se montrait fort désireux de négocier.

En l'absence de tous pouvoirs officiels, Saint-Germain échoua. La suite ne fut guère, pour lui, agréable : il se brouilla avec le duc de Choiseul, ministre français des Affaires étrangères, furieux d'avoir été tenu dans l'ignorance de tout ce qui concernait cette mission. Le territoire français lui fut interdit. Saint-Germain gagna l'Angleterre, puis la Russie et

l'Italie. En 1776, on le trouve en Saxe. Il y réside quelque temps, puis il se rend en Prusse, où Frédéric II le reçoit. Le prince de Hesse, enfin lui offre l'hospitalité, se proclamant son « disciple ».

Aux yeux du prince, Saint-Germain était un des plus grands philosophes qui aient existé : « Ami de l'humanité, ne voulant de l'argent que pour le donner aux pauvres, ami aussi des animaux, son cœur ne s'occupait que du bonheur d'autrui. Il croyait rendre le monde heureux en lui procurant de nouvelles jouissances, de plus belles étoffes, de plus belles couleurs, à bien meilleur marché ». Le prince de Hesse, décidément émerveillé, ajoute : « Je n'ai jamais vu un homme avoir l'esprit aussi clair que le sien ».

Un jour de 1779, Saint-Germain avoua au prince avoir atteint l'âge de 88 ans. Il ne paraissait pas aussi âgé. De l'aveu de Hesse, le Comte se soignait lui-même à l'aide de drogues dont il conservait le secret. Au mois de février 1784, le 27, l'homme qui avait intrigué son siècle mourut d'une attaque de paralysie à Eckenförde. Il avait, d'après ses déclarations, 93 ans.

Sur le registre des décès, on traça cette seule inscription : « *Celui qui se nommait comte de Saint-Germain et Welldona est décédé ici et a été inhumé à l'église de notre ville* ».

Et cependant...

« Mort... lui? Qui donc inventa ce mensonge? » Tel fut l'accueil que certains milieux d'Allemagne, de France, d'ailleurs, réservèrent à la nouvelle de la mort de Saint-Germain.

Ce qui ne laisse pas de stupéfier l'observateur impartial, c'est que, depuis 1784, des témoins se découvrent, régulièrement, fréquemment même, pour affirmer la survie de Saint-Germain.

Il est indispensable, avant toutes choses, de couper les ailes aux récits les plus connus, ceux que l'on reprend traditionnellement des *Souvenirs* de la comtesse d'Adhémar. C'est dans cet ouvrage que se trouve la relation de l'entrevue de Saint-Germain avec Marie-

Antoinette, les paroles prophétiques que le Comte prononce quant à la Révolution, prévoyant « une république avide dont le sceptre sera la hache du bourreau ». Les prétendus *Souvenirs* de Mme d'Adhémar forment l'exemple le plus parfait d'un ouvrage apocryphe. Ils sont tout entiers sortis de la plume et de la riche imagination du baron de Lamothe-Langon, le plus prodigieux fabricant de faux Mémoires du siècle dernier.

Le récit, souvent reproduit, du comte de Châlons affirmant avoir rencontré Saint-Germain à Venise en 1788, place Saint-Marc, et s'être entretenu une heure entière avec lui, est dû, lui aussi, à Lamothe-Langon — décidément fertile sur la question!

Mais ces textes apocryphes éliminés, d'autres récits subsistent — étranges, pour le moins. Dès 1785, on signale la présence du Comte au Congrès maçonnique de Paris. En 1790, un spécialiste des choses de magie, Etteilla, écrivait : « Le comte de Saint-Germain, le vrai alchimiste, est encore de ce monde et très bien portant ». Etteilla affirmait avoir déjeuné le 22 juillet 1784 avec M. de Saint-Germain — soit cinq mois après sa mort officielle.

Sous la Révolution, l'archéologue anglais Grosley était persuadé de l'avoir rencontré dans une prison française.

Sous l'Empire, Mlle Lenormand, la célèbre cartomancienne, constatait que, selon la croyance de « quelques cabalistes », Saint-Germain était en vie : « Comme nouveau Sosie, il jouit du privilège immuable de revoir ses amis, mais sous la forme et les traits d'un adolescent. »

Mme de Genlis affirme avoir rencontré Saint-Germain pendant le congrès de Vienne, en 1814. Ce témoignage est d'autant plus frappant que l'ex-gouvernante de Louis-Philippe avait — on l'a dit — très bien connu le Comte...

Un Anglais, nommé Vandam, assure l'avoir retrouvé à Paris vers la fin du règne de Louis-Philippe; Saint-

Germain se faisait appeler Major Fraser : « Il était un des hommes les mieux vêtus de Paris. Il vivait seul, et ne faisait jamais allusion à sa famille. Avec cela toujours prodigue de son argent, encore que les sources de sa fortune fussent un mystère pour tout le monde. » Nul mieux que lui ne connaissait les pays d'Europe : « Sa mémoire était vraiment incroyable; et, chose singulière, souvent il donnait à entendre qu'il en avait pris les éléments ailleurs que dans les livres... » Quand il mourut, on ne découvrit chez lui « aucune somme d'argent ni aucun papier propre à fournir quelques éclaircissements sur sa naissance ». Mais mourut-il?

En 1905, un savant anglais, Leadbater, l'aperçoit au Tibet. En 1926, il le rencontre de nouveau — à Rome cette fois... Que penser de tout cela?

Il serait trop facile d'accuser de mauvaise foi tous ces « témoins », sans exception. Au contraire, c'est plutôt de leur bonne foi qu'il nous semble qu'il faille préjuger.

Alors?

Saint-Germain a-t-il réellement survécu à la date officielle de sa mort?

La réponse peut nous être donnée par la personnalité même de Saint-Germain — personnalité séduisante entre toutes. L'homme, dès qu'il apparut sur la scène du monde, étonna. Son incontestable intelligence, ses dons si nombreux, le mystère qui entourait son origine, sa grande fortune : tout cela excita la curiosité. Comme l'a dit un auteur anglais, « on se trouvait alors dans une époque de scepticisme universel, et aussi, par contrecoup, d'universelle crédulité ». Cagliostro ni Mesmer ne s'étaient encore manifestés. On se montrait passionné de chimie — que l'on ne distinguait pas très bien encore de l'alchimie.

Le mystère, comme il advient souvent, exerça son action créatrice. La façon de Saint-Germain de conter les événements du passé avec une puissance d'évoca-

tion très inaccoutumée, en ce temps où l'on ne concevait l'Histoire qu'académique; les bruits qui s'amplifièrent après l'intervention de « Milord Gower »; les laboratoires que le Comte se faisait installer dans chacune de ses résidences; le secret qu'il ne niait point posséder relativement aux pierres précieuses : on découvre dans cette énumération un « ensemble ». Si l'on en tient compte, on comprend mieux que l'on ait considéré Saint-Germain non comme un savant, mais comme un alchimiste. Cet homme qui déclarait pouvoir « grossir » les perles et qui ôtait les taches des diamants devait, pensait-on, posséder la pierre philosophale. Et s'il avait percé le secret de la matière, pourquoi n'aurait-il pas découvert aussi l'élixir de vie? On se fonda sur les contes qui couraient les ruelles — et dont lui-même s'amusait — pour lui attribuer une fantastique longévité. Cette longévité dont on tenait assuré qu'il avait joui dans le passé, il était logique qu'on l'en fît encore bénéficier pour l'avenir.

Sa mort, dûment constatée, aurait dû couper court à cette croyance. Il n'en fut rien. « Les humains, dit M. Maurice Heim, sont immanquablement portés à croire à la réalisation de leur plus tenace et plus ardent espoir, au couronnement de cette seule aspiration commune à tous les êtres qui vivent : l'immortalité. »

Tous ceux qui, depuis deux siècles, crurent retrouver Saint-Germain n'allèrent point en vérité à la rencontre du contemporain de Louis XV. Ce qu'ils cherchaient et qu'ils crurent découvrir, c'était le rêve de tous les hommes.

## LE CAS SINGULIER DU CHEVALIER D'ÉON

*Était-il homme? Était-elle femme?  
Ce rébus intrigua Voltaire.*

L'étonnante gravure! Elle est anglaise, et de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans une sorte d'enceinte, à l'intérieur d'une balustrade drapée d'étoffe, face à un public plus goguenard qu'attentif, deux personnages se livrent à un assaut de fleuret. Jusqu'ici, rien que de banal. Là où l'affaire se corse, c'est quand on s'aperçoit que, si le duelliste de gauche est un *gentleman* réglementairement et strictement habillé, le combattant de droite a, lui, revêtu une tenue féminine. Ample jupe à la mode descendant jusqu'aux pieds; corsage cerné de dentelles et décolleté « comme il faut »; collier au cou; cheveux grisonnants et longs, enfermés dans un bonnet. Est-ce un homme travesti? Est-ce une femme qui se livre à un *sport* exclusivement masculin?

Ces deux questions résument tout le problème du chevalier d'Eon.

A cette époque — le « siècle des philosophes » finissant — il n'était bruit à Londres que de ce cas peu banal. Des affiches ne conviaient-elles pas les spectateurs à des « assauts d'épée » livrés par *Mlle d'Eon*?

Et souvent ces affiches précisaient que *Mlle d'Eon* consentirait à revêtir son uniforme de *capitaine de dragons*.

Mlle d'Eon! Capitaine des dragons! Plaisante antinomie. L'Angleterre s'en amusait, s'en esclaffait, mais aussi s'en préoccupait. Comment une demoiselle pouvait-elle être capitaine — qui plus est, de dragons?

Aux rencontres annoncées, on courait, on se pressait, on se bousculait. Que Mlle d'Eon fût *en femme*, ou *en homme*, le spectacle passionnait également. Le combat commençait. On observait les passes subtiles. On n'avait d'yeux que pour « Mlle d'Eon ». Dans l'assistance, les réflexions fusaient, à peine contenues par le *cant* britannique. Les uns juraient qu'il s'agissait d'un homme. Les autres s'annonçaient prêts à mettre leur main au feu : c'était une femme!

Le combat s'achevait. Le « capitaine d'Eon », bien entendu, était déclaré vainqueur. Il saluait noblement son adversaire, et le public. Il se retirait avec une dignité magnifique.

Les spectateurs, payant et cher, s'écoulaient lentement dans les étroites vieilles rues de Londres. On imagine aisément les dialogues échangés :

— C'est une femme!

— C'est un homme!

— N'avez-vous pas aperçu les jolies rondeurs de sa gorge?

— C'est une poitrine d'homme robuste, voilà tout! Et nierez-vous qu'il s'est battu de la façon la plus masculine?

— Point du tout! Il y avait bien de la féminité dans son maintien!

Le problème agitait tant les Anglais que le Lloyd en vint à prendre très officiellement des paris sur le sexe de Mlle d'Eon, ou du capitaine d'Eon, comme on voudra.

Ce personnage mystérieux, qui était-il?

Charles - Geneviève - Louise - Auguste - Andrée - Thimothée, fils de noble Louis Déon de Beaumont, conseiller du roi élu, directeur des domaines de Sa Majesté, était né le 5 octobre 1728, à Tonnerre, à la lisière de la Champagne et de la Bourgogne. Six prénoms, dont trois masculins : Charles, Auguste, Thimothée, — et trois féminins : Geneviève, Louise, Andrée. Dès sa naissance, l'ambiguïté enveloppe le chevalier d'Eon. Ce Déon devait devenir d'Eon, pour les mêmes raisons évidentes qui, avant la Révolution, faisaient à Danton signer d'Anton.

En 1748, le jeune d'Eon sort du collège Mazarin, à Paris, avec son diplôme de fin d'études. « Le » jeune d'Eon : jusqu'ici, en effet, point d'énigme. C'est la naissance *d'un fils* qu'a déclarée au curé de Notre-Dame de Tonnerre « noble Louis Déon de Beaumont ». C'est un jeune garçon qui s'est inscrit au collège Mazarin. C'est un homme qui en sort, entame des études de droit, apprend à monter au manège royal, prend des leçons d'escrime chez le célèbre maître d'armes Teillagory, y acquiert vite la réputation de « fine lame ». Il est connu de ses nombreuses relations comme *sage* : « Toi qui es chaste comme Lucrece », lui écrit son ami Turquet de Mayerne.

Soudain, le chevalier — car il s'est fait chevalier pour se pousser dans le monde — se mue en demoiselle. Comment? Pourquoi?

André Frank, qui a publié sur « l'énigme d'Eon » l'ouvrage le plus récent et le plus riche en inédits, situe à ce moment précis le point de départ du mystère (1).

Essayons de savoir — avec lui et les autres biographes du chevalier, notamment Pierre Pinsseau (2) — ce qui est sûr, historiquement.

(1) André Frank, *D'Eon, chevalier ou chevalière* (Amiot Dumont).

(2) Pierre Pinsseau, *L'Etrange Destinée du chevalier d'Eon* (Clavreuil).



Il est certain que Louis XV confia au jeune chevalier d'Eon une mission en Russie auprès de la tsarine Elisabeth. Il est certain que, parti vêtu en homme, d'Eon revint habillé en femme. Pour quelle raison?

Au cours des mois précédents, le chevalier d'Eon, après tant d'autres en ce siècle où l'on écrivait beaucoup, avait essayé de se faire un nom dans les Lettres. Fréron l'accueillait dans son *Année Littéraire*. Il publiait — sujet aride pour un jeune homme — un *Essai historique sur les différentes situations financières de la France sous Louis XIV et la régence du duc d'Orléans*. En même temps, on l'avait vu avocat et même — à vingt et un ans — « censeur royal pour l'Histoire et les Belles-Lettres ». Voilà de quoi se poser en homme sérieux.

Or, cet intellectuel est, de plus, joli garçon. A un bal chez le duc de Nivernais, il a paru habillé en femme; la tradition nous dit que Louis XV s'y trompa à ce point qu'il « le poursuivit de ses assiduités ».

Est-ce à cette occasion que naquit l'idée qui devait bouleverser la destinée du chevalier d'Eon, et le faire entrer dans l'Histoire?

En ce temps, la France et la Russie, depuis de nombreuses années, avaient rompu leurs relations diplomatiques. Le marquis de la Chétardie, ambassadeur du roi Louis XV, avait un jour cessé de plaire à l'ombrageuse tsarine Elisabeth. Depuis, la route de Saint-Pétersbourg était fermée et bien gardée. Bestoujev, le chancelier russe, était l'homme de l'Angleterre et de la Prusse. Impitoyablement, il écartait tout envoyé français.

Un agent du « Secret » de Louis XV avait tenté de franchir les barrages. Mal lui en avait pris. Le malheureux avait croupi des mois dans la forteresse de Schlüsselbourg.

Que faire?

Quelqu'un eut une idée : *l'idée!* Est-ce le roi lui-même, qui se souvenait du bal chez le duc de Niver-

nais? Est-ce Louis-François, prince de Conti, grand-chef du « Secret » royal? On ne saurait le dire. *L'idée* se résumait en quelques mots : envoyer à la tsarine un agent, mais habillé en femme! Ainsi, la police de Bestoujev ne se méfierait pas.

Cet agent, on n'hésita pas longtemps à le choisir : ce fut le chevalier d'Eon. Un jour de juillet 1755, il partit — ou plutôt elle partit. Sur son passeport, on pouvait lire ce nom : Mlle Lia de Beaumont (1). La jeune voyageuse serrait contre elle un fort bel exemplaire relié de *l'Esprit des Lois*, de M. de Montesquieu. Curieuse lecture pour une jeune fille; probablement ses compagnons de voyage s'en étonnèrent-ils. Ils auraient été bien plus stupéfaits encore s'ils avaient su que dans l'épaisse couverture se dissimulait tout simplement une lettre autographe du roi Louis XV, dit le Bien-Aimé, à la tsarine Elisabeth... Restait à Mlle d'Eon à se faire recevoir par la tsarine.

Elle y réussit. Si bien qu'il semble démontré que le chevalier devint la « lectrice » de la souveraine!... Dans une lettre postérieure, Charles-Geneviève d'Eon rappellera le temps où le roi l'envoyait « *en première instance secrète comme lectrice* » et précisera que ses « *hardes de fille* » avaient été déposées « dans une grande malle couverte de peau de cheval, à l'hôtel d'Ons-en-Bray ».

Quand Mlle Lia de Beaumont regagna la France, elle emportait précieusement avec elle son cher exemplaire de *l'Esprit des Lois*. Mais cette fois la reliure à secret dissimulait une lettre d'Elisabeth à Louis XV! Ce n'est pas Mlle de Beaumont qui remit le message à son destinataire, ce fut le chevalier d'Eon, lequel venait de quitter avec une très apparente satisfaction sa robe de moire rose à ramage blanc...

(1) Des historiens ont mis en doute cette mission. Les documents retrouvés aux Archives de Tonnerre par André Frank ne permettent plus d'en douter.

A ce point de notre récit, l'énigme peut se résumer ainsi :

1° Le chevalier d'Eon était véritablement homme. Il s'était simplement travesti en femme pour les besoins de sa mission;

2° Si l'on a choisi pour cette mission le chevalier d'Eon, c'est qu'en fait il était femme. Certes, il a été déclaré à l'état civil né de sexe masculin. Il a grandi comme tel. Mais c'était peut-être le résultat d'une erreur physiologique. En s'habillant en femme, d'Eon reprenait l'habit vrai de son sexe. D'ailleurs, comment aurait-il pu, étant homme, tromper si longtemps et si complètement la tsarine Elisabeth, jusqu'à devenir sa lectrice, c'est-à-dire l'une de ses intimes?

Sur ces deux thèses — absolument contradictoires! — on a discuté à l'infini. La suite de l'histoire d'Eon nous fournit-elle des arguments en faveur de l'une ou de l'autre prise de position?

Coup de théâtre — l'un des plus inattendus de cette vie qui en compte beaucoup : d'Eon repart bientôt pour Saint-Pétersbourg. Sa première mission a pleinement réussi. La Russie et la France renouent leurs relations officielles. Il faut nommer le personnel de la nouvelle ambassade de France : M. le chevalier d'Eon sera donc secrétaire d'ambassade ! L'impératrice Elisabeth risque de le reconnaître? Cela est prévu : le chevalier d'Eon se dira frère de Mlle de Beaumont. Voilà la ressemblance expliquée!

Le 20 juin 1756, il quitte Paris — en habit d'homme — arrive le 3 août à Saint-Pétersbourg. Il y reste près d'un an, intrigue, négocie. Il réussit si bien qu'avant son retour à Paris il reçoit, d'ordre de Sa Majesté la tsarine, trois cents ducats d'or...

L'accueil de Louis XV n'est pas moins chaleureux. D'Eon est reçu, félicité, encensé. Il ne récolte pas seulement de belles paroles, mais « un brevet de lieutenant de dragons, une gratification sur la cassette

royale, une tabatière d'or enrichie de perles ornée du portrait de Sa Majesté ».

Lieutenant de dragons? Décidément, c'était un homme.

Nouvelle mission en Russie. Derechef, il plaît si fort à la tsarine qu'elle lui offre de l'attacher à la cour de Russie. Il refuse. L'ambassadeur de France fait connaître au cardinal de Bernis la réponse du chevalier : il a déclaré « que pour tout l'or du monde il ne servirait aucun maître que le roi ». *Bernis à d'Eon* : « Loin d'être peiné du refus que vous faites de ce que cet ambassadeur vous a proposé, on donne une entière approbation aux motifs qui vous portent à ne point l'accepter. Continuez, Monsieur, à servir Sa Majesté avec zèle... J'ai écrit à M. le maréchal de Belle-Isle pour le prier de vous procurer le grade de capitaine que vous désirez. J'apprendrai avec plaisir que vous l'avez obtenu ».

Ce grade, ce n'était pas un hochet théorique. Après la diplomatie, la guerre! Charles-Geneviève, sur les champs de bataille, se montre un splendide soldat, et reçoit la croix de Saint-Louis. M. de la Fortelle est témoin de ses faits d'armes : « A Osterwick, second capitaine d'une troupe de quatre-vingts dragons des régiments d'Autichamp et de la Ferronnays, détachée aux volontaires de Saint-Victor, et de vingt hussards, le chevalier d'Eon, en l'absence du premier capitaine que le bien du service avait appelé ailleurs, charge avec tant d'intrépidité et d'intelligence le bataillon franc prussien de Rhées, qui coupait la communication de l'Armée française à Wolfenbüttel, que cette troupe, composée de six à sept cents hommes, met bas les armes, et se rend prisonnière. La liberté des passages et la prise de Wolfenbüttel par le prince Xavier de Saxe furent les suites de cette action extraordinaire ».

Combattant, stratège, héros? Pas de doute, il s'agit d'un homme!

Mais une nouvelle fois d'Eon se mue en diplomate.

Louis XV l'envoie à Londres. Il s'agit de « surveiller » l'ambassadeur, le comte de Guerchy; le cas échéant, il faudra même contrecarrer son action officielle. Ainsi, le Bien-Aimé entend-il la politique étrangère... Manœuvres, complots, enlèvements, empoisonnement : rien ne manque dans ce duel inégal entre l'ambassadeur et son collaborateur haï.

Collaborateur ou collaboratrice? A plusieurs reprises, durant son séjour à Londres, le chevalier d'Eon est redevenu la chevalière d'Eon. Ceci sans apparentes raisons politiques.

Non seulement il apparaît vêtu en femme, mais, dans sa correspondance, il use du féminin... On comprendrait que ce masque fût destiné à égarer ses ennemis politiques. Ce qui ne laisse pas de sembler stupéfiant, c'est que son beau-frère lui-même, dans une lettre privée, lui écrit : « *Ma chère amie* ». Serait-ce donc une femme?

C'est alors que le mystère devient public. Certains Anglais, qui avaient pu rencontrer en France le chevalier d'Eon, capitaine de dragons, retrouvent en Angleterre la chevalière d'Eon, diplomate. Ils s'interrogent, ils interrogent : est-ce le même? Est-ce la même? Ils se demandent, ils demandent où et quand on les a égarés : à Paris, quand ils croyaient avoir affaire à un homme? A Londres, quand ils imaginent parler à une femme?

Et les paris commencent. Pendant vingt ans, ils se poursuivront — à Londres et dans toutes les autres villes anglaises. En 1771, l'ensemble des paris atteint la somme incroyable de deux cent quatre-vingt mille livres sterling! On cherche partout les avis, les témoignages. Les Russes, qui se souviennent de Mlle Lia de Beaumont, sont particulièrement choyés par les parieurs. D'Eon s'en plaint au comte de Broglie : « Depuis la disgrâce du duc de Praslin, j'ai le chagrin d'entendre et de lire même, jusque dans les papiers anglais, tous les rapports extraordinaires, qui viennent de Paris, de Londres et même de Saint-Péters-

bourg, sur l'incertitude de mon sexe et qui se confirment dans un pays d'enthousiasme tel que celui-ci, à tel point qu'on l'on a ouvert publiquement à la Cour et à la Cité des polices d'assurances sur une matière aussi indécente, pour des sommes considérables. »

Un jour, le chevalier se paiera le luxe de troubler une assemblée de parieurs : « J'ai été, samedi dernier, à la Bourse et aux différents cafés voisins, où l'on fait les assurances et les agiotages de toutes les couleurs; et là, en uniforme, avec ma canne, je me suis fait demander pardon par le banquier Bird qui, le premier, a levé une assurance aussi impertinente. J'ai défié le plus incrédule, ou le plus brave, ou le plus insolent de toute l'assemblée, qui allait à plusieurs mille personnes, de combattre contre moi avec telle arme qu'il voudrait choisir. Tout le monde m'a fait de grandes politesses et, dans l'étonnement, pas un de ces adversaires mâles de cette ville n'a osé ni parier contre ma canne, ni combattre contre moi, quoique je sois resté depuis midi jusqu'à deux heures à leur assemblée, pour leur donner tout le temps de se déterminer entre eux. J'ai fini par leur laisser publiquement mon adresse, en cas qu'ils se ravisassent. »

Eon se plaint — mais ne fournit aucune indication sur son sexe...

Dans cet imbroglio, Beaumarchais va intervenir. Pourquoi Beaumarchais? C'est que le chevalier (ou la chevalière) a gardé par-devers lui (ou par devers elle) des documents de la plus haute importance. Beaumarchais s'est chargé de les récupérer. A son tour, le problème du sexe d'Eon taraude le père de Figaro. Il presse de questions le chevalier. Celui-ci, d'abord réticent, se décide à formuler enfin un aveu solennel. Pour la première fois, le chevalier d'Eon va parler! Que dit-il? Qu'il est femme!

Beaumarchais, émerveillé, mande à Louis XVI, entre-temps monté sur le trône : « Quand on pense que cette créature tant persécutée est d'un sexe à qui

l'on pardonne tout, le cœur s'émeut d'une douce compassion... »

De nos jours, les journaux paraîtraient avec de gros titres : « *Enfin la vérité : M. d'Eon est une femme* ». Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les nouvelles vont plus lentement. Mais à Versailles, quand on reçoit le message de Beaumarchais, l'émotion est grande. C'est le sujet de conversation du jour. Autour de Louis XVI et de la jeune Marie-Antoinette, on ne parle plus que de cela...

Alors, parvient à Londres un ordre qui apparaîtra comme la conséquence la plus surprenante, — quoique logique — de l'aveu d'Eon. Le roi a exprimé sa volonté : puisque Charles-Geneviève d'Eon est une femme, il est nécessaire qu'elle ne quitte désormais l'habit de son sexe. M. de Beaumarchais, resté à Londres, sera chargé de persuader « cette créature tant persécutée ».

Beaumarchais se montre si pressant que, de guerre lasse, Eon consent à ce qu'on lui demande. Un contrat est signé entre « Pierre-Auguste Caron de Beaumarchais, chargé spécialement des ordres particuliers du Roi de France », et « demoiselle Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée d'Eon de Beaumont, fille majeure, écuyer, ancien capitaine de dragons, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, aide de camp des maréchal-duc et comte de Broglie, ministre plénipotentiaire de France auprès du Roi de la Grande Bretagne, ci-devant docteur en droit civil et en droit canon, avocat au Parlement de Paris, censeur royal pour l'Histoire et les Belles-Lettres, envoyé en Russie avec le chevalier Douglass pour la réunion des deux cours, secrétaire d'ambassade du marquis de l'Hospital et secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire en Angleterre pour la conclusion de la dernière paix. »

Le traité — car il s'agit d'un véritable traité! — se poursuit par l'énumération des exigences de Beaumarchais : « J'exige absolument, au nom du Roi, que le fantôme du chevalier d'Eon disparaisse entièrement

et qu'une déclaration publique, nette, précise et sans équivoque du véritable sexe de Charles-Geneviève d'Eon de Beaumont, avant son arrivée en France et la reprise de ses habits de fille, fixe à jamais les idées du public sur son compte; ce qu'elle doit d'autant moins refuser aujourd'hui qu'elle n'en paraîtra que plus intéressante aux yeux des deux sexes que sa vie, son courage et ses talents ont également honorés... »

C'était, en d'autres termes, reprendre le dilemme exprimé à Eon par le duc d'Aiguillon : « Les services que vous avez rendus à votre Roi et à votre patrie, tant dans la politique que sur les champs de bataille, quelque grands, quelque éminents qu'ils puissent être, n'ont rien cependant qui ne soit fort commun parmi nous. Que ces services, au lieu d'être ceux d'un homme, soient ceux d'une femme : ils grandissent aussitôt, ils s'élèvent à toute la hauteur d'une position rare, exceptionnelle. »

Eon a signé. *Elle* a signé. De sa main, elle a écrit : « Je me sou mets à toutes les conditions imposées ci-dessus au nom du Roi... Je me sou mets à déclarer publiquement mon sexe, à laisser mon état hors de toute équivoque, de reprendre et porter jusqu'à la mort mes habits de fille... »

Déclarer publiquement son sexe : pour Mlle d'Eon, c'est maintenant un engagement d'honneur auquel ne vont pas manquer les preuves matérielles. En regagnant la France, Mlle d'Eon pourra faire état de deux déclarations. Celle d'un sieur Le Goux, médecin : « J'ai eu à donner mes soins, il y a plusieurs années, au chevalier d'Eon. Il souffrait, malheureusement pour lui et son sexe, d'une maladie qui rendait absolument nécessaire l'examen des parties atteintes. Cet examen a amené nécessairement la découverte du sexe dont je peux, en toute certitude, témoigner actuellement... C'est une chevalière ». Quant au sieur Morande, libelliste, il est tout aussi formel : « Le 3 juillet 1774, Charles-Geneviève d'Eon m'a librement fait connaître son sexe; il m'a montré son sein, et m'a au-



torisé à passer la main sous les draps de son lit. C'est une vraie femme ».

Pour tout esprit impartial, la question était tranchée.

Le 17 août 1777, voici à Versailles Mlle d'Eon... mais vêtue en capitaine de dragons! Au vrai, Mlle d'Eon se sent fort mal à son aise dans des habits féminins. Elle ne les a jusqu'ici portés que par exception. Que cette exception devienne une règle, elle le conçoit mal. Elle a signé, certes. Mais elle supplie Vergennes d'intervenir auprès du roi pour être déliée de son engagement. La réponse est un nouvel ordre formel de Louis XVI, en date du 27 août, défendant à Mlle d'Eon « de paraître dans le royaume sous d'autres habillements que ceux convenables aux femmes ».

Il y a quelque chose de très curieux dans cette volonté royale si constamment, si énergiquement exprimée. Car, au fond, qu'importait à Louis XVI que Mlle d'Eon fût ou non vêtue en homme? On reviendra plus loin sur cet aspect du problème — où gît peut-être la solution de l'énigme...

L'ordre du roi sera confirmé par Marie-Antoinette elle-même, qui annonce qu'elle se charge du trousseau... Mieux encore, c'est sa propre couturière, Mlle Bertin, qu'elle met à la disposition du « capitaine »! La reine fait porter à Eon un éventail et 25 000 livres de billets de caisse, avec cette recommandation :

— Dites-lui que, pour remplacer son épée, je l'arme d'un éventail et la fais chevalière!

Comment Mlle d'Eon échapperait-elle à son nouveau destin? La Chevalière écrit à Vergennes : « Il n'y a que l'envie extrême que j'ai d'être irréprochable aux yeux du Roi et de mes protecteurs, tels que Messieurs les comtes de Vergennes et de Maurepas, qui puisse me donner la force nécessaire pour me vaincre moi-même et prendre ce caractère de douceur conforme à la nouvelle existence qu'on m'a prié de prendre. Le rôle de lion me serait plus facile à jouer que celui de

brebis; et celui de capitaine de dragons que celui de fille douce et obéissante. Après le Ciel, le Roi et ses ministres, Mlle Bertin aura le plus de mérite à ma conversion miraculeuse ».

Et celui que Voltaire appelait « cet animal amphibie qui n'est ni fille ni garçon » signe :

« *Le Chevalier d'Eon, pour peu de temps encore* ».

Le chevalier est mort : la chevalière d'Eon va lui survivre trente-trois ans.

La Révolution se continuait par son héritier : Napoléon. A Londres, dans un petit et pauvre appartement, vivaient deux vieilles dames : la première s'appelait Mrs Mary Cole, et la seconde Mlle d'Eon...

La chevalière, rentrée en Angleterre avant la chute de Louis XVI, y était demeurée et ne quittait plus ses vêtements de femme. La tête du roi était tombée sous le couperet de Sanson, mais Mlle d'Eon lui obéissait toujours : elle n'abandonnerait point « les habits de son sexe ».

Elle vieillissait, en compagnie de la pieuse Mary Cole. Elle écrivait chaque soir de longs textes obscurs, emphatiques et philosophiques, où elle parlait d'elle au féminin : « Je ne regrette plus d'avoir perdu mon titre empuanti d'homme. Je ne crains plus de paraître en public *dépouillée* de l'uniforme et *revêtue* de l'habit de femme; *puisque j'en porte le fond*, il est naturel que j'en porte la forme. » Et ailleurs : « S'il y avait encore dans notre Eglise catholique des diaconesses, comme dans la primitive Eglise, ma seule espérance serait d'avoir un bénéfice à simple tonsure, qui ferait bouillir tranquillement ma marmite, en dormant la grasse matinée *étendue toute nue entre mes deux draps...* »

Comme le texte de cette « Confession inédite », retrouvée par André Frank, n'était destiné à personne d'autre qu'elle-même, il devrait résoudre le problème : le chevalier d'Eon était bien une femme.

Elle mourut à Londres le 21 mai 1810. L'histoire

pourrait se clore ici de cet « être amphibie ». On garderait seulement le souvenir d'une femme que ses goûts ou ses instincts avaient poussée à s'habiller en homme. Un ordre royal, fondé sur des préoccupations de moralité publique, avait simplement fait rentrer les choses dans l'ordre...

Voilà ce qu'on pourrait écrire si le corps de la chevalière d'Eon avait été mis au tombeau sans autre forme de procès. Ses contemporains décidèrent qu'il en adviendrait autrement. On examina judiciairement et médicalement le corps de la chevalière. Des procès-verbaux furent rédigés, signés de quinze témoins parfaitement honorables. Ils nous ont été conservés.

Ils sont formels : d'Eon était un homme!

« Cela fera un beau problème dans l'Histoire », affirma Voltaire après avoir rencontré le chevalier d'Eon. Il n'aurait su mieux écrire.

L'existence du chevalier d'Eon pose une double énigme : d'ordre psychologique et historique. Peu à peu, de par le fait de porter des vêtements féminins, Eon finit par se donner des réactions de femme, il en vint à écrire de lui-même au féminin. Phénomène qui relève plus de la psychanalyse que de l'histoire.

En revanche, le mystère redevient historique en ce qui concerne les raisons qui ont amené le roi Louis XV, puis le roi Louis XVI à interdire à Eon le port de vêtements masculins.

Il est difficile de douter que ces souverains n'agissent en pleine connaissance de cause. Alors? Pourquoi ces ordres?

Faut-il croire Jean-Jacques Brousseau? Ce biographe du chevalier proposait l'explication suivante : Quand Eon arriva à Londres, le roi régnant était George III, époux de Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz. Eon avait rencontré cette dernière à Saint-Petersbourg. Ils se retrouvèrent avec émotion. Une liaison se noua, de laquelle naquit une enfant.

Un soir, le roi surprit en conversation les deux

amants. C'était l'époque où tout Londres pariait sur le sexe du chevalier d'Eon. Sophie-Charlotte saisit avec empressement cette magnifique échappatoire : elle jura qu'Eon était une femme ! Le roi se laissa convaincre.

C'était un souverain niais, balourd — mais ses soupçons allaient bientôt le reprendre. Sophie-Charlotte tremblait. Pour sauver son honneur, elle fit intervenir Louis XV. Le Bien-Aimé, parfait galant homme, ne pouvait qu'entrer dans les intérêts d'une jolie femme. Louis XVI, lui, se contenta de suivre un dessein dont son grand-père avait donné l'impulsion : Eon dut prendre la robe et à jamais la garder.

Hypothèse séduisante. Elle expliquerait notamment pourquoi, même après la mort de Louis XVI, Eon — retiré en Angleterre — garda l'habit féminin. Mais il ne s'agit que d'une hypothèse.

Il est probable que l'explication est beaucoup plus simple. Le chevalier n'eut pas toujours — en tant que diplomate — une conduite exemplaire. Il conserva par-devers lui certains « papiers du roi » qu'il voulut monnayer. Cet agent, pour Versailles, devenait dangereux. On se serait alors souvenu de son habileté à se travestir en femme. N'y avait-il pas là un moyen de « démonétiser » le chevalier ? Eon devenu femme — et définitivement — son autorité, du coup, se trouvait anéantie.

A la vérité, ce fut exactement ce qui se produisit. Dès que le chevalier se fut mué en Mlle d'Eon, nul ne le prit plus au sérieux. C'était un « cas », un « phénomène ». Rien de plus — surtout pas un diplomate, ni un agent secret. Quand, d'aventure, Mlle d'Eon essaya de recommencer ses intrigues, de reparler des « papiers du roi », Vergennes, en une lettre des plus sèches, lui expliqua que le temps n'était plus à de telles manigances, et que si sa correspondante avait soustrait quelques papiers — malgré les engagements formels pris par elle — ces documents devenaient « *forts indifférents* ».

En quelque sorte, l'indélicat chevalier d'Eon aurait été condamné à une Bastille originale : celle du costume.

Il est des êtres qui traînent avec eux le mystère, comme le forçat son boulet. Qu'une part de leur vie s'explique, et une autre surgira, plus énigmatique encore. Sans doute discutera-t-on toujours de Charles-Geneviève-Louise-Auguste-Andrée-Thimothée, chevalier d'Eon...

## LOUIS XVII ET L'ÉNIGME DU TEMPLE

*L'énigme de Louis XVII, disait l'historien Lenôtre, se retourne comme une peau d'anguille.*

La tour du Temple profile sur un ciel de nuit son énorme silhouette. Massive, trapue, flanquée de quatre tourelles, elle apparaît haute de plus de quarante-cinq mètres. Ses murs sont épais de deux mètres cinquante. C'est en 1212 que les Templiers l'ont édifiée, centre apparent du plus mystérieux de tous les Ordres.

La nuit et le silence baignent le Temple. Paris se tait. Durant cet hiver de 1793-1794, la Terreur est à l'ordre du jour. Dès la nuit tombée, les Parisiens restent chez eux.

Il est dix heures. Dans l'escalier en colimaçon placé au centre de l'une des tourelles, un petit groupe d'hommes, s'éclairant — mal — d'un falot, gravissent les degrés de pierre. Quatre sont empanachés et ceinturés de tricolore. Ils sont précédés d'un porte-clefs et d'un garçon; c'est lui qui porte la lanterne.

On monte d'abord au troisième étage. Une porte s'ouvre : deux femmes — une plus âgée, l'autre très jeune — apparaissent. Les hommes les considèrent en

silence, hochent la tête. Les deux femmes rentrent chez elles, La porte se referme.

Le petit groupe, alors, redescend un étage. On franchit une porte en fer, puis une porte en bois; on pénètre dans une antichambre. Un énorme poêle y ronfle. Chose étrange, ce poêle — un gros cube de faïence — est installé « à cheval » entre l'antichambre et une autre pièce, barrant complètement l'accès de cette dernière. Au-dessus du poêle, on a clos l'espace restant avec un cadre en bois qui soutient une sorte de « judas »; les factures du temps l'appellent un « jour ». C'est une pièce de verre blanc de 60 centimètres sur 32. Cette vitre doit pouvoir « coulisser » à la façon d'un guichet de prison.

Les hommes s'approchent de la vitre enfumée. Le garçon brandit sa lanterne. Les têtes se penchent. Au-delà de la vitre, on aperçoit une forme indécise, allongée sur un petit lit de sangle... En silence, on approuve : « Il est là. » Mais parfois un des hommes empanachés — un nouveau sans doute — croit devoir faire du zèle. Alors, c'est un appel qui résonne sous les vieilles pierres de la voûte :

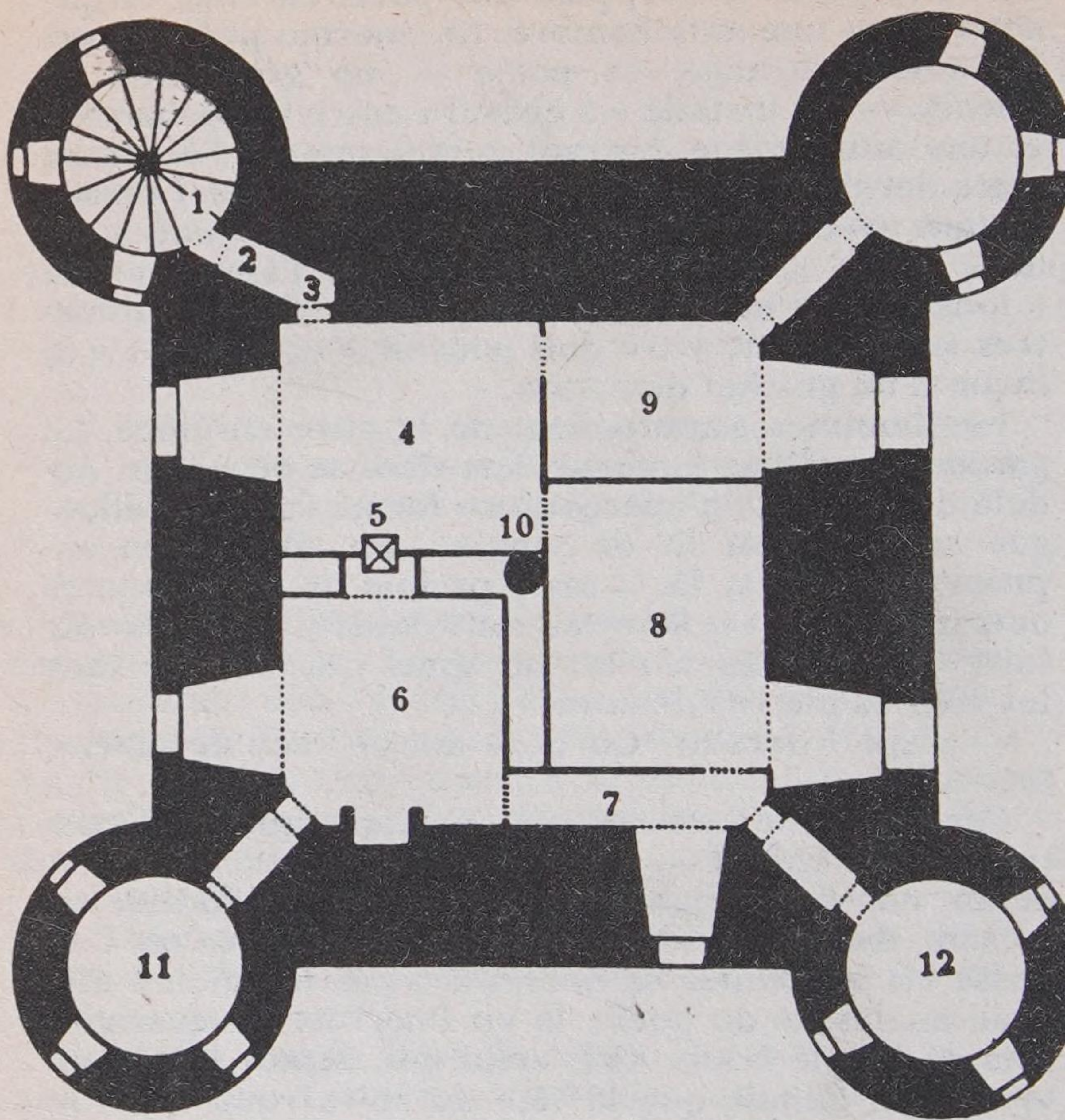
— Capet! dors-tu? Où es-tu donc? Race de vipère, lève-toi!

Car tout ce mouvement ne s'explique que par l'existence d'un enfant — d'un enfant de neuf ans, d'un enfant captif. Là, dans cette chambre transformée en prison, dans ce réduit où nul ne pénètre, où l'on passe au prisonnier sa nourriture par le guichet ménagé au-dessus du poêle, là vit l'héritier de quarante rois, le fils de Louis XVI, celui qui, depuis le 21 janvier 1793, depuis que la tête du roi a roulé sous le couperet de Sanson, est reconnu par toutes les puissances monarchiques comme Louis XVII, roi de France et de Navarre.

C'est à cet enfant qui dort que s'adresse ce cri haineux :

— Capet! lève-toi donc!

On imagine le pauvre enfant, tiré de son lit en



Tour du Temple : Plan du 2<sup>e</sup> étage. 1) Escalier. 2) Porte de fer. 3) Porte de bois. 4) Anti-chambre. 5) Poêle. 6) Chambre de Louis XVII. 7) Petit couloir menant aux « commodités ». 8) Ancienne chambre de Cléry. 9) Ancienne salle à manger. 10) Pilier central. 11 et 12) Tourelles (d'après le plan de l'architecte Duhaméau — Archives Nationales).



pleine nuit, se précipitant vers le guichet, les yeux rougis de sommeil, les cheveux dans le visage :

— Oui, Monsieur... Me voilà, Monsieur...

C'est fini. Ils ont « reconnu » le petit Capet. Les lourdes portes ferrées claquent dans la nuit. L'écho des pas des municipaux se perd dans l'escalier. L'enfant, à tâtons, regagne son lit. « Souvent, on ne lui donnait pas de lumière », a conté sa sœur, Madame Royale — elle-même captive avec Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, à l'étage supérieur. « Ce malheureux mourait de peur. »

Cette effroyable claustration dure depuis la fin de janvier 1794. Depuis que le cordonnier Simon et sa femme ont quitté le Temple. Auparavant le « petit Capet » vivait au même étage de la tour, mais librement « éduqué » par Simon. Un jour, une décision de la Commune a obligé le cordonnier à se séparer de son « élève ». On n'a pas nommé à Louis-Charles de nouveau gardien. On l'a enfermé dans une chambre transformée en prison. Littéralement — le mot n'est pas trop fort — on l'a emmuré.

Pourquoi ?

C'est de cette question que surgit le plus fameux des mystères de l'Histoire : l'Enigme du Temple.

Au soir du 13 août 1792, un cortège de voitures avait pénétré dans la cour du Temple. Il était venu se ranger au pied de la petite tour qui s'adossait à la plus grande. Des hommes couraient çà et là : soldats en armes, civils aux tenues hétéroclites. D'une lourde calèche étaient descendus Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth et les enfants du roi : la jeune Madame Royale et le petit Louis-Charles. La famille royale de France arrivait au Temple pour y accomplir son destin. L'émeute, au 10 août, les avait chassés des Tuileries. Dans quelques jours, la République serait proclamée...

C'était un charmant enfant que Louis-Charles, titré par son père duc de Normandie. Il n'avait que sept

ans, étant né à Versailles le 27 mars 1785. Il était mince, avec un joli visage très fin, encadré de longs cheveux blond cendré, et dans lequel deux grands yeux bleus profonds considéraient, avec une triste curiosité, le monde pour lui déconcertant de la Révolution.

L'Assemblée Législative avait ordonné l'incarcération du Roi et de sa famille au Palais du Luxembourg. La Commune de Paris — responsable de l'émeute — passa outre : déjà elle était résolue à faire peser sa dictature. L'arrêté qu'elle prit était formel : toute la famille royale devait être enfermée à la tour du Temple.

Quatre étages, dans ce donjon, chacun formé d'une pièce carrée de neuf mètres de côté. Le second et le troisième étage ont été divisés en quatre pièces, à l'aide de cloisons en planches et de faux plafonds de toile. C'est au second que va naître l'énigme; là, en effet, seront incarcérés le Roi et le Dauphin. De l'antichambre, on passe dans la chambre qui sera celle de Louis XVI et de son fils, dans une salle à manger et aussi dans la chambre où couchera Cléry, le valet du Roi.

Dans les tourelles, seront aménagés un cabinet, un bûcher, une garde-robe; la quatrième tourelle contient l'escalier (1). Escalier coupé de guichets, c'est-à-dire de portes munies de lourdes serrures : une ouverture y est pratiquée, qu'un homme ne peut franchir qu'en se baissant et en enjambant. Il existera douze de ces obstacles, entre le rez-de-chaussée et le troisième étage. A chaque palier, deux lourdes portes — l'une de fer, l'autre de bois — ferment l'entrée des « appartements ».

Tout autour du donjon, s'étend l'*Enclos du Temple*, un véritable quartier en réduction, dernier vestige de la féodalité, entouré d'un mur circulaire qui renferme plusieurs bâtiments : l'Hôtel ou Palais du

(1) Voir le plan.

Grand Prieur, une église, un marché qui longtemps fut célèbre. Cette petite cité de 125 hectares compte quatre mille habitants. Après l'arrivée de la famille royale, la tour sera totalement isolée du reste de l'enclos par un mur de quatre-vingts mètres de côté.

C'était là désormais l'habitation du petit prince grandi à Versailles et aux Tuileries. Au matin du 21 janvier 1793, Louis XVI partit pour l'échafaud. Le petit garçon pleura beaucoup. Quand sa mère lui dit qu'il était Roi, il ne ressentit aucun orgueil. Il était tout à son chagrin.

Une nuit, des hommes firent irruption dans l'appartement de Marie-Antoinette. Brutalement, on arracha l'enfant des bras de sa mère. Louis-Charles sanglotait. On l'emporta, hurlant et se débattant, à l'étage inférieur de la tour, et on lui présenta son « précepteur » : le cordonnier Simon. Près de cet homme aux traits inexpressifs, se tenait sa femme, la citoyenne Simon. Maladroitement, elle voulut consoler l'enfant. Farouche, il fit front.

Une vie nouvelle commençait. Fut-elle, pour Louis-Charles, aussi dure que la tradition l'affirme? La légende a beaucoup noirci les époux Simon. Durant un siècle, on s'est plu à faire d'eux des personnages de mélodrame, les Thénardier de l'enfant-roi. Des documents découverts aux Archives Nationales par l'historien G. Lenôtre ont rétabli une vérité inattendue : les Simon achetaient à l'enfant des fleurs, des jouets, des oiseaux, dont on a retrouvé les factures. Au vrai, le cordonnier et sa femme apparaissent comme de braves gens qui cherchèrent à procurer au « petit Charles » une existence aussi agréable que possible.

Le Dauphin, on doit le reconnaître, s'habitua assez bien à cette ambiance nouvelle. On voudrait que soit apocryphe l'anecdote rapportée par le municipal Daujon qui le montre agacé par le bruit que faisaient, à l'étage au-dessus, sa mère et sa tante occupées à leur ménage, et s'écriant :

— Est-ce que ces sacrées p...-là ne sont pas encore guillotinéés?

Madame Royale se souvenait l'avoir entendu « tous les jours, écrit-elle, chanter, avec Simon, la *Carma-gnole*, l'air des Marseillais et mille autres horreurs ». L'enfant possède en propre un don d'imitation. L'évolution, chez le petit Roi, était normale...

Le 19 janvier 1794, les deux prisonnières du troisième étage, Madame Royale et Madame Elisabeth — Marie-Antoinette les avait quittées pour aller à la mort — entendirent à l'étage inférieur « un grand bruit qui nous fit conjecturer — c'est Madame Royale qui écrit — qu'il (Louis XVII) s'en allait du Temple; et nous en fûmes convaincues quand, regardant par le trou de la serrure, nous vîmes emporter des paquets... Nous restâmes toujours persuadées qu'il était parti ».

En vérité, ce n'était pas Louis-Charles qui quittait le Temple, mais les Simon. J'ai déjà souligné l'importance de ce départ. Il importe d'y revenir.

Depuis que la Commune avait pris « en main » les destinées de la famille royale, le Temple avait un maître : le citoyen Chaumette.

C'est Chaumette qui a fait nommer l'illettré Simon « instituteur » du petit Capet. C'est encore Chaumette qui, tout à coup, le 3 janvier 1794, fait arrêter par la Commune que « tout membre ayant une fonction ou une occupation qui l'oblige à s'absenter aux heures d'assemblées du Conseil *sera tenu d'opter...* »

Cette mesure en apparence générale ne vise en fait réellement qu'un seul membre : Simon. Que va-t-il faire? Certes, les 10 000 livres de traitement que lui vaut sa place — sans compter le gîte! — le tentent beaucoup. Mais peut-il, sans perdre la face, les préférer ouvertement aux fonctions de membre de la Commune que la confiance du peuple lui a accordées? Le 5, il prend sa décision et abandonne son poste d'*instituteur du fils Capet*. Il semble que ce soit exactement ce qu'a prévu Chaumette.

En effet, aucun remplaçant ne sera nommé. Le Comité de Sûreté générale comme le Conseil général de la Commune regardent « comme inutile une surveillance particulière ». Le 19 janvier, les Simon quittent la tour du Temple. Ils emportent leurs hardes.

Le soir, Simon va — dit un procès-verbal — « exhiber la personne dudit Capet prisonnier » à quatre commissaires de garde. Ceux-ci, les citoyens Legrand, Lasnier, Cochefer et Lorinet, constatent que l'enfant est « en bonne santé » et en donnent décharge au cordonnier.

C'est alors que sont prises les étranges mesures qui aboutirent à l'incarcération solitaire, à l'*emmurement* d'un enfant de huit ans. Jusqu'à la fin de janvier, on effectue les travaux nécessaires pour transformer en cellule l'ancienne chambre de Louis XVI.

Un historien du siècle dernier, l'éminent M. de Beauchesne, aussi royaliste qu'académique, a longuement dépeint la cellule dont la porte, « coupée à hauteur d'appui, scellée à clous et à vis, fut grillée de haut en bas avec des barreaux de fer. A la hauteur d'appui, fut posée une tablette sur laquelle les barreaux, en s'écartant, formaient un guichet fermé lui-même avec d'autres barreaux mobiles que fixait un énorme cadenas... La chambre n'était chauffée que par le tuyau d'un poêle placé dans la première pièce; elle n'était éclairée que par la lueur d'un réverbère suspendu en face des barreaux. C'est entre ces barreaux aussi que passait le tuyau du poêle... »

Cette description a été longtemps mise en doute par des historiens qui ne parvenaient à admettre qu'on eût emmuré un enfant. L'imagination de M. de Beauchesne, affirmaient ces historiens, l'avait emporté au-delà des limites qu'aurait dû lui assigner la seule vérité historique.

Malheureusement, M. de Beauchesne n'avait nullement exagéré. Une mine de documents, retrouvés il y a quelques années aux Archives par M. Paul Sainte-Claire Deville et complétés par M. Louis Hastier, ap-

portent à cette description une confirmation totale.

Toutes les issues ont été verrouillées. Un *cadenas de sûreté* et un *châssis de treillage* ont été placés sur la fenêtre qui demeurera close. Un poêle a été installé de la façon qui a été décrite plus haut : le prisonnier, de la sorte, ne pourra jouer avec le feu. De même, on l'a dit, il ne reçoit sa nourriture que par un « jour » muni de barreaux.

Dans la cellule, règne une pénombre qui, très tôt dans l'après-midi, se transforme en obscurité complète.

Le petit Capet ne quitte plus que rarement un lit dont on ne change jamais les draps. La vermine l'a envahi. La fenêtre n'étant jamais ouverte, une odeur bientôt insoutenable s'est répandue dans la pièce...

Deux fois par jour, les municipaux viennent le « reconnaître ». Ils écrivent au procès-verbal qu'ils ont *constaté la présence du fils Capet*. Ce qui est vrai, c'est qu'ils ont tout juste constaté la présence d'un enfant, dont ils ont deviné l'apparence, dans la pénombre de la cellule...

Ce terrible emprisonnement va durer six mois.

Et c'est ici que s'affirme l'énigme...

Car on comprend mal que des mesures aussi cruelles, aussi atroces aient pu être prises à l'encontre d'un enfant de huit ans. Certes, les membres de la Commune, les Conventionnels, n'étaient pas des sentimentaux; pour atteindre leur but, le règne de la liberté, ils étaient prêts à sacrifier ceux qu'ils jugeaient des « ennemis du peuple ». Mais ils n'étaient pas des bourreaux, non plus que des tortionnaires. L'histoire de la Révolution ne comporte pas un seul cas d'interrogatoires accompagnés de tortures. On se refuse à croire que de telles mesures — l'emmurement du petit Louis-Charles — aient pu être prises *sans raison*.

Un fait apparaît certain; jusqu'au départ des Simon, on reste assuré que l'enfant est Louis XVII. Chaque jour, des dizaines de personnes le voient jouer dans son appartement ou dans le jardin. Sou-

dain tout change. On l'enferme dans une cellule où nul ne peut le considérer distinctement. Dès ce moment, il est impossible d'affirmer catégoriquement que la forme vague aperçue par les commissaires au fond d'une chambre obscure est celle du fils de Louis XVI.

Ce n'est que le jour de la mort de Robespierre — 28 juillet 1794 — que Barras, nouveau maître de Paris, se fit ouvrir la cellule. Il faut d'ailleurs noter ce fait significatif : le jour même de son « avènement », Barras, au milieu de cent tâches qui le réclament et l'accablent, juge utile, indispensable, de se rendre au Temple pour constater de ses yeux la présence de Louis XVII. Logiquement, on peut dire que s'il voulait constater cette présence, c'est que peut-être il n'en était pas sûr...

Barras fut stupéfait par le spectacle qui se présenta à lui. Un assez grand enfant était pelotonné sur la couchette, pâle, amaigri. Barras essaya de le faire marcher. L'enfant parut ressentir des douleurs très vives. Il dit qu'il souffrait des genoux; en effet, ceux-ci étaient prodigieusement gonflés et d'une couleur livide.

Très ému, Barras fit désigner un gardien « permanent » pour l'enfant. On nomma un créole de vingt-quatre ans : Jean-Christophe Laurent, originaire de la Martinique. Dès lors, la condition du petit prisonnier s'améliora notablement. Un second gardien, Gomin, fut bientôt adjoint à Laurent. Les deux hommes se préoccupaient de tenir l'enfant propre, vêtu convenablement, et d'essayer de le distraire... La tâche était difficile. Cet enfant si gai, si vivant, sept mois plus tôt, était tombé dans une apathie voisine de l'hébétéude.

Quand Jean-Baptiste Gomin — Parisien de trente-huit ans, fils d'un tapissier de l'Ile Saint-Louis — vint prendre son service au Temple pour la première fois, Laurent l'accueillit et le conduisit au second étage; il

lui demanda s'il avait rencontré autrefois le prince.

— Je ne l'ai jamais vu, répondit Gomin.

— En ce cas, dit Laurent, il se passera du temps avant qu'il vous dise une parole.

De fait, au moment de l'entrée en fonction de Gomin, l'enfant ne parlait pas, ou du moins parlait très rarement. Un témoignage plutôt inattendu va nous le confirmer : celui d'un conventionnel, Harmand de la Meuse.

Le 19 décembre 1794, délégué par le Comité de Sûreté et accompagné de ses collègues Mathieu et Reverchon, Harmand se présente au Temple.

Quand il en sortira, ce sera en homme bien étonné, voire stupéfait. Laurent l'a conduit dans la chambre où demeure l'enfant. A l'entrée des conventionnels, ce dernier ne leur a prêté aucune attention; il est assis devant une petite table carrée et il s'amuse à construire des petits châteaux de cartes. Il continue à jouer.

Harmand remarque que le petit prisonnier est bien vêtu « d'un habit neuf à la matelot, d'un drap couleur ardoise ». Les conventionnels inspectent la chambre : ils la trouvent « propre et bien éclairée ». Le coucher et le linge paraissent « beaux et bons ».

Harmand s'approche de l'enfant. Sur le visage de celui-ci, aucune expression. Harmand, en quelques mots, lui dit sa tristesse d'avoir appris qu'il refuse de « prendre de l'exercice ». Il est autorisé, continue-t-il, « à lui procurer les moyens d'étendre ses promenades et à lui offrir les objets de distraction et de délassement qu'il pourrait désirer ».

Point de réponse : « Il me regardait fixement, sans changer de position, et il m'écoutait avec l'apparence de la plus grande attention, mais pas un mot de réponse ».

Harmand demande à l'enfant s'il désire « un cheval, un chien, des oiseaux, des joujoux de quelque espèce que ce soit, un ou plusieurs compagnons de son âge... Des bonbons, des gâteaux... » L'enfant persiste dans



son mutisme : « Pas un mot de réponse, pas même un signe ou un geste, quoiqu'il ait la tête tournée vers moi, et qu'il me regardait avec une fixité étonnante qui exprimait la plus grande indifférence ».

Au reste, l'enfant entend parfaitement. Comme Harmand demande s'il veut bien lui donner la main : « il me la présenta et je sentis, en prolongeant mon mouvement jusque sous l'aisselle, une tumeur au poignet et une au coude, comme des nodus; il paraît que ces tumeurs n'étaient pas douloureuses, car le prince ne le témoigna point.

« L'autre main, Monsieur ». Il la présenta aussi; il n'y avait rien. « Permettez, Monsieur, que je touche aussi vos jambes et vos genoux ». Il se leva. Je trouvais les mêmes grosseurs aux deux genoux, sous le jarret.

« Placé ainsi, le petit prince avait le maintien du rachitisme et d'un défaut de conformation; ses jambes et ses cuisses étaient longues et menues, les bras de même, le buste très court, la poitrine élevée, les jambes hautes et resserrées, la tête très belle dans tous ses détails, les cheveux longs et beaux, bien tenus, châtain clair : « Maintenant, Monsieur, ayez la complaisance de marcher ».

Comme à regret, l'enfant fait quelques pas, puis il revient s'asseoir. Harmand le priant de marcher encore : « Silence et refus. Il resta sur son siège, les coudes appuyés sur la table; ses traits ne changèrent pas un seul instant, pas la moindre émotion apparente, pas le moindre étonnement dans les yeux, comme si nous n'eussions pas été là, et comme si je n'eusse rien dit. »

Décontenancés, les conventionnels sortent de la chambre du petit prisonnier sans avoir obtenu de lui un seul mot.

« La première porte étant fermée, nous restâmes un quart d'heure dans l'antichambre, à nous interroger mutuellement sur ce que nous venions de voir et d'entendre, et à nous communiquer nos réflexions et

les observations que chacun de nous avait faites à cet égard, ainsi que sur le moral et sur le physique du jeune prince. »

De nouveau le silence s'appesantit sur le Temple et sur son prisonnier...

Trois mois plus tard, s'il faut en croire un voyageur étranger qui recueillit ses confidences, un commissaire de garde au Temple vit aussi l'enfant. Quelle ne fut pas sa surprise, au spectacle « de la grande taille du détenu et de ce qu'elle aurait pu être s'il se fût tenu debout... Deux ou trois fois, il remua les lèvres comme s'il voulait parler, mais l'articulation n'était que souffle où on ne pouvait rien distinguer ».

Le commissaire, très ému, concluait son récit : pour lui, ce malheureux enfant était « le plus pitoyable être humain que j'aie jamais vu ».

Un pitoyable être humain... Ce fut l'image tragique qu'emporta aussi le docteur Desault, praticien illustre, lorsqu'il vint, au mois de mai, visiter l'enfant prisonnier. Les gardiens Lasne — qui avait remplacé Laurent — et Gomin, alarmés, avaient signalé aux « autorités » que la santé du *filz Capet* allait s'aggravant et qu'il était indispensable de le faire soigner.

Le Comité désigna le Dr Desault, médecin-chef de l'Hôtel-Dieu. Desault confia à la comtesse d'Armaillé :

— J'ai trouvé un enfant idiot, mourant, victime de la misère la plus abjecte, de l'abandon le plus complet, un être abruti par les traitements les plus cruels et qu'il est impossible de rappeler à l'existence ! Je lui ai demandé s'il désirait respirer, voir un jardin, des oiseaux, des fleurs, posséder quelques joujoux ; j'ai fait ce que j'ai pu pour lui témoigner de l'intérêt, gagner sa confiance, le ranimer, le réchauffer ! Il m'a regardé tristement et a courbé la tête sans vouloir répondre...

Le médecin devait ordonner un régime de suralimentation et deux des quelques drogues dont disposait la médecine embryonnaire du temps. L'ordon-

nance portait que le malade absorberait chaque matin « trois tasses d'une décoction de soumités de houblon dans lesquelles on ajoutera une cuillerée de sirop antiscorbutique ».

Tous les jours, matin et soir, « on lui frotera les genoux et le poignet avec quatre gouttes de liniment suivant :

« Huile d'amandes douces..... Zi  
» Alkali volatil..... Ziiij »

Desault fit plusieurs visites au Temple. Mais il tomba soudainement malade. Il s'alita. Trois jours plus tard, le 1<sup>er</sup> juin 1795, il mourut. Aussitôt, le Comité de sûreté désigna, pour remplacer Desault, le docteur Pelletan, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Le 5 juin, Pelletan accomplit au Temple sa première visite; il laissa une courte ordonnance, très semblable à celle de Desault. Le 7 juin, le Dr Dumangin était adjoint à Pelletan.

Le 8 juin, à 11 heures, les deux médecins, sur un appel pressant de Lasne et Gomin, se rendent de nouveau au Temple. Ils se montrent frappés par l'affaiblissement de l'enfant. Ils avertissent le Comité que son état leur paraît « *très grave* ».

A 3 heures de l'après-midi, l'enfant fit signe à Lasne qu'un besoin le tourmentait. Lasne le prit dans ses bras; l'enfant jeta les siens autour du cou de Lasne; il poussa un profond soupir et sa tête retomba.

L'enfant du Temple avait cessé de vivre.

Cet enfant était-il Louis XVII?

La question est posée. Avant d'essayer d'y répondre, restons au Temple quelques heures encore, auprès du misérable petit cadavre.

C'est une bien étrange comédie qui se joue autour de la dépouille de « Louis Capet ». Le Comité a fait savoir à Gomin et à Lasne qu'il verrait « avec plaisir qu'aucun bruit, aucun propos ne s'échapperait dans le public sur la maladie dont il s'agit. C'est un avertisse-

ment pour recommander le *plus grand secret*, et c'est le cas de ne rien négliger pour éviter les *imprudences, même les plus légères* ».

Pourquoi ces précautions? Pourquoi, surtout, cette crainte si apparente? On peut à bon droit se demander ce que redoute le Comité. Est-ce la nature de la maladie qu'il veut cacher au public? Ou bien est-ce la personne même du malade?

En exécution de ces ordres, Gomin et Lasne vont jusqu'à faire chercher chez l'apothicaire les médicaments de l'enfant; ils se font apporter ses repas de la cuisine. Un porte-clefs, le citoyen Gourlet, ayant appris par hasard le décès, Lasne et Gomin décident aussitôt de le consigner sur place, à la tour. Ce n'est que le lendemain seulement que la vérité sera révélée au personnel du Temple. Au vrai, il apparaissait difficile de continuer la fable d'un enfant vivant, alors que les médecins, à la même heure, commençaient à pratiquer l'autopsie de cet enfant...

Pour effectuer cette opération macabre, Pelletan et Dumangin se sont adjoint leurs collègues Jeanroy et Lassus. Ils ont, comme on disait alors, « ouvert » le corps de l'enfant mort. Dans leur rapport, ils ont noté qu'au premier abord les avait frappés « une maigreur générale qui est celle du marasme »; le ventre, ajoutent-ils, est « extrêmement tendu » et « météorisé ». Après ces premières constatations, ils ont commencé l'autopsie proprement dite : « Au côté du genou droit, nous avons remarqué une tumeur sans changement de couleur à la peau; et une autre tumeur moins volumineuse sur l'os radius, près le poignet du côté gauche. La tumeur du genou contenait environ deux onces d'une matière grisâtre, puriforme et lymphatique, située entre le périoste et les muscles, celle du poignet renfermait une matière de même nature, mais plus épaisse.

« A l'ouverture du ventre, il s'est écoulé plus d'une pinte de sérosité purulente, jaunâtre et très fétide, les intestins étaient météorisés, pâles, adhérents les uns

aux autres, ainsi qu'aux parois de cette cavité; ils étaient parsemés d'une grande quantité de tubercules de diverses grosseurs et qui ont présenté à leur ouverture la même matière que celle contenue dans les dépôts extérieurs du genou et du poignet ».

Les mêmes « tubercules » seront observés sur la paroi externe de l'estomac et dans l'épaisseur du péritoine. Des tubercules encore « aux environs de la trachée-artère et de l'œsophage ».

Aucune trace de maladie sur le reste du corps. Pour constater l'état du cerveau, on scie la boîte crânienne. Le Dr Pelletan certifiera, plus tard, avoir « scié le crâne en travers, au niveau des orbites ». Il ajoutera qu'il y a là un moyen sûr d'identifier éventuellement le squelette de l'enfant : « *Certainement la calotte du crâne existera encore* ».

L'autopsie est achevée. Les médecins peuvent déterminer leurs conclusions : « Tous les désordres dont nous venons de donner les détails sont évidemment l'effet d'un vice scrofuleux existant depuis longtemps et auquel on doit attribuer la mort de l'enfant ».

Qu'est-ce que la scrofule? Ce n'est autre que le nom sous lequel on englobait autrefois toutes les affections ressortant aujourd'hui de la *tuberculose*. L'enfant du Temple a donc succombé à l'une des formes les plus graves de cette maladie : la tuberculose généralisée.

Le 10 juin 1795, à la fin de l'après-midi, la bière contenant le corps de l'enfant du Temple sera descendue au pied de la Tour. Portée jusqu'au cimetière par quatre hommes, qui se relaient deux à deux, escortée par la force armée — vingt-cinq hommes — accompagnée du commissaire de police Dusser, des deux gardiens du Temple Lasne et Gomin, du commissaire civil Guérin, de service au Temple, et de deux membres du Comité de la section, la misérable dépouille est conduite au cimetière Sainte-Marguerite, près de l'église du même nom. Dès l'arrivée du cor-

tège — vers neuf heures du soir — l'inhumation a lieu.

Il est nécessaire de s'arrêter ici, devant cette terre fraîchement remuée, et de méditer de nouveau la question posée tout à l'heure : le petit cadavre qu'on vient d'enterrer est-il celui du fils de Louis XVI?

Constatons, tout d'abord, que le bruit de l'évasion courut, en France et en Europe, avec une persistance qui ne laisse pas d'étonner. Certes, on peut souligner que l'imagination populaire, à toutes les époques de l'Histoire, s'est plue aux morts mystérieuses, aux survivances étranges. Chaque fois qu'un personnage important meurt loin de tout témoin, la légende s'empare très vite de cette mort que l'on baptise aussi rapidement « supposée ». Une disparition aussi précise, aussi connue, et dans les moindres détails, que celle de Napoléon à Sainte-Hélène, a donné lieu à controverse. Un livre vient même de paraître aux Etats-Unis soutenant, avec force arguments, la thèse de l'évasion de Napoléon, qui aurait été remplacé à Longwood par un substitué...

Il ne semble pas en être tout à fait de même pour Louis XVII. Le bruit que c'était un autre enfant qui était mort au Temple n'a cessé de s'affirmer dès 1795, et durant toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les historiens — et aussi les partisans — n'ont cessé de recueillir des témoignages, des traditions, voire de simples bruits, à cet égard. La grande majorité va dans un seul et même sens : celui de la substitution.

En 1796, Marie-Jeanne Aladame, veuve Simon — son mari était mort sur l'échafaud — entra à l'hospice des Incurables. Là, à une date indéterminée, elle se mit à raconter à tout venant que le fils de Louis XVI, « son petit Charles », n'était pas mort et qu'il avait été enlevé du Temple. On possède les témoignages, assez divergents, d'un certain nombre de ceux qui l'entendirent à ce sujet. Suivant l'un, elle racontait seulement « que le Dauphin avait été enlevé,

je ne sais trop si c'est dans un paquet de linge ou autrement ». Suivant une autre, elle disait « qu'elle avait contribué à le faire évader et qu'il fut enlevé dans un paquet de linge ». Elle ajoutait aussi « qu'on les a faits plus noirs qu'ils n'étaient; que, d'ailleurs, il fallait bien conserver leur place et que le Dauphin ne se plaignait pas de ceux qui avaient contribué à le faire sortir du Temple et à le sauver ».

Le Dr Bouchet, lui, attaché pendant sept ans aux Incurables, l'entendit affirmer « que le fils de Louis XVI n'était pas mort; que des royalistes zélés l'avaient fait sortir du Temple, lui substituant un enfant, mort peu après ».

Interrogée officiellement en 1816 et 1817, la veuve Simon fut formelle : « Elle a une entière conviction que le Prince n'est point mort dans la Tour du Temple, ainsi que la nouvelle en fut répandue dans le temps; cette conviction est si intime que rien ne saurait l'en dissuader. » Elle précisait « qu'à l'époque où elle cessa d'être la gardienne du Dauphin, c'est-à-dire cinq à six mois avant la nouvelle de sa mort (1), il était plein de force et n'avait aucun des symptômes de la maladie dont on dit qu'il était atteint; qu'elle ne doutait nullement qu'il ait été enlevé de la prison du Temple, parce qu'elle fut informée, dans le temps, par le cuisinier de la prison, et de ce fait et de la translation au Temple d'un autre enfant rachitique et contrefait, qu'elle avait elle-même vu sortir de l'Ecole de Médecine dans un panier qu'on avait chargé sur une voiture de linge sale ».

Le passage le plus extraordinaire dans ses déclarations était sans nul doute celui-ci : elle affirmait qu'elle avait « vu le jeune prince, il y a eu onze ans au mois de juillet dernier (2); qu'il est entré, ayant à ses côtés un nègre d'environ vingt ans, dans une salle des Incurables, où elle se trouvait avec dix-huit per-

(1) En fait un an et demi.

(2) Donc en juillet 1805.

sonnes de la maison; qu'il passa devant elle, ne la nomma point, mais la salua, en portant la main à son cœur et en lui faisant signe de garder le silence; qu'arrivé à son lit, sur lequel était un couvre-pieds bleu, il dit : « Je vois qu'on ne m'avait pas trompé. »

On pourra bien sûr parler de faiblesse d'esprit, chez une femme qui avait traversé tant d'événements et de si tragiques. Pourtant, la veuve Simon ne montra jamais le comportement d'une folle. On ne put jamais la faire revenir sur son affirmation répétée sans relâche : son petit Charles n'était pas mort au Temple, et même elle l'avait revu.

Il y a, dans les procès-verbaux de ses déclarations, quelques lignes qui peuvent donner à réfléchir. Ne dit-elle pas que c'est le cuisinier du Temple qui lui a confirmé l'évasion de Louis XVII? Ce qui est étrange, c'est que l'on découvrit chez Robespierre, après sa mort, un chiffon de papier portant quelques lignes de l'écriture de l'Incorruptible. Le feuillet n'est pas daté. Mais, d'après les documents qui le précèdent et le suivent, il doit se rapporter à mai 1794. C'était l'avis de G. Lenôtre. Voici ces lignes, textuelles :

« 1° Cuisinier à nommer. 2° Faire arrêter l'ancien. 3° Villers, ami de Saint-Just, à employer. 4° Charger le maire et l'agent municipal de l'exemption. 5° Nicolas instruira Villers. 6° Opium. 7° Un médecin. 8° Nomination des membres du Conseil. 9° Placer, les deux ou trois premiers jours, des nouveaux. 10° Procès-verbal *nous présents (sic)*.

Si on analyse ce document, on s'aperçoit qu'il ne peut guère avoir trait qu'à l'éventualité d'une évasion de l'enfant du Temple. En effet, le cuisinier Gagnié restait le seul de tous les serviteurs importants du Temple. Villers et Nicolas étaient entièrement dévoués à l'Incorruptible. La nomination de membres du Conseil où l'on placerait « les deux ou trois premiers jours des nouveaux » ne peut que s'appliquer au Conseil du Temple. L'opium devait servir à endor-



mir quelqu'un — peut-être le Dauphin. Un médecin surveillerait cette opération. Le fait que Robespierre voulait qu'on rédigeât le procès-verbal en sa présence démontre l'importance qu'il attachait à l'affaire.

Il est assez remarquable qu'étudiant les préparatifs d'enlèvement de l'enfant du Temple Robespierre ait pensé au cuisinier. C'était souligner l'importance que l'Incorruptible lui donnait. Indirectement, cette importance rend, lorsqu'on met en parallèle les deux textes, singulièrement plus frappantes les déclarations de la veuve Simon.

Elle est loin d'être la seule à avoir parlé d'évasion. Les historiens, patiemment, ont rassemblé les fils d'un étonnant écheveau.

C'est ainsi qu'on a recueilli une déclaration de Barras, prononcée en 1803, à Bruxelles, devant la marquise de Broglio-Solari, qui en fit l'objet d'une déposition à Londres en 1840. On sait que Barras avait fait nommer Bonaparte à l'Armée d'Italie et qu'il n'en avait pas moins été exilé.

— Je vivrai pour voir pendre ce scélérat de Corse, s'écriait l'ex-Directeur, à cause de son ingratitude envers moi, qu'il a exilé ici pour l'avoir fait ce qu'il est; mais il ne réussira pas dans ses projets ambitieux, car le fils de Louis XVI existe.

Si l'on accepte ces dires, Barras n'aurait donc pas reconnu Louis XVII dans l'enfant dont il fit ouvrir la cellule au 9 Thermidor.

Un autre personnage se trouvait à même de « savoir » : le conventionnel Goupilleau de Fontenay, qui se rendit à plusieurs reprises au Temple pour y constater la présence du *fils Capet*. Grâce à une déclaration de l'un de ses descendants, M. Bernard Colrat, recueillie par M. Louis Hastier, il nous a été révélé tout dernièrement que la grand-mère de M. Colrat (celle-ci avait connu le conventionnel) répétait fréquemment :

— Je sais que l'enfant qui est mort au Temple le

8 juin 1795 n'était pas le Dauphin, et je sais aussi que tous les prétendants sont des imposteurs.

On peut à juste titre penser que les quatre médecins désignés pour faire l'autopsie de l'enfant du Temple auront pu concevoir quelque idée de son identité, d'autant plus que certains d'entre eux avaient autrefois rencontré le Dauphin. Ce qui attire l'attention, ce sont les réserves dans la rédaction du procès-verbal d'autopsie. Les médecins, après avoir demandé à Gomin et à Lasne si l'enfant « est bien le fils de Louis Capet et si c'est celui qu'on leur a donné à garder », écrivent dans leur procès-verbal avoir autopsié un enfant « que les commissaires nous ont dit être le fils de défunt Louis Capet »; ils ajoutent que deux d'entre eux ont reconnu l'enfant pour celui auquel ils donnaient des soins depuis quelques jours. Certains historiens ont vu là une simple réserve professionnelle. Disons qu'une telle réserve, aussi appuyée, nous semble être la preuve d'une grande prudence.

Les médecins avaient-ils reconnu l'enfant? S'il faut en croire les aveux qu'ils livrèrent à leurs proches, il n'en fut rien. Pelletan aurait déclaré à l'un de ses amis, le Dr Jal :

— Il est des circonstances où il est sage de se taire. J'ai très bien reconnu que l'enfant qui nous a été présenté n'était pas le Dauphin...

Le propre fils de Dumangin avouait :

— Cet enfant n'était pas le Dauphin, mais un substitué quelconque.

Enfin, lorsque je préparais un ouvrage sur cet irritant problème de Louis XVII, je reçus, en 1946, un précieux témoignage : celui du colonel Jeanroy, ancien chef de section au service historique de l'Armée et arrière-neveu du docteur Jeanroy. Cette déclaration, écrite d'après un manuscrit original du docteur Jeanroy, constate que Louis XVII portait « trois marques que connaissait bien le docteur pour avoir soigné le Dauphin dans ses premières années : c'étaient des

marques de vaccination, une cicatrice à la lèvre supérieure(1)... et une tache de couleur rosée affectant vaguement la forme d'une colombe ».

Voici le passage capital :

« *Le cadavre de l'enfant mort au Temple ne portait aucune de ces marques* ».

Ce qui dut ancrer plus tard le Dr Pelletan dans ses doutes sur l'identité du petit cadavre qu'il avait autopsié, c'est que, profitant d'un moment d'inattention de ses collègues, il avait fait main basse sur le cœur de l'enfant : il fallait bien prévoir l'avenir ! Dès les premiers temps de la Restauration, ce praticien précautionneux fit offrir la « précieuse relique » à Louis XVIII — qui refusa. Même accueil de la part de Madame Royale devenue la duchesse d'Angoulême et, par la suite, des autres princes auxquels Pelletan, non découragé, ne cessera de s'adresser...

Le municipal Damont connut la même mésaventure. Il croyait bien avoir assisté aux derniers instants de Louis XVII et avait gardé précieusement, dans une feuille de journal du temps, une mèche de cheveux coupée sur la tête du cadavre et que le Dr Pelletan lui avait remise au moment de l'autopsie.

En juillet 1817, Damont, après avoir fait exécuter un « magnifique coffret de maroquin rouge », y plaça la boucle de cheveux et se rendit aux Tuileries dans le dessein d'offrir le tout à Madame Royale. Las ! celle-ci refusa de recevoir l'ex-municipal devenu pâtisier. Ce fut le duc de Gramont, capitaine des gardes du corps, qui accueillit le visiteur. Il voulut bien jeter les yeux sur la mèche :

— On vous a trompé, ce ne sont point là les cheveux de Monseigneur le Dauphin!...

Damont, interloqué, se permit d'observer qu'il les

(1) La veuve Simon signalait également cette cicatrice provenant de la morsure d'un lapin.

avait « vu lui-même couper sur la tête du petit roi ». Alors le duc de Gramont lança :

— Le Dauphin était d'un blond clair. J'ai eu l'occasion de le bien connaître à Versailles.

Le pauvre pâtissier dut renfermer les cheveux dans leur journal, le journal dans sa boîte et, tristement, s'en retourner chez lui...

Si l'ensemble de ces témoignages, de ces déclarations, de ces traditions semblent assez impressionnants, ils ne sauraient, à eux seuls, qu'être l'indication d'une tendance favorable à l'évasion de Louis XVII. L'historien qui chercherait là une preuve indiscutable ne saurait trouver dans cet ensemble rien de définitif.

L'esprit, certes, admet difficilement que le bambin vif, joyeux, « en bonne santé », de janvier 1794 soit devenu, lorsque Barras, six mois plus tard, fera ouvrir sa cellule, un misérable déchet, hébété, rongé par une tuberculose généralisée, et dont la grande taille frappera tous les témoins. Cette constatation seule pourrait former une conviction. Non une certitude.

Pour amener cette certitude, pour résoudre l'énigme, il faudrait pouvoir recommencer l'autopsie. Pelletan, Lassus, Jeanroy, Dumangin se sont bien gardés de se préoccuper dans leur rapport de l'âge du petit autopsié. Il existe pourtant certains éléments déterminants à cet égard : l'examen des dents, du développement de certains os peut conduire à des conclusions très précises :

Refaire l'autopsie? Hélas, gémira-t-on, c'est impossible.

Erreur. Les examens « oubliés » par les médecins du Temple ont pu être refaits dans des conditions telles qu'on peut bien dire qu'elles ont — en partie — résolu l'énigme du Temple.

Nous avons vu conduire au cimetière Sainte-Marguerite le petit cercueil contenant la dépouille de

celui qui, officiellement, venait d'être déclaré le fils de Louis Capet.

Rendons-nous de nouveau au même cimetière, actuellement rue Saint-Bernard, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement. C'était un enclos de médiocre grandeur, adossé à l'église Sainte-Marguerite alors transformée en école pour « les élèves du Salpêtré ». Lieu paisible, verdoyant, avec de vieux arbres qui poussaient le long des murs. Dans un angle, une « mesure » à toit de tuiles; c'est là qu'habitaient le fossoyeur Bétrancourt et sa femme. Vingt ans plus tard, celle-ci racontait l'inhumation de l'enfant du Temple :

— On l'enterra à la brune : il ne faisait pas encore tout à fait nuit, il y avait très peu de monde; je pus facilement m'approcher; je vis le cercueil comme je vous vois. On le mit dans la fosse commune qui était la fosse de tout le monde, les petits comme les grands, les pauvres comme les riches. Tous y allaient, parce que, soi-disant, *tout le monde* étaient égaux...

Dans la fosse commune? L'indication est bien vague, presque négative. Le lecteur a compris que c'est à la recherche des restes de l'enfant du Temple que je le convie. Or, comment retrouver un cadavre, voire des ossements, *dans une fosse commune?*

La question n'est pas aussi simple...

Dès le début de la Restauration, Louis XVIII ordonna de rechercher les tombes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Le 21 janvier 1815, les restes retrouvés étaient solennellement transportés à Saint-Denis.

Ce qui apparaît un peu bizarre, c'est que Louis XVII semblait parfaitement oublié. A ce point que, le 9 janvier 1816, Chateaubriand, à la Chambre, crut pouvoir trouver dans cet oubli le motif de l'une de ces interpellations lyriques dont il avait le secret :

— Où est-il le compagnon des adversités, le frère de l'Orpheline du Temple? Où pourrais-je lui adresser cette interrogation terrible et trop connue : « Capet, dors-tu? Lève-toi! » Il se lève, Messieurs, dans toute sa gloire céleste, et il vous demande un tombeau!

Sur-le-champ, le ministre de la police Decazes va sortir de son apathie et prescrire au comte Anglès, préfet de police, « de continuer avec activité les fouilles nécessaires pour retrouver les restes » de Louis XVII. Malheureusement, il est difficile de « continuer » ces recherches, pour la raison très simple qu'elles n'ont point encore été commencées...

Ce sont deux commissaires de police qu'Anglès va charger de déterminer le lieu de l'inhumation de l'enfant du Temple : Petit, commissaire du quartier de l'Hôtel de Ville, et Simon, commissaire du quartier du Temple.

Durant cinq jours, les 10, 11, 12, 13 et 14 mars 1816, les policiers informent; ils enquêtent, ils interrogent. On doit le dire : leur rapport, remis le 15 mars, est un modèle de clarté et de compétence. Simon et Petit ont retrouvé successivement et interrogé l'ex-commissaire de police de la section du Temple, Dusser, Voisin, ex-conducteur des convois funèbres, Bureau, suisse-concierge du cimetière, l'abbé Dubois, curé de Sainte-Marguerite, la veuve du fossoyeur Bétrancourt et enfin Decouflet, bedeau de la paroisse des Quinze-Vingts, ami de feu Bétrancourt. De tous ces personnages, ils ont recueilli des dépositions dûment signées et paraphées et — c'est là l'essentiel — ils croient pouvoir en déduire l'emplacement probable de « la tombe de Sa Majesté le roi Louis XVII ».

Ce n'est pas sans peine que les deux commissaires sont parvenus à leur conclusion. En ces périodes-charnières de l'Histoire, les contemporains se muent facilement en girouettes politiques. On brûle aisément ce que l'on a adoré. On saisit avec empressement l'occasion de faire sa cour au régime nouveau. On brode, on s'attribue un rôle peu en rapport avec celui que réellement on a joué. C'est ainsi que l'ancien commissaire Dusser assure que, le soir de l'enterrement, il n'a pas craint de prendre sur lui « que le corps de ce royal enfant serait inhumé dans une fosse particulière et non dans la fosse commune ». Il en

profite pour ajouter qu'il a gardé le plus doux souvenir de « cette seule occasion qu'il trouva d'exprimer les sentiments qu'il avait conservés pour l'auguste famille des Bourbons ». A l'en croire, il a failli payer cette audace magnifique de sa vie; il avait été sauvé *in extremis* par le député Louis (du Bas-Rhin) qui avait pris sa défense devant le Comité de Sûreté générale et lui avait évité le passage devant le Tribunal révolutionnaire dont on le menaçait.

Belles affirmations! Malheureusement, le Tribunal révolutionnaire se trouvait dissous depuis dix jours au moment de la mort de l'enfant du Temple. Quant à Louis (du Bas-Rhin), il ne faisait plus partie du Comité depuis bientôt huit mois!

D'ailleurs, quand les commissaires Simon et Petit pressent Dusser d'indiquer l'endroit précis où il a fait creuser la tombe, il se dérobe et avoue qu'« il lui serait absolument impossible après un si long temps de se rappeler de quel côté était située la fosse ».

Il faut bien se déclarer d'accord avec Simon et Petit quand, dans leur rapport, ils considèrent comme stupéfiant ce manque de mémoire!

Même jeu avec Voisin, « ancien cordonnier et ex-conducteur des convois funèbres des quartiers du Temple et de Popincourt ». Il prétend avoir creusé *de ses mains* une fosse particulière. Relevons, comme Simon et Petit, l'inattendu de cette déclaration : il est assez singulier de voir un conducteur de convois se muer tout à coup en fossoyeur. Mais Voisin, plus prolix que Dusser, n'hésite pas à fournir des « précisions ». Il désigne, « en revenant vers l'église, à environ trois toises de la croix, une étendue de terrain d'à peu près douze pieds sur dix et affirme que « la fosse renfermant le corps du jeune Roi a été creusée par lui dans ladite étendue de terrain ».

Doit-on tenir cette information pour sérieuse? Hélas! non.

Le 30 juin suivant, Voisin indiquera de nouveau l'emplacement de la fosse qu'il prétend avoir creu-

sée : il précisera cette fois qu'elle était « située à huit pieds environ de distance du bâtiment de l'école qui est construit à l'encoignure de ce cimetière »... Ce qui est fort ennuyeux pour le récit de Voisin, c'est que cet emplacement si minutieusement désigné se trouve à une distance de près de vingt-cinq mètres de la position approximative indiquée au mois de mars.

Du reste, pendant que Voisin déposait — sur place — devant les policiers Simon et Petit, le vieux concierge du cimetière, le sieur Bureau, avait surgi et crié tout en colère « qu'il n'y avait alors aucune fosse particulière et qu'il était même expressément défendu d'en ouvrir une à cette époque ».

Les deux vieillards se sont mis à se disputer, « avec beaucoup de chaleur », dit le rapport des commissaires :

— J'ai creusé une fosse à part, répétait Voisin.

— Ce n'est pas vrai, criait l'autre, tu ne l'as pas fait, et quand même tu l'aurais voulu, tu n'aurais pas pu!

On imagine facilement la perplexité de Simon et Petit. Une indication de Bureau fut tout à coup relevée par eux avec un intérêt neuf. Bureau leur conseillait de rendre visite à l'abbé Dubois, curé de Sainte-Marguerite, qui, disait-il, pourrait fournir aux enquêteurs des renseignements « *sur un endroit particulier du cimetière où avait été déposé le corps de Louis XVII après avoir été retiré de la fosse commune* ».

L'abbé Dubois, interrogé, ne nia point posséder ces renseignements; il « *laissa entrevoir* » que le corps du jeune Prince avait été retiré de la fosse commune par un fossoyeur dévoué à la cause royale, Bétrancourt, dit Valentin. Le curé n'ignorait rien de ce lieu d'inhumation; il en avait entretenu déjà « le Roi, madame la duchesse d'Angoulême et madame la marquise de Tourzel ». Il ne voulait rien dire de plus, attendant « *des ordres supérieurs pour faire de ces données l'usage qui sera jugé convenable* ».

On le pense bien, les commissaires se gardèrent



d'insister. Ils se dirigèrent tout uniment vers la maison où habitait la veuve du fossoyeur Bétrancourt.

Celle-ci ne fit aucune difficulté pour reconnaître que son mari lui avait souvent raconté dans quelles conditions, ne pouvant se résoudre à laisser le corps de Louis XVII « ainsi confondu dans la foule des morts », il avait pratiqué « une fosse séparée près de la porte de la communion, le long du mur de l'église et perpendiculairement au-dit mur, que la fosse s'étendait tant à l'extérieur que sous le mur et dans l'épaisseur, de manière à pouvoir y tenir à peu près la moitié de la bière ». D'ailleurs, ajoutait-elle, Bétrancourt avait montré l'endroit à un de ses amis nommé Decouflet, fabricant de bas et bedeau aux Quinze-Vingts.

D'évidence, l'enquête prenait enfin un tour nouveau, un tour qu'on pouvait espérer favorable. Simon et Petit se sentaient tout heureux. D'un pas pressé, ils se rendirent rue de Charenton et arrivèrent bientôt aux Quinze-Vingts. Ils demandèrent à voir le bedeau de l'église. Dans l'instant, celui-ci se présenta à eux : c'était Decouflet. Il confirma en tous points les dires de la veuve Bétrancourt. Un jour du mois de mars 1802, il s'était trouvé seul avec son ami Bétrancourt dans le cimetière Sainte-Marguerite; le fossoyeur l'avait pris par le bras et l'avait conduit près du mur de l'église, « sous le pilier de la porte de la chapelle de communion, à gauche en entrant par le cimetière ». S'emparant de sa pelle, Bétrancourt s'était mis à creuser « à environ un pied et demi à deux pieds de profondeur le long du mur de l'église ».

Decouflet avait pu considérer, gravée dans une des pierres du mur de fondation, « une croix d'à peu près deux pouces de longueur sur autant de large ». Bétrancourt, alors, lui avait confié « qu'en dessous se trouvait le corps de feu Louis XVII, qui avait été apporté du Temple dans la grande fosse commune, ouverte alors dans ledit cimetière, qu'il l'avait retiré, lui

seul, la même nuit ou la nuit suivante, autant que lui déclarant peut se le rappeler, qu'il avait creusé ladite fosse particulière au lieu qu'il nous indique, moitié dans l'épaisseur du mur et l'autre moitié dans le cimetière, que ladite fosse pouvait avoir de cinq à six pieds de profondeur ». Ainsi s'achevait cette enquête difficile, ardue. Simon et Petit, parvenus à ce point, cherchèrent à conclure.

On leur avait indiqué trois emplacements possibles pour l'inhumation de l'enfant du Temple (1). On pouvait sans risque d'erreur éliminer les dires trop clairement intéressés de Dussèr. Tout est invraisemblable dans ce « témoignage. » De même, les contradictions des voisins nous paraissent aussi suspectes qu'à Simon et Petit. D'ailleurs, ses déclarations n'ont-elles pas été formellement démenties par Bureau?

Reste la version Bétrancourt. Simon et Petit découvraient là un terrain plus solide. Seule, cette version leur semblait digne de retenir l'attention. Seul, Bétrancourt, qui logeait dans le cimetière, se trouvait à même d'opérer le transfert du corps de l'enfant. Seul, l'emplacement donné par la veuve Bétrancourt et confirmé par Decouflet était précis.

La conclusion des commissaires fut formulée sans hésitation dans leur rapport : ils déclareraient considérer « *comme plus que probable que la fosse [particulière] a été faite par Bétrancourt* ».

Le rapport de Simon et Petit devait dormir dans les tiroirs de la Préfecture... Jamais les fouilles ne fu-

(1) J'ai volontairement passé sous silence la déposition d'un sieur Charpentier qui déclara avoir été mandé trois jours après l'inhumation de l'enfant du Temple, au cimetière Sainte-Marguerite, pour y chercher une bière et la transporter au cimetière de Clamart. Charpentier était convaincu qu'il s'agissait du cercueil de Louis XVII, mais il donnait comme dimensions de la bière quatre pieds et demi de longueur et huit à dix pouces de largeur — soit 20 à 25 centimètres... Il semble impossible d'admettre cette explication. Dans une bière aussi étroite, on aurait pu introduire tout au plus, comme l'a signalé M. Paul Sainte-Claire Deville, « le corps d'un enfant de huit à dix mois ».

rent entreprises au cimetière Sainte-Marguerite. « M. Dubois, écrivit son vicaire, l'abbé Reynaud, est mort dans le regret de n'avoir pu être témoin de l'exhumation du jeune Roi... »

Le gouvernement de la Restauration, semble-t-il, ne tenait nullement à attirer l'attention sur le malheureux enfant du Temple. Le cardinal de la Fare, intime de la duchesse d'Angoulême, ne confia-t-il pas au général d'Andigné — qui le rapporta dans ses *Mémoires* — « que Madame la Dauphine était persuadée que son frère n'était pas mort au Temple » ?

Pourtant, en 1817, un an après l'enquête de Simon et Petit, d'autres renseignements avaient été obtenus sur l'inhumation de l'enfant du Temple. Un historien, M. Simien-Despreaux, réunissant des matériaux pour un livre sur Louis XVII, les avait recueillis et transmis au baron Pasquier, garde des Sceaux, ministre et secrétaire d'Etat au département de la Justice, et précisément chargé par le Roi, en mars 1817, de « constater les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la mort de Sa Majesté Louis XVII ».

Du 3 au 18 août 1817, Simien-Despreaux adressa cinq lettres à Pasquier, donnant l'essentiel de ses investigations, et dont nous devons la publication — comme celle des rapports de Simon et Petit — à Paul Sainte-Claire Deville, auteur d'un magistral ouvrage (1). Simien-Despreaux rappelle que Pelletan a scié le crâne au moment de l'autopsie et que cette section constitue un sûr moyen d'identification. Il indique ensuite que les médecins chargés de l'examen *post mortem* ont reconnu l'existence de deux tumeurs, l'une au côté interne du genou droit, l'autre contre le radius gauche, près du poignet. Certainement, conclut l'enquêteur officieux, les tumeurs ont dû provoquer des corrosions encore visibles sur les os voisins.

(1) P. Sainte-Claire Deville, *A la recherche de Louis XVII* (Flammarion).

Quant au lieu de l'inhumation, l'historien refait consciencieusement l'enquête de Simon et Petit. Il parvient à une conclusion *absolument identique* : Louis XVII a certainement été enterré à l'endroit indiqué par Bétrancourt à sa femme, et confirmé par Decouflet.

Simien-Despreaux se sentait si assuré que les « augustes restes royaux » reposaient bien à cet endroit précis que, devant le silence et l'inaction du gouvernement, il en vint, dans un beau mouvement, à offrir de faire procéder, sous sa responsabilité personnelle, à des fouilles immédiates. La lettre, qui se trouve aux Archives Nationales, porte, au travers de la feuille, de la main du ministre Pasquier, cette annotation rageuse : « *Lui écrire de vouloir bien se tenir, très urgent* ». Le pauvre historien ne comprit pas. Mais il se « tint ». Il mourut désespéré que l'on n'eût point écouté ses conseils...

Trente ans passèrent — trois règnes : ceux de Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe. Le squelette de l'enfant du Temple reposait en paix. Cependant, on avait beaucoup parlé de Louis XVII depuis trente ans. Un roman populaire, *le Cimetière de la Madeleine*, paru peu de temps après la mort du « petit Capet », avait connu un prodigieux succès et accru dans le public la possibilité d'une substitution et de l'évasion du fils de Louis XVI. Par la suite, on avait vu apparaître — en 1798 — un adolescent à la jolie tournure, au fin visage encadré de cheveux blond châtain, au nez aquilin. Il s'appelait Jean-Marie Hervagault et affirmait être Louis XVII évadé du Temple...

Quoiqu'il eût été « reconnu » par l'ancien évêque de Viviers, Mgr Lafont de Savines, et qu'il racontait avoir été déclaré roi de France à Lisbonne par « les ambassadeurs de neuf princes souverains » et fiancé sur-le-champ à la fille du roi du Portugal, la police mit fin aux activités du « jeune prince ». Il mourut à Bicêtre le 8 mai 1812.

En 1815, un nouveau prétendant avait surgi. Il avait écrit de Saint-Malo à Louis XVIII une lettre qui n'avait malheureusement pas convaincu ce dernier :

« Votre Majesté! vous ferai savoir que le Dauphin, fils de Louis XVI, est détenu à Saint-Malo, demande à Votre Majesté de le faire parvenir jusqu'à près de vous... Ainsi rendu près de Votre Majesté, vous verrez si je vous en impose... » Cette charmante missive était signée *Dauphin Bourbon*.

Il s'agissait là d'un certain Mathurin Bruneau, fils d'un sabotier. Condamné à cinq ans de prison, plus deux années de réclusion, il mourut à la prison du Mont-Saint-Michel avant l'expiration de sa peine...

Avant 1846, deux prétendants plus sérieux se firent connaître. L'un se présentait comme le baron Ethelbert-Louis-Hector-Alfred de Richemont, alias duc de Normandie, alias Louis XVII. Il est vrai qu'il portait, selon l'occasion, sept ou huit autres noms. Sans que cette origine ait été entièrement démontrée, il semble bien s'être appelé Claude Perrin et avoir été le fils d'un boucher de Lagnieu.

Son concurrent, arrivé d'Allemagne à Paris en 1833, demeure connu sous le nom de Charles-Guillaume Naundorff. Indiscutablement, il fit plus de bruit à lui seul que tous les autres réunis. C'est en 1811 que l'on découvre sa trace à Berlin. Il est alors ouvrier horloger. Un peu plus tard, il se marie, s'installe à son compte, devient père de famille. Compromis dans une obscure affaire de fausse monnaie, il affirme, pour éviter un châtement corporel, qu'il est fils de prince. Il n'en est pas moins condamné à plusieurs années de prison, non pas tant qu'il ait été reconnu coupable, mais à cause, dit le jugement, de ses « mensonges évidents sur son origine ». A sa sortie de prison, il se réfugie avec les siens à Crossen, en Prusse. Un fonctionnaire, le Dr Pezold, s'intéresse à lui. C'est à Pezold que, pour la première fois, Naundorff confie son « secret » : il n'est autre que Louis XVII, évadé du Temple!

Après la mort de Pezold, Naundorff se décide à se rendre en France pour réclamer ses « droits ». Il accomplit le voyage à pied, arrive épuisé, sans argent et mourant de faim. Il se fait connaître à un correspondant du Dr Pezold, un juge de Cahors, Albouys. Celui-ci, émerveillé d'avoir retrouvé son roi, accourt... et le reconnaît. Le plus étonnant de l'histoire, c'est qu'il n'est pas le seul. Confronté avec d'anciens serviteurs de la famille royale, plusieurs d'entre eux — et des plus sérieux — reconnaissent formellement Naundorff comme Louis XVII. Par exemple : Mme de Rambaud, ancienne berceuse du duc de Normandie, M. de Joly, ancien ministre de Louis XVI, M. de Saint-Hilaire, ancien huissier à Versailles, le marquis de la Feuillade, ancien page de Louis XVI, etc. Des Montmorency, des La Rochefoucauld s'avouent impressionnés. Et ce prétendant, quoiqu'il baragouine un jargon franco-allemand, semble avoir préoccupé beaucoup la duchesse d'Angoulême qui écrit à l'un de ses familiers : « Il me tourmente plus que les autres. »

Tant et si bien que Louis-Philippe s'émeut. Naundorff est expulsé de France en 1836. Il se réfugie en Angleterre, puis en Hollande. Cet homme peu ordinaire ne se contente pas de jurer qu'il est le fils de Louis XVI. Il s'occupe de théologie et invente un explosif que la Hollande n'hésite pas à acheter pour une somme considérable. Il meurt directeur de l'atelier de pyrotechnie de Delft, en 1845. Les Pays-Bas lui font des funérailles officielles. En 1914, l'armée néerlandaise utilisait toujours la « bombe Bourbon » mise au point par Naundorff...

Un an après la mort de Naundorff — dont les journaux avaient longuement parlé, rappelant l'attention une fois de plus sur la « question Louis XVII » — l'abbé Haumet, nouveau curé de Sainte-Marguerite, éprouva le désir très soudain, un jour de novembre 1846, d'établir un hangar dans le cimetière attenant à son église. Et il choisit comme emplacement

— tout à fait par hasard, bien sûr — le lieu exact indiqué jadis par Decouflet, c'est-à-dire près « du pilier de la porte de la chapelle de communion, à gauche en entrant par le cimetière »!

Les travaux commencèrent. A peine eut-on creusé le sol, à une profondeur d'un mètre environ, que la pioche des ouvriers rencontra un corps dur. On écarta la terre; on aperçut un cercueil en plomb de cinq pieds de long. L'abbé Haumet le fit retirer de la fosse et transporter au presbytère; le Dr Milcent, président de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul de la paroisse, venait justement d'y arriver — par l'effet d'un nouveau hasard, « aussi heureux que singulier ».

Les assistants furent frappés par une fleur de lys grossièrement gravée — comme avec la pointe d'un couteau — dans le plomb de l'une des faces du cercueil. On souleva le couvercle. Sur le fond reposait le squelette d'un jeune garçon. Les regards de l'abbé et du médecin se portèrent ensemble sur le crâne : *la calotte crânienne avait été détachée par un trait de scie*, comme l'avait indiqué Pelletan.

Le Dr Milcent avait longuement étudié la question Louis XVII : nouveau et excellent « hasard ». Il se souvenait du récit de Harmand de la Meuse; il se rappelait les tumeurs que le conventionnel avait signalées au genou et au poignet. Il connaissait également le rapport d'autopsie où l'existence des mêmes tumeurs avait été mentionnée. Il se pencha sur les ossements qui gisaient devant lui : à l'endroit où avaient dû croître les tumeurs constatées, il découvrit une *carie* des os.

Dans le rapport qu'il rédigea, il souligna que « les caractères de conformation vicieuse qui sont si nettement mentionnés dans le rapport de M. Harmand, ces kystes ou tumeurs remplis d'une matière blanche lymphatique, en un mot tuberculeuse, trouvés par les médecins, s'accompagnent bien souvent d'altérations des os eux-mêmes, *altérations que nous avons trouvées sur le petit squelette en question* ».

Le Dr Milcent ne méconnaissait nullement la gravité des conclusions qu'il formulait. Néanmoins, il ne lui était pas possible de douter un instant : ce squelette était celui de l'enfant mort au Temple. Il rappelait la déclaration de Pelletan dans laquelle celui-ci avait décrit « la manière dont le crâne fut scié » et où il était dit : « L'on doit retrouver la calotte du crâne remise en place ». Le Dr Milcent précisait : « C'est en effet ce que j'ai constaté ».

Sûr de l'identité des ossements, le Dr Milcent allait se pencher maintenant sur un problème au moins aussi important, celui de l'âge de l'enfant au moment de sa mort. Il reconnut vite qu'il était impossible d'admettre que ce squelette fût celui d'un enfant de dix ans : il ne pouvait avoir appartenu qu'à un jeune garçon de seize à dix-huit ans.

Pour plus de sûreté — et peut-être effrayé lui-même par les conséquences de sa constatation — Milcent fit appel à deux confrères. Le premier, le Dr Tessier, confirma purement et simplement l'opinion de Milcent. Le second, le Dr Récamier, estima, lui, que l'âge pouvait être de douze ans au moins et de seize ans au plus — en tout cas supérieur à celui de dix ans et deux mois qu'aurait eu Louis XVII le 8 juin 1795.

L'abbé Haumet, en ayant l'idée de faire construire un hangar près de son église, avait démontré la substitution de Louis XVII!

Le 5 juin 1894, on exhuma de nouveau le squelette. Depuis 1846, on discutait sur la valeur des conclusions du Dr Milcent et de ses collègues. Cette fois, l'examen fut fait par des personnalités médicales d'une valeur incontestable : le Dr Félix de Backer, directeur de la *Revue d'Antiseptie*, le Dr Bilhaut, chirurgien des enfants de l'*Hôpital international*, le Dr G. Magitot, membre de l'Académie de Médecine et ancien président de la Société d'Anthropologie, le Dr L. Manouvrier, secrétaire général adjoint de la Société d'Anthropologie.



Quelles conclusions formula-t-on, cette fois? Les nouveaux experts furent formels : le sujet avait atteint quatorze ans et pouvait avoir dépassé cet âge; deux des experts penchaient pour un âge de dix-huit à vingt ans. Le sujet était affligé d'une scoliose; un retard dans le développement du thorax s'était manifesté ainsi qu'un « léger degré de *genu valgum* à gauche ».

La taille du sujet devait être évaluée par un chiffre intermédiaire entre 1 m 53 et 1 m 63; le docteur Manouvrier écrivait à ce sujet : « En raison de la faible complexion du sujet (reconnue par la faiblesse des dimensions de la cage thoracique) et de la minceur relative des os, on peut supposer qu'il était de ceux dont les membres sont longs par rapport à la taille. De sorte que celle-ci pourrait s'abaisser jusqu'à un minimum de 1 m 53, la probabilité étant pour un chiffre intermédiaire entre 1 m 53 et 1 m 63 ».

La taille moyenne d'un enfant de dix ans et deux mois s'établit, d'après la statistique dressée par Bertillon, aux environs de 1 m 30.

Enfin, les experts ont conclu que les ossements provenaient d'un *seul et même squelette*, ainsi que le prouvent l'*unité de teinte* et le *degré d'ossification*; si l'on cherche à évaluer la taille par la mensuration des humérus, des fémurs ou des tibias, on obtient des résultats *concordants*.

Alors?

On conçoit mal qu'une controverse ait pu s'ouvrir en présence de données aussi précises, aussi révélatrices.

Tout concorde. La veuve Bétrancourt et le bedeau Decouflet indiquent en 1816 un endroit parfaitement localisé pour l'inhumation de l'enfant du Temple. Une double enquête, poursuivie d'une part par les commissaires Simon et Petit, de l'autre par l'historien Simien-Despreaux, aboutit à des conclusions identiques : l'enfant du Temple repose bien à l'endroit indiqué par la veuve et le bedeau.

En 1846, on creuse là, justement. On découvre un

cercueil marqué d'une fleur de lys. Ce cercueil renferme le corps d'un jeune garçon, *dont le crâne est scié*. Comment est-il possible de douter que ce soit là l'enfant mort au Temple le 8 juin 1795?

Pour nier cette évidence, il faudrait admettre, pour reprendre une expression de Lenôtre, « une diabolique combinaison de hasards ». Quant à nous, nous ne l'admettrons pas et nous dirons que, sans doute possible, l'enfant découvert à Sainte-Marguerite est celui qui mourut au Temple, le 8 juin 1795.

Par voie de conséquence, cet enfant n'était pas Louis XVII.

De ce point de vue, bien des obscurités s'éclairent. On comprend l'incarcération solitaire, dans cette affreuse cellule obscure où nul ne pénétrait. Il s'agissait de créer *les conditions nécessaires à la substitution*.

L'enfant que trouve Barras à son arrivée au Temple n'est plus le Dauphin. On l'a enlevé, entre le départ des Simon et le 9 Thermidor.

Qu'est-il devenu?

Ici, l'énigme demeure. Est-il mort obscurément, peu de temps après son évasion (1)? S'est-il perdu dans le vaste monde, en fuyant délibérément les titres et les honneurs qui avaient conduit ses parents à l'échafaud? Faut-il le chercher au contraire parmi ceux qui affirmèrent : « Je suis Louis XVII »? De tous ceux-là, seul Naundorff garde encore des partisans passionnés, en même temps que d'acharnés détracteurs.

Peut-être un jour certaines archives s'ouvriront-elles... Peut-être retrouvera-t-on la trace de cet enfant qui souffrit injustement parce que son père avait été roi et qui s'enfonça dans les brumes du passé, laissant son destin mystérieux poser aux hommes le problème le plus irritant de l'Histoire.

(1) Signalons l'hypothèse de M. Louis Hastier qui suppose que Louis XVII est mort *avant* le départ des Simon et qu'on a installé un substitué à sa place, de façon à garder à la Convention un gage aux yeux de l'étranger

## ÉTAIT-CE LE TSAR ALEXANDRE I<sup>er</sup> ?

*En Sibérie, un pauvre ermite reçoit évêques et grands-ducs : « Je suis Kousmitch », affirme-t-il. « Vous êtes notre ancien tsar », lui répond-on.*

L'automne de 1836. Sur la Russie, un linceul pourpre de branches qui se dénudent et des feuilles qui meurent. Enveloppant la province de Perm, le calme immense des plaines à l'horizon barré seulement par les contreforts de l'Oural...

Dans les environs de Kraznoufimsk, devant sa forge, un maréchal-ferrant frappait sur son enclume. Le pas d'un cheval lui fit lever la tête. Un homme de soixante ans environ approchait, chevauchant une très belle monture. Le maréchal-ferrant admira d'abord le cheval, comme il était normal. Après quoi, il reconnut que le cavalier était un étranger. Une aubaine!

L'étranger s'arrêta devant la forge : pouvait-on ferrer son cheval? Sur-le-champ, le maréchal se mit au travail. En silence, le voyageur le regardait faire. Le maréchal, avec une curiosité compréhensible, engagea vite la conversation : D'où venait donc le voyageur? Où allait-il? Quel était son nom?

A tout, l'homme répondait évasivement. Il était vêtu comme un paysan. Pourtant, avec cet accoutrement, juraient « ses manières de grand seigneur, sa prestance, son mutisme dédaigneux ». Vite, le maréchal s'en étonna.

Dans le village, le bruit de l'arrivée d'un étranger s'était vite répandu. On réagissait dans la province de Perm comme dans tous les pays où la plupart des gens ne savaient pas lire. Les voyageurs restaient le meilleur moyen de s'informer, de savoir « les nouvelles ». Ce jour-là, devant la forge, on entourait le cavalier avec une sympathie avide. Mais les villageois, comme le maréchal-ferrant, trouvèrent bizarre l'attitude de l'étranger. Pourquoi avait-il l'allure d'un seigneur et des vêtements de paysan? Peut-être était-ce un condamné évadé? En Russie, on a toujours respecté et redouté la police... Quelques villageois, empressés à transformer leurs soupçons en certitudes, se concertèrent : cet inconnu était certainement dangereux. Il fallait le conduire à la police!

Malgré ses protestations, l'inconnu fut donc emmené à la ville. Les policiers l'interrogèrent. L'étranger refusa absolument de livrer le moindre renseignement sur son compte. Il se contenta de dire, plus dédaigneux que jamais, qu'il était un « vagabond », qu'il ne se souvenait pas de son origine et que son nom était Fedor Kousmitch. Perplexité des policiers. Les grands airs du personnage leur en imposaient. Si l'inconnu était réellement un grand seigneur, pouvait-on le traiter comme un simple vagabond? Tout cela ne pouvait-il pas nuire un jour à l'avancement de pauvres fonctionnaires?

Doucement, presque avec respect, on pressa l'homme d'avouer la vérité, de livrer son identité — ceci afin d'éviter les redoutables conséquences de la loi sur le vagabondage...

Cette fois, « Fedor Kousmitch » ne daigna pas même ouvrir la bouche. Les policiers ne pouvaient plus différer l'application de la loi : l'inconnu fut

condamné à recevoir vingt coups de fouet. Après quoi, il serait déporté en Sibérie.

Les récits du temps nous ont familiarisés avec l'image de ces colonnes de forçats ou de déportés s'enfonçant lentement vers la Sibérie. Le 26 mars 1837, la 43<sup>e</sup> équipe de déportés arriva à la destination qui lui avait été assignée : le bailliage de Bogoïalensk, du gouvernement de Tomsk. Parmi ces hommes harassés, se trouvait Fedor Kousmitch...

Plusieurs années passèrent. Le vagabond Fedor Kousmitch n'avait pas quitté la Sibérie : comment l'aurait-il pu ?

Durant cinq ans, il avait travaillé à la même distillerie, puis on l'avait envoyé dans une mine d'or.

A mesure que le temps passait, ce vieillard à la longue barbe blanche, aux cheveux de même couleur tombant en boucles sur ses épaules, acquérait un prestige singulier. De sa personne entière, émanait un air de grande noblesse physique et morale. Bien plus : une impression de sainteté. On le respectait. On l'admirait. Peu à peu, il se retrouva libre : nul n'eût pensé à contraindre ce saint homme à travailler, comme un déporté vulgaire.

Un riche paysan, Jean Latischeff, lui fit construire une petite maison. Kousmitch y alla vivre tel un ermite, passant de longues heures en prières. Tous le considéraient comme un saint. Mais nul ne s'avisait de lui parler de son origine, de sa véritable identité. Il recevait chez lui les enfants du village de Krasno-retchensk, leur enseignant l'alphabet, l'Écriture sainte, l'histoire, la géographie...

Au fil des mois et des années, la renommée du vieillard s'étendit. De partout, on venait le voir, implorer sa bénédiction. Parfois, des étrangers faisaient un long détour pour visiter celui qu'on appelait le Staretz, c'est-à-dire le saint homme. Un témoin a raconté ceci : « Sa Grandeur l'Evêque d'Irkoutsk, Athanase, exprima un jour le désir de faire la connaissance du Staretz. Latis-

cheff fit atteler un cheval à un petit véhicule à deux roues, qu'il envoya après (*sic*) le Staretz. Avant que celui-ci eût le temps de s'approcher du perron de la maison, Sa Grandeur se hâta d'aller à sa rencontre. Le Staretz, le voyant, se prosterna devant lui : l'évêque, à son tour, se prosterna devant le Staretz, tous les deux touchant la terre de leur front; ensuite, après une accolade, ils se baisèrent mutuellement les mains. Sa Grandeur, cédant le pas au Staretz, le pria d'entrer le premier, le Staretz protestait, enfin l'évêque le prit par la main et l'introduisit dans la chambre où, bras dessus bras dessous, comme deux frères, ils arpentaient la pièce de long en large, causant entre eux en un idiome inconnu et riant parfois gravement. Nous étions tous dans un profond ébahissement, ne pouvant nous rendre compte de la vraie personnalité du Staretz Fedor Kousmitch, si familier avec un des plus hauts dignitaires de l'Eglise et causant avec lui en une langue étrangère ».

Indiscutablement, cet homme qui avait été condamné comme « vagabond » avait jadis vécu au milieu des puissants de ce monde. A quel titre? De quelle manière? L'un de ceux qui le connurent le mieux, J. Tschistiakoff, a fourni à cet égard un précieux témoignage : « Le Staretz parlait couramment plusieurs langues étrangères, connaissait à fond tous les événements politiques et les sphères dirigeantes de son époque. Quand il exposait les faits militaires de la guerre de l'année 1812, son regard était flamboyant; il développait, avec une précision remarquable, le récit des événements de son temps; il paraissait les revivre. Entre autres, il racontait l'entrée triomphale d'Alexandre I<sup>er</sup> à Paris, l'enthousiasme sans exemple de la population, étalant des étoffes de soie sous les sabots de son cheval, et les femmes jetant des fleurs et des bouquets sur son passage. Il précisait même les places occupées à ce moment-là par les personnes de l'entourage de l'empereur, que le comte Metternich par exemple, était à sa droite et à cheval, et qu'il mettait un gros coussin sur sa selle... »

Ces propos peu ordinaires dans la bouche d'un « vagabond » ont été confirmés par un autre témoin, un habitant de Tomsk, Jean Zaïkoff : « Dans les années 50 et 60, vivait à Tomsk un certain M. Léon Savostine, conseiller au Tribunal. Il était en relations suivies avec le Staretz et venait souvent s'entretenir avec lui, accompagné par moi. Le Staretz était un peu sourd d'une oreille, baissait légèrement la tête en écoutant son interlocuteur; il avait l'habitude, en causant, d'arpenter la chambre, en tenant les doigts de sa main droite passés sous la ceinture, à la façon des militaires, ou bien il se tenait tout droit, le dos tourné à la fenêtre. En entrant dans sa cellule, après l'avoir salué à distance, nous prenions nos places en silence. C'était le Staretz qui posait des questions et Savostine qui donnait la réplique... Le Staretz débitait d'un ton péremptoire, comme des sentences, ses réflexions; parfois, on parlait en langues étrangères. On s'entretenait des réformes qui s'opéraient à cette époque, du service militaire qui s'annonçait obligatoire et général, de l'émancipation des serfs; on causait du passé, de la guerre de 1812, particulièrement. Le Staretz faisait parfois montre de son érudition et de sa connaissance approfondie des affaires de l'Etat; on ne pouvait pas ne pas reconnaître en lui un des principaux dirigeants des affaires de l'Etat, à son époque. Plus tard, les problèmes qu'il discutait en présence de Savostine furent résolus par le gouvernement, en majeure partie suivant ses prédictions (1). »

Certes, on comprend aisément l'étonnement que devait susciter l'ermite, dans ce village perdu de Sibérie... La curiosité du maréchal-ferrant cherchant à savoir qui pouvait être cet étranger, des milliers de gens maintenant la partageaient — et avec combien plus de passion!

Un jour, un ancien soldat, revenant de l'armée,

(1) Tous ces témoignages ont été rassemblés et publiés par le prince Vladimir Bariatinsky : *Le Mystère d'Alexandre I<sup>er</sup>* (Payot).

aperçut Fedor Kousmitch. Il poussa un cri de stupéfaction, courut vers lui. Comme un homme qui reçoit une soudaine illumination, il clamait qu'il reconnaissait le Staretz :

— C'est notre tsar ! C'est notre père Alexandre Pavlovitch !

Yeux écarquillés, bouche ouverte, il se figea devant le vieillard, raidi dans un salut militaire. Mais Fedor hochait la tête d'un air mécontent :

— Tais-toi, murmura-t-il. Je ne suis qu'un vagabond. Si on te voit, on te jettera en prison, et moi je serai forcé de m'en aller d'ici. Ne dis plus à personne que je suis le tsar.

Le soldat se le tint pour dit. Il s'éloigna sans ouvrir la bouche. Une fois de plus, Kousmitch venait de s'abriter sous son habituelle et commode explication : « *Je ne suis qu'un vagabond* ». Mais pouvait-il se faire que ce soldat naïf eût raison ?

Aussi stupéfiante que cette question apparaisse, on va voir qu'elle peut légitimement se poser...

Dans l'Histoire de Russie, si riche en pages fantastiques, si abondante en personnages hors série, la figure du tsar Alexandre I<sup>er</sup> prend un relief tout particulier. N'est-ce pas lui qui, à l'issue d'un long et terrible combat, a finalement vaincu Napoléon ?

Le Corse avait plié devant l'autocrate russe. La guerre de 1812 avait anéanti la Grande Armée, chassée dans la neige par l'incendie de Moscou. Après Waterloo, l'Europe savait qu'elle n'entendrait plus jamais parler du prisonnier de Sainte-Hélène.

Le 15 décembre 1815, le tsar Alexandre I<sup>er</sup> regagna sa capitale de Saint-Pétersbourg. Cette gloire qui l'entourait, ce bonheur sans mélange qui l'avait accompagné à Paris et à Vienne, on s'étonna de n'en point découvrir la trace sur son visage.

Alexandre n'avait que trente-sept ans. Tant de mois d'une vie intense, tissée de fièvres et d'alarmes ! Main-



tenant, l'inaction. Partout, dans les capitales, la transition était ressentie durement par ceux qui venaient de vivre l'Histoire. Metternich avouait regretter les nuits d'insomnie auxquelles, si souvent, les plans de Bonaparte l'avaient réduit.

En son palais de Saint-Pétersbourg, Alexandre s'ennuyait. On le vit alors parcourir à bride abattue son immense empire, si longtemps négligé. Le Tsar semblait ne plus tenir en place. Comment le suivre — de Saint-Pétersbourg à Moscou, de Riazan à Toula, d'Orel à Kursk, de Tchernikow à Kiev, de Varsovie à Smolensk, de Witebsk à Novgorod? « La Russie est gouvernée du fond d'une chaise de poste », disait le prince Wiazanski.

Au vrai, le Tsar semblait rongé par une idée fixe. Souvent, on le voyait assis, le regard perdu vers un horizon mal défini. Quelle tristesse, dans ce regard! Et malheur à celui qui eût osé troubler ces pensées moroses! Certaines fois — c'est un de ses médecins qui l'a remarqué — il « demeurait agenouillé si longtemps, pour ses prières du matin et du soir, que de larges callosités se formèrent sur la face antérieure de ses jambes ».

Chaque année, le même jour, Alexandre paraissait littéralement harcelé par un souvenir terrifiant : le 23 mars. L'anniversaire de la mort de son père, Paul I<sup>er</sup>.

Nuit affreuse. Paul I<sup>er</sup>, despote haï, dont les folies soulevaient la colère de toute la Russie, avait été assassiné par les officiers de sa propre garde. Ce fut une vraie boucherie : les conjurés, presque tous ivres, avaient martelé sous leurs bottes la tête et le corps du tsar détesté.

Dans ce meurtre, quel avait été le rôle personnel d'Alexandre, alors tsarévitch? Les conjurés lui avaient demandé son appui. Alexandre avait accepté que l'on *détrônât* son père. Mais il avait précisé qu'il n'accepterait rien d'autre pour Paul I<sup>er</sup> qu'un exil dans une retraite agréable... On le lui avait promis.

Quand, leur besogne accomplie, les conjurés pénétrèrent chez lui et lui racontèrent tout, Alexandre manifesta une douleur violente.

— On me traitera de parricide! On m'avait promis de ne pas attenter à sa vie! Ah! je suis le plus malheureux des hommes!

Le comte Pahlen, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, avait rétorqué, simplement :

— Ne faites pas l'enfant!

Ce désespoir apparemment sincère n'avait pas empêché le nouveau Tsar de combler les meurtriers d'argent et d'honneurs...

Cependant qu'il se battait contre Napoléon, Alexandre avait oublié aisément le 23 mars. Après 1815, dans l'inaction, la mémoire de cette nuit horrible lui revint avec une dangereuse acuité. Le remords s'infiltrait en lui, toujours plus aigu. Il devenait une obsession, une idée fixe.

Un psychiatre moderne porterait sur le cas d'Alexandre le diagnostic même qu'a formulé Maurice Paléologue : « *mélancolie anxieuse et dépressive, compliquée d'obsession mystique et funèbre* ».

Le 16 novembre 1825, venant de Sébastopol et de la Crimée, Alexandre arriva à Taganrog, l'une de ses résidences, située sur la mer d'Azov.

Là s'élevait une forteresse, édifiée par Pierre le Grand à l'extrémité nord de la mer d'Azov. Cette mer, naguère, on l'appelait « Mer putride ». Certes, la région n'offrait guère de quoi séduire le voyageur : un pays « inculte et marécageux », où soufflaient les « vents terribles de l'Oural et de la Sibérie ».

Pourquoi Alexandre avait-il choisi ce lieu reculé pour venir s'y reposer? Sa santé était mauvaise. A son arrivée à Taganrog, il tremblait de fièvre. On remarqua sa mine terreuse, son extrême lassitude, les frissons prolongés dont il était saisi à chaque instant. Il dut se coucher. Son épouse, l'impératrice Elisabeth, accourut à son chevet qu'elle ne quitta plus. Les mé-

decins du Tsar, appelés sur-le-champ, les Drs Wyllie et Tarassow, diagnostiquèrent la malaria.

On ignorait encore en ce temps le remède spécifique de la malaria : la quinine. Tous les soins furent inutiles. Au soir du 22 novembre, le mal empira. A plusieurs reprises, Alexandre perdit connaissance.

Le 26 novembre, les médecins avertirent la Tsarine qu'il fallait abandonner tout espoir.

Elisabeth s'approcha d'Alexandre :

— J'ai une grâce à vous demander. Puisque vous refusez tous les remèdes que vos médecins vous offrent, j'espère que vous accepterez celui que je vais, moi, vous proposer.

— Quel remède ?

— Le Saint-Sacrement.

Alexandre comprit. Il répondit :

— Je vous remercie. Ordonnez. Je suis prêt.

Le lendemain à l'aube, le mourant recevait la communion des mains de l'archiprêtre de Taganrog, le P. Fedotow.

Le 1<sup>er</sup> décembre, à 10 heures 50 du matin, Alexandre I<sup>er</sup> rendait l'âme.

Ce décès — aussi subit — surprit la Russie entière. Presque aussitôt, un bruit inquiétant courut l'immense empire : Alexandre I<sup>er</sup> aurait simulé sa maladie, son agonie, de façon à pouvoir disparaître définitivement, de manière à pouvoir expier dans la prière et la retraite le péché qu'il se reprochait avec tant de douleur. Déjà, certains affirmaient que le corps d'un inconnu, soldat de la garde ou cosaque, avait été déposé dans la bière impériale.

Le mystère de la survie d'Alexandre avait pris son essor... Maurice Paléologue a pu écrire que le problème ici soulevé était « l'un des plus obscurs et des plus troublants qui se soit jamais posé devant les historiens ».

Car — selon un grand nombre d'écrivains — le bruit populaire était fondé : Alexandre I<sup>er</sup> ne serait pas mort à Taganrog. Sa maladie, son agonie, son dé-

cès? Autant d'épisodes d'une identique mise en scène. Il ne s'agissait, pour le Tsar, que de réussir la supercherie qui lui permettrait de se consacrer tout entier à la prière et à l'expiation...

Nous possédons ici une certitude : depuis fort longtemps, Alexandre rêvait d'abandonner le pouvoir, de rentrer dans la vie privée. En 1812, à Vilno, il disait à Mlle Tyzenhaus : « Le trône n'est pas ma vocation et si je pouvais changer honorablement ma condition, je le ferais volontiers. » En 1815, à Kiev, en présence de Michailovski Danilevski : « Si quelqu'un a l'honneur d'être à la tête d'une nation comme la nôtre, il doit rester à sa place aussi longtemps que ses forces physiques le lui permettent ou, pour le dire en un mot, aussi longtemps qu'il peut monter à cheval; passé ce terme, il faut qu'il se retire. Je me porte bien à présent, mais dans dix ou quinze ans, lorsque j'en aurai cinquante, alors... » En 1819, il déclare au grand-duc Constantin : « Je veux abdiquer, je suis fatigué; je n'ai plus la force de porter le fardeau du gouvernement; je te préviens pour que tu aies le temps de penser à ce qu'il te faudra faire à cette occasion. »

En cette même année 1819, il revient sur ce sujet avec le grand-duc Nicolas et sa femme : « Comme je me réjouirai quand je vous verrai passer et que moi, dans la foule, je vous crierai hourra, en remuant mon bonnet dans les airs! » Six ans plus tard, le prince d'Orange, son beau-frère, reçoit de lui cette confidence : « J'ai décidé d'abdiquer et de vivre en particulier. »

Récemment, M. Constantin de Grünwald, à qui l'on doit une remarquable biographie d'Alexandre I<sup>er</sup>, a tiré de l'obscurité un nouveau témoignage. Ce document capital est un extrait des *Mémoires* du prince Guillaume de Prusse, beau-frère de Nicolas et futur empereur d'Allemagne. Le prince relate une longue conversation qu'il eut avec Alexandre, à Gatchina, le 13 ou le 14 novembre 1823. Le Tsar lui expose en détail le projet qu'il médite :

« Constantin ne va pas régner, dit-il, il a renoncé à la couronne, dans le cas où je devrais m'en aller avant d'avoir atteint ma cinquantième année, ainsi que dans le cas où j'abdiquerais, car j'abandonnerai le trône lorsque j'aurai cinquante ans. Ne vous étonnez pas, je sens mes forces diminuer, ce qui n'est pas fait pour surprendre, à mon âge et dans ma situation. Je me connais trop bien pour ne pas me dire que, dans deux ans, je n'aurai plus les forces physiques et morales pour gouverner mon immense empire. Un empereur de Russie, incapable de faire en vingt-quatre heures plus de trois cents verstes, de passer les troupes en revue, de parler affaires avec les autorités, de satisfaire les besoins habituels de la société, n'est plus bon à diriger la Russie. Mon plan est complètement établi... Mon frère Nicolas est un homme raisonnable et compréhensif, tout à fait indiqué pour conduire dans la bonne voie le destin de la Russie et la politique européenne. Je serai le premier à lui prêter serment après mon abdication; s'il me demande conseil, je le lui donnerai volontiers; mais je vivrai dans une solitude complète... »

Alexandre ajouta, parlant de son successeur Nicolas :

« Le jour de son couronnement je me trouverai dans la foule, massée au bas du grand escalier d'honneur du Kremlin, et je serai le premier à lui crier hurra ».

Ce passage des *Mémoires* du prince Guillaume s'achève par ces mots : « C'est ainsi que je fus informé d'un événement *qui devrait avoir lieu deux ans plus tard* ».

Donc point de doute : la pensée d'Alexandre a été constante; son projet n'a jamais varié. Il quitterait le trône avant d'avoir atteint cinquante ans. Quand, en novembre 1825, il arrive à Taganrog, il entre précisément *dans sa cinquantième année*...

Que savons-nous des derniers moments du Tsar? Si l'on confronte les documents, on découvre de singu-

lières obscurités. Car ils existent, ces documents, et même curieusement abondants. Le Dr Wyllie a tenu son journal; son adjoint Tarassov a pris des notes; le prince Volkonsky a consigné ses impressions; l'impératrice Elisabeth a écrit des lettres et une ébauche de *Mémoires*. Enfin, on possède les témoignages d'un Dr Dobbert et d'un valet de chambre. L'ennui, c'est que tous ces récits sont parfaitement contradictoires! Par exemple, le 28 novembre, Tarassov observe : « L'Empereur a passé une nuit plus tranquille. La température a baissé. » Mais Wyllie note : « Le souverain a passé une nuit inquiète et va de plus en plus mal. »

Le lendemain, le journal de Wyllie contient cette information ; « Le mal a empiré. » Mais la Tsarine écrit : « Aujourd'hui un mieux très net s'est déclaré... Wyllie lui-même nous a dit aujourd'hui que l'état de santé de notre cher malade était tout à fait satisfaisant. »

Peut-on ajouter foi à des textes dont la véracité paraît peu démontrée?

Autre document : le procès-verbal d'autopsie. Conservé aux archives de l'Empire, il porte les signatures de dix médecins tous présents à Taganrog le jour de l'événement. Mais on ne sait plus que penser quand on apprend que le Dr Tarassov a affirmé, dans ses *Mémoires*, n'avoir pas signé le procès-verbal. Son nom, pourtant, y figure. Il ne peut s'agir que d'un faux.

Quant au procès-verbal lui-même, il apparaît très peu concluant. Dès les premières atteintes du mal qui devait emporter Alexandre, on diagnostiqua une crise de paludisme; le symptôme le plus évident du paludisme est une hypertrophie de la rate, dont on devrait découvrir la trace au procès-verbal d'autopsie. Il n'en est rien. En revanche, l'examen de l'encéphale permettrait d'y déceler des lésions provoquées par la syphilis, maladie dont Alexandre n'a jamais été atteint. Enfin, le Tsar avait souffert en 1824 d'un érysipèle à la jambe gauche; selon le procès-verbal, le ca-

davre porte les traces de plaies anciennes à la *jambe droite*. Comment ne pas conclure avec Constantin de Grünwald : « Toutes ces constatations nous placent devant des énigmes troublantes qui n'ont jamais pu être résolues. »

Conformément au rite orthodoxe, la dépouille mortelle du Tsar fut exposée pendant plusieurs jours, le visage découvert. Le peuple qui défilait dans l'église de Taganrog se montra stupéfait. On n'entendait que des exclamations d'étonnement :

— Eh quoi!... C'est lui!... Comme il a changé!... On ne le reconnaît pas!

Deux médecins français ont laissé à cet égard un témoignage catégorique. Lorsqu'ils virent l'Empereur étendu dans son cercueil, ils s'étonnèrent : ils ne s'expliquaient pas la profonde altération de sa physionomie, la décomposition si avancée, malgré une température aussi basse...

Nicolas I<sup>er</sup> régnait sur toutes les Russies. De tous les coins de l'Empire, une sourde rumeur s'élevait, persistante : le tsar Alexandre était en vie. Il reviendrait, pour effacer les injustices, récompenser les bons et châtier les mauvais.

On conçoit, de là, que le terrain se trouvât en quelque sorte « préparé », quand apparut Fedor Kousmitch.

Lui se refusait toujours à livrer son identité. Mais autour du Staretz, on répétait avec émerveillement : « C'est le tsar Alexandre! »

Que de circonstances propres à fortifier cette croyance! Les plus hauts personnages venaient visiter le saint homme; outre l'évêque d'Irkoutsk, ceux de Tomsk et du Kamtchatka. Détail plus surprenant encore, deux membres de la famille impériale entreprirent le lointain voyage pour s'entretenir avec Fedor : le fils aîné d'Alexandre II, Nicolas-Alexandrovitch, et le grand-duc Alexis-Alexandrovitch.

Nicolas demeura deux heures avec Kousmitch.

Lorsqu'il quitta l'ermite, il lui baisa la main. Fedor dit alors à Khromov et à sa fille :

— Dans quelle situation les grands-pères m'ont connu! Dans quelle situation les pères m'ont connu! Et voici en quel état me connaissent les petits-enfants!

A la veille de sa mort, en janvier 1864, la femme de Khromov — propriétaire de sa maison — lui demanda de lui révéler au moins « le nom de son ange » (c'est-à-dire celui de son saint), afin qu'on pût prier pour le repos de son âme.

— Seul Dieu le sait, répondit l'ermite.

Signalons encore, comme élément supplémentaire d'information, le pèlerinage accompli sur la tombe de l'ascète par le futur Nicolas II, alors qu'il revenait par la Sibérie de son voyage au Japon, en 1891.

La question que se pose l'historien se révèle double : est-il possible qu'Alexandre ait vécu de longues années après la date de sa « mort officielle »? Si l'on répond par l'affirmative, peut-on admettre que Fedor Kousmitch et Alexandre n'aient été qu'une seule et même personne?

Si l'on se réfère à la volumineuse bibliographie relative à la fin mystérieuse du tsar Alexandre, on s'aperçoit vite que la majorité des historiens s'avoue favorable à la survie.

Parmi ceux qui persistent à croire à la mort à Taganrog s'inscrit au premier rang le grand-duc Nicolas-Mikhaïlovitch. Au terme de sa biographie d'Alexandre I<sup>er</sup>, le prince-historien s'élève avec force contre la « légende » : « Aucune personne qui aura attentivement étudié le caractère d'Alexandre I<sup>er</sup> ne pourra y avoir découvert la moindre indication d'un penchant pour des métamorphoses de ce genre et, moins encore, la force de volonté nécessaire pour accepter, sous des formes aussi extraordinaires, une vie d'humiliation et de misère au seuil de la vieillesse. »

En outre, cette substitution eût nécessité un nom-



bre considérable de complices et, en particulier, l'appui de la tsarine Elisabeth : « Or, de son incapacité à feindre, fut fait en partie le malheur de la vie de celle-ci. Est-il possible d'admettre, d'autre part, que tous ces complices aient pu être trouvés sur place et que tous ceux qui aimèrent l'Empereur ou dépendirent de lui se soient prêtés à cette combinaison inouïe? » L'opinion du grand-duc Nicolas-Mikhaïlovitch est formulée avec force : « Après avoir examiné à la lumière de la sobre raison la question sous tous ses aspects, nous sommes arrivés à la conclusion que cette légende n'est pas seulement invraisemblable par elle-même, mais qu'il n'existe pas un seul argument sérieux qu'on puisse avancer pour sa défense ».

Le grand-duc exprimait aussi une conviction sans nuance quant à Fedor Kousmitch : « Il suffit de se souvenir que, du témoignage du pèlerin lui-même, Kousmitch fut puni par les verges pour vagabondage... Est-il possible d'admettre que l'empereur Alexandre ait pu volontairement accepter de subir publiquement pareil supplice? L'imagination la plus folle ne va pas jusque-là. »

Ce qui est assez piquant — et ôte quelque portée à cette prise de position si nettement affirmée — c'est que, durant de longues années, le même grand-duc avait admis que Fedor Kousmitch était bien Alexandre... Soudainement, il s'était rétracté. Maurice Paléologue, qui fut ambassadeur en Russie, disait :

— Les cordiales relations que j'entretenais avec le grand-duc nous ont amenés plusieurs fois à parler de Fedor Kousmitch; j'ai eu chaque fois l'impression que sa parole d'habitude si tranchante et même audacieuse n'était pas libre.

Et Constantin de Grünwald précise : « Nous savons pertinemment aujourd'hui que le grand-duc Nicolas-Mikhaïlovitch a agi contrairement à ses convictions en adoptant, dans ses ouvrages, la thèse officielle de la mort de son grand-oncle. En conversation intime avec le grand-duc Dimitri et avec d'autres amis, il a avoué

(tout comme l'a fait le meilleur historien de l'époque, le général Schilder) qu'il s'était conformé, en l'occurrence, aux ordres directs du Tsar régnant ».

Ce qui est frappant, c'est que la plupart des membres de la famille impériale russe semblent admettre l'identité d'Alexandre et de Fedor Kousmitch...

La thèse de la survie comporte néanmoins d'incontestables points faibles. Il paraît assez étonnant que le Tsar ait abandonné de propos délibéré sa femme, rongée par la tuberculose et qu'il savait condamnée; elle mourra quelques mois plus tard. Il paraît plus surprenant encore qu'Alexandre, méditant un tel projet, n'ait pas mis en ordre les affaires de la succession au trône qui, après sa mort, amèneront dans le gouvernement de l'Empire des troubles graves.

Les défenseurs de la survie ne se montrent pas déconcertés par ces objections. Ils rappellent la volonté constamment exprimée par Alexandre d'abandonner le trône avant l'âge de cinquante ans. Ils soulignent les contradictions existant entre les récits des témoins de Taganrog, la fraude évidente dans la rédaction du procès-verbal. Ils attirent l'attention sur une lettre écrite le 7 décembre 1825 par le prince Volkonsky :

« Il m'est indispensable, disait le prince, de savoir si le service funèbre doit être effectué ici au départ du corps, ou s'il aura lieu à Saint-Pétersbourg; j'ose exprimer l'avis qu'il serait plus convenable d'y procéder ici, car, bien que le corps soit embaumé, le visage est tout noirci par l'air humide d'ici, et même *les traits du défunt sont complètement changés* ».

Et Fedor Kousmitch?

Maurice Paléologue a émis à son sujet une hypothèse intéressante : il s'agirait d'un fils naturel de Paul I<sup>er</sup> : cette parenté expliquerait sa ressemblance avec Alexandre et les hommages qu'il reçut de tant de hauts personnages.

M. Constantin de Grünwald ne croit pas possible d'admettre cette explication. Pour lui, ce fils de

Paul I<sup>er</sup> est mort en 1784 aux Indes occidentales, à bord du navire britannique *Vanguard*; son décès est attesté par des documents authentiques des archives de la Marine russe.

Que faut-il croire? Qui faut-il croire? Certes, la substitution de Taganrog est loin de paraître impossible. Psychologiquement, elle serait même probable. Faute de documents certains, on doit aussi, pour l'identité de Fedor Kousmitch, balancer entre ces deux mots : *possible* ou *probable*...

« Les documents nous manquent, mais nous voulons croire à la légende », disaient, il y a quelques années, les grands-ducs André et Gabriel. Léon Tolstoï s'exprimait pareillement : « Même en admettant l'impossibilité de prouver historiquement l'identité d'Alexandre et de Fedor Kousmitch, la légende garde toute sa beauté et toute sa vérité intérieure. »

Un mot encore.

En 1866, Alexandre III s'émut des bruits qui couraient en Russie quant à la survie de son prédécesseur. Il ordonna qu'on ouvrît la tombe d'Alexandre I<sup>er</sup>. Le cercueil était vide...

## GASPARD HAUSER, L'ORPHELIN DE L'EUROPE

*« Je suis venu, calme orphelin  
Riche de mes seuls yeux tranquilles  
Vers les hommes des grandes villes... »*

*(Paul Verlaine — Gaspard Hauser)*

L'étrange aventure dont on va lire le récit est double : d'une part, elle tient du conte de fées; de l'autre, du mélodrame.

D'abord le conte de fées.

Sous le Consulat, à une heure de Périgueux, se cachait au creux d'un val, sur les bords de l'Isle, une petite gentilhommière appelée pompeusement dans le pays : le château de Trélissac. Oh! il n'y fallait point chercher de luxe, ni même de domesticité. Les deux vieilles demoiselles qui y demeuraient suffisaient seules aux soins du ménage. Au vrai, il s'agissait de deux anciennes religieuses chassées de leur couvent par la Révolution. Deux saintes filles, bien un peu effarouchées par la vie : ce qu'elles appelaient « le monde ». Près d'elles, vivait une petite fille — jolie, intelligente, fine — qui grandissait dans une paix ouatée, ne sortant de cette demeure retirée que pour se rendre à

l'église. Les ex-religieuses étaient pauvres. Quand elle eut onze ans, Stéphanie — c'était son nom — aida au ménage.

Qui était-elle, cette Stéphanie? Elle-même l'avait presque oublié. Tout cela était si loin. De vagues souvenirs émergeaient parfois dans sa mémoire. Elle interrogeait alors les religieuses; elle savait qu'elle était fille du comte Claude de Beauharnais, qu'elle était née en 1789, « alors que la tourmente s'abattait sur l'infortuné royaume de France », comme disaient les vieilles demoiselles. Stéphanie savait aussi que son père avait émigré et qu'on n'en avait plus de nouvelles. Sa mère, restée en France, était morte peu après. Elle-même, trop petite pour se rendre compte de rien, avait été recueillie par une amie irlandaise, la comtesse Laura Bath. Celle-ci aimait tendrement l'enfant blonde, aux grands yeux bleus. Elle souhaitait de la garder auprès d'elle, de l'élever. Hélas, la guerre avait éclaté; on instruisait le procès de Louis XVI. En France, les étrangers se voyaient de plus en plus menacés. Laura Bath dut retourner en Irlande. Auparavant, elle confia Stéphanie — qui avait quatre ans — à une ancienne religieuse de l'abbaye de Saint-Cyr, Mlle de Trélissac, qui fuyait la Terreur et partait précisément pour le château de sa famille, en Périgord. Une sœur converse l'accompagnait.

C'est ainsi que Stéphanie avait grandi à Trélissac. Point exactement dans la joie. Les deux religieuses ne riaient guère. Par économie, on s'était confiné dans trois pièces du rez-de-chaussée. La chère était maigre. On priait beaucoup. De temps à autre, la comtesse Bath envoyait un peu d'argent. On ne fréquentait point le voisinage : Mlle de Trélissac ne souhaitait qu'une chose, se faire oublier. Les nouvelles du monde extérieur franchissaient rarement les murs du château. Parfois, on murmurait les noms des « monstres » qui se succédaient au pouvoir : le monstre Ro-

bespierre, le monstre Barras. Depuis peu, c'était un monstre corse, un certain Bonaparte. Stéphanie savait qu'il ne valait pas mieux que les autres.

Maintenant, Stéphanie avait quatorze ans. Un peu maigre, mais avec le plus joli visage, des yeux très éveillés, un nez charmant. Elle ne pensait point trop à l'avenir qui l'attendait. Mlle de Trélissac disait que peut-être un jour les couvents rouvriraient. Stéphanie alors y trouverait un asile...

Un jour, dans la cour du château, pénètre un cavalier. Un homme à Trélissac! Stéphanie n'en croit pas ses yeux. C'est un citoyen venu de Paris. Il interroge les religieuses sur la pupille qui leur a été confiée. En tremblant, Mlle de Trélissac retrace l'histoire de Stéphanie. L'homme hoche la tête : « C'est bien cela. » Il déclare qu'il est chargé d'emmener la petite à Paris, chez une cousine. Les religieuses protestent, se fâchent et refusent catégoriquement de consentir à ce qu'elles appellent un « enlèvement ». L'homme n'insiste pas et se retire.

Las! quelques semaines plus tard, voici un autre inconnu, en voiture cette fois : une magnifique berline, comme Stéphanie n'en a jamais vue. Le visiteur exhibe des papiers bien en règle, des ordres en bonne et due forme, signés par le préfet en personne. Il a mission d'emmener Stéphanie. Sur-le-champ. Les deux femmes et l'adolescente éclatent en sanglots. Mais que faire contre la Loi? Stéphanie revêt sa plus belle robe — taillée à la maison — et monte en voiture. La voilà qui roule vers Paris, ville terrifiante.

On ne s'arrêtera que devant la porte des Tuileries. Stéphanie, sans transition, passe des trois pièces délabrées de Trélissac à un palais magnifique, où les plaies de la Révolution ont été pansées, où tout est décoré et repeint de neuf. Ahurie, tremblante, elle traverse des salons, des vestibules, des antichambres; elle aperçoit des laquais, des officiers, des chambellans. On l'introduit dans une pièce où, soudain, elle

se trouve en face d'un petit homme brun, au teint jaune, au regard extraordinairement perçant, en uniforme de colonel de la garde — et d'une dame au sourire plein de charme, à l'élégance raffinée. Il s'agit du « monstre » Bonaparte et de la femme du monstre : Joséphine.

Que s'est-il passé? Un jour, Joséphine a parlé au Premier Consul d'une petite cousine à elle, Stéphanie, dont on avait perdu la trace depuis la Révolution. Bonaparte s'est ému, il a alerté la police qui — Fouché connaissait son métier — n'a pas eu de mal à retrouver Stéphanie à Trélissac.

Le résultat? La petite sauvageonne de Trélissac vit maintenant comme une princesse. Elle dispose d'un appartement aux Tuileries, reçoit des dames d'honneur, des femmes de chambre, une Maison en miniature. Mme Campan, dans son institut, lui apprend les belles manières. Rêve-t-elle? Non. Tout cela est bien vrai. Vrai encore, le sacre du cousin Napoléon et de la cousine Joséphine. Vraie toujours, l'affection paternelle que porte à Stéphanie le nouvel Empereur, enchanté de sa gaieté, de son espièglerie. La « petite Beauharnais » ne se veut nullement impressionnée par l'ex-monstre, et cela enchante le maître de la France.

Le conte de fées n'est pas fini! A l'institut de Mme Campan, Stéphanie vient de fêter son seizième anniversaire. Et c'est l'incroyable nouvelle : l'Empereur l'adopte comme sa fille. Il vient d'en avertir le Sénat. Déjà les députations des grands corps de l'Etat se pressent dans son antichambre pour la féliciter. Détail : l'Empereur lui attribue un million et demi de dot — 4 500 000 F — et 20 000 francs d'argent de poche. Sans compter les équipages, les robes, les pierrieres, une admirable parure de diamants. C'est l'historien G. Lenôtre qui l'a dit : « Depuis la fabuleuse aventure de Cendrillon qui a vu les souris de son gale-tas se transformer en valets de pied et les rats qui rongeaient ses hardes prendre tout à coup l'apparence

de serviteurs bien stylés, jamais pareille métamorphose n'a été relatée dans l'Histoire. »

Ce n'est pas pour des raisons purement sentimentales que Napoléon adoptait Stéphanie. Bonaparte, de son propre aveu, s'était fait Empereur « pour rentrer en Europe ». Or, l'Europe était monarchique. Rentrer en Europe, c'était s'allier aux familles souveraines. Les rois, eux, se déclaraient tout prêts à épouser des princesses de la famille Bonaparte. L'ennui, c'est qu'aucune n'apparaissait libre ou en âge d'être mariée ! Napoléon en était réduit à se contenter de parents de Joséphine — comme Eugène de Beauharnais, à qui était réservée la princesse Augusta de Bavière — ou Stéphanie de Tascher, qui allait épouser le prince d'Arenberg.

A son retour d'Austerlitz — donc au comble de sa gloire — l'Empereur, à Munich, a assisté au mariage de son beau-fils Eugène. Puis il s'est mis en route pour Carlsruhe; d'ores et déjà, sa résolution est arrêtée : il proposera la main de Stéphanie au prince héritier de Bade. Tout irait bien si, de façon fort imprévue, la vieille margrave ne s'était déclarée obstinément hostile au projet impérial... Napoléon s'est rendu chez elle, a tenté de la convaincre.

— Je suis une princesse allemande, a répondu la vieille dame, par conséquent dévouée à l'Allemagne. Votre Majesté ne pourrait estimer une princesse allemande qui agirait contre l'honneur et le sentiment national. Or, vous voulez bouleverser l'Allemagne. En outre, vous faites la guerre à deux de mes gendres, envers qui j'ai des devoirs d'affection et de reconnaissance.

Les gendres en question n'étaient autres que l'Empereur de Russie Alexandre I<sup>er</sup> et le Roi de Suède Gustave IV...

— En effet, a répondu l'Empereur, vous avez bien marié vos filles, vous êtes une femme d'esprit.

Flattée, la margrave a poursuivi son raisonnement.



— Encore, si cette jeune fille que vous offrez était de votre sang! Mais Mlle de Beauharnais ne tient à vous par aucun lien direct; elle n'a même aucun rang à votre Cour. Si elle était votre fille, le cas serait différent.

Instantanément, l'esprit rapide de Napoléon a décelé le défaut de la cuirasse.

— Qu'à cela ne tienne! s'écrie-t-il. J'en fais ma fille, je l'adopte. Elle sera Altesse Impériale!

Qu'aurait pu répondre la margrave?

Le 4 mars 1806, Stéphanie Napoléon devenait officiellement la fille de l'Empereur. Désormais, elle avait le rang sur toutes les autres princesses, même sur les sœurs de Napoléon. Elle avait la droite de l'Empereur et, en son absence, la droite de l'Impératrice.

Apothéose? La charmante Stéphanie peut le croire. Jusqu'au jour où survient à Paris le fiancé, Charles-Louis de Bade. Il apparaît timide, l'air un peu niais, il est coiffé avec poudre et marteaux, à la mode du siècle passé. Stéphanie se récrie, exige qu'il se fasse couper les cheveux. Tout fier, il accourt chez sa fiancée, tondu comme un caniche.

— Je le trouve encore plus laid, murmure la jeune fille, dès que Charles a pris congé.

Cette mauvaise langue de duchesse d'Abrantès trouvait que le prince Charles avait « l'air boudeur d'un enfant mis en pénitence; pas beau du tout, enfin un très désagréable prince et surtout un désagréable futur. La première fois que je le vis, ajoute-t-elle, je ne pus m'empêcher de porter aussitôt mes yeux sur la charmante personne qui allait devenir son bien; elle me parut encore plus ravissante. Destinée de prince! La douce et charmante fille aurait fait une si jolie fiancée! Elle souriait bien dans les fêtes données pour son sacrifice, mais son sourire était triste. Comment ne l'eût-il pas été? »

Longtemps, on s'émerveilla des pompes du mariage de Stéphanie : canon, fanfares, acclamations, feu d'artifice, grand bal aux Tuileries. L'Empereur avait or-

donné que tout fût fait « à l'instar du cérémonial suivi sous l'ancien régime lors d'un mariage d'une fille de France; qu'on devrait faire plus. »

Les derniers lampions éteints, il fallut bien se mettre en route. Stéphanie pleura beaucoup. Carlsruhe lui fit bon accueil : mais un accueil de commande. Les arcs de triomphe et les *Hoch!* sonores dissimulaient mal l'humiliation de ces Badois, contraints d'admettre, dans la famille de leurs princes héréditaires, cette fille si peu « née »... L'aspect du palais grand-ducal n'était pas pour réchauffer le cœur de la princesse Stéphanie : ne comptait-il pas quatre cents chambres « meublées à l'allemande », groupées autour de la massive tour centrale, *la Tour de plomb?*

Vie pesante. Vie accablée. Apparemment, la margrave, les princes et princesses de la famille grand-ducale font bon visage à Stéphanie. Mais, à tout instant, chacun s'essaye de son mieux à l'humilier. Ce sont les perfidies calculées, les blessures d'amour-propre, les allusions concertées à sa naissance — « Est-il vrai que votre grand-mère soit née Mouchard? » — les questions apparemment naïves, d'autant plus redoutables...

Ainsi Stéphanie apprend-elle à bien connaître sa belle-famille. Déconcertante famille d'ailleurs, où l'intrigue semble la règle. Le grand-duc régnant, Charles-Frédéric, est âgé de soixante-dix-huit ans. Après la mort de sa première femme, Caroline de Hesse, il a épousé une certaine Louise Geyer qu'il a titrée comtesse de Hochberg. Mariage morganatique : les trois fils que le grand-duc a eus de la comtesse ne peuvent succéder à son trône.

La Hochberg n'était pas seulement avide; elle était ambitieuse. Elle se desséchait de voir ses fils écartés du pouvoir. Le seul descendant légitime de Charles-Frédéric était le prince Charles, celui-là même que venait d'épouser Stéphanie. La hantise de la Hochberg est que le jeune couple ait des fils. De toutes ses forces, elle souhaite qu'il n'en soit rien. Toutes ses ma-

nœuvres tendent à un seul but : que soit reconnu le droit de ses fils à prendre, dans la famille grand-ducale, une place officielle.

Elle y parviendra après 1815. Alors, l'Empereur sera à Sainte-Hélène, et Stéphanie livrée sans défense à la meute de ses ennemis. La pauvre femme ne trouve d'appui que chez son mari. Charles s'est révélé un brave garçon; il aime sa jolie épouse de tout son cœur. Mais il est si timide, si effacé que son appui reste tout platonique. Quand la Hochberg obtient la légitimation de ses fils, Charles laisse faire... Il ne semble pas comprendre, ni redouter, l'ambition farouche de cette femme dangereuse. Pour le moment, Charles et Stéphanie ne se préoccupent que de leurs propres enfants. Ils vont en avoir cinq. Trois filles qui, chacune, bénéficieront de la santé la plus florissante, et deux fils qui, tous deux, mourront en bas âge.

C'est le mardi 29 septembre 1812 que la grande-duchesse Stéphanie de Bade avait mis au monde, au palais de Carlsruhe, un enfant du sexe mâle. « L'enfant, écrivit la margrave, grand-mère du bébé, à sa fille l'impératrice de Russie, était énorme pour la taille de sa mère. » Enorme et plein de santé. Il se mit à téter vigoureusement sa nourrice, une certaine Josepha Schindler, femme d'un employé du fisc.

L'accoucheur, un réputé spécialiste de Mayence, le Dr Weichmann, resta huit jours pleins à Carlsruhe. Il partit en proclamant que jamais enfant ne s'était si bien porté.

La chambre du petit prince était située au rez-de-chaussée du palais, « dans un appartement isolé, à l'extrémité de l'aile droite, à côté de la chapelle ». De cet appartement, un perron de quatre marches menait directement dans le parc.

Au milieu de la nuit du 15 octobre, la nourrice Josepha Schindler dormait profondément, lorsque l'enfant se mit à gémir. Ses plaintes se firent de plus en plus fortes, si bien qu'elles finirent par attirer l'atten-

tion des gens de service. On courut prévenir le médecin ordinaire de la grand-duchesse, le Dr Kramer. Celui-ci déclara aussitôt que le cas était fort grave : l'enfant paraissait avoir une méningite.

Sur ces entrefaites, Josepha Schindler se réveilla enfin. Elle allaita l'enfant qui paraissait un peu plus calme. Elle ne cessait de se lamenter et de se reprocher amèrement son trop profond sommeil. Elle pleurait convulsivement, en proie à une véritable crise nerveuse. On lui ordonna de rentrer chez elle et d'allaiter son propre fils.

Elle ne revint que quelques heures plus tard. Avec effroi, avec douleur, elle apprit alors que l'état du petit malade s'était aggravé. Dangereusement. Le grand-duc ne quittait pas la chambre. En toute hâte, une sage-femme avait ondoyé le bébé. A 6 heures du soir, il était mort...

Le second fils de Charles et Stéphanie naîtra en 1816 et, un an plus tard, il mourra. Il n'existait plus d'obstacle pour les Hochberg. La comtesse triomphait : Léopold, son fils, montera sur le trône en 1830.

Deux ans plus tôt, pourtant, les Badois avaient pu se poser une incroyable question : l'enfant déclaré mort le 16 octobre 1812 était-il vraiment le fils du grand-duc Charles et de la grande-duchesse Stéphanie?

Tout avait commencé le lundi de la Pentecôte, 26 mai 1828. Ce jour-là, deux excellents bourgeois de Nuremberg, cordonniers l'un et l'autre, revenaient d'un long séjour dans un estaminet de la ville. Ils s'appelaient Weichmann et Beck. Les nombreux pots de bière absorbés dans l'après-midi les avaient singulièrement égayés et il n'est pas sûr, en cette fin d'après-midi, qu'ils marchaient très droit. Il était 5 heures. Tout à coup, Weichmann s'arrêta. Beck, par un mimétisme compréhensible, l'imita.

Ensemble, les deux hommes venaient d'être frappés par un spectacle peu banal : un adolescent, vêtu d'un

habit usé et trop grand pour lui, descendait la rue en titubant et en poussant des cris inarticulés. Il s'arrêta, s'appuya contre un mur. Tout, dans son maintien, donnait l'apparence d'un complet épuisement. Il fermait à demi les yeux, comme si l'éblouissait la lumière du jour, pourtant sur son déclin.

Les deux cordonniers ressentirent en même temps le même mouvement de compassion. Ils s'approchèrent de l'adolescent et lui proposèrent leur aide. Souffrait-il? Avait-il besoin de quelque chose? Le jeune inconnu porta sur eux un étonnant regard vide qui semblait passer au-dessus de leurs têtes. Il demanda le chemin de la Porte Neuve. Sur son visage, on ne lisait aucune expression, sinon celle — toujours — d'une infinie lassitude.

Que faire? Weichmann et Beck se posaient la question, quand l'adolescent sortit enfin de son immobilité. Il ouvrit son habit et, avec des gestes maladroits, tira d'une poche une enveloppe qu'il tendit craintivement aux cordonniers. Ceux-ci lurent la suscription. La lettre était adressée au capitaine von Wessnich, commandant le 4<sup>e</sup> escadron du 6<sup>e</sup> régiment de chevau-légers, en garnison à Nuremberg.

Les deux hommes n'eurent pas besoin de se concerter. Ils avaient eu la même idée : conduire l'adolescent au destinataire de la lettre. Ce qu'ils firent.

La femme du capitaine les reçut. Son mari était absent. En voyant le jeune inconnu, elle s'apitoya : il avait l'air si faible, si triste, si épuisé! Elle le fit asseoir, le pressa de questions. Alors, mis sans doute en confiance, il ouvrit la bouche, pour la première fois. Mais les mots qu'il essayait de prononcer étaient peu intelligibles. Mme von Wessnich crut comprendre qu'il parlait de *Reiter*, c'est-à-dire de cavalier. Le mot revint plusieurs fois sur ses lèvres...

Puis il se tut. Il était blême. Il paraissait de plus en plus accablé. La bonne dame se dit que peut-être il avait faim. Elle lui apporta des aliments. Il se jeta sur le pain, y mordit avec voracité. Il but plusieurs

verres d'eau avec un évident plaisir. Mais quand la femme lui présenta de la viande et de la bière, il les écarta avec dégoût. Après quoi, il ferma les yeux. Là, sur sa chaise, il s'endormait... Mme von Wessnich le fit conduire à l'écurie. L'adolescent se laissa tomber sur la paille et sombra de nouveau dans le sommeil...

La soirée était avancée quand le capitaine rentra chez lui. Il écouta, avec une surprise bien naturelle, le récit des aventures de l'après-midi. Mme von Wessnich avait gardé la lettre. Le capitaine se mit à la lire. Elle était écrite sur un mauvais papier, en caractères gothiques, avec des expressions de bas-allemand; elle disait:

« Honoré capitaine, je vous envoie un garçon qui désire servir le roi dans l'armée. Il fut laissé à ma maison le 7 octobre 1812. Je ne suis qu'un journalier. J'ai dix enfants à moi; j'ai assez à faire pour les élever. La mère m'a abandonné cet enfant. Mais je ne sais pas qui elle était et je n'ai pas prévenu la police; je l'ai élevé en chrétien. Depuis 1812, il n'est pas sorti de la maison. Personne ne sait le nom de la ville, ni où est ma maison; vous pouvez le questionner là-dessus autant que vous voudrez, il ne pourra rien vous répondre. Je lui ai appris un peu à lire et à écrire, et quand on lui demande ce qu'il veut faire, il dit qu'il veut être soldat comme son père. Je l'ai conduit jusqu'à Neumarkt, il faut qu'il fasse le reste du chemin tout seul.

« Bon capitaine, ne le battez pas pour lui faire dire d'où il est venu, puisqu'il l'ignore. Je l'ai emporté dans la nuit, et il ne pourra jamais retrouver son chemin. Si vous ne voulez pas le garder, vous pouvez le tuer ou le pendre dans votre cheminée ».

Ce texte extravagant n'était pas signé. Mais le capitaine trouva, épinglé à la première lettre, un billet ainsi rédigé :

« Le petit a été baptisé sous le nom de Gaspard. Donnez-lui un nom de famille et daignez prendre soin de lui, vous qui le trouverez. Quand il aura dix-sept

ans, envoyez-le à Nuremberg, au 6<sup>e</sup> régiment de cavalerie; son père y était soldat. Il est né le 30 avril 1812. Je suis une malheureuse fille et ne peux le garder. Son père est mort ».

Ce qui démontrait l'imposture, le mensonge, c'est que ce billet, censé avoir été écrit par la mère seize ans plus tôt, l'avait été sur le même papier que l'autre, et avec la même encre! Seulement, par une ruse grossière, le second billet était tracé en caractères latins, alors que le premier l'avait été en caractères gothiques... L'aspect patent du faux était confirmé : le rédacteur paraissait ignorer que le 6<sup>e</sup> régiment de cheveau-légers n'était venu tenir garnison à Nuremberg qu'en 1828. La soi-disant mère délaissée aurait donc prévu cette circonstance dès 1812!

Le capitaine von Wessnich se dirigea droit vers l'écurie et réveilla l'adolescent. Sans ménagement. Il le soupçonnait de jouer la comédie. Il lui ordonna de le suivre et le conduisit au bureau de police.

On alla quérir le maire, M. Binder. Même scène, mêmes étonnements. L'inconnu ne parlait presque pas, semblait toujours ne pas comprendre ce qu'on lui disait, refusait tout autre aliment que du pain noir et de l'eau. On lui mit un crayon entre les mains, il parvint à écrire en caractères malhabiles et enfantins : *Gaspard Hauser*. Visiblement, c'était son nom...

La municipalité de Nuremberg avait recueilli Gaspard Hauser. Des médecins, des magistrats l'examinaient. Dans ces entretiens, le vocabulaire de Gaspard se formait. Le jour vint où il fut à même d'évoquer ses souvenirs. Or, ce qu'il raconta était stupéfiant.

Ce garçon de seize ans avait toujours vécu dans un cachot. Il le décrivait, avec son sol de terre battue, son soupirail haut placé. Il dormait sur de la paille, nu-pieds, habillé d'une chemise et d'une culotte de cuir. Près de lui, dans un trou du sol, se trouvait un bassin qu'on vidait pendant son sommeil. A son ré-

veil, il découvrait, à ses côtés, une cruche d'eau et un morceau de pain. Tous les quatre ou cinq jours, un homme — cet individu restait dans le souvenir de Gaspard comme *l'homme noir* — venait le voir et lui adressait quelques paroles. Vers la fin de sa réclusion, *l'homme noir* lui enseigna à lire, à écrire et à répéter quelques phrases, comme : « Je veux être cavalier ». Quelque temps plus tard, l'homme apprit à Gaspard à marcher. Après quelques jours, il l'habilla, le fit sortir de sa cellule et, tantôt le traînant, tantôt le portant, le conduisit en vue d'une ville que Gaspard sut plus tard être Nuremberg... *L'homme noir* ordonna à Gaspard d'y aller. L'adolescent obéit en pleurant. Il arriva rue de la Croix où les excellents cordonniers le rencontrèrent.

On comprend que M. Binder se soit montré bien étonné en écoutant ce récit. L'histoire fit rapidement le tour de la ville. Chacun se posait la même question : pour quelles raisons avait-on pu incarcérer de façon aussi inhumaine un malheureux enfant, par définition innocent? Les journaux s'en mêlèrent. *L'affaire* devint internationale. La France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche se passionnèrent pour Gaspard Hauser. On l'appela *l'Orphelin de l'Europe*.

Gaspard Hauser mesurait quatre pieds neuf pouces. Ses cheveux étaient blond cendré, fins et bouclés, ses yeux bleu clair, son teint pâle et sa peau très fine. On lui donnait seize à dix-sept ans.

De son récit, que pouvait-on croire? Depuis plus d'un siècle, les historiens en discutent. On a longuement analysé les rapports de police, ou de justice. On a minutieusement confronté les témoignages. Ce qui ressort de ces travaux érudits, c'est — tant pis pour la légende! — que Gaspard était un fieffé menteur.

Les circonstances de son arrivée à Nuremberg, telles que nous les connaissons par les dépositions de Weichmann et Beck, sont révélatrices. Gaspard, qui prétend avoir appris à marcher depuis peu, et être



« incapable de gouverner pleinement le mouvement de ses jambes », qui affirme n'avoir appris que quelques mots de son gardien, a été vu par le cordonnier Georges Weichmann, « descendant à grands pas une rue en pente, poussant des cris d'appel, et puis demandant, *d'une façon très suffisamment distincte*, le chemin de la rue de la Porte-Neuve ». Weichmann lui déclarant qu'ils allaient s'informer du domicile du capitaine von Wessnich, au corps de garde de la Porte-Neuve, Gaspard a répondu :

— Corps de garde? La Porte Neuve vient, sans doute, d'être construite!

Et l'adolescent ajoute qu'il vient de Ratisbonne et qu'il est à Nuremberg pour la première fois!... Tout cela ne cadre guère avec le rôle qu'il va jouer ensuite. Car il s'agit d'un véritable rôle : Gaspard cherche à donner l'impression d'un enfant en bas âge qui s'éveille à la vie civilisée. Mais ce rôle comporte des défaillances : les progrès foudroyants qu'il accomplit dans tous les domaines se retournent contre lui. Il racontera plus tard que, durant son séjour à la prison de Nuremberg — trois semaines — il apprit à écrire avec « le petit garçon du geôlier ». Première remarque : de son propre aveu, *l'homme noir* lui avait déjà appris à lire et à écrire. Deuxième remarque : en trois semaines est-il possible d'apprendre à écrire couramment?

L'un de ses partisans, le président de Feuerbach, nous dit que, le 26 mai, Gaspard connaissait tout au plus une demi-douzaine de mots. Pourtant, avec Weichmann et Beck, il en avait employé beaucoup plus. Et moins de six semaines plus tard, il était à même de raconter son histoire avec un luxe extraordinaire de détails.

L'objection la plus évidente au récit de Gaspard, ses adversaires ne se gênèrent pas pour la formuler : assurément, un enfant n'aurait pu survivre à une claustration de tant d'années, où manquaient les formes les plus élémentaires de l'hygiène.

En 1834, un certain Merk déposa que Gaspard lui avait confié un jour qu'avant son arrivée à Nuremberg il était allé à l'école *tous les jours!* Cependant, les partisans de Gaspard n'eurent pas de mal à retrouver une autre déposition de Merk, antérieure de cinq ans, dans laquelle il affirmait que Gaspard avait toujours refusé de répondre à ses questions.

Ce qui reste troublant, c'est que les invraisemblances du récit de Gaspard ne lui aliénaient nullement les sympathies de ceux qui le rencontraient. Bien au contraire! Ceux-là juraient que la sincérité de Gaspard éclatait sur son visage, dans son regard, dans cette façon hésitante avec laquelle il paraissait reprendre contact avec l'existence.

Parmi ceux qui se refusaient à voir en Gaspard un simulateur, se rangeait — au premier rang — le chevalier de Feuerbach, président de la cour royale de justice d'Anspach. Recrue d'importance : le président de Feuerbach était célébré à travers toute l'Europe comme le plus grand criminaliste allemand de l'époque. Il est vrai que les mauvais esprits soulignent qu'au moment où il publia les résultats de son enquête sur Gaspard Hauser cet éminent magistrat « était malade, d'une maladie nerveuse, et il est mort peu après, de paralysie... ».

Comment raisonna le président de Feuerbach? La captivité de Gaspard ne faisant pour lui aucun doute, il voulut se demander pour quelle raison on y avait contraint un enfant. Il fallait que l'existence de cet enfant représentât par elle-même un grave danger. Il s'agissait donc de l'héritier d'une grande famille. Mieux, et nécessairement : d'une famille politique. Pour organiser les circonstances matérielles d'une telle captivité, il fallait disposer d'une puissance que ne possèdent point de simples particuliers.

Or, les médecins étaient formels : Gaspard était né vers les années 1811-1813. Feuerbach, logiquement, chercha si une famille princière d'Europe n'avait pas perdu, à cette époque, un enfant en bas âge. Il suffit à

*l'enquêteur de feuilleter l'Almanach du Gotha pour découvrir ceci : le seul prince décédé en Europe à l'époque considérée était le fils de la grande-duchesse Stéphanie de Bade, déclaré mort le 16 octobre 1812.*

Quinze mois avaient passé depuis la sensationnelle arrivée de Gaspard Hauser à Nuremberg. Comme on ne pouvait le garder éternellement dans les locaux communaux, on avait fini par le confier à un professeur, nommé Daumer. Le choix était-il excellent ? Ce n'est pas sûr. Le magister ne vivait que pour le magnétisme, ne se passionnait que pour les « sciences paranormales », comme on dit de nos jours. Il disait ressentir, au contact d'un somnambule, des « poussées magnétiques » et un « fort courant d'air ». Naturellement, Gaspard, conduit chez le même somnambule, frissonna au contact du même courant d'air et trembla sous l'impression de la même poussée magnétique.

Malgré tout, Gaspard parachevait son éducation. Il apprenait avec une grande facilité, s'exprimait maintenant avec aisance. Il s'était même mis à la musique et, un an après son arrivée à Nuremberg, jouait du clavecin, fort convenablement.

Le 17 octobre 1826, vers l'heure du dîner, le Pr Daumer attendit en vain son pupille. Fort surpris, il se mit à le chercher dans toutes les pièces de la maison. Ce retard semblait d'autant plus étonnant que Gaspard était en général très exact. Après bien des recherches, on découvrit enfin « l'Orphelin de l'Europe », affalé sur les marches de la cave, à demi évanoui, la tête ensanglantée. On le transporta sur un lit. Il murmurait des mots entrecoupés : « Homme... Homme noir... noir comme un ramoneur... réfugié dans cave... »

Le Dr Preu, mandé sur-le-champ, constata l'existence d'une plaie au front, longue de près d'un pouce ; blessure d'ailleurs sans gravité. Lorsque Gaspard put

parler, il raconta que, descendu dans la cour de la maison pour se rendre à la garde-robe, il avait aperçu, se faufilant, un homme « dont la figure était noire, comme couverte de suie ». Il crut qu'il s'agissait d'un ramoneur et n'y fit pas attention. Au moment où il sortait, il aperçut brusquement l'inconnu devant lui. L'homme portait un pardessus neuf, un pantalon de couleur foncée, des bottines fines et des gants jaunes. Gaspard n'eut guère le temps de l'observer : au même instant, il recevait un grand coup sur la tête. Il tomba en arrière, mais non sans entendre distinctement l'homme prononcer ces mots :

— Il faudra bien que tu meures avant de quitter Nuremberg!

Gaspard, au comble de l'épouvante, avait reconnu la voix de *l'homme noir*... le fameux *homme noir* qui l'avait si longtemps et si cruellement séquestré! Alors, l'adolescent s'était évanoui dans l'escalier de la cave. C'est là que Daumer l'avait retrouvé.

Quelle émotion, dans Nuremberg! Les partisans de Gaspard triomphaient : l'existence de *l'homme noir*, mise en doute par les sceptiques, se trouvait bel et bien confirmée — et de quelle manière! La police entreprit des recherches immédiates. Le président de Feuerbach conduisit lui-même l'enquête. Le roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière s'en mêla, et promit, par rescrit solennel, une récompense de 500 florins « à qui fournirait une révélation, un simple indice ». On interrogea tous les ramoneurs de Nuremberg. On entendit des centaines de témoins; leurs dépositions, soigneusement collationnées, remplirent huit à neuf volumes. Las! personne n'avait aperçu *l'homme noir*. Nul ne savait rien de *l'homme noir*. De plus en plus, l'affaire s'enveloppait de mystère.

Le président de Feuerbach, lui, ne s'en étonnait nullement. Il trouvait dans cet échec la confirmation éclatante de sa conviction : décidément, les « criminels » disposaient d'une puissance telle qu'elle les mettait à l'abri des poursuites. Non sans courage, il

publia une brochure qui parut au début de 1831 : « Toutes les distances, écrivit-il en son style pompeux de juriste, toutes les hauteurs et profondeurs ne peuvent pas être atteintes par le bras de la justice civile; et, à l'égard de tels lieux derrière lesquels elle a des raisons de chercher le *géant* coupable d'un tel crime, il faudrait à cette justice, pour pénétrer jusqu'à ce géant, avoir à sa disposition les trompettes de Josué, ou au moins le cor d'Obéron; grâce à ce cor seraient pour quelque temps enchaînés dans une impuissante inaction ces formidables colosses armés de fléaux qui montent la garde devant les portes du château et dont les coups de fléaux drus comme la grêle se succèdent si vite qu'un rayon de lumière ne peut se glisser entre eux sans être intercepté ». Traduction : l'enquête avait dû s'arrêter aux portes d'un palais royal...

A la fin de 1831, un certain lord Stanhope se prit d'un intérêt soudain et passionné pour Gaspard. Convaincu d'avoir affaire au descendant d'une noble famille, il proposa avec un bel enthousiasme de se charger de son éducation. La municipalité de Nuremberg, ravie, accepta : elle payait la pension de Gaspard depuis plus de trois ans. Stanhope déclara qu'il allait emmener Gaspard en Angleterre et que sans doute il l'adopterait. Puis il changea d'idée et se borna à le conduire dans une ville voisine, Anspach, où il le mit en pension chez un instituteur nommé Meyer.

Deux mois s'écoulaient. Il semble à Gaspard que son beau temps est bien achevé. L'Allemagne l'oublie. On ne s'occupe plus guère de lui. D'Angleterre, lord Stanhope écrit de rares lettres où il exprime maintenant des doutes sérieux sur la sincérité de Gaspard. Meyer lui-même, individu brutal et sévère, traite durement son élève et ne cache pas qu'il le tient pour un imposteur. Le lieutenant de police Hickel, chargé de sa surveillance, n'a pas plus d'illusion :

— Le gaillard, dit-il, en sait plus long que ceux qui rédigent des livres, mais il ne veut point parler.

Ainsi entouré de défiance, de suspicion, Gaspard est devenu chagrin, amer. Il a perdu l'appétit. Il s'enferme dans sa chambre. Son seul ami reste le chevalier de Feuerbach. Hélas, la santé du vieux magistrat s'altère brusquement. Il meurt, laissant Gaspard désespéré.

Le samedi 14 décembre 1833, Hauser, qui est sorti pour se promener en compagnie d'un pasteur, M. Fuhrmann, s'en sépare, en déclarant qu'il doit rendre visite à une dame. Un peu plus tard, des passants le voient entrer — seul — dans le jardin du château royal. Il est 3 heures environ. La neige couvre les allées du parc, qui est désert.

Une demi-heure plus tard, Gaspard fait son apparition chez Meyer. Il est livide, respire avec peine. Il comprime à deux mains sa poitrine où, à travers l'étoffe, s'élargit une tache de sang. Il chancelle.

— Il m'a tué..., souffle-t-il.

Malgré sa faiblesse, il entraîne Meyer, furieux, jusqu'au parc, et, là, explique en balbutiant :

— Dans le jardin royal... un homme... avec couteau... donné bourse... poignardé... couru tant que j'ai pu... bourse encore là-bas, par terre...

Il ferme les yeux, Meyer le reçoit dans ses bras, le traîne jusqu'à chez lui, le couche. Cette fois, la blessure paraît sérieuse. Les médecins appelés ne dissimulent pas une vive inquiétude. Le coup semble avoir effleuré le cœur. Gaspard a repris connaissance. Voici ce qu'il raconte : un inconnu l'avait abordé, lui promettant des révélations sur ses parents. Il lui avait fixé rendez-vous, au crépuscule, dans un endroit retiré du parc public : là, il lui remettrait des pièces décisives.

Sans méfiance, Gaspard s'était rendu à l'appel de l'inconnu. Celui-ci l'attendait. Il était vêtu d'une longue pèlerine et coiffé d'un chapeau haut de forme. Il portait une moustache et des favoris bruns. Il tendit à Gaspard une bourse à cordons bleus et dit :

— C'est là-dedans. Prenez!

La bourse tomba à terre. Gaspard se baissa pour la ramasser. Alors, l'homme le frappa au côté d'un coup de stylet... et s'enfuit.

Meyer écouta ce récit en haussant les épaules. Il n'en croyait pas un mot. Il affirmait que Gaspard, désolé de n'être plus une « vedette » de l'actualité, s'était frappé lui-même pour susciter en sa faveur un regain d'intérêt.

Un agent de police se rendit aussitôt dans le parc. Bien entendu, il n'y découvrit personne. Cependant, au pied d'un arbre, il trouva, en effet, une bourse en soie bleue doublée de blanc. A cet endroit, une double empreinte de pas était parfaitement visible, mais l'agent constata que ces pas semblaient « provenir d'un seul promeneur qui serait arrivé du côté de la ville et reparti dans la même direction ».

Dans la bourse, un papier était plié, sur lequel on pouvait lire :

« Hauser peut vous dire qui je suis et d'où je viens. Pour lui en épargner la peine, je vous dirai moi-même que je viens de la frontière bavaroise... sur le... Je vous dirai même le nom... »

« M.L.O. »

Autour de Gaspard, on l'exhortait à dire la vérité. Le lieutenant Hickel se refusait à croire à la réalité de l'attentat. Le pasteur Fuhrmann suppliait l'adolescent de « libérer sa conscience ». L'état de Gaspard s'aggravait. A Hickel, il répondit :

— Vous savez bien que ce n'est pas moi qui me suis blessé; c'est de votre imagination : bientôt vous penserez autrement.

Puis, s'adressant au pasteur :

— Pour qui éprouverais-je des ressentiments? Je pardonnerais volontiers, mais je ne sais qui m'a fait du mal.

Le 16 décembre, il délirait. Ceux qui l'entouraient notèrent quelques-unes de ses paroles :

— Oh! mon Dieu! être obligé de décamper dans la honte et le mépris!... Quand il y a plusieurs chats, la mort de la souris est certaine...

Soudain, il se dressa sur son lit et cria :

— Mère! mère! viens!

Il dit encore :

— Une dame, une grande dame! Que Dieu ait pitié d'elle!

Vers 10 heures du soir, il parut plus calme.

— Je suis fatigué, murmura-t-il, très fatigué, et j'ai pourtant un si grand chemin à faire...

Il ferma les yeux, parut s'endormir.

Il était mort.

A l'endroit où il avait été frappé, on peut voir, de nos jours encore, un monument où on lit ces mots :

*Hic occultus occulto occisus est*

« Ici un inconnu fut tué par un inconnu ».

Un inconnu? Peut-être pas.

Depuis la mort de Gaspard Hauser, la polémique n'a cessé d'être alimentée — surtout en Allemagne — par une pluie de livres, de brochures, de pamphlets dont la plupart, il faut l'avouer, ne valent pas grand-chose.

Les uns voient en Gaspard un misérable imposteur, ayant « quelque chose à cacher », et ayant forgé entièrement un roman dont il avait su habilement tirer parti. D'autres estiment que Gaspard présente tous les symptômes d'un névropathe, d'un hystérique. Son dérangement cérébral lui fit inventer une histoire, à laquelle il finit lui-même par croire fermement. D'autres encore ont voulu voir en Gaspard Hauser le fils de Napoléon I<sup>er</sup>. Simplement. Disons de cette dernière hypothèse qu'elle ne supporte pas une minute l'examen.

Cependant, de certaines découvertes d'historiens, de la confrontation et la discussion des témoignages, une



thèse s'est dégagée qui, elle, présente quelque apparence de sérieux. Après les études d'historiens allemands comme le Dr Fritz Klee, ou français comme le comte Fleury et M. Edmond Bapst, ambassadeur de France, une possibilité apparaît : Gaspard Hauser aurait été réellement le fils de la grande-duchesse Stéphanie.

M. Edmond Bapst, au terme d'une étude remarquablement documentée, a conclu catégoriquement dans ce sens. Octave Aubry a publié de son côté un témoignage d'une haute importance. Il avait été convié, dit-il, « à recevoir d'une haute personnalité féminine européenne, mêlée de très près à la politique internationale de ce temps, des révélations d'un ordre tel que, malgré les dénégations intéressées de plusieurs maisons souveraines et le mot d'ordre qui semble avoir été donné à de nombreux écrivains allemands du dernier siècle, aucun doute ne saurait être permis touchant la filiation de Gaspard Hauser ».

Octave Aubry ajoute : « Cette personne, qui ne m'a pas autorisé encore à la nommer, a pris connaissance, avant la guerre de 1914, lors d'une visite à une cour de l'Europe centrale, des *Mémoires secrets* de Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade. Elle a tenu dans ses mains, en des circonstances singulières et même dramatiques qu'elle se réserve de raconter un jour, le petit carnet, « semblable, dit-elle, à un carnet de blanchisseuse », où la fille adoptive de Napoléon, de sa fine écriture, a noté les faits principaux de sa vie tourmentée et où elle déclare avoir connu avec certitude que l'infortuné jeune homme assassiné à Anspach était son fils. »

Il faut nous poser une question : est-il démontré que la grande-duchesse Stéphanie s'intéressa à Gaspard Hauser du vivant de celui-ci? *On peut répondre affirmativement.* Même, nous savons qu'elle reçut longuement lord Stanhope et l'interrogea abondamment au sujet du jeune inconnu. Quand elle sut que certains voyaient en lui son fils, elle s'exclama :

— Si cela pouvait être vrai!

Puis elle ajouta tristement :

— Mais cela est impossible...

Cependant, son esprit était « saisi par le mystère ». Elle se remémorait les circonstances de la mort de son fils, elle se rappelait qu'on lui avait interdit de voir le petit cadavre...

M. Edmond Bapst a recueilli, comme Octave Aubry, les confidences d'une « personne privilégiée » qui avait pu, elle aussi, feuilleter le cahier de souvenirs de la grande-duchesse. Or, Stéphanie y relatait les circonstances dramatiques d'un voyage qu'elle fit, dans le plus grand secret, à Anspach.

Avec ses deux filles, la grande-duchesse se plaça sur le passage de Gaspard Hauser. Elle savait que, chaque jour, à peu près à la même heure, celui-ci se rendait au Hofgarten. Dès que Stéphanie vit arriver Gaspard, « elle fut prise d'une pâmoison ». Tout en Gaspard lui rappelait le grand-duc Charles : « Même taille, même carrure, même port de tête, même démarche ».

Elle se retira chez elle, bouleversée. A ce point que l'on se douta, dans son entourage, des motifs de son voyage. A quelque temps de là, Gaspard était assassiné...

Il est donc à peu près certain que la grande-duchesse Stéphanie croyait que Gaspard était son fils. A cela, les sceptiques rétorquent : ne pouvait-elle se tromper?

Bien des arguments militent en faveur de la thèse de l'imposture. Les mensonges délibérés de Gaspard, sa vanité sans bornes, la première « tentative d'assassinat » dont il fut « victime » et qui ne peut apparaître à tout esprit objectif que comme un grossier simulacre. A leur tour, les partisans de Gaspard répondent que les circonstances de sa captivité ont pu altérer son caractère. Mensonge, dissimulation, hypocrisie ne démontrent nullement l'imposture.

Ils expliquent comment, selon eux, la substitution

aurait été accomplie. Ce fut la Hochberg qui organisa tout. Gaspard représentait *l'obstacle* entre ses fils et le trône. Elle résolut de le supprimer. Plutôt que d'empoisonner l'enfant — un empoisonnement laisse des traces — elle préféra mettre à sa place un enfant malade, dont elle savait qu'il ne survivrait pas. Ainsi la comtesse conservait-elle un otage. Si Stéphanie n'avait pas d'autres fils, la couronne passerait au prince Louis (1). Celui-ci était l'amant de la Hochberg; il lui avait promis de ne jamais se marier, de façon à laisser aux fils de la comtesse le libre accès au trône. Le jeune prince, dans sa prison, constituerait un merveilleux moyen de pression. Louis manifesterait-il quelque velléité d'oublier sa promesse? On le menacerait de libérer « Gaspard » comme on fait jailir un diable de sa boîte.

Mais quel était donc l'enfant décédé sous l'identité du petit prince? Trois jours avant la naissance du grand-duc héritier, un enfant du sexe masculin était né à Carlsruhe, fils d'un pauvre artisan nommé Christophe Blochmann. Le bébé avait été baptisé à l'église évangélique, sous les prénoms de Jean-Ernest-Charles. Dans les registres de cette église, on lit : « Père : Christophe Blochmann, ouvrier dans la manufacture de la comtesse du Saint-Empire Hochberg ». Certes, il est singulier que Blochmann fût placé directement sous la dépendance de la Hochberg.

C'est dans la soirée du 15 octobre 1812, vers 8 ou 9 heures, que la comtesse s'introduisit dans la chambre du petit prince. On a vu que cette pièce était d'accès très facile, si l'on passait par le parc. La comtesse avait pris soin d'administrer un narcotique à la nourrice; et il est exact que Josepha Schindler n'entendit rien.

La substitution s'opéra sans difficulté. L'enfant Blochmann mourut. Le petit prince — ici nous sui-

(1) Un des fils du grand-duc Charles-Frédéric et de Caroline de Hesse.

vons le récit de M. Edmond Bapst — fut emmené à Beuggen, dans le sud du grand-duché. Plus tard, Gaspard dessina des armoiries « qu'il avait souvent eues sous les yeux dans sa petite enfance ». Après de nombreuses recherches, on découvrit que ces armes étaient celles d'une famille alsacienne, les barons de Reinach, anciens titulaires de la commanderie teutonique de Beuggen. A Beuggen — et à Beuggen seulement — leurs armes étaient sculptées. Nécessairement, c'est là que les avait vues Gaspard.

A Beuggen, Gaspard fut bien traité. Il avait une bonne. Quand il eut six ans, on l'envoya dans une école élémentaire, au village de Karsau. Au cours de l'année 1819, le grand-duc Louis étant monté sur le trône, on resserra la surveillance autour de Gaspard. On le changea de résidence. Il semble qu'un certain Richter se soit institué son gardien au château de Pilzsch, situé en Bavière à environ 40 kilomètres au sud-est de Nuremberg.

A l'usage de Gaspard, on aménagea là une soupente. Certes, il n'était pas question de confort. Mais cela ne ressemblait en rien à cette horrible claustration, à ce cachot obscur que Gaspard se plaira à dépeindre en détail. « Gaspard, dit M. Bapst, était libre de se mouvoir dans le château et aussi dans le parc attenant; c'est ainsi qu'il vit Richter abattre à coups de fusil des oiseaux ou d'autres pièces de gibier... Il était libre aussi de donner satisfaction à son goût pour les chevaux; dans l'écurie il y en avait cinq, nécessités par l'exploitation de bois, un blanc notamment qu'affectionnait particulièrement Gaspard et à qui il se plaisait à donner à manger ».

Le propriétaire du château, presque toujours absent, ignorait tout des menées du gardien Richter. Il survint au moment de Pâques 1828, et Richter, affolé, enferma Gaspard dans un souterrain, reste de l'ancienne prison du château. Il l'attacha par la ceinture à un anneau de fer scellé au mur. Gaspard resta dans ce cachot pendant quelques semaines. On sait quels

développements ce simple épisode suscita plus tard dans sa riche imagination.

Après le départ du propriétaire, Richter, terrorisé, jura qu'il ne courrait plus jamais un tel risque. Il résolut de se débarrasser de Gaspard. C'est alors qu'il l'envoya à Nuremberg. Nous connaissons la suite.

L'ennui, c'est que ce récit ne repose sur aucune base solide. C'est un échafaudage d'hypothèses, souvent hasardées. On se fonde sur les récits de Gaspard, mais ils ont varié si souvent ! On se sert de traditions locales, mais on sait ce que valent, la plupart du temps, les traditions.

Reste l'attitude de Stéphanie. Suffit-elle à faire admettre l'identité princière de Gaspard Hauser ? Le moins qu'on puisse dire est que le doute persiste. Ce doute qui chante au long des vers de Verlaine :

*Je suis venu, calme orphelin  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes...*

## LA « MARY CELESTE »

*En plein océan, un voilier intact, portant une riche cargaison, voguait sans équipage : c'est le début de l'une des plus étonnantes aventures de la mer.*

Dans la soirée du 12 décembre 1872, le brick-goélette anglais *Dei Gratia*, capitaine David Reed Moorhouse, en provenance de New York, jeta l'ancre devant Gibraltar. Le lendemain matin, 13 décembre, un autre voilier vint mouiller dans le même port. Son nom était bien visible sur la coque : *Mary Celeste*.

C'était un brick de 282 tonnes, construit onze ans auparavant, long d'environ trente mètres, à double pont, dont le maître-bau mesurait près de 8 mètres et tirant environ, à pleine charge, 3 m 50 d'eau. La *Mary Celeste* était commandée par un certain Olivier Deveau, dit Olly.

Or, c'est de concert que Moorhouse — du *Dei Gratia* — et Deveau — de la *Mary Celeste* — se rendirent auprès du commandant du port, pour lui faire l'étrange récit que voici...

Le 11 novembre précédent, le *Dei Gratia* avait

quitté New York avec une cargaison mixte d'huile de baleine et d'alcool destinée à des ports méditerranéens. On navigua pendant près de trois semaines de la façon la plus normale du monde. Le 4 décembre 1872, la mer était « assez creuse, mais maniable ». On se trouvait alors à environ 600 milles au large de la côte portugaise, au nord de la route directe entre les Açores et Gibraltar. Le capitaine Moorhouse venait justement de faire le point : 38°20' nord et 13°37' ouest.

Il était à peu près 1 heure de l'après-midi. Tout à coup, quelqu'un à bord du *Dei Gratia* aperçut une voile, dans le nord-est. Ce qui frappa le capitaine Moorhouse, c'est que le navire qu'on distinguait au loin suivait « une route oscillante ». Moorhouse pensa « qu'il y avait quelque chose d'anormal ». Il fit manœuvrer pour s'approcher du voilier inconnu. Quand on fut arrivé à une distance d'un demi-mille, Moorhouse put, à l'aide de ses jumelles, voir distinctement le pont. Surprise : il n'y avait personne à la barre, ni en vigie — personne sur le pont!

Le brick naviguait avec son foc et sa trinquette; les autres voiles étaient carguées. Le *Dei Gratia* approcha. On appela :

— Avez-vous besoin de secours?

Pas de réponse. Alors Moorhouse put lire, peint en blanc sur l'arrière, le nom de ce voilier peu banal : *Mary Celeste*.

On stoppa. Moorhouse donna l'ordre à son lieutenant Olly Deveau de prendre deux hommes avec lui et de mettre un canot à la mer. L'embarcation rejoignit la *Mary Celeste*. Les trois hommes montèrent à son bord, en s'aidant de filins cassés qui pendaient le long de la coque.

— Deveau et ses hommes devaient aller d'étonnement en étonnement... Il se confirmait que le pont était désert. On descendit à l'intérieur du navire. Dans le poste d'équipage : personne. Dans la cuisine : personne. Dans les cales, on découvrit dix-sept cents fûts d'al-

cool. En outre, des vivres pour au moins six mois...

Olly Deveau croyait vivre un cauchemar. Qu'était donc devenu l'équipage de ce bateau en parfait état? Quel drame bizarre, déconcertant, avait pu se dérouler sur la *Mary Celeste*?

Deveau était un marin consciencieux. Il se mit à explorer soigneusement les moindres recoins du brick. Grâce à l'historien maritime américain Hanson W. Baldwin, qui a pu consulter le rapport rédigé par le second du *Dei Gratia*, nous savons ce que Deveau fit « en premier » : il sonda les pompes « qui étaient en bon ordre », mais révélèrent, dans la cale, un mètre d'eau. En même temps, Deveau observait que « le panneau avant et celui de la cale étaient enlevés (celui de la cale gisant sens dessus dessous, sur le pont, à côté de l'ouverture qu'il couvrait précédemment), l'habitacle était déplacé et les compas brisés. Il y avait une assez grosse quantité d'eau dans l'entrepont; le poste avant en était plein jusqu'à l'hiloire ».

Ce qui étonna encore Deveau, c'est que les six fenêtres des logements de l'arrière étaient toutes « condamnées par de la toile et des planches ». Pour y voir clair, le second fut obligé de dégager celle d'une des cabines. Puis il poursuivit son inspection. Aucun désordre, mais il y avait eu, à un certain moment, « beaucoup d'eau » dans les logements de l'arrière. Deveau nota : « L'eau avait abîmé l'horloge ». Néanmoins, chaque objet était visiblement à sa place : meubles, cartes, livres, vêtements.

Deveau trouva, sur le bureau du second, le livre de bord et, sur celui du capitaine, l'ardoise de quart. Le premier « portait une inscription à la date du 24 novembre et la seconde une autre à la date du 25 ».

L'objet le moins étonnant n'était certes pas un « mélodion » — sorte d'harmonium — en bois de rose, paisiblement accoté à l'une des parois. Qui jouait du mélodion à bord de la *Mary Celeste*? D'évidence, ce genre d'instrument se découvrait assez rarement sur un brick-goélette chargé d'alcool!



Deveau continuait sa méthodique exploration. Pêle-mêle, il notait avoir découvert un peu d'argent, des bijoux, dont un médaillon en or, une vieille épée couverte de rouille, avec une « croix de Savoie » sur la garde.

En revanche, le sextant avait disparu, ainsi que le chronomètre et les livres de navigation. Impossible également de découvrir le loch, « ni à la traîne, ni ailleurs ». Précisons, pour les non-initiés, que le loch est un instrument servant à mesurer la vitesse d'un navire.

« Ça et là gisaient des objets qui plus tard furent inventoriés : deux chapeaux de femme, une chemise de nuit, une moustiquaire, une poupée, un éventail, deux broches, une crinoline... »

Dans le poste avant, réservé à l'équipage, tout était en place : les sacs des hommes, leurs cirés, leurs bottes — même les pipes. Du linge séchait sur des cordes...

Les réserves d'eau douce étaient importantes. Mais les tonneaux — intacts — reposaient sur des tins qui avaient été déplacés « comme par un gros paquet de mer ».

Deveau arrêta là son exploration. Tout confirmait que l'équipage avait quitté la *Mary Celeste* dans des conditions brutales, inexplicablement soudaines. Or, le bateau était en parfait état. Pourquoi ce départ ?

Dans l'ouvrage que Laurence J. Keating a consacré après la guerre 1914-1918 à la *Mary Celeste* et son mystère — et dont on parlera plus loin — l'auteur, qui déclare s'être livré à une enquête approfondie à New York, Gibraltar et Liverpool, a souligné l'existence d'autres anomalies, plus déconcertantes encore... Le plus étonnant, le plus stupéfiant, c'est que — très vite — s'imposa à Deveau et à ses hommes la saisissante impression que l'équipage de la *Mary Celeste* venait de quitter son bateau quelques instants plus tôt. L'un des historiens français qui, dans la lignée de Keating, se sont penchés sur l'histoire de ce vrai-

bateau fantôme précise : « Dans la cuisine, sur le fourneau encore chaud, une casserole contenait un poulet qui achevait de cuire. Dans le salon, la table était servie; plusieurs plats garnis étaient disposés; des tasses à demi pleines contenaient du thé encore tiède. Près de la cambuse, du linge fraîchement lavé séchait sur une corde. »

Tout cela était extravagant! Ce thé chaud, ce poulet qui cuisait, ce linge humide — et cet équipage littéralement volatilisé! D'autre part, « les deux canots qui auraient pu être utilisés pour une évacuation se trouvaient à leur place sur le roof du poste d'équipage, bien amarrés. Aucun chantier vide de son embarcation. »

Quand Olly Deveau, de retour sur le *Dei Gratia*, raconta tout cela au capitaine Moorhouse, ce dernier eut certainement l'impression d'entendre une de ces vieilles histoires de marins, à base de serpent de mer ou de Hollandais volant... Il lui fallut se rendre à l'évidence. Que faire? Ramener, bien sûr, la *Mary Celeste* à bon port. Quoiqu'il se révélât en excellent état, le bateau — abandonné par son équipage — était légalement une épave. Les règlements de la mer prévoient que toute épave appartient — du moins en partie — à celui qui l'a ramenée à bon port.

La valeur de la cargaison de la *Mary Celeste* — 1 700 fûts d'alcool valaient 36 943 dollars — ne permettait pas au capitaine Moorhouse d'hésiter. Il renvoya Deveau et deux hommes sur la *Mary Celeste*, avec l'ordre de remettre le gréement en état et de cingler sur Gibraltar.

La mission fut accomplie en tout point, puisque, le 13 décembre, Moorhouse et Deveau pouvaient faire au commandant du port de Gibraltar le singulier récit qu'on vient de lire.

Le mystère de la *Mary Celeste* commençait...

Dès son arrivée, le capitaine Moorhouse avait dé-

posé sa demande en réclamation d'épave. Le tribunal de l'Amirauté, comme il se devait, avait ouvert une enquête. On l'avait confiée à Mr J. Solly Flood, qui réunissait en sa personne une rare accumulation de titres et fonctions : « Président du Conseil maritime de Sa Majesté, Procureur de la Reine en son office de l'Amirauté et Procureur Général pour Gibraltar ».

Le 18 et le 20 décembre, le procureur Solly Flood interrogea longuement Deveau et les marins qui l'avaient accompagné sur la *Mary Celeste*. Le 23, l'enquêteur se rendit sur le voilier mystérieux, en compagnie d'un scaphandrier qui vérifia l'état de la carène et d'un inspecteur de la navigation. Dans les jours suivants, on procéda à de nouveaux examens, toujours plus approfondis, mais aussi décevants...

Tout ce qu'on découvrit fut, sur l'épée ornée de la croix de Savoie, des traces suspectes, que le procureur Solly Flood estima pouvoir être du sang. D'autant plus que l'on trouva des traces de même couleur à la hauteur du mât de misaine, sur la rambarde, ainsi que « la marque d'un coup semblant avoir été donné par une hache ».

On fit analyser les traces : ce n'était que de la rouille!

En revanche, les inspections permirent de relever, à l'avant, un « dommage » assez surprenant. Le spécialiste américain Lockhart, qui a minutieusement étudié le mystère de la *Mary Celeste*, précise : « De chaque côté de l'étrave, à deux ou trois pieds au-dessus de la flottaison, il y avait une entaille, au bord d'un bordage, profonde d'environ 10 mm, large de 32 et longue d'à peu près 2 mètres. Elle était récente... »

L'inspecteur de la navigation, John Austin, témoigna que cette entaille « ne pouvait avoir été effectuée par le mauvais temps; mais paraissait provenir d'un instrument tranchant ».

Le procureur Solly Flood conclut qu'il s'agissait d'un « dommage intentionnel ». Cependant, le commandant américain Shufeldt, qui avait été convié lui

aussi à enquêter à bord de la *Mary Celeste*, estima qu'il s'agissait d'une « craquelure provoquée par l'action de la mer ». Le même Shufeldt constata que le bateau était « solide et en parfait état de navigation ». John Austin et le scaphandrier firent des observations absolument semblables.

Tout ceci ne rapprochait pas les enquêteurs d'une solution du mystère : comment et pourquoi l'équipage de la *Mary Celeste*, au grand complet, avait-il quitté un navire en « parfait état de navigation » ? Et s'il n'avait pas abandonné le voilier de son plein gré, comment cet équipage avait-il pu disparaître sans laisser aucune trace ?

Les enquêteurs se penchèrent avec une attention accrue sur le livre de bord. Le point était porté sur la carte jusqu'au 24 novembre, à midi. Mais, sur l'ardoise, on distinguait un brouillon qui montrait qu'à 8 heures du matin, le lendemain, la pointe orientale de Santa Maria (Açores) était observée à six milles, au sud-sud-ouest.

Donc, quand, dix jours plus tard, le *Dei Gratia* la découvrit, la *Mary Celeste* se trouvait à « une distance comprise entre 500 et 720 milles » du point précédent. Le procureur Solly Flood en déduisit, logiquement, que le voilier « avait navigué pendant dix jours, après le 25 novembre, sans personne à la barre ». Plus tard, d'autres enquêteurs affirmèrent qu'il était « impossible, ou tout au moins extrêmement improbable, qu'un bateau ait pu parcourir une telle distance sans personne à bord ».

Sur ces entrefaites, arriva à Gibraltar le capitaine Winchester, armateur. Il apportait des renseignements précieux. Il apprit aux enquêteurs que la *Mary Celeste* lui appartenait pour une part et qu'un autre des copropriétaires était son commandant, le capitaine Briggs. Celui-ci, âgé de trente-huit ans, était « un capitaine typique de ce qu'il est convenu d'appeler la vieille école ».

M. Winchester le précisa : lorsque la *Mary Celeste*

avait appareillé du port de New York, le 4 novembre 1872, le capitaine Briggs emmenait avec lui sa femme, Sarah, et leur fille, Sophia. Briggs avait pour second Albert G. Richardson, et comme lieutenant, Andrew Gilling. L'équipage comptait quatre matelots d'origine scandinave ou germanique : Volkerk Lorenzen, Boas Lorenzen — deux frères —, Arian Harbens et Gottlieb Goodshaad, plus un cuisinier.

Le capitaine Winchester déclara en outre qu'une des deux embarcations du voilier, logée sur le roof avant, avait été écrasée lors du chargement, par suite de la rupture d'une élingue, et qu'on n'avait pas eu le temps de la remplacer avant le départ.

Le moment était venu pour le procureur Solly Flood de déposer son rapport au *Board of Trade*. Quelles allaient être ses conclusions? Il commença par rappeler que lorsque la *Mary Celeste* avait été découverte en mer par le *Dei Gratia*, elle était « saine, robuste, en parfait état de naviguer et bien équilibrée; elle était abondamment approvisionnée et n'avait rencontré aucun mauvais temps sérieux; elle ne portait aucune trace ou menace d'incendie ou d'explosion, ni aucun indice sur la raison qui a conduit à l'abandonner (1) ».

Après quoi, il en venait à son explication du mystère : « Mon hypothèse personnelle est que l'équipage s'est enivré, que les hommes, sous l'influence de l'alcool, ont assassiné le capitaine du nom de Briggs, sa femme, son enfant et le lieutenant, qu'ils ont endommagé l'avant du bateau pour faire croire qu'il avait heurté des rochers ou un autre navire, et induire ainsi le commandant qui les recueillerait, s'il voyait la *Mary Celeste* à quelque distance, à considérer qu'elle ne valait pas la peine d'être sauvée, enfin qu'ils s'échappèrent, entre le 25 novembre et le 5 décembre, à bord de quelque bâtiment en route vers un port de

(1) Pour tous ces textes, nous suivons la traduction de M. René Jouan.

l'Amérique du Nord ou du Sud ou vers les Antilles... »

Le procureur Solly Flood n'en démordait pas. Mais l'Américain Shufeldt protesta violemment : « Je rejette l'idée d'une mutinerie, par le fait qu'il n'existe aucun indice de violence, ni sur les ponts ni dans les chambres...

« A mon avis, le bateau a été abandonné par son capitaine et son équipage dans un instant de panique et pour des raisons non valables. Peut-être fut-il éprouvé *par la tempête où il passa* (1) et fit-il assez d'eau... pour inciter les gens à l'abandonner.

« J'espère qu'on entendra de nouveau parler d'eux. Le capitaine, s'il survit, regrettera son action trop précipitée. Si personne ne reparait, je penserai qu'ils ont péri dans l'embarcation et que l'abandon de la *Mary Celeste* demeurera un intéressant, mais bien triste mystère de la mer... »

Précisément, personne ne reparut...

Le 14 mars 1873, le tribunal maritime de Gibraltar rendit un jugement attribuant la somme de 1 700 livres sterling au capitaine et aux marins du *Dei Gratia*, « pour le sauvetage effectué par eux, la somme étant à prélever sur la propriété sauvée ». Cette prime représentait à peu près le cinquième de la valeur totale du voilier et de sa cargaison.

Avec un nouvel équipage, la *Mary Celeste* reprit la mer, emportant avec elle son mystère...

Elle navigua désormais sans plus d'histoire. En janvier 1885, elle se jeta sur le Roshelle Reef, au large d'Haïti. Il fut démontré que son capitaine, G.-C. Parker, de Winthrop, l'avait conduite « droit sur le récif, toutes voiles dehors par jolie brise ». On l'accusa du crime de baraterie et il fut arrêté. Il mourut avant d'être jugé. Quant à la *Mary Celeste*, elle resta « à blanchir sur l'écueil tropical ».

Dans cette même année 1885, un journaliste de Bos-

(1) Cette tempête n'est que conjecturale.

ton, du nom de William Klein, intrigué comme tant d'autres par la disparition de l'équipage du voilier, publia un récit romancé qui voulait être une tentative d'explication.

Dès lors, chaque spécialiste des choses de la mer sembla mettre son point d'honneur à vouloir résoudre l'énigme. Les uns soutenaient comme valable l'explication de Mr Solly Flood. D'autres allaient interviewer Olly Deveau qui déclarait :

— A mon idée, l'équipage prit peur. A en juger par la sonde que j'ai trouvée près des pompes, il constata qu'une grande quantité d'eau avait embarqué et, craignant que le bateau ne coulât, l'abandonna.

En 1913, le mystère n'était toujours pas éclairci. Le *Strand Magazine*, de Londres, eut une idée très « public » : demander à plusieurs romanciers d'expliquer — chacun à sa façon — la disparition de l'équipage de la *Mary Celeste*. A cet original concours prirent part Conan Doyle, H.G. Wells, Morley Roberts et d'autres. Les « explications » fournies prouvaient au moins, chez leurs auteurs, une imagination très féconde. En voici un choix, auquel on a ajouté quelques « solutions » plus récentes.

EXPLICATION A. — Le cuisinier de la *Mary Celeste*, devenu fou, a emporté à bord un poison violent. Il décide d'empoisonner un à un les membres de l'équipage. Le capitaine Briggs meurt le premier, le soir du 24 novembre — ce qui explique qu'il n'y ait plus d'autre mention au livre de bord, après cette date. Chaque fois qu'un homme meurt, on le jette à la mer. Le 4 décembre, il ne reste à bord que trois survivants, y compris le cuisinier fou. C'est pour eux que cuit sur le fourneau un poulet. Ces mêmes trois survivants viennent de laver leurs trois chemises et de se servir du thé — du thé pour trois. Mais, dans ce thé, le cuisinier a introduit le poison. Ses deux camarades tombent morts... Il les jette à la mer. Mais, à peine a-t-il fait basculer les corps par-dessus bord, qu'il aperçoit le *Dei Gratia* qui, visiblement, fait force de

voiles pour rejoindre la *Mary Celeste*... Alors, le cuisinier, brusquement rendu à la raison, conçoit toute l'étendue de son crime. Il se jette à l'eau. Quand le lieutenant Deveau montera à bord, il ne trouvera plus personne. Seulement trois tasses de thé encore chaud, trois chemises qui sèchent, un poulet qui cuit.

EXPLICATION B. — Admettons que, le 4 décembre, tout l'équipage de la *Mary Celeste* se trouve sur le pont. Seuls, le capitaine Briggs, sa femme et sa fille se sont attardés dans leur cabine, devant le thé fumant qu'on vient de leur servir. Voici que surgit de l'eau une pieuvre géante, un *kraken*. Ses multiples bras balaient le pont du petit voilier. Les hommes sont arrachés vers la gueule du monstre. En un instant, il n'y a plus âme qui vive sur le pont de la *Mary Celeste*. Mais la famille Briggs a entendu les cris et le vacarme. Tous les trois, ils jaillissent de la cabine. A peine ont-ils débouché sur le pont que — tous les trois — ils sont emportés à leur tour. Quand le lieutenant Deveau arrivera sur la *Mary Celeste*, il ne trouvera que trois tasses de thé chaud, trois chemises qui sèchent, un poulet qui cuit.

EXPLICATION C. — Quelques heures avant que le *Dei Gratia* ne rencontre la *Mary Celeste*, celle-ci flotait doucement dans l'Atlantique, lorsqu'une secousse ébranla soudain le navire. Chacun courut sur le pont. Avec une stupéfaction que l'on comprendra aisément, on s'aperçut que la *Mary Celeste* s'était échouée — sur une île sablonneuse qui venait de surgir en plein centre de l'océan! Dans un mouvement insensible, l'île s'élevait toujours et la mer paraissait se retirer toujours plus loin. Au bout d'une heure, la *Mary Celeste* était complètement isolée, sur une terre apparemment solide, parfaitement à sec. La quille enfoncée dans le sable permettait au bateau de conserver un semblant d'équilibre. Du capitaine Briggs jusqu'au cuisinier, tout le monde demeurait stupéfait. Au bout d'un instant quelqu'un émit l'idée que l'on pourrait descen-



dre sur ce sable. Tout l'équipage s'empressa de suivre ce conseil. Il ne resta à bord que Briggs, sa femme et sa fille, parce qu'ils avaient à prendre le thé. Tradition sacrée. Ils burent une première tasse, Mme Briggs leur en versa une seconde. Mais la curiosité fut la plus forte. Ils descendirent sur l'île en abandonnant leurs tasses pleines. Chacun batifolait sur le sable, quand tout à coup un craquement se fit entendre.

L'île roula sur elle-même. La mer la recouvrit en quelques secondes, engloutissant le malheureux équipage. Quant à la *Mary Celeste*, sur les flots retrouvés, elle s'éloignait au hasard des vents et courants. Quand le *Dei Gratia* l'aperçut, et quand le lieutenant Deveau monta à bord, il ne trouva que trois tasses de thé chaud, trois chemises qui séchaient et un poulet qui cuisait.

*Remarque.* — Cette explication a trouvé une confirmation dans la curieuse aventure advenue le 11 mai 1936 à un navigateur britannique, le capitaine Orsborne. Celui-ci la raconte dans un livre de souvenirs intitulé *Le Patron de la Girl Pat*. Il longeait les côtes d'A.O.F. en direction du sud. Sa destination était Dakar. La *Girl Pat* filait près de quatorze nœuds. La nuit tomba. Orsborne modifia sa route de deux points ouest au sud-ouest. Il faisait nuit noire lorsqu'il s'aperçut que le bateau donnait de la bande sous le vent. A 10 heures, il jeta la sonde : huit pieds d'eau. Huit pieds ! alors que le tirant du bateau était de dix pieds ! A ce moment précis, Orsborne s'aperçut que la *Girl Pat* était immobile, échouée. Tout l'équipage fut bientôt sur le pont. La mer baissait toujours. En trente minutes, la *Girl Pat* fut à sec, nullement couchée sur le côté, mais parfaitement droite, plantée ferme comme si elle avait été en cale sèche ! Le lendemain matin, Orsborne et ses matelots purent constater que le bateau reposait au milieu d'une île de sable d'une circonférence d'un kilomètre et demi environ et qui s'élevait de moins d'un mètre au-

dessus de la mer. Tous descendirent sur le sable et, là, passèrent la journée. Le soir, plusieurs matelots voulaient coucher « à terre ». Orsborne s'opposa à ce projet. Bien lui en prit. A 3 heures du matin, il s'éveilla : le bateau roulait. Il y avait déjà huit pieds d'eau. En vingt minutes, la *Girl Pat* eut quatorze pieds au-dessous d'elle. Comme l'île était apparue, elle disparaissait de même.

Dans son livre, le capitaine exprime l'opinion que cette histoire peut s'appliquer à la *Mary Celeste*. « Ces îles apparaissant et disparaissant sont bien connues des pêcheurs indigènes qui les appellent des îles fantômes. Des savants croient que ces îles sont produites par un grand fleuve souterrain qui court sous le Sahara et se déverse quelque part dans l'Atlantique à soixante ou cent milles de la côte. Ils croient que le sable s'accumule à l'origine du fleuve et l'obstrue peu à peu. Lorsque la pression du fleuve est assez forte, il expulse des masses de sable dans la mer; il en résulte la formation d'îles qui disparaissent lorsque le sable s'étale ».

EXPLICATION D. — Le jour du drame, le temps était beau. Au large des Açores, la mer était encore chaude. Le lieutenant suggéra au capitaine Briggs une baignade. Les deux officiers se laissèrent glisser dans la mer. Le vent était nul. Briggs et le lieutenant s'amusaient à se poursuivre en faisant le tour du bateau. L'équipage tout entier se porta vers le bastingage tribord pour les voir. Les officiers nageaient à qui mieux mieux. C'est alors que, de façon absolument inopinée, survint un coup de vent, une bourrasque terrible. D'un seul coup, la *Mary Celeste* se coucha. Tous les hommes, sans exception, tombèrent à la mer. Le vent s'élevait de plus belle. Le voilier s'éloignait. Nul ne put le rejoindre.

REMARQUE — Cette explication fut, en son temps, attribuée à un matelot survivant — l'unique survivant — lequel ayant aperçu une caisse qui flottait parvint à s'y agripper. Il aurait été recueilli le lendemain par

un vapeur allemand. Mais il semble bien que ledit matelot soit sorti de l'imagination de l'auteur de cette solution...

EXPLICATION E. — (présentée par J. L. Hornibrook, dans *Chambers' Journal*). Briggs et ses hommes auraient été capturés par des pirates du Rif...

On en était là lorsque, en 1929, parut un ouvrage intitulé : *Le voilier Mary Celeste. Révélation définitives sur le plus grand mystère de l'Atlantique* (1). L'auteur se nommait Laurence J. Keating.

Le livre fit grand effet. Keating semblait cette fois avoir conduit son enquête d'une façon rigoureuse. Il avait consulté les documents officiels, étudié les courants dans les parages où la *Mary Celeste* avait été découverte. Sa conviction était devenue absolue : le brick ne pouvait avoir parcouru seul les cinq cents milles séparant la dernière position relevée par le capitaine Briggs de celle où le *Dei Gratia* avait rencontré la *Mary Celeste*.

Dans ce cas, n'y aurait-il pas eu fraude de l'un quelconque des témoins? Ne serait-ce pas l'énoncé du problème en soi qu'il fallait mettre en cause? Keating se rendit à New York, où il retrouva le fils de l'affréteur du navire, ainsi que des courtiers et agents maritimes. Ce qu'il apprit le stupéfia : Moorhouse, commandant le *Dei Gratia*, et Briggs, commandant la *Mary Celeste*, se connaissaient non seulement très bien, mais encore étaient amis intimes!

En septembre 1872, la *Mary Celeste* étant à quai à New York, le *Dei Gratia* chargeait sa cargaison tout à côté! Keating était sûr d'avoir fait un grand pas dans la solution du mystère. Peu de temps après, il apprit que vivait dans un village des environs de Liverpool un vieux marin du nom de John Pemberton. Quand on parlait devant lui de la *Mary Celeste*, il ricanait et

(1) Une traduction française, due à M. A. Thomazi, a paru chez Payot.

parfois laissait entendre qu'il savait là-dessus beaucoup plus de choses qu'il n'en dirait jamais.

Keating n'hésita pas. Il a raconté comment il se rendit à Liverpool et se présenta chez Pemberton. Le vieillard fut très long à perdre sa méfiance naturelle. Mais quand Keating lui fit part de ce qu'il avait déjà découvert, Pemberton, comprenant que l'écrivain était sur le chemin de la vérité, se décida à parler.

Voici l'essentiel de son récit, tel que le rapporte Laurence J. Keating.

John Pemberton était l'unique survivant de la *Mary Celeste* : il en avait été le cuisinier... Il confirmait les rapports d'amitié entre Briggs et Moorhouse. D'ailleurs, avant de lever l'ancre, les deux capitaines, qui devaient suivre la même route vers l'Europe, s'étaient donné rendez-vous à Saint-Michel des Açores. Pour compléter cet équipage, Moorhouse avait d'ailleurs « prêté » à Briggs trois hommes inscrits à son propre rôle.

Le début de la traversée s'était déroulé sans incident. Cependant, le second protestait violemment contre la musique que faisait Mme Briggs — sur le mélodion, ou piano-bébé — et qui, disait-il, l'empêchait de dormir.

D'autre part, les matelots obéissaient mal. L'atmosphère était déplorable. Le 24 novembre, Briggs porta au livre de bord la notation qui devait faire couler tant d'encre. Mais tout à coup, un grain de nord-ouest, particulièrement violent, s'abattit sur le navire. Le navire se coucha. Le lieutenant réussit à le redresser d'un violent coup de barre. Quand le grain fut passé, on s'aperçut que le piano avait rompu ses amarres et renversé Mme Briggs. Plusieurs fois, il avait passé sur le corps de la pauvre femme qui mourut dans la nuit...

Le capitaine, rendu fou par la douleur, dut être enfermé dans sa cabine. Au second, venu essayer de le calmer, il annonça qu'il condamnait le piano à mort. On jeta l'instrument à la mer, tandis que Briggs, de

plus en plus dément, l'accablait de malédictions... Il rentra dans sa cabine. Le lendemain matin, on ne l'y trouva plus. Il avait disparu... C'est alors que les hommes se mirent à boire. L'ivresse fut bientôt générale. L'un des matelots accusa le second d'avoir tué Mme Briggs et noyé le capitaine. Une terrible bagarre s'engagea, qui se termina par la mort du matelot, dont le corps passa par-dessus bord.

On toucha terre à Santa-Maria des Açores, le 29 novembre au soir. Le second, craignant les poursuites, décida de désertir le bord. Les autres matelots l'accompagnèrent. Seuls, les trois marins prêtés par Moorhouse résolurent de rester sur la *Mary Celeste*. Pemberton, le cuisinier, en fit autant. L'un des hommes avait de sérieuses notions de navigation. Il connaissait le rendez-vous fixé par Moorhouse à Briggs. Il convint, avec ses camarades, de rejoindre le *Dei Gratia*.

Le 4 décembre, trois des hommes se mettaient à table — un poulet, trois tasses de thé... — lorsque le quatrième, qui était à la barre, hurla qu'une voile était en vue. Tous coururent sur le pont : c'était le *Dei Gratia*.

Quelques heures plus tard, Moorhouse apprenait tout sur le drame de la *Mary Celeste*. En un instant, il conçut un plan d'autant plus habile qu'il était extrêmement simple. Pour toucher la prime de sauvetage, il fallait que le brick fût une épave. Moorhouse récupérait donc les trois matelots prêtés; cela était d'autant plus facile qu'ils n'avaient jamais été rayés de son rôle, ni inscrits à celui de la *Mary Celeste*. Restait Pemberton. Pourquoi ne pas l'inscrire comme passager du *Dei Gratia*? Le cuisinier consentit à tout. Il s'était passé bien des événements sur la *Mary Celeste*; Pemberton ne tenait nullement à s'y trouver mêlé.

Ce qui fit la force du rapport d'Olly Deveau, c'est que tout y était vrai — hormis le principal : la présence des matelots.

Dès l'arrivée à Gibraltar, Moorhouse prit d'ailleurs la précaution de faire filer Pemberton par le premier bateau qui mit le cap sur l'Angleterre. Arrivé à Londres, Pemberton s'empressa de s'engager sur un navire qui partait pour les Indes...

Telle était la confiance décisive que Keating avait recueillie... Du mystère, il ne restait plus rien d'obscur. Quand le livre de Laurence J. Keating fut traduit en français, la plupart des spécialistes de la mer se réjouirent de voir enfin percé le mystère de la *Mary Celeste*...

Récemment, m'entretenant avec un écrivain maritime particulièrement informé, M. René Jouan, je m'attristais de ce qu'un si beau mystère fût définitivement résolu. Rien de plus mélancolique qu'une énigme qui s'éclaire...

— Où prenez-vous, me dit M. René Jouan, que l'énigme soit résolue?

— Ma foi, après le livre de Keating...

M. Jouan sursauta :

— Keating? Mais ce n'est qu'un roman!

A mon tour, j'étais stupéfait!

— Un roman? Impossible! Le livre est entouré d'un véritable appareil scientifique... La traduction a paru chez Payot, dans une collection dont on connaît le sérieux.

— Justement! C'est là ce qui a égaré mes confrères français. Keating n'a jamais prétendu qu'à faire œuvre d'imagination, à l'instar de Conan Doyle ou de Wells. Pour donner à son ouvrage un aspect d'authenticité, il l'a bourré de cartes, d'observations, de chiffres, de noms, tous plus imaginaires les uns que les autres. Un seul détail vous le prouvera. Le cuisinier de la *Mary Celeste* ne s'est jamais appelé Pemberton, mais E. W. Head!

— Alors, le mystère n'est pas résolu?

— Tout au moins, nous en sommes encore réduits à formuler des hypothèses...

En vérité, il faut faire table rase de toutes les prétendues « précisions » fournies par trop d'auteurs et qui, en « enjolivant » le mystère, l'ont considérablement obscurci.

Il importe donc de souligner que tout ce qui vient de Keating est faux : le prêt des matelots par Moorhouse à Briggs; l'équipage de forbans (le consul américain à Gibraltar témoigne que ces hommes « inspiraient plus la confiance que l'inverse »); la mort de Mme Briggs; la condamnation du piano (ce « mélodion » se trouve aujourd'hui dans la succession du fils du capitaine Briggs); la mort de Briggs; la rixe à bord et la mort d'un des matelots; l'abandon du brick par une partie de l'équipage; le plan machiavélique du capitaine Moorhouse...

Mais d'autres détails apparaissent tout aussi faux : la présence des deux embarcations sur leur chantier, par exemple (certains précisent même que leur quille était *collée par la peinture*). Les procès-verbaux de Gibraltar démontrent qu'il n'y avait plus d'embarcation à bord de la *Mary Celeste* quand Deveau y monta ! De même, on ne découvre nulle trace dans les récits authentiques — notamment dans le rapport de Deveau — des fameuses tasses de thé chaud et du poulet. Hanson W. Baldwin écrit : « On lit encore aujourd'hui la fable que les restes d'un repas — chauds au toucher — se trouvaient sur la table de la chambre lorsque les hommes du *Dei Gratia* montèrent à bord. C'est une des erreurs les plus persistantes. »

En revanche, certains renseignements précieux sont généralement passés sous silence, par exemple le fait — déjà cité ici — que « le panneau avant et celui de la cale étaient enlevés (celui de la cale gisant, sens dessus dessous, sur le pont, à côté de l'ouverture qu'il couvrait précédemment), l'habitacle était déplacé et le compas brisé ».

Une autre circonstance indiscutable qu'il faut dégager d'un tissu d'erreurs volontaires, c'est l'intimité

certaine de Moorhouse et de Briggs. Ici, Keating n'a rien inventé. Rendons la parole à Hanson W. Baldwin : « Briggs et Moorhouse étaient de vieux amis, ils s'étaient rencontrés dans bien des ports du monde. Moorhouse, lui aussi, était copropriétaire de son bateau et emmenait parfois son épouse à bord. Les deux femmes étaient également des amies. »

Dans ces conditions, faut-il retenir l'une des explications exprimées ci-dessus? Sans doute non. Le capitaine Moorhouse, qui mourut en 1905, déclara toujours — comme son fils, Harry, et le docteur Cobb, neveu de Briggs — qu'à son avis la *Mary Celeste* avait été abandonnée dans un moment de panique, « probablement par crainte d'une explosion de l'alcool de la cale »; pour les deux, Moorhouse et le docteur Cobb, il ne faisait pas de doute que tous ceux qui étaient descendus dans la yole périrent...

Le Dr Cobb a publié en 1940 un petit livre qui est un récit de la vie de la famille Briggs : *Rose Cottage*. Il y donne sa version des faits. Il s'agit d'une explication uniquement fondée sur des constatations précises et qui vaut la peine d'être reproduite intégralement :

« Pendant bien des années, j'ai incliné à blâmer le capitaine pour ne pas s'être procuré un filin capable de servir de remorque et de relier l'embarcation au bateau. Actuellement, je m'étonne que personne ne semble avoir compris, malgré l'évidence, que la drisse de pic fut utilisée à cette fin. Le témoignage selon lequel il n'y avait pas de remorque tournée aux bittes ou à la rambarde indique que cet aspect de la question fut examiné et écarté. Mais quand M. Deveau voulut hisser la grand-voile, il ne trouva pas de drisse de pic. Un des matelots déclara : « La drisse de pic avait disparu », et l'autre : « Elle était cassée et avait disparu. » Si elle était cassée il en restait bien un bout. Il est plus qu'étrange que ni M. Deveau, ni le capitaine Moorhouse, ni aucun des marins n'aient compris que cette drisse de pic avait servi de remorque. Voici mon explication :



« Dans l'après-midi du 24 novembre 1872, le capitaine Briggs, craignant une explosion de la cargaison d'alcool, plaça sa femme et sa fille dans l'embarcation avec M. Richardson et un matelot pour s'occuper d'eux. Un autre matelot fut chargé de maintenir cette embarcation bien dégagée du bord. M. Gilling (le lieutenant) et un troisième matelot dégréèrent la drisse de pic pour servir de remorque. Le quatrième matelot devait tenir la barre.

« Le capitaine descendit pour prendre le chronomètre, le sextant et les papiers du navire. Le cuisinier rassembla des vivres pour mettre dans l'embarcation. Il prit évidemment toute la nourriture déjà préparée, puisqu'on n'en trouva pas sur la *Mary Celeste*. A ce moment, peut-être, se produisit une petite explosion qui fit sauter le panneau de la cale et le renversa sur le pont. L'équipage se hâta d'évacuer. L'homme qui était à la barre essaya d'enlever le compas de l'habitacle, le capitaine lui ayant probablement crié de l'apporter. L'habitacle fut déplacé et le compas cassé.

« Pendant ce temps, le bateau était en panne tribord amures avec une brise soufflant du sud. Les huniers et la misaine étaient masqués et le navire presque immobile. Le vent n'était pas probablement très fort. La grand-voile était amenée. La drisse de pic se trouvait donc disponible pour servir de remorque et fut sans doute frappée sur la bosse de l'embarcation. On déborda celle-ci précipitamment.

« Juste à ce moment, je crois, une risée arriva du nord et, remplissant les voiles carrées, fit avancer le bateau vers l'est. La remorque raidit alors, attachée de l'autre bout à l'embarcation lourdement chargée et immobile. Partant de son point de fixation sur la corne et passant par la partie du pavois qui avait été enlevée pour faciliter la mise à l'eau de l'embarcation, la drisse se présenta sous un angle aigu en travers d'un coin et cassa vraisemblablement, laissant la yole à la dérive à une distance d'environ 120 mètres.

« Même avec une brise modérée, le bateau dut

avancer plus vite avec ses voiles que la yole avec ses avirons. Le capitaine Moorhouse disait : « Ils ont dû nager comme des fous dans cette embarcation. » Si M. Solly Flood avait demandé au matelot qui avait déclaré : « La drisse de pic était cassée et avait disparu », où il la croyait partie et quelle longueur il en restait, il eût recueilli un renseignement du plus haut intérêt qui eût fait disparaître tous les soupçons engendrés par l'examen de l'épée.

« Il est vraiment curieux que, tout au long de ces années, personne n'ait jamais parlé de cet usage évident fait de la drisse de pic.

« Je ne prétends pas que ma théorie résolve complètement le mystère, mais je soutiens que tous ces points reposent sur des faits constatés. Un bout de cordage, long peut-être de 3 ou 5 mètres, eût pu constituer la clé de toute l'énigme ».

Est-ce la véritable solution du mystère de la *Mary Celeste*? Au vrai, il ne s'agit que d'une hypothèse...

Il me semble qu'elle ne tient pas compte de l'aspect le plus surprenant de l'affaire : les relations amicales de Moorhouse et de Briggs. Il est pour le moins bizarre qu'en plein Atlantique ce soit précisément le *Dei Gratia* qui ait découvert la *Mary Celeste* abandonnée.

Déjà, le procureur Solly Flood avait conçu certains soupçons quant à la sincérité de Deveau. M. Harold T. Wilkins, en 1931, dans la *Quarterly Review*, est revenu sur ces doutes. Hanson W. Baldwin les écarte, lui, sans appel. Il ne peut croire que Moorhouse et ses hommes assassinèrent Briggs et les siens pour toucher la prime de sauvetage, ou que Moorhouse et Briggs aient imaginé ensemble toute l'histoire : « Etant donné l'amitié qui régnait entre les deux hommes, ce qu'on sait de leur passé, et la misérable récompense qu'une entreprise de ce genre devait procurer, ces « solutions » paraissent également indéfendables, pour dire le moins. Il n'existe aucune raison

positive de croire que Deveau se rendit coupable de dissimulation ou de mensonge... »

Alors?

Le mystère subsiste. Dix personnes embarquèrent sur la *Mary Celeste*. Dix personnes disparurent. Sans doute ne saura-t-on jamais avec certitude ce qu'il advint d'elles...

## LE MYSTÈRE DE MAYERLING

*Rodolphe de Habsbourg et Mary Vetsera : couple d'une éternelle légende.*

A Vienne, en 1889, M. le baron Franz Krauss se savait un homme respecté. Redouté aussi. Le chef de la police n'est-il pas toujours l'un et l'autre? D'âge moyen, il portait toute la barbe.

Ce lundi 28 janvier 1889, à midi, la porte de son cabinet livra passage à une jeune femme que le baron Krauss reçut avec des égards calculés. La comtesse Larish, née baronne de Walleree, était fille de S.A.R. le duc Louis de Bavière, c'est-à-dire le propre frère de l'Impératrice régnante d'Autriche, Elisabeth. Quoique les mauvais esprits rappelassent à l'occasion que la comtesse n'était issue que d'un mariage morganatique, le baron Krauss se devait de prêter une oreille attentive aux confidences de la nièce de son Empereur.

Il attendait. Cette jolie femme mince, blonde, élégante, hésitait à parler. Enfin, d'un ton embarrassé, elle se décida. De sa petite écriture posée, Krauss nota soigneusement ses dires : « A 10 heures ce matin, elle était allée prendre en fiacre la baronne Vetsera, âgée de dix-

sept ans, chez sa mère, Salesianergasse, 11, et elles s'étaient rendues ensemble chez Rodeck, au Kohlmarkt, pour y payer une facture. La comtesse était descendue sous les arcades du magasin Rodeck pendant que la baronne restait dans la voiture. Quand la comtesse, au bout d'un moment, avait envoyé un commis pour faire dire à la baronne qu'elle veuille bien la rejoindre dans la boutique de frivolités, cette dernière n'était plus dans le fiacre, et le cocher déclara qu'elle était montée dans un autre fiacre et partie aussitôt. Dès qu'elle apprit la chose, la comtesse se précipita dehors et trouva dans le fiacre un billet dans lequel la baronne exprimait en quelques mots l'intention de se suicider... »

A cette heure précise, au moment où la comtesse Larish prononçait devant le baron Krauss le nom de Mary Vetsera, la tragédie de Mayerling venait de commencer.

Le 21 août 1858, l'impératrice Elisabeth — Sissi — épouse de l'empereur François-Joseph, a mis au monde un fils. On l'a baptisé Rodolphe, en mémoire de ce prince du XII<sup>e</sup> siècle qui fonda la dynastie des Habsbourg.

Séduisante, complexe Elisabeth. Intelligente, et sensible, et artiste. En outre, d'une nervosité malade. De naissance, elle est Wittelsbach, la famille de Louis II de Bavière... Dans leur héritage, les Wittelsbach découvrent souvent un mal tragique : la folie. Elisabeth, elle, si sa raison demeurera toujours intacte, souffre d'une forme évidente de psychasthénie. Elle ressent, selon les termes de son biographe Maurice Paléologue, une « gêne douloureuse et diffuse, la sensation coercitive, anxieuse et déprimante que lui font éprouver les contraintes de sa vie officielle ».

Il semble qu'elle veuille se fuir elle-même. Elle parcourt l'Europe, s'agite, ne tient pas en place. Admirable

amazone, elle anéantit ses forces en d'hallucinantes chevauchées. Elle affectionne de lire et de commenter les poètes romantiques, cherchant dans leurs vers un écho à son angoisse. Elle-même écrit, mais, quel accent ont les lignes qu'elle trace : « *Si, du moins, on était assuré de ne pas revivre!... Il nous arrive toujours exactement ce que Dieu nous prépare... Quoi que je fasse, je mourrai comme le veut mon destin... Je sais que je marche vers un but effrayant qui m'est assigné par le Destin!* »

Elle est hantée par l'hérédité des Wittelsbach. Souvent, quelque parole, quelque geste trahit la peur que lui cause la santé de son cousin Othon de Bavière, second fils du roi Maximilien, dont la raison — après celle de Louis II — paraît chanceler...

Dans cette vie, une consolation : ses enfants. Elle ressent une prédilection grandissante à l'endroit de son fils Rodolphe. Maintenant, c'est un bel adolescent, dont l'intelligence vive, déliée, faite d'alacrité et de curiosité, s'affirme de mois en mois. Il a appris les langues avec une facilité déconcertante. A lui voir tant de goût pour l'étude, ses précepteurs s'émerveillent. Tout le passionne, l'histoire aussi bien que la géographie, la zoologie, la physiologie, l'ethnographie.

Elisabeth observe ce fils, qui doit régner un jour sur l'Empire austro-hongrois. Elle cherche à deviner ce caractère, le voit avec joie énergique, fougueux. D'autres dispositions de Rodolphe, en revanche, la frappent de crainte : elle décèle en lui « le mépris des traditions, l'horreur des servitudes, enfin, dans l'ordre politique et religieux, une extrême audace de l'esprit ». En cela, Rodolphe ressemble étrangement à sa mère...

Quand, en 1878, Rodolphe atteint sa vingtième année, son père le nomme colonel du 36<sup>e</sup> régiment d'infanterie, en garnison à Prague. Pour l'Archiduc, ce n'est pas là une sinécure : de son grade, il est résolu à assumer toutes les responsabilités, sans en fuir au-

cune. Vite, cette attitude lui procurera l'estime, la sympathie des officiers.

Mais en cette garnison lointaine, Rodolphe se trouve à pied d'œuvre pour observer l'Empire des Habsbourg. Qu'est-ce au fond que l'Autriche-Hongrie, sinon une mosaïque de peuples et de nationalités que rien ne rassemble, que tout au contraire divise? Qu'y a-t-il de commun entre les Allemands, les Magyars, les Tchèques, les Slovaques, les Serbes, les Croates, les Slovènes, les Roumains, les Polonais, les Ruthènes, les Italiens? Tous ces groupes supportent, il est vrai, la fêrûle de l'Empereur. Mais pour combien de temps? Afin d'obtenir une fusion illusoire, Vienne n'a jusque-là usé que d'une panacée : l'absolutisme. Déjà, la Hongrie s'est rebellée violemment contre le pouvoir central. Les autres nationalités, dont chacune s'affirme opprimée, ne suivront-elles pas un jour cet exemple périlleux? Ce grand, ce grave problème obsède Rodolphe.

A Prague, afin de tenir la balance égale entre les trois principales nationalités de l'Empire, il s'est imposé d'apprendre le tchèque et le hongrois. Langues difficiles — qu'il parle bientôt avec aisance.

Qu'on n' imagine point une sorte de savant princier, un philosophe couronné, un théoricien ascétique. Rodolphe paraît décidé à exiger de la vie tous les plaisirs qu'elle peut lui procurer. Il accumule les aventures sentimentales, — fredaines, amourettes, éphémères liaisons — avec une frénésie qui parfois, là-bas à Vienne, fait froncer le sourcil au sévère et tatillon François-Joseph. Le mieux, pense l'Empereur, sera de marier vite le prince héritier. L'Europe apprendra donc, le 6 mars 1880, que le prince Rodolphe, kronprinz d'Autriche-Hongrie, est fiancé à Stéphanie, princesse de Belgique, fille du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette, née archiduchesse d'Autriche. La fiancée n'a pas encore quinze ans. Il faudra attendre, pour célébrer le mariage, qu'elle soit nubile. Enfin, le 10 mai 1881, les époux sont unis.

Pour Rodolphe, ce n'est là qu'une sorte de corvée, l'exécution d'une part de ses obligations de prince. La pauvre Stéphanie ne se présente à lui que telle une entité, chargée d'assurer l'existence de la dynastie. Triste mariage, cette union princière. Stéphanie, le soir des noces, se rendra avec son mari au château de Laxembourg : « Glacée et complètement épuisée, je m'appuyais aux coussins de la voiture. Restée seule avec un homme que je connaissais à peine, un sentiment de crainte étrange s'empara de moi dans la pénombre de la nuit tombante. Cette heure semblait devoir ne jamais finir. La voiture roulait entre des terres immenses, sur une route isolée, dans une banlieue triste et sans beauté. Nous ne trouvions rien à nous dire; nous étions des étrangers. En vain, j'attendais un mot aimable ou tendre, qui m'eût délivrée de cette mélancolie. Ma fatigue et mes sensations indéfinies de peur et de solitude se changèrent bientôt en un lourd désespoir. Des larmes mal retenues me brûlaient les yeux... A Laxembourg, j'avais espéré trouver des appartements gais et beaux. Quand nous y entrâmes, un air humide et glacial nous coupa la respiration. Pas une plante verte, pas une fleur pour fêter notre arrivée, pour mettre un peu de joie dans ces chambres mal éclairées. On n'avait rien préparé. Ni un seul tapis moelleux, ni une table de toilette, ni une salle de bains, mais un simple lavabo sur un trépied. Rien ne pouvait procurer la moindre sensation de bien-être et de confort; rien n'y parlait au cœur... Cette nuit-là, j'ai bien cru mourir de désespoir; je cherchai dans la prière les grâces nécessaires à un sacrifice qui semblait devoir dépasser mes forces... Le lendemain, vers midi, mon époux vint me voir... »

Les mois, les années infirmeront-ils un aussi lamentable début? Point. Pour Rodolphe, les rencontres avec cette épouse imposée représenteront toujours un ennuyeux devoir, une insupportable corvée. A la pauvre Stéphanie, il ne réservera jamais qu'allures glaciales et qu'un mépris trop apparent. D'abord, la



jeune femme a essayé de timides tentatives pour venir à bout de cette incompréhensible hargne. Echec complet. Alors, raidie dans son orgueil, elle a renoncé.

Lui, d'ailleurs, a déjà repris le cours de ses fantaisies amoureuses.

Une idée unique occupe, obsède l'héritier du trône : la politique. Pour elle seule, il ressent quelque passion. Pour elle seule, il s'exalte, s'enthousiasme. Peu à peu, il s'est forgé une opinion. Libéral d'instinct, il cherche et trouve des explications rationnelles à une position jusque-là purement sentimentale.

Ses opinions, il ne les cache pas. Même, il les affiche. Dans les Parlements de Pesth et de Vienne, c'est sur les rangs de la gauche qu'il choisit des amitiés. Chez l'Archiduc, pénètrent, pour la première fois, des journalistes, des avocats, des professeurs. Tous libéraux.

Alors, François-Joseph s'inquiète. Où Rodolphe veut-il en venir? Sont-ce là des relations convenables pour un prince héritier? Le jeune prince entendra tout à coup de durs reproches, des avertissements sans détour.

Elisabeth, elle, ne refuse pas d'écouter les projets et les rêves de son fils. Avec Rodolphe, elle se montre toute indulgence. Mais croit-elle qu'il soit possible au vieil Empire de fuir son destin — ce destin pour elle fatal et qu'elle a ainsi exprimé :

— L'Autriche est vouée aux catastrophes. Nul effort humain ne peut plus conjurer sa perte; il faut s'y résigner; la maison de Habsbourg est manifestement sous l'étreinte d'une implacable fatalité.

Rodolphe et Stéphanie, après plus de deux ans de résidence à Prague, se sont, à l'automne de 1883, installés à la Hofburg. Rodolphe, à qui Stéphanie vient de donner une fille, a été promu au commandement de la 25<sup>e</sup> division d'infanterie, en garnison à Vienne.

Décevante Hofburg. Stéphanie fut horrifiée : « Il

n'existait à la Cour ni salle de bains, ni water-closet, ni canalisation d'eau courante; je me servais pour ma toilette d'un bassin en caoutchouc; deux grands seaux d'eau, fixés sur une étagère, faisaient fonction de douches. Les eaux de toilette étaient transportées à travers les corridors au vu de tout le monde... L'éclairage était franchement lugubre. D'horribles lampes à pétrole, qui s'éteignaient après quelques heures, répandaient des émanations insupportables ».

Le cadre importe peu à Rodolphe. Au vrai, il attend beaucoup de cette résidence à Vienne. Depuis longtemps, il s'est dit que lorsque son père le trouverait auprès de lui, il le consulterait, chercherait ses avis. Naguère, l'Archiduc a écrit à l'un de ses anciens précepteurs : « Dans quelques années, quand j'aurai acquis un peu d'expérience et d'influence, je détournerai l'Empereur des mauvais chemins où il s'engage parfois au point de vue politique et militaire... »

Désillusion. François-Joseph, tatillon, borné, se révèle férocement jaloux de son pouvoir. Avec dureté, il éloigne son fils de toute prérogative, de toute responsabilité. Il le réduit à des besognes de stricte représentation.

Rodolphe rongé son frein. Il ne désespère point de venir à bout de la méfiance paternelle. Il se veut politiquement prêt. Il se lie intimement avec l'archiduc Jean Salvator, son cousin, qui terrifie la Cour par ses idées avancées, par son véritable nihilisme. Il fait son ami d'un journaliste israélite, Maurice Szeps, dont l'intelligence brillante l'a séduit. C'est à Maurice Szeps qu'il écrit un jour cette lettre étonnante, où il se révèle tout entier :

« Je vous souhaite et je nous souhaite à nous tous de combattre pendant de longues années, avec une force infatigable, au premier rang de ceux qui luttent pour la vérité, les lumières, la civilisation, l'humanité, le progrès. Nous sommes, vous et moi, unis par les idées. Nous tendons au même but. Si les temps actuels sont mauvais, si l'esprit réactionnaire, le fana-

tisme, la dégradation des mœurs, le retour aux anciens âges semblent dominer aujourd'hui, nous avons néanmoins confiance dans un bel avenir, dans la victoire des principes que nous servons; car le progrès est une loi inéluctable de la nature ».

Au cours de ses lectures, Rodolphe prend des notes. Elles ne sont pas moins frappantes : « L'idée monarchique, écrit-il, n'est plus qu'un fantôme; elle a perdu tout son prestige au regard des peuples qui ne lui témoignent plus qu'indifférence ou mépris... Assurément, elle a rendu autrefois de grands services. Tant que les peuples n'étaient que des troupeaux dociles, tout allait bien. Et encore!... Mais aujourd'hui, l'homme est émancipé; il n'admet plus qu'on le gouverne; il entend se gouverner lui-même; il est enfin devenu « un homme ». C'est pourquoi toutes les monarchies ont actuellement l'aspect si misérable et si délabré. L'honneur de cette grande émancipation revient à la Réforme luthérienne et surtout à la Révolution française... L'humanité nouvelle date de 1789 ».

Ailleurs, cette phrase si imprévue sous la plume d'un Habsbourg : « Les milliers de cadavres entassés autour de la guillotine ont fait éclore des principes nouveaux, un idéal nouveau, qui ont régénéré les peuples européens. »

A l'égard du catholicisme, Rodolphe a pris la même position, « en flèche ». Dans son esprit, catholicisme et réaction sont synonymes. Il déteste la Prusse qui, à ses yeux, représente ce despotisme militaire qu'il tient en horreur. Au contraire, il aime, il admire la France, cette France dont la défaite de 1870 a fait une puissance de second ordre. Rodolphe écrit à son ami Maurice Szeps : « Nous tous, nous avons une dette énorme envers la France, pays natal de toutes les idées et de toutes les institutions libérales. Chaque fois qu'une grande pensée apparaît à la surface de la vie, nous devons tourner les yeux vers la France... Au près de la France, qu'est-ce donc que l'Allemagne? Un Etat purement militaire, le champ de manœuvres où

s'exerce la dictature de la soldatesque prussienne... »

L'avenir, pour l'Autriche? Rodolphe l'envisage avec faveur sous la forme d'une fédération à la mode américaine.

Ah! si François-Joseph acceptait d'avoir avec son fils les entretiens dont rêve celui-ci! S'il daignait tirer le prince héritier du néant politique où il le contraignait à vivre! Espoir déçu. Espérances mortes. L'Empereur se borne à convoquer son fils et à lui signifier qu'il interdit l'entrée de la Hofburg à ces journalistes, ces avocats, ces Juifs, dont la fréquentation n'apparaît pas, pour un prince héritier, convenable.

Des mois, des années ont passé! Que reste-t-il des rêves enthousiastes de Rodolphe? La lente ténacité de François-Joseph les a tués. Rodolphe, avec ses familiers, parle moins de politique. Il se sent profondément découragé. Ces responsabilités qu'il avait tant souhaité de se voir confier, les obtiendra-t-il seulement un jour?

On le vit chercher dans l'alcool, dans la morphine même, un oubli qui se refusait. Des aventures galantes, il glisse vers cette débauche morose dont on touche si vite le fond. Il chercha des raffinements, voulut contraindre Stéphanie à l'accompagner dans les mauvais lieux où il se complaisait. Elle y consentit, « une seule fois, mais se jura de ne recommencer jamais : Je ne pus cacher ma surprise en constatant combien peu le prince héritier se souciait de garder l'incognito. Ma stupéfaction s'accrut encore quand nous visitâmes ensemble les différents cafés-chantants et autres endroits douteux situés à Vienne et hors de la ville. Une atmosphère viciée, des relents d'ail, de mauvaise graisse, de vin et de tabac gênaient la respiration. Nous restâmes néanmoins attablés jusqu'aux premières lueurs du jour devant des meubles nus et graisseux, en compagnie de cochers de fiacre qui jouaient aux cartes, sifflaient et chantaient. On y dansait surtout. Des filles sautaient sur les tables et re-

prenaient inlassablement les mêmes rengaines vulgairément sentimentales, qu'un orchestre médiocre ne cessait d'accompagner. J'aurais voulu m'amuser, mais le séjour dans ces bouges me répugnait trop; c'était vil et ennuyeux par surcroît. Je ne comprenais pas le plaisir que le prince héritier pouvait y trouver. »

Février 1886. L'impératrice Elisabeth résidant à Miramar, où elle doit s'embarquer pour une croisière, est soudainement rappelée à Vienne : Rodolphe est gravement malade. L'une de ses maîtresses — une fille de rencontre — lui a transmis une « tunique de Nessus » qui met ses jours en danger. Soigné énergiquement, il se rétablit, mais conserve une affreuse apparence d'homme exténué, « la peau sèche, le teint blafard, les mains tremblantes, les yeux inquiets et fébriles, avec des alternances bizarres de tristesse et de colère, d'excitation loquace et de torpeur hébétée ».

De ce répit, il semble d'ailleurs être sorti avec un élan nouveau vers les plaisirs bas. Habitudes. Le rapport d'un indicateur de police, Florian Meissner, retrouvé récemment à Vienne dans les archives du baron Krauss, fournit sur ce point des détails extrêmement précis. Il ne s'agit plus d'un prince charmant de légende. Il s'agit d'un malade. Meissner rapporte certains faits qu'il est impossible de reproduire. Disons seulement que l'archiduc se trouvait obligé de « stimuler », avant chaque rendez-vous, des forces déclinantes.

Meissner s'était livré à une enquête approfondie auprès de plusieurs maîtresses de Rodolphe. Il avait obtenu de la jolie danseuse Mitzi Kaspar ce renseignement capital : « E.R. (1) portait toujours autour du cou un médaillon contenant du poison... *E.R. parlait de suicide depuis l'été 1888.* Il avait aussi proposé à Mitzi de se tuer avec lui au temple des hussards. C'était une auberge, à Modling, que les Viennois aimaient à fréquenter. Mitzi en avait ri. »

Vers le milieu de 1888, en effet, les amis de Rodol-

(1) C'est-à-dire Erzherzog Rudolf, l'Archiduc Rodolphe.

phe se montrèrent effrayés. Souvent, trop souvent, Rodolphe parlait de la mort. Il disait l'attendre sans crainte — même, la désirer. Il se faisait l'apologiste du suicide, exprimait avec un inquiétant sérieux son admiration pour les hommes courageux qui ont su mettre en action leur dégoût de la vie, qui ont su « rejeter leur âme ».

Cette idée morbide, Stéphanie en considérait, terrifiée, les progrès. Elle voyait Rodolphe, au long de soirées entières, errer dans leur appartement de la Hofburg, les traits crispés, un revolver en poche. A plusieurs reprises, elle l'entendit répéter, yeux hagards, qu'il allait la tuer et se tuer après elle.

Au mois d'octobre 1888, Stéphanie ne put se retenir de parler à son beau-père de l'état de son mari; elle le jugeait inquiétant. François-Joseph se contenta de répondre :

— C'est ton imagination qui te crée des fantômes... Rodolphe se porte très bien... Je t'accorde qu'il a l'air un peu fatigué. Il se dépense trop, il est toujours en route... Il devrait rester plus longtemps avec toi... Non, tu n'as pas lieu de t'inquiéter.

Il embrassa Stéphanie. La jeune femme quitta le souverain en ne doutant plus — elle le dira elle-même — que Rodolphe ne fût désormais condamné « *au plus tragique destin, à une lente agonie, plus hideuse que la mort* ».

Que s'est-il passé dans la vie de l'archiduc? C'est la question que se posent soudain les amis de Rodolphe. Il paraît moins crispé, moins déprimé. De nouveau erre sur les lèvres ce sourire qui émerveillait tant sa belle-sœur Louise de Cobourg : « Le sourire de Rodolphe était celui d'un sphinx, semblable à celui de sa mère, mais par ailleurs il avait une manière de parler très prenante, de se confier comme s'il abandonnait à son interlocuteur sa mystérieuse personnalité, et il était fier de cette nature singulière et charmante. »

Il est vrai que la même Louise de Cobourg obser-

vait chez Rodolphe un « regard caressant » qui « pouvait brusquement distiller la haine, et de la haine passait aussi rapidement à la tendresse. C'étaient là des yeux inquiétants, qui trahissaient une âme diverse et raffinée. »

Ce qui s'est passé? Rodolphe, de nouveau, est amoureux. Il a rencontré une jeune fille, Mary Vetsera, et s'en croit fort épris.

Mary Vetsera. Le nom apparaît nimbé de légende. Le rêve des jeunes comédiennes est d'incarner le rôle où se sont illustrées Danièle Darrieux et Dominique Blanchar. Essayons de revenir au réel. Mary Vetsera a dix-sept ans. Elle est jolie, d'un type oriental assez accentué. Elle est mince, menue; mais ses hanches offrent d'agréables courbes; ses longs cheveux bruns aux reflets fauves ondulent naturellement. Ses yeux frappent, étonnent; ils sont d'une prenante beauté, bleu-vert, aux cils épais et noirs. Son teint est pâle, à peine rosé aux pommettes lorsque pointe une émotion. Ses lèvres fermes ne doivent rien aux « pommales » alors en vogue.

Les Vetsera sont d'origine grecque et de très petite noblesse. La baronne, mère de Mary, est une grosse dame mûre, veuve d'un diplomate et fille d'un marchand enrichi. Mais elle voit avec inquiétude s'ameuiser les derniers débris de sa fortune.

La baronne, malgré son titre, n'est pas reçue à la cour. Les Habsbourg, qui ouvriraient leurs portes à la veuve du diplomate, la ferment à la fille du marchand. Mme Vetsera s'est consolée en faisant de son palais de la Salesianergasse un lieu si agréable que la noblesse viennoise s'en dispute les invitations.

Elle a deux filles. L'aînée, Hanna, n'est guère jolie. Au contraire, Mary...

Singulier mélange : cette jeune personne de dix-sept ans se révèle en même temps excessivement romanesque — et singulièrement avertie. Il semble bien qu'elle ait traversé l'année précédente une aventure qui s'est, pour elle, fort mal achevée. Depuis un cer-

tain temps, on a beaucoup associé son nom à celui du prince de Bragance. La baronne s'affirme très disposée à fermer les yeux aussi complètement que possible : c'est un beau parti que Bragance. D'autres ont parlé du prince Henri Liechtenstein...

Mais, un jour, la petite a aperçu — de loin — l'archiduc Rodolphe. Elle l'a trouvé si beau, si prestigieux qu'elle n'a pu y tenir : elle lui a écrit ! Le hasard — beaucoup aidé par la comtesse Marie Larish, amie de Mary et cousine de Rodolphe — a fait qu'un peu plus tard ils se sont rencontrés...

Au mois de novembre 1888, Mary s'est rendue pour la première fois à la Hofburg. Le soir même, la jeune fille a écrit à son ancienne institutrice, restée son amie, Herminie : « Aujourd'hui, vous recevez un message plein de joie, car je suis allée chez lui. Marie Larish est venue me chercher. Nous sommes allées d'abord nous faire photographier — pour lui, bien entendu. Puis nous nous sommes rendues derrière le Grand Hôtel, où Bratfish (le cocher de l'archiduc) nous attendait. Il nous a emmenées au galop à la Hofburg. Un valet nous a accueillies à une petite porte et nous a conduites à travers plusieurs escaliers obscurs...

« Comme il nous ouvrait une porte, un oiseau noir, une sorte de corbeau, est venu voler autour de ma tête. Puis nous avons entendu une voix qui disait : « Avancez, mesdames, je suis ici. » Nous sommes entrées, j'ai été présentée et une conversation animée s'est engagée. Ensuite, il est sorti avec Marie dans une autre pièce pour lui parler. En les attendant, j'ai examiné tout ce qui se trouvait sur son bureau, entre autres une tête de mort. Je l'ai prise dans les mains et je l'ai contemplée de tous côtés. Soudain, il est rentré, il me l'a prise des mains et, comme je lui disais que je n'avais pas peur, il a souri. Il nous a reconduites lui-même, à travers une salle obscure, jusqu'à un escalier, et il a dit à Marie : « Ramène-la-moi bien vite, je t'en prie. »



En guise de conclusion, cette exclamation qui, d'une autre, semblerait naïvement romanesque : « Il faut me jurer de ne rien dire à personne au sujet de cette lettre, ni à Hanna, ni à maman, car si jamais l'une d'elles apprenait la chose, je serais obligée de me tuer. »

Mary a plu à l'Archiduc. Il s'est senti ému par tant de beauté, tant de fraîcheur. Il a voulu la revoir. Pour retrouver Rodolphe, Mary utilise la voiture de la comtesse Larish. L'appartement de celle-ci, au Grand Hôtel, est souvent prêté aux jeunes gens. Curieux rôle, celui que joue la nièce de l'Impératrice...

Vers le milieu de janvier, l'amie de Mary reçoit une lettre : « Chère Herminie, je dois vous faire aujourd'hui un aveu qui vous fâchera beaucoup. Je suis allée chez lui, hier, de 7 à 9 heures. Nous avons perdu tous deux la tête. A présent, nous nous appartenons corps et âme! »

Quelques jours plus tard, Mary offrira à Rodolphe un étui à cigarettes en or. Elle y a fait graver ces mots :

*« Le 13 janvier, grâce au destin ».*

Liaison passagère? Les amis de Rodolphe le pensent. Ephémères, toutes les aventures le sont, avec l'Archiduc. Or celle-ci dure. Rodolphe s'attache de plus en plus à cette petite qui l'aime naïvement, de tout son être, comme elle aimerait un étudiant.

Il la compare à Stéphanie, si triste — oubliant que cette tristesse qu'il lui reproche est née par lui, à cause de lui. Peu à peu, il se sent, à l'égard de Mary, pris au piège d'un amour qui devient passion. Heures frénétiques. Ivresses. L'Archiduc est allé jusqu'à promettre à Mary qu'il solliciterait du Vatican la dissolution de son mariage; ainsi pourrait-il lui vouer une existence qui n'appartient qu'à elle... Ce soir-là, Mary écrit dans son journal de jeune fille : « *Je viens de connaître le plus beau jour de ma vie* ».

Le surlendemain, Rodolphe a offert à Mary une ba-

gue de fer. En petits diamants, des lettres initiales sont écrites sur la bague : I.L.V.B.I.D.T. L'Archiduc a expliqué à sa jeune maîtresse que cela voulait dire : *In liebe vereint bis in dem Tode* — Unis dans l'amour jusqu'à la mort.

Mais, ici encore, il faut substituer à la légende la vérité. Si Rodolphe aime sincèrement Mary, il n'a pas coupé court à des habitudes ancrées de si longue date. Le rapport de l'agent Florian Meissner au baron Krauss — cité plus haut — révèle que Rodolphe garde simultanément plusieurs maîtresses, et cela dans le temps même de la liaison avec Mary. Vers la fin de 1888, on parle de la princesse Aglaja Auersperg. Les Viennois ont même là-dessus inventé une plaisanterie en forme de divertissement. Au cours des parties de campagne ou des chasses, on joue à l'écho. On crie :

— Rodolphe aime-t-il Aglaja?

L'écho répond :

— Ja! (oui).

— Aime-t-il aussi la Vetsera?

L'écho répond :

— A! (« aussi », en dialecte viennois).

— Aime-t-il aussi la Stéphanie?

L'écho répond :

— Nie! (jamais).

A la même époque, se poursuit la liaison avec la danseuse Mitzi Kaspar, que Rodolphe a mise dans ses meubles. L'enquête révélera que les meubles en question ne sont pas encore payés... « Ces derniers temps, précise Meissner, E.R. et la femme de l'hôtelier Kuranda, d'Abbazia, ont essayé de persuader la Wolf (tenancière d'une maison de rendez-vous) d'abriter leurs rencontres. La Wolf a refusé ».

Autre révélation de l'indicateur : « E.R. aurait eu une intrigue avec la chanteuse de chœur Glaser, du Carl Theater, et lui aurait fait don d'une bague avec un brillant de deux mille florins ».

De quelles formes imprévues se revêt tout à coup la

belle histoire d'un couple de roman, l'incarnation moderne et viennoise de Tristan et Iseut... Au vrai, ces étreintes multiples, sinon multipliées, n'annulent point la vérité de l'amour de Rodolphe pour Mary. Rodolphe appartenait à cette espèce d'hommes pour qui les baisers de filles de rencontre ne sont nullement incompatibles avec un attachement sincère pour leur épouse, ou leur maîtresse.

Le dimanche 27 janvier, Rodolphe, par bravade, par défi, ose conduire Mary et sa mère à un bal, donné par le prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne, et auquel assiste Stéphanie. Au cours de la soirée, la « petite Vetsera » ne quitte pas des yeux son cher Rodolphe. Un ami de celui-ci, le comte Hoyos, dira : « *Elle était tout embrasée* ».

L'archiduchesse Stéphanie traverse la salle. Toutes les femmes s'inclinent devant elle : l'étiquette le veut. Seule, Mary — inconcevable audace — demeure la tête haute. Il faut que la baronne Vetsera, épouvantée, la saisisse par le bras et la contraigne à s'incliner.

Rodolphe a observé la scène. Sans doute a-t-il compris, dans le regard de Stéphanie, que, cette fois, la mesure est comble. Que résultera-t-il de cet affront, quasi délibéré? Sans doute le pire. Mais quelle décision pourrait être pire que l'obsession de Rodolphe? Cette obsession qui se résume en un seul mot : la mort.

Le bal est fini. La baronne Vetsera et sa fille sont rentrées chez elles. Où ira Rodolphe? Où cette nuit cherchera-t-il à se fuir? Un quart d'heure plus tard, il pousse la porte de la jolie Mitzi Kaspar. Si souvent, cette petite danseuse a su le comprendre... Que lui dira-t-il, que lui dira-t-elle, ce soir? Le rapport de l'agent Florian Meissner sera aussi précis qu'à l'accoutumée; cet indicateur décidément était un homme précieux : « Le 28 janvier 1889, E.R. était chez Mitzi jusqu'à trois heures du matin; il a bu beaucoup de champagne et a donné dix florins de pourboire au

concierge. En quittant Mitzi, il lui a fait un signe de croix sur le front, ce qui n'était pas du tout dans ses habitudes. De là, il est parti pour Mayerling ». Plus loin : « *Elle ne l'avait pas cru, le 28 janvier 1889, lorsqu'il lui avait dit qu'il allait se tuer d'un coup de revolver à Mayerling.* »

Les papiers du baron Krauss (1) révèlent l'inquiétude ressentie par le chef de la police après que l'eut quitté la comtesse Larish. Le billet trouvé par cette dernière dans le fiacre était extrêmement explicite. N'était-il pas ainsi rédigé : « Je ne peux plus vivre. Aujourd'hui, j'ai de l'avance. Je serai dans le Danube avant que tu ne me rattrapes. Mary ».

Fallait-il voir là simplement la menace sans conséquence d'une petite évaporée? Ou bien quelque chose de vraiment sérieux? Ce qui semblait indiscutable, c'est que la « petite Vetsera » avait réellement faussé compagnie à la nièce de l'Impératrice, ce lundi 28 janvier 1889, vers 10 heures et demie du matin.

Or, au moment même où la comtesse Larish pénétrait dans son cabinet, le baron Krauss venait de recevoir de l'un de ses agents, Wiligut, une dépêche aussi laconique qu'éloquente : le prince avait quitté Vienne à 11 h. 50; la voiture de l'archiduc Rodolphe roulait à bride abattue vers Schoenbrunn.

Schoenbrunn, donc en direction de Mayerling.

Est-ce le matin même, ce 28 janvier, avant de quitter Vienne, que Rodolphe avait rencontré son père? L'entrevue, ont soutenu certains auteurs, aurait eu lieu à 10 heures. Les papiers du baron Krauss, fixant le départ de l'Archiduc à 11 h. 50, ne contredisent pas cette version.

D'autres auteurs situent le dramatique entretien au 27. Depuis que, par l'agent Meissner, nous connaissons l'emploi du temps de Rodolphe dans la nuit du

(1) Retrouvés en 1955, publiés à Vienne par *Die Wochen-Presse* et à Paris par *France-Soir*.

27 au 28, depuis que nous savons ce qu'il a déclaré à Mitzi — « *je vais me tuer d'un coup de revolver à Mayerling* » — il faut, croyons-nous, accepter cette version. C'est donc le 27, *avant* le bal du prince de Reuss, que François-Joseph avait convoqué son fils. Fou de colère, il agitait un document : un message du pape Léon XIII. A la demande de Rodolphe d'annuler son mariage, le Saint-Père n'avait pas répondu. Il s'était contenté d'avertir l'empereur François-Joseph...

Dès le début, avec une rudesse brutale, l'Empereur avait sommé Rodolphe de rompre immédiatement ses relations avec Mary Vetsera. Il avait ajouté :

— Sinon, je te déshérite!

« L'Empereur s'exprimait sur un ton si violent — a conté l'impératrice Eugénie d'après les confidences à elle faites par Elisabeth — que l'archiduc, effrayé, finit par consentir à congédier sa maîtresse; il demanda cependant à son père l'autorisation de la recevoir une dernière fois pour lui dire adieu. » François-Joseph, rasséréiné, hésite. Puis il se laisse fléchir :

« — Va pour demain encore! Mais, ensuite, tu ne la reverras plus. N'oublie pas que j'ai ta parole d'honneur, ta parole de gentilhomme! »

Accompli, l'irréparable, François-Joseph ne s'était pas demandé pourquoi Rodolphe — si facilement — s'était laissé extorquer ce serment. Peut-être l'Empereur aurait-il tremblé s'il avait vu son fils se diriger vers le Grand Hôtel... Là, chez la comtesse Larish, dans l'appartement 21, 23, 28, Mary Vetsera attendait.

Que se sont-ils dit? Quelles frémissantes promesses ont-ils échangées? C'est probablement à cet instant que se sont engrenés les premiers rouages de l'impitoyable tragédie.

Après quoi, Mary avait rejoint Rodolphe au bal de l'ambassade d'Allemagne. A quoi bon, maintenant, des précautions? Puisque le rendez-vous était fixé pour le lendemain. A Mayerling.

Rodolphe aimait Mayerling. Grand chasseur, il se rencontrait souvent, dans ce domaine impérial, avec

des intimes. Ce jour-là, il avait donné rendez-vous au prince Philippe de Cobourg et au comte Hoyos.

Mayerling : un château rustique, sans grand caractère, situé à quarante kilomètres de Vienne, sur la route de Baden. On s'y rendait de deux façons : soit en prenant le train jusqu'à Baden — le voyage durait quarante minutes — puis, à Baden, une voiture de louage qui, en une heure, conduisait à Mayerling; soit encore en empruntant la route de Sattelbach, Baden et Modling; il y fallait quatre heures pour une voiture lente et trois heures si la voiture était attelée de chevaux rapides.

Le château ne comportait qu'un rez-de-chaussée et un étage; tout autour, des écuries, remises, chenils, logements des domestiques. Devant la façade, s'étendait un assez triste parc, dont les arbres, en ce mois de janvier, dessinaient sur un ciel gris leurs branches dénudées.

Des coups de feu, dans les taillis. Le comte Hoyos et le prince de Cobourg chassent. Ils chassent depuis le matin. Rodolphe devait les rejoindre. Ils ne l'ont pas vu encore.

Quand ils regagnent le château, en fin d'après-midi, ils y trouvent l'Archiduc. Il leur explique pourquoi il les a laissés chasser seuls : il est un peu souffrant. Précisément, comme il sait que Cobourg doit regagner Vienne, ce soir, serait-il assez aimable pour l'excuser auprès de l'Empereur? Il ne pourra assister au sacrosaint dîner de famille.

Cobourg acquiesce, prend congé, part pour Vienne, laissant Hoyos, avec qui il reviendra chasser le lendemain matin.

Soixante-six ans plus tard, on trouvera cette note, dans les papiers du baron Krauss : « Le repas de famille a eu lieu effectivement, déclare le comte Taafe (1), et on a attendu en vain le prince héritier. Un valet de pied voulait enlever son couvert, mais l'Empereur l'en

(1) Premier Ministre.

a empêché, disant que le prince pouvait encore arriver. Quand tous les archiducs furent rassemblés, le prince de Cobourg arriva et annonça que le prince héritier avait pris un refroidissement en se rendant à Mayerling et qu'il s'excusait. »

Le comte Hoyos — sévère, taciturne — a dîné seul dans la vaste salle à manger de Mayerling, devant la cheminée monumentale où flambent d'énormes bûches. Il ignore que Rodolphe, retiré dans son appartement, s'y trouve en compagnie de Mary Vetsera.

Le lendemain, ainsi qu'il était prévu, Cobourg rejoint Hoyos. Les deux hommes chassent ensemble. Comme la veille, l'Archiduc s'est fait excuser. Au dîner, le prince et le comte s'attableront face à face.

Sur ces deux journées du tête-à-tête entre Rodolphe et Mary, on a beaucoup écrit. Au vrai, on ne sait rien. On en est réduit à imaginer l'exaltation qui a dû saisir ces deux êtres, seuls, tragiquement seuls, face au serment prononcé par Rodolphe. Dans la balance du destin, ont-ils pesé d'une part la *parole d'honneur*, la *parole de gentilhomme* de l'Archiduc de se séparer de sa maîtresse; et, d'autre part, l'inscription de la bague de fer dont Mary ne se sépare jamais : *Unis dans l'amour jusque dans la mort?*

Pendant ce temps, la famille de Mary — sa mère et ses oncles Baltazzi — vit des heures d'angoisse et de désespoir. Lorsque Krauss était rentré chez lui, au soir du lundi 28, il avait trouvé dans son salon Marie Larish, accompagnée cette fois d'Alexandre Baltazzi. L'oncle s'était montré extrêmement ferme : il se disait *sûr* que sa nièce s'était enfuie à Mayerling en compagnie de l'Archiduc. Il en demandait la confirmation au chef de la police. Mais Krauss avait répondu que le pavillon de chasse de Mayerling était propriété impériale. La police n'avait aucun droit à y pénétrer.

Le lendemain, mardi, la baronne Vetsera elle-même accourait supplier Krauss de retrouver son enfant. Elle était à bout de nerfs, dans un état inquiétant. Elle parlait de demander audience à l'Empereur. Sous

sa professionnelle impassibilité, le baron Krauss commençait à ressentir des inquiétudes indéfinies...

Il avait cru de son devoir d'aller entretenir de « l'affaire » le comte Taafe.

— Ne vous inquiétez pas pour cette petite Vetsera! s'était exclamé, rassurant, le comte Taafe.

Mais vers 5 heures de l'après-midi, le même jour, Taafe n'avait pu refuser sa porte à la baronne Vetsera. Aux supplications, aux sanglots de la pauvre femme, le premier ministre avait répondu par une insulte délibérée :

— Je me demande, Madame, ce qui vous autorise à penser qu'il s'agit de Son Altesse royale et impériale. Une autre personne ne pourrait-elle être en cause?

— Mais qui voulez-vous...? a protesté la baronne, stupéfaite.

— Je ne sais pas. N'importe qui. Disons, par exemple, le duc Henri Liechtenstein.

Dans ses notes, Krauss commentera : « La rumeur se serait répandue dans la société que le duc Henri avait été un soupirant très intime de la jeune Vetsera dont l'Archiduc n'aurait pas recueilli les prémices. »

Malgré tout, la belle confiance de Taafe avait reçu un coup. Le premier ministre avait ordonné, ce mardi soir, 29, à Krauss : « Quand même, faites enquêter à Mayerling pour savoir si cette Mary Vetsera, *contre toute probabilité*, ne s'y trouverait pas. »

Obéir : la raison de vivre de Krauss. Sur-le-champ, il avait fait appeler le premier inspecteur Jurka et l'avait invité à envoyer à Mayerling le lendemain, 30 janvier 1889, par le premier train, un « agent expérimenté ».

Ce fut la dernière décision de cette épuisante journée. Le baron Krauss était rentré chez lui.

A cette heure exacte, à Mayerling, dans l'appartement de l'Archiduc, Mary et Rodolphe sont attablés tendrement. Ils ont fait appeler le cocher Bratfish; Mary a désiré l'entendre chanter, de sa grosse voix de paysan, les chansons de terroir qu'il connaît si bien.



De plus, Bratfish a un talent particulier : il siffle comme un vrai merle. A une heure avancée de la nuit, le cocher, ayant épuisé son répertoire, quitte l'appartement. Dans le silence, le château s'endort.

Mercredi 30 janvier 1889, 6 h. 30. Le valet Loschek, obéissant aux ordres de l'Archiduc, vient l'éveiller. Rodolphe sort de sa chambre, s'entretient quelques instants devant la porte avec Loschek. Il lui ordonne d'aller préparer les voitures pour la chasse, et de revenir l'avertir quand 8 heures sonneraient. Rodolphe rentre chez lui. La porte se referme.

Cobourg et Hoyos, tout équipés, attendent en bas. Au moins, cette fois, ils ne chasseront pas seuls. L'Archiduc les accompagnera.

8 heures. L'exact Loschek, sa mission accomplie, heurte à la porte de l'Archiduc. Point de réponse. Plusieurs fois, et de plus en plus fort, il frappe encore. Le silence. Il tourne la poignée; la porte est fermée à clef. Etonné, vaguement inquiet, le valet avertit Cobourg et Hoyos qui se joignent à lui, frappent, appellent, hurlent. Rien. Alors, Loschek leur révèle que Mlle Vetsera a accompagné l'Archiduc à Mayerling, qu'elle a partagé son lit les deux nuits précédentes. Hoyos et Cobourg pâlisent; en même temps la même idée leur traverse l'esprit. Ils n'hésitent plus : vite, que Loschek aille chercher une hache. La porte est enfoncée. Les trois hommes pénètrent dans l'antichambre. Seul, Loschek entre dans la chambre dont la porte n'est pas fermée à clef.

Il en ressort quelques secondes plus tard, hagard : dans la pénombre, il a aperçu deux corps, deux cadavres. Ceux de Rodolphe et de Mary. Le froid rapport conservé par Krauss indiquera que « *le visage de la Vetsera, qui ne porte qu'une petite blessure à la tempe* », n'est pas défiguré. En revanche, le coup de revolver a « *effroyablement mutilé le prince* »; la boîte crânienne a « *éclaté, faisant jaillir la matière cervicale* ».

Cobourg et Hoyos, d'abord affolés, se ressaisissent. Le prince prend les mesures indispensables pour que soit interdit l'accès de la chambre. Quant à Hoyos, il se précipite à Vienne. Deux heures plus tard, il est à la Hofburg.

Il se rend d'abord chez le comte Paar, adjudant-général de l'Empereur, puis chez le baron Nopcza, *Obersthofmeister*, grand chambellan de l'Impératrice. Les dignitaires, atterrés, se sont concertés un instant. Nopcza suggère d'informer Elisabeth. Il est prêt à entreprendre cette affreuse tâche. Les autres hochent la tête, consentants.

L'Impératrice, le visage glacé, écoute Nopcza qui, bredouillant, lui annonce que son fils bien-aimé vient de mourir. Seules ses mains se crispent sur le bras de son fauteuil. Soudain, un flot de larmes lui inonde le visage. Elle sanglote. Puis se raidit de nouveau. Elle se tourne vers sa lectrice, la comtesse Ida de Ferenczy :

— Ida, ne me disiez-vous pas, il y a quelques instants, que Mlle Schratt était chez vous ?

— Oui, Madame, et je pense qu'elle y est encore.

— Allez me la chercher.

Qui est Catherine Schratt ? Une ravissante comédienne, dont on dit à Vienne qu'elle est la « Maintenon » de l'Empereur. Loin de considérer cette intimité d'un mauvais œil, c'est Elisabeth elle-même qui l'a présentée à son mari ; depuis, le ménage à trois vit dans une harmonie parfaite.

La comédienne survient, bouleversée. Dans les bras l'une de l'autre, les deux femmes pleurent. Puis elles entrent chez l'Empereur.

Avec une effrayante douceur, Elisabeth annonce la mort de Rodolphe à François-Joseph.

L'Empereur la regarde, hébété. Sa moustache tremble. Il paraît ne rien entendre, ne rien comprendre. Il murmure, la voix rauque :

— Mais que dit l'Impératrice ? Je ne la comprends pas. Que dit-elle ?...

Le silence, seul, lui répond.

Alors, il s'effondre. Sa tête s'abat entre ses mains. Ses épaules se soulèvent. On l'entend hoqueter :

— Pourquoi Rodolphe m'a-t-il fait cela?

Telles sont les *certitudes* qu'il est possible de rapporter quant à la tragédie de Mayerling.

De quelle façon est née l'énigme? Quand? Et pourquoi?

En vérité, tout est venu des hésitations de François-Joseph. Deux préoccupations primordiales littéralement obnubilèrent le souverain : éviter à tout prix que soit prononcé le mot de « suicide ». En outre, taire absolument la présence de Mary Vetsera à Mayerling.

Vers 5 heures du soir, le 30 janvier, une édition spéciale de la gazette officielle, la *Wiener Zeitung*, publie le communiqué suivant :

« Son Altesse Impériale et Royale l'archiduc Rodolphe, Prince héritier, avait décidé avant-hier de partir pour la chasse à Mayerling et y avait convié plusieurs chasseurs, tels que le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos. Ce matin, quand les invités de Son Altesse se réunirent, ils constatèrent l'absence de leur hôte. Puis ils furent pénétrés de douleur en apprenant l'atroce nouvelle qu'à la suite d'une embolie Son Altesse Impériale et Royale le Prince héritier avait exhalé sa grande âme ».

La version officielle est donc : mort par embolie. Malheureusement, dans le désarroi des premières heures, on s'y tient mal. Déjà des contradictions apparaissent. Dans son message aux souverains, l'Empereur ne parle plus d'embolie, mais d'apoplexie. Pour le pape Léon XIII, il est question seulement de « mort subite ».

Enfin, le 31, devant le refus du Dr Widerhofer, médecin personnel de l'Archiduc, de signer un fallacieux certificat d'autopsie, le comte Taafe fait publier une nouvelle déclaration officielle qui parle de suicide

dans un moment d'aliénation mentale : « Il est hors de doute que le Prince héritier s'est tué lui-même d'une balle dans la tête et que la mort fut immédiate... Les désordres constatés dans les circonvolutions du cerveau sont des symptômes qui indiquent nettement un esprit anormal et qui permettent de supposer que le suicide est survenu dans un accès de folie. »

Accès de folie : misérable supercherie, indispensable pour obtenir de l'Eglise des obsèques religieuses...

On conçoit que, devant ces hésitations, ces contradictions officielles, les imaginations se soient donné libre cours, à Vienne — et ailleurs.

Les papiers du baron Krauss conservent la trace des bruits alors répandus dans le public autrichien. Une version eut la faveur de la cour et des milieux politiques. L'agent X.Y. s'en fit l'écho : « Dans les milieux maçonniques où j'ai évolué aujourd'hui jusqu'à minuit, on raconte l'histoire suivante, quelque peu romanesque : « Le prince Adolf Auersperg a demandé audience à Sa Majesté, en août 1888, pour se plaindre de ce que le prince héritier avait détourné et rendu enceinte sa sœur Aglaja, amie et camarade de jeu de l'archiduchesse Valérie. Il y eut une scène violente. L'Empereur a fait venir son fils et lui a dit qu'il était de son devoir, en qualité de premier gentilhomme de l'empire, de régler la chose avec le prince Auersperg selon les lois de l'honneur. Rodolphe ne voulait rien savoir. Il estimait qu'on pouvait facilement arranger la chose, que la naissance pouvait avoir lieu secrètement, etc. Mais Auersperg insista pour qu'un « règlement d'honneur » lavât l'affront fait à sa famille, et l'Empereur approuva. On se mit d'accord finalement sur un duel à l'américaine (1). Rodolphe tira la boule

(1) Le « duel à l'américaine » semble avoir été à la mode à Vienne à cette époque. Les règles en étaient fort simples : l'offenseur et l'offensé devaient tirer au sort deux boules, une blanche, une noire. La boule noire obligeait son détenteur à se tuer dans un délai déterminé.

noire qui l'obligeait à se suicider dans les six mois, c'est-à-dire au plus tard fin janvier. C'est à cause de cette terrible perspective que l'Empereur n'a pas voulu qu'on fêtât son jubilé. Le 30 janvier, Rodolphe s'est tué. Il avait emmené à Mayerling ses témoins Cobourg et Hoyos... »

Le peuple, lui, préférait une autre version : le prince aurait été victime d'une vengeance. On racontait que le garde-chasse de Breitenfurth avait surpris le prince héritier auprès de sa femme. « Dans un accès de fureur, il l'aurait mutilé d'atroce façon. Après quoi, le garde-chasse aurait tiré sur son épouse et se serait suicidé. On aurait trouvé le prince baignant dans son sang et on l'aurait transporté à Mayerling. Le prince de Cobourg serait allé chercher un médecin à Vienne, mais Rodolphe, ne pouvant supporter la douleur, aurait réussi à éloigner un instant son entourage et se serait tiré une balle de revolver dans la tête. Cette version a toute la faveur du public. »

L'agent Florian Meissner, à qui décidément rien n'échappait, rapportait en même temps à Krauss que « le chasseur Eipeldauer, de Mayerling, aurait menacé le prince héritier — directement ou par personne interposée — disant qu'il le tuerait s'il continuait à importuner sa femme ».

Il semble que, de ce dernier bruit, se soit inspiré le général comte Albert de Marguetti, aide de camp de l'Empereur, qui a laissé de la mort de Rodolphe un récit circonstancié. D'après lui, l'Archiduc, lassé de la petite Vetsera, était décidé à rompre. D'ailleurs, il avait donné sa parole à l'Empereur. On peut trouver la preuve de cette volonté de rupture dans le fait que Rodolphe avait noué déjà une aventure nouvelle avec la femme d'un certain Bauer, inspecteur des forêts. (Signalons la similitude de consonance : *Bauer, Eipeldauer*). L'Archiduc avait donné rendez-vous à cette personne dans les bois de Mayerling. Le mari arriva précisément au moment où l'entretien devenait tendre.

Furieux, Bauer abattit l'Archiduc d'un coup de hache. Mary, lorsqu'on apporta le corps de Rodolphe, s'empoisonna.

On remarquera que, dans ce dernier récit, Mary apparaît pour la première fois. C'est que la version du comte Marguetti est largement postérieure à l'événement : elle fut rédigée alors que la présence de Mary aux côtés de Rodolphe avait été divulguée. Tandis que les premières explications échafaudées par l'imagination populaire l'avaient été dans la totale ignorance de la mort de Mary Vetsera à Mayerling en compagnie de l'Archiduc. Le dossier Krauss contient bien d'autres « explications » recueillies soigneusement dans le public. L'une d'elles fait état d'un comte néerlandais, jaloux de Rodolphe, qui aurait tiré sur l'Archiduc par une fenêtre du château.

Plus tard, d'autres thèses — trop nombreuses — furent soutenues. Le baron Lafaurie a fait connaître une version qui lui aurait été rapportée par le propre fils de Philippe de Cobourg : Léopold de Cobourg... Mary, jalouse, aurait mutilé son amant pendant son sommeil. « Les mots qu'employa Cobourg en me racontant la scène et que je notai dès que je me retrouvai seul dans ma chambre sont exactement les suivants : *« Elle le mutila et lui enleva tout. »* Se réveillant dans cette horreur, Rodolphe eut la force de rejoindre Mary et de l'étrangler. Puis il saisit son fusil de chasse et se tira une balle dans la bouche. »

Citons — pour mémoire — la thèse de « l'historien » Adolphe Aderer qui écrivait en 1895, et pour qui la double mort s'est produite au cours d'une orgie, à laquelle assistaient Rodolphe, Hoyos, le comte Walchstein, les Baltazzi père et fils, et Mary. Après boire, Baltazzi brise le crâne de Rodolphe à coups de bouteille. Mary est, elle, tuée d'une balle perdue...

La version d'un assassinat politique a suscité des « supporters » plus sérieux. On a souligné à quel point le libéralisme de Rodolphe pouvait sembler périlleux à certains politiciens absolutistes. On a montré

combien profondes, graves, apparaissaient les divergences qui l'opposaient à son père. Certes, il n'est nullement question d'imputer la mort de Rodolphe à François-Joseph. Mais certains conseillers n'auraient-ils pu se montrer plus impérialistes que l'Empereur?

Une autre version — assez inattendue — est due à la baronne Surcouf. Celle-ci se croit en mesure d'affirmer que Rodolphe et Mary ne sont pas morts à Mayerling... Pour tenir son serment, Rodolphe résolut de disparaître. Il se procura deux cadavres, les maquilla. Puis il s'enfuit en Grèce avec Mary. Ils y vécurent longtemps heureux et eurent plusieurs enfants. La baronne Surcouf rencontra l'un des fils du couple légendaire et apprit ainsi la vérité.

La dernière version est encore plus inattendue. Elle émane d'un historien autrichien, Peter Poetschner. Celui-ci n'écarte pas la thèse du suicide, mais il en donne l'explication suivante : les amants de Mayerling ne se seraient pas donné la mort simplement parce que François-Joseph avait ordonné à Rodolphe de rompre avec Mary — mais, ce qui aggravait évidemment la situation, parce que Rodolphe et Mary venaient d'apprendre qu'ils étaient frère et sœur!

Peter Poetschner affirme qu'Hélène Vetsera, la mère de Mary, était depuis 1868 la maîtresse de François-Joseph. Lorsque Mary naquit, le 19 mars 1871, il y avait dix mois et douze jours — admirable précision — que la baronne Vetsera n'avait pas rencontré son mari.

Nous voulons bien admettre que Mary n'était pas la fille de son père... Aller au-delà exige un tel effort d'imagination que nous nous refusons à l'accomplir. Quant aux ressemblances que M. Poetschner juge criantes entre Rodolphe et Mary, cet auteur semble être resté le seul à exprimer cette étrange opinion.

La vérité sur Mayerling, est-il besoin de la chercher aussi loin?

Le double suicide ne fait pas de doute. Les docu-

ments Krauss l'attestent sans qu'il soit possible de les discuter. Les goûts morbides de Rodolphe, l'attirent que plusieurs fois il a montré pour le suicide — et pour le suicide à deux; la lettre de Mary à sa mère, la confidence de Rodolphe à Mitzi Kaspar, qui prouvent un projet mûri plusieurs jours à l'avance; les lettres, enfin, écrites par les amants tragiques; il y a là un ensemble de faits qui conduisent à n'admettre aucune des thèses romanesques répandues dans le public.

Ne remet-on pas à la baronne Vetsera trois lettres de sa fille, découvertes dans la chambre de Mayerling, trois lettres dont l'enveloppe commune portait une suscription de la main de Rodolphe?

« Chère maman, écrivait Mary, pardonne-moi ce que je fais. Je n'ai pu résister à la mort. Nous voulons reposer tous deux côte à côte au cimetière d'Alland. Je suis plus heureuse dans la mort que dans la vie ».

A sa sœur : « Nous sommes tous deux heureux de partir dans l'inconnu de l'au-delà. Pense parfois à moi. Sois heureuse et ne te marie que par amour. Je n'ai pu le faire, et comme je ne pouvais résister à l'amour, je m'en vais avec lui. Ne pleure pas pour moi ».

En post-scriptum, Mary priait sa sœur de porter chaque année sur sa tombe un bouquet de gardénias. Ceci, le 13 janvier. Elle avait appartenu à Rodolphe, pour la première fois le 13 janvier 1889...

La dernière lettre, elle l'écrivait à son frère, un tout jeune enfant : « Adieu, je veillerai sur toi dans l'autre monde, car je t'aime beaucoup ».

Rodolphe lui-même a écrit à sa femme, à la triste Stéphanie. Quelques lignes sèches où il lui souhaitait d'être « heureuse à sa façon ». Il affirmait aller « vers la mort qui seule peut sauver mon bon renom ».

Surtout, il a écrit à sa mère. Nous le savons par un témoignage inestimable, celui de l'impératrice Eugénie. Dans ses passionnants *Entretiens*, si précieux pour la connaissance de son caractère, celle qui avait



été Impératrice des Français a rapporté à l'ambassadeur Maurice Paléologue les confidences que lui avait faites l'impératrice Elisabeth.

— Oui, a-t-elle dit, je sais la vérité sur le drame de Mayerling; je peux même dire que personne ne la sait mieux que moi, car je la tiens directement de l'impératrice Elisabeth qui me l'a confiée pendant son dernier séjour au cap Martin...

« Sous la dictée de son infaillible mémoire », elle a raconté au diplomate comment Rodolphe, après avoir donné à son père sa « parole d'honneur », sa « parole de gentilhomme », a fait venir Mary à Mayerling. Aussitôt qu'il s'est trouvé seul avec sa maîtresse, il lui a fait part de l'engagement d'honneur qu'il avait dû prendre, sous la menace d'être déshérité. Mary, froidement, a répondu :

— Moi aussi, j'ai quelque chose à t'apprendre; je suis enceinte.

Alors, ils ont pris la décision de mourir ensemble, éventualité dont souvent ils avaient parlé sans répugnance.

« Dans le paroxysme de leur exaltation, Rodolphe saisit son revolver et tua Mary d'une balle dans le sein. Puis l'ayant dévêtue, il la disposa pieusement sur son lit. Quelques touffes de roses ornaient la chambre : l'Archiduc prit les fleurs et en couvrit la morte. Après quoi, il écrivit à sa mère une longue lettre qui débutait ainsi : « *Ma mère, je n'ai plus le droit de vivre! j'ai tué...* » C'est par cette lettre que l'Empereur et l'Impératrice ont pu connaître les péripéties du drame (1) ».

(1) Il faut considérer ce témoignage comme dessinant les grandes lignes du drame. Il serait facile d'en discuter les détails. La décision ne fut pas prise le 28 à Mayerling, mais à Vienne le dimanche 27. Quant à la « grossesse » de Mary, il paraît bien problématique, celle-ci s'étant donnée pour la première fois le 13 janvier, qu'elle ait acquis dès le 28 des certitudes à cet égard... Ce qui subsiste, c'est l'affirmation catégorique par l'impératrice Elisabeth du double suicide.

Le second témoignage que nous possédions — celui-là plus récent encore — nous vient du baron de Chlumecky, conseiller secret de l'empereur François-Joseph (1). Il confirme le double suicide, d'après le récit que lui traça le Dr Widerhofer, médecin de l'Empereur, accouru sur les lieux à l'appel de Loschek.

« L'impression que fit le récit de la vraie cause (de la mort) sur l'Empereur fut effrayante, écrit le baron de Chlumecky. Il était écrasé et hors de lui. Une émotion indescriptible s'était emparée de lui. Il ne pouvait pas se contenir. Suicidé! Son fils! Un désespéré!

« *Je donnerais deux provinces de mon empire si je pouvais faire disparaître le suicide* », disait-il.

Il chercha à le faire « disparaître », en effet. Ainsi, sans le vouloir, fit-il naître l'énigme. Sans le vouloir, aussi, en faisant attribuer l'acte de son fils à un « accès de folie », il plongea Elisabeth dans un abîme de désespoir. Elle criait en sanglotant :

— C'est moi qui ai fait couler dans les veines de mon fils le sang des Wittelsbach! C'est moi la vraie coupable de sa mort!... Ah! pourquoi l'Empereur m'a-t-il connue jadis, pourquoi m'a-t-il connue?...

*Le comte Taafe au baron Krauss :*

« Il s'agit maintenant d'éloigner discrètement du château le second cadavre et de le transporter quelque part sans qu'il soit tenu compte des formalités d'usage. »

Le corps de Mary a été transporté nu, sanglant, sur la table de bois blanc d'une chambre de débarras. On a fermé soigneusement la porte.

Le baron Krauss, face au problème posé par le comte Taafe, monte soigneusement le scénario qui permettra de « faciliter les choses ».

(1) En 1950, MM. Paul Reboux et François Rolant l'ont reproduit en appendice de leur ouvrage : *Le Secret de Mayerling n'existe plus*.

Dans la journée du 31, à 4 heures de l'après-midi, conduits par le commissaire de police Habdra, deux oncles de Mary, Alexandre de Baltazzi et le comte Stockau, arrivent secrètement à Mayerling. On procède à une toilette sommaire de la morte. La rigidité cadavérique n'est pas entière. La tête oscille sur les épaules, à droite, à gauche, en avant, en arrière. Pour obtenir une attitude « présentable », on fixe une canne dans le dos par une corde que l'on attache sous les seins, et par une écharpe que l'on noue sur le front. Puis on habille le cadavre : chemise, robe, bas, souliers. « Discrètement », a dit le comte Taafe. On revêt ce « mannequin pitoyable » d'une grande pelisse de loutre.

Il est dix heures du soir. Baltazzi, Stockau portent le corps dans une voiture qui attend devant la porte. Ils le soutiennent sous les aisselles et lui parlent, comme s'ils aidaient une personne malade à marcher...

Pendant ce temps, le commissaire Habdra s'est rendu à l'abbaye cistercienne de Heiligenkreutz, voisine de Mayerling. Il a présenté au prieur la lettre timbrée du sceau impérial qui lui ordonne d'enterrer « la nuit même, au cimetière du couvent, une noble dame qui, dans un accès de folie, s'était suicidée près de Mayerling ».

Sur la route, dans la nuit, sous la pluie qui tombe en rafales, Habdra attend les voitures parties de Mayerling. Il faut ici lui laisser la parole. Tout commentaire paraîtrait faible — et d'ailleurs mélodramatique — à côté de ce rapport qu'aurait pu imaginer Edgar Poe.

« Enfin nous aperçûmes le convoi dans l'obscurité. Le comte Stockau et M. Alexandre de Baltazzi occupaient la première voiture; ils avaient le corps de la jeune baronne entre eux et le maintenaient par les bras... Je fis continuer le trajet jusqu'au cimetière, sans s'arrêter à l'abbaye. Par suite du vent qui soufflait en tempête et de la pluie qui tombait à tor-

rents, les voitures n'avançaient que très lentement. Le cocher du comte Stockau fut même obligé de visser des crampons aux fers de ses chevaux qui glissaient sur cette route montueuse et couverte de glace. Nous arrivâmes ainsi à l'entrée du cimetière : l'horloge de l'église sonnait minuit.

« Le comte Stockau, M. de Baltazzi, le commissaire Gorup et moi, nous tirâmes le corps du fond de la voiture et nous le transportâmes dans la chapelle, où était le cercueil confectionné, très simplement, de quatre planches; nous y couchâmes la morte. Mais la fosse était loin d'être terminée; le mauvais temps avait retardé le travail. Malgré tous ses efforts, le commissaire Gorup n'avait pu obtenir des deux terrassiers qu'ils aillent plus vite. Les parois de la fosse s'étaient même éboulées plusieurs fois et, dans leur superstition, les deux hommes refusaient de continuer leur ouvrage, en disant que c'était d'un mauvais augure. Nous retournâmes donc au monastère en laissant quelques policiers auprès du cadavre, avec défense de permettre à quiconque d'approcher.

« La fosse ne fut prête qu'à 7 heures du matin. Revenus au cimetière, nous fîmes clouer le cercueil, sur lequel le P. Grünboch récita les prières funèbres, puis nous le portâmes jusqu'à la tombe. La terrible tempête nous rendit ce transport très difficile. Le comte Stockau, M. de Baltazzi, le commissaire Gorup et moi, nous n'avancions que péniblement et pas à pas. Les fossoyeurs, qui ne cessaient pas leurs signes de croix, continuaient de faire mille objections, bien que la bénédiction donnée par le prieur eût dû les rassurer. Enfin, les premières pelletées de terre résonnèrent sur le cercueil. Il était 9 heures et demie quand nous quittâmes le cimetière. »

Comme on l'a écrit, ceci « est une vilaine page dans l'histoire intime des Habsbourg ».

Une seule fois, bien des années plus tard, François-Joseph reparlera de Mayerling devant ses familiers.

Ce jour-là, il murmura :

— « Si l'Archiduc avait eu un peu plus de responsabilités... »

*« Avec ses deux mains, a rapporté un témoin, il tenait sa tête penchée en avant, comme fatiguée. Fixement, avec un regard rêveur, il regardait devant lui.*

*« Il avait l'attitude d'un homme qui se fait des reproches... »*

## L'ÉTRANGE DISPARITION DE L'ARCHIDUC D'AUTRICHE JEAN SALVATOR

*L'Archiduc Jean Salvator fut la troisième victime de Mayerling.*

La tragédie de Mayerling sonna sans doute le glas de la monarchie austro-hongroise. De même, l'affaire du Collier avait été le signe annonciateur de la Révolution française.

Il est un personnage dont la vie tout entière fut transformée par les deux morts de Mayerling. Au vrai, ce n'est pas trop de dire que le drame fit une troisième victime.

Il s'appelait Jean Salvator, prince de Toscane, archiduc d'Autriche. Il était le fils du grand-duc Léopold II et de la princesse Marguerite des Deux-Siciles. Rarement le hasard se plut à modeler destinée aussi curieuse, aussi énigmatique. Elevé à la Cour d'Autriche — nouvel Aiglon — après que son père eut été forcé d'abdiquer la couronne de Toscane, très tôt il avait fait preuve d'une vaste intelligence. C'était un peu — disons-le sans ironie — une exception dans la famille de Habsbourg.

Maurice Paléologue, qui fut ambassadeur de France et connut toutes les familles régnantes d'Europe, l'a

dépeint « grand et souple de corps, la taille mince, le visage énergique, la voix chaude et vibrante, les gestes rares, une distinction aisée dans toutes les manières ». De plus il avait « le goût vif de la littérature, de l'art, de la musique, de la conversation, de la société, de la chasse et, naturellement aussi, des femmes ». Ses aventures sentimentales, multiples et parfois parallèles, se révélaient « toujours élégantes et passionnées, secrètes et nuancées de poésie ».

Parfait connaisseur d'art, il avait fait de son château d'Orth, dans le Salzkammergut, un musée privé où à chaque pas l'on admirait des objets rares et précieux : tableaux, statues, gravures, bronzes, médailles, céramiques, bijoux, pièces d'orfèvrerie et de ferronnerie, armes, armures, étoffes, meubles, etc.

Cet archiduc original était encore un excellent musicien : il avait même fait jouer avec succès, à l'Opéra de Vienne, un ballet intitulé *Les Assassins*.

A vingt-quatre ans, il était colonel; à vingt-neuf, général. Bien sûr, pour cette ascension rapide, ses « droits » de naissance avaient pesé d'un poids plus lourd que ses mérites personnels... Et c'était là, précisément, la blessure secrète de Jean Salvator : se sentant la force et la volonté d'accéder par lui-même aux plus hautes charges, il rageait de ne devoir son grade qu'à son titre d'archiduc.

Les privilèges, les passe-droits, il les avait en horreur. Sa colère croissait lorsqu'il considérait autour de lui, dans l'armée, les choix injustes qui aboutissaient à confier les postes de commande à des chefs incapables. N'en pouvant plus, il se résolut de faire éclater une véritable machine infernale.

Lorsque la brochure intitulée *Vexation ou Education*, par l'archiduc Jean Salvator de Toscane, général commandant le deuxième corps d'armée, fut mise en vente, ce fut à Vienne le plus extraordinaire scandale qu'on y ait vu jamais! Comment! Un prince de la maison impériale osait critiquer l'organisation de l'armée, ce qu'il appelait « l'arrogance » du commandement

supérieur, osait révéler que les états des effectifs publiés étaient faux, prouver que les fortifications étaient périmées, que l'intendance était négligente, s'attaquer enfin à des « chefs vénérés »!

A la Hofburg, le vieil empereur François-Joseph suffoquait d'émotion et de courroux! Le résultat, pour Jean Salvator, ne se fit pas attendre : on s'arracha sa brochure — mais lui fut exilé à Linz.

Sa maîtresse, la jolie Ludmilla Stubel, une petite danseuse de l'Opéra, l'y suivit. Il l'avait connue à l'automne de 1885. Elle avait seize ans, était ballerine à l'Opéra de la cour. Déjà les critiques soulignaient son talent. Dès leur première entrevue, Jean Salvator l'avait trouvée très belle; jugement qui allait de soi. Les contemporains admiraient l'ovale pur de son visage, ses grands yeux profonds, ses admirables cheveux noirs, son teint mat, sa taille élancée, ses jambes longues et nerveuses. L'un de ses familiers ne craignait pas de la juger « belle comme une statue grecque ».

C'est une bien charmante histoire que celle de leur rencontre : « Milly » ne s'était-elle pas donnée à lui alors qu'elle le croyait un simple ingénieur — prouvant ainsi la pureté et la sincérité de son amour.

A Linz, la présence de sa chère Milly n'empêchait pas Jean Salvator de remâcher sa rancune; au lieu de tenir compte de ses critiques, François-Joseph n'en avait-il pas pris prétexte seulement pour l'éloigner, l'humilier? Jean Salvator se mit à conspirer... Son but, il ne le dissimulait pas, était de provoquer l'abdication de François-Joseph, le vieillard sclérosé, au profit de son fils Rodolphe.

A ce dernier, Jean Salvator s'ouvrit de ce projet. Rodolphe ne le repoussa point. Les deux cousins se réunissent, complotent, forment des projets grandioses. Les paroles s'échangent avec flamme, non moins ardentes que les idées. Sans la moindre précaution, l'un et l'autre s'envoient par la poste des textes de constitution, des lettres où sont exposées ouvertement



les idées révolutionnaires des deux cousins. Folle imprudence : toute cette correspondance est interceptée; le complot est découvert.

C'en est fait de Rodolphe. C'en est fait de Jean Salvator. Le premier, l'héritier, sera écarté de tout pouvoir, surveillé, espionné. Quant à Jean Salvator, pour lui tout s'écroule en un instant : son grade, son lustre, ses dignités, tout lui est enlevé « pour atteinte à la sécurité de l'Empire ».

Désespéré, prostré, Jean Salvator se retire dans son château d'Orth avec Milly. Il voyage. Et un jour, c'est l'atroce nouvelle : Rodolphe, à Mayerling, s'est donné la mort. Jean Salvator n'est point sans discerner la part de responsabilité qui, dans cette mort, est sienne. Ses projets de conspiration — découverts — n'ont-ils pas rendu la vie intenable à Rodolphe?

La réaction de Jean de Toscane, nous la connaissons. Constamment, il répétait : « Je ne dois plus, je ne veux plus, je ne pourrai plus continuer la vie que j'ai menée jusqu'ici... Je ne veux plus être un archiduc; je ne veux plus être une altesse impériale, c'est-à-dire un fantoche prétentieux, un mannequin démodé; je veux être un homme; je ne veux plus relever que de ma conscience; je ne veux plus dépendre que de moi-même et de moi seul, dans la pleine liberté de penser tout haut et d'agir à ma guise... Naturellement, la première condition de mon existence nouvelle sera de renoncer à mes apanages, de ne plus vivre dans la fainéantise pompeuse et dorée où se prélassent tous mes confrères les archiducs. Je ne vivrai donc plus que sur les modestes revenus de ma fortune personnelle sans coûter un florin, un kreutzer au trésor de l'empire... »

Il en vint très vite à la conclusion logique : « Dans les formes les plus respectueuses, je ferai savoir à l'empereur que le statut dynastique des Habsbourg n'est plus ma loi; que je cesse d'appartenir à la famille impériale; que, par suite, j'abandonne mon rang, mon titre, mes apanages et toutes mes préroga-

tives d'archiduc pour n'être plus qu'un homme ordinaire, *ein gewöhnlicher Mensch*, avec un nom bourgeois, *mit einem bürgerlichen Namen*, le nom tout simple de Jean Orth... »

Sa mère et ses frères furent les premiers confidents de la nouvelle décision de Jean Salvator. Ils le supplièrent d'y renoncer, de ne pas infliger cette humiliation à la maison de Habsbourg-Toscane... En vain. Jean Salvator fit parvenir sa demande à François-Joseph. D'évidence, l'Empereur n'en éprouva nulle peine, si l'on en juge d'après la célérité avec laquelle il répondit favorablement. Mais il ne se contentait pas d'agréer la demande de Jean Salvator. Il allait plus loin, prouvant une rancune profonde, implacable : il rétorquait en ôtant à l'archiduc sa qualité d'Autrichien. De plus, Jean Salvator n'aurait plus le droit de résider dans les Etats de Sa Majesté. La décision irrévocable fut promulguée le 16 octobre 1889.

Ce dernier coup — si inattendu — Jean Orth le ressentit très durement. Le choc fut terrible. Ainsi, lui, Jean Salvator, devenait un étranger dans sa propre patrie!

Mais, lorsqu'il fut sorti des premiers instants de naturelle prostration, les résolutions de l'ex-archiduc allaient s'en trouver renforcées...

Le 26 mars 1890, le brick-goélette la *Santa-Margharita* quittait le port de Portsmouth, sous le commandement du capitaine Sodich.

La *Santa-Margharita* emportait un passager qui était en même temps le propriétaire, un Autrichien, M. Jean Orth. L'archiduc Jean Salvator, fidèle au programme qu'il s'était lui-même tracé, avait changé de nom, dans le moment même qu'il adoptait une personnalité nouvelle. C'en était fini du prince, de l'archiduc. La voie était ouverte maintenant au navigateur Jean Orth.

Et Ludmilla Stubel? A son départ d'Autriche en

1890, Jean Orth l'avait emmenée à Zurich d'abord, puis à Londres. Sans nul doute, Milly avait dû accompagner son amant sur la *Santa-Margharita*. On en parla à Vienne, ou plutôt l'on en jasa — à la Hofburg, et dans les cercles huppés.

Le brick-goélette traversa l'Atlantique, toucha à Buenos Aires. De cette ville, le 10 juillet 1890, Jean Orth écrivit à l'un de ses amis de Vienne, le journaliste Paul Heinrich. Il se disait très satisfait de sa première navigation. Il se disposait à repartir pour explorer la Terre de Feu et les parages du cap Horn. Il ajoutait qu'il avait dû malheureusement laisser à terre le capitaine Sodich, tombé malade : « J'ai donc pris moi-même le commandement de la *Santa-Margharita* ». Le jour même, il allait quitter Buenos Aires.

Et puis, c'est l'énigme...

Car jamais plus, depuis, on ne revit la *Santa-Margharita*. Jean Orth disparut aussi complètement qu'il est possible.

Jamais, dans les parages du cap des Tempêtes, on ne retrouva la moindre épave qui pût laisser soupçonner un naufrage.

Les nécrologies officielles répètent que « l'archiduc Jean Salvator de Habsbourg-Toscane a péri, au mois de juillet 1890, dans un naufrage sur les récifs du cap Horn ». Cette mort, l'Empereur François-Joseph l'a reconnue officiellement.

*Mais est-elle certaine?*

A Vienne, en tout cas, la vieille grande-duchesse Marguerite de Toscane, la mère de Jean Orth, n'avait pas pris le deuil.

Les autorités autrichiennes firent ouvrir une enquête; on chercha aux alentours du cap Horn les traces d'un naufrage. On n'en trouva aucune. D'autre part, chose bizarre, les familles des matelots de la *Santa-Margharita* ne présentèrent jamais la moindre réclamation.

Certains indices permettent seulement de penser que la *Santa-Margharita* fit relâche à La Plata en dé-

cembre 1890. C'est là qu'une dernière lettre de Jean Orth à Heinrich a été postée. De juillet à décembre, Jean Orth aurait donc séjourné en Argentine — et ceci sans laisser de trace. Georges Delamare, auteur d'un excellent livre sur la question, remarque que « c'est assez étrange, étant donné que, dans l'étude des diverses hypothèses, nous verrons la police argentine très vigilante à l'égard des étrangers (1) ».

Sur ces anomalies, la discussion ne pouvait manquer de s'ouvrir.

D'autant plus que, soudainement, on apprenait qu'un voyageur viennois affirmait avoir revu l'archiduc en Espagne! Pressé de questions, ce voyageur précisa volontiers qu'il avait « parfaitement reconnu l'archiduc sous le froc d'un moine, dans un monastère non loin de Tolède ». C'était pendant la Semaine Sainte. Le Viennois avait sollicité et obtenu d'assister à l'office des Ténébres. Placé non loin de l'une des portes de la chapelle, il considérait respectueusement, à la fin de la cérémonie, les religieux défilant. Parmi eux, à son immense stupéfaction, il reconnut le prince de Toscane, dont le capuchon n'était qu'à demi baissé! Nul doute, c'était lui. Il l'avait vu trop souvent à Vienne pour redouter de commettre une erreur. Mais déjà, l'archiduc était passé. Le lendemain, le voyageur se précipitait chez le Père supérieur, le suppliant de lui dire la vérité, cette vérité que tant d'Autrichiens brûlaient de connaître. Le Père supérieur secoua la tête.

— Les chrétiens qui franchissent notre seuil, dit-il, se sont retranchés du siècle. Ils ne sont plus connus que de Dieu.

Belle histoire! Mais il semble bien que le voyageur se soit laissé emporter par son imagination. L'archiduc était, en fait de religion, notoirement incrédule — certains ont même dit : athée. Cette conversion

(1) Dans l'ombre de Mayerling. *Le Secret de l'Archiduc Jean Salvator dit Jean Orth* (Sfelt).

Brusque, suivie d'une immédiate vocation, paraît trop extraordinaire pour être retenue.

D'ailleurs, à la même époque, un explorateur des régions antarctiques affirma avoir conversé dans l'île de Joinville, voisine de la terre de Graham, avec un personnage dont le portefeuille, « oublié sur la table d'une cabane », portait en relief l'écusson de la Maison d'Autriche. Point de doute : c'était l'archiduc!

Tout cela était peu sérieux. Mais, en 1894, un Italien rencontrait à Buenos Aires un étranger auquel il trouva « l'altière dignité d'une race impériale ». Il jura, lui aussi, qu'il s'agissait de l'archiduc...

Plus admissible apparaît le récit d'un commerçant autrichien qui parcourut en 1899 le Gran Chaco, région partagée entre l'Argentine, la Bolivie et le Paraguay. Il fut mis en rapport avec un Allemand du nom de Frédéric Otten, qui avait acquis une estancia à vingt kilomètres de toute habitation, en plein désert, dans la zone que revendiquaient alors l'Argentine et le Chili. Ce commerçant crut, lui aussi, reconnaître Jean Orth. Troublant, certes, mais non démonstratif.

C'est l'année suivante qu'enfin des informations précises purent être recueillies. Au mois de novembre 1900, un parlementaire uruguayen, le sénateur Eugenio Garzon, intrigué par les bruits qui couraient quant à la disparition de l'archiduc Jean Salvator, résolut d'élucider le mystère. Les résultats de son enquête, il les a publiés dans son livre *Jean Orth* dont une traduction a paru en France.

D'abord, il se rendit à La Plata. En consultant les registres de la marine marchande, en interrogeant des témoins, il recueillit bientôt la certitude que la *Santa-Margharita* avait stationné là, et n'en était partie qu'en décembre 1890.

Après quoi, ayant regagné Buenos Aires et muni d'une autorisation ministérielle, il se mit à fouiller les dossiers de police. D'abord, aucun indice. Point de trace d'un étranger dont le signalement évoquât, même de loin, celui de l'ancien archiduc. La police de

la capitale n'avait délivré aucun permis de séjour à un Autrichien du nom de Jean Orth.

Eugenio Garzon ne se déclara pas battu. Il parvint à intéresser à « son » problème un haut fonctionnaire, lequel, pris au jeu, envoya une circulaire aux « subdivisions, dans les grands et moyens centres ». Les agents locaux étaient invités à fournir toute information sur certains personnages correspondant éventuellement au signalement de Jean Salvator. Les résultats furent décevants. On signalait des étrangers, voire des Autrichiens. Mais, avec la meilleure volonté du monde, aucun ne pouvait être pris pour l'archiduc. Il y avait toujours un détail qui « clochait ». Ni Eugenio Garzon, ni le fonctionnaire ne renoncèrent. Bien leur en prit. Le chef de la police de Concordia, ville voisine de la frontière uruguayenne, dans la province d'Entre-Rios, fit enfin parvenir l'étonnant rapport suivant :

« A la fin de l'année dernière (1899) l'attention de mes agents a été attirée sur un étranger domicilié dans un hôtel modeste. L'un des agents se rendit auprès de l'hôtelier et interrogea celui-ci, qui déclara que son locataire vivait seul, qu'il parlait l'espagnol assez mal et avec l'accent germanique. Il paraissait mélancolique, ne hantait pas les lieux de plaisir, ne fréquentait personne.

« Au cours de l'entretien, l'hôtelier apprit à l'agent que l'une de ses servantes, occupée à faire la chambre de l'étranger, en son absence, avait ramassé sous un meuble une espèce de médaille en forme de croix attachée à un ruban.

« Instruit de ces faits et m'étant assuré que cet étranger n'avait pas encore, conformément aux ordonnances concernant la sécurité du territoire, déclaré à mes services ses nom et qualité, je lui fis parvenir une convocation, me réservant de le recevoir moi-même.

« L'intéressé ne fit aucune difficulté pour se rendre à mon appel. Je reçus donc sa visite et fus frappé de

son air de distinction. Je vis un homme âgé d'environ cinquante ans, de taille moyenne, les cheveux rares, la moustache et la barbe grisonnantes, les yeux bleus, le port militaire. Il parle espagnol avec un fort accent. En réponse à mes questions, l'étranger déclara se nommer Orth Jean, Autrichien... »

Quel coup de théâtre, en vérité! Eugenio Garzon avait-il définitivement résolu l'énigme? Sur ses pressantes invites, le chef de la police de Concordia précisa que Jean Orth avait séjourné un certain temps à Concordia. Ensuite, il avait noué des relations avec un propriétaire d'haciendas de la province d'Entre-Rios; il s'y était fixé et élevait des chevaux...

Le sénateur brûlait d'obtenir d'autres détails. Présentement, où Jean Orth se trouvait-il? Que faisait-il? Une dernière lettre du chef de la police sonna, dans son laconisme, le glas des illusions d'Eugenio Garzon : « *Le personnage, écrivait-il, est parti pour le Japon* ».

Du coup, le sénateur uruguayen renonça. On le comprend. Il ne pouvait guère, par amour des mystères historiques, partir lui aussi pour le Japon.

L'Asie. Etrangement, c'est de ce lointain continent qu'il allait être aussi question dans les *Souvenirs* de la comtesse Larish. Certes, ils sont bien suspects ces Mémoires d'une intrigante. Il est facile de prendre l'auteur, souventes-fois, en flagrant délit d'erreur — involontaire ou volontaire. Tout n'est pas faux cependant, dans les écrits de la comtesse. Examinons donc son récit.

« La cour d'Autriche, écrit la comtesse Larish, savait fort bien où retrouver l'ex-archiduc évaporé et le sut pratiquement toujours. Néanmoins, la sœur aînée de la princesse K. eut toutes les peines du monde à découvrir la retraite de Jean Orth, car le secret était jalousement gardé. D'ailleurs, l'ancien archiduc avait lui-même embrouillé les pistes avec un art consommé.

« Le comte Hans Wilczek avait été autant l'ami de Jean de Toscane que du kronprinz Rodolphe. Il avait souvent rencontré l'ex-archiduc à Pola, jadis port d'at-

tache de la flotte austro-hongroise. Explorateur polaire, Wilczek s'intéressait beaucoup aux questions maritimes et avait une grande connaissance de tout ce qui touchait la mer. Pour lui le « naufrage » près de Rio de Janeiro n'était que la ruse de guerre d'un stratège aussi expérimenté que Jean de Toscane. L'ex-archiduc avait pensé à tout. Il avait même emporté différents journaux et papiers de bord afin que personne ne pût soupçonner que son bateau était la *Margharita*. Il avait d'abord engagé un équipage en Autriche, mais il en avait licencié tous les membres dès la première escale. Puis l'archiduc avait eu recours à un certain nombre d'artifices pour camoufler son bâtiment et y avait si bien réussi que personne ne l'avait reconnu. Le comte Wilczek avait obtenu d'autres détails d'un officier de marine qu'il avait jadis rencontré dans l'entourage de l'ex-archiduc.

« Après avoir changé de nom, la *Margharita* laboura les sept mers et essuya plus d'une tempête. Ce fut au cours d'un de ces ouragans que Jean Orth sauva, au péril de sa vie, un jeune marin de son équipage nommé Bechir, un Oriental mince et basané, à l'âme mélancolique et au port altier. A plusieurs reprises, Jean Orth avait remarqué le jeune quartier-maître qui différait totalement des autres loups de mer.

« Après avoir été sauvé, Bechir, son regard énigmatique posé sur Jean Orth, s'inclina et dit :

« — Tu m'as sauvé la vie, ô maître. Permetts-moi de veiller sur toi et peut-être moi aussi, un jour, pourrai-je te sauver la vie!

« Sur ce, il fit demi-tour et reprit sa besogne comme si rien ne s'était passé.

« Quelques semaines plus tard, Jean Orth, toujours soucieux d'effacer ses traces, changea encore d'équipage et mit à la voile avec un troisième livre de bord. De tous ses hommes, il ne garda que Bechir et appela son yacht d'un nouveau nom, l'*Ignata*, l'Inconnue. Il remonta le Yang-Tsé-Kiang et finit par s'établir au



flanc des montagnes du Tangla où il vécut une vie paisible en compagnie de Milly Stubel qu'il avait épousée et de Bechir, son serviteur particulier ».

Passionnante odyssée!

Remarquons simplement que l'affirmation d'un naufrage survenu près de Rio de Janeiro est purement gratuite; que le bateau n'était pas la *Margharita*, mais la *Santa-Margharita*; que l'équipage n'avait pas été recruté en Autriche, mais à Portsmouth.

Mais la comtesse Larish ne s'en tient pas là... Un ingénieur autrichien aurait retrouvé l'archiduc dans la région de Changhaï. Un détective « au service de la sœur de la princesse K » recueillit les confidences de l'ingénieur. Il se mit aussitôt à la recherche de l'archiduc, mais il « mourut de mort subite ». Quant à l'ingénieur autrichien, « il se suicida », « la conscience lourde d'avoir trahi son ancien chef ».

Après quoi, la princesse K s'empressa de partir pour l'Extrême-Orient, atteignit la Chine et gagna les monts Tangla. Là, elle entendit raconter qu'un Italien, Giovanni Ortero, et sa jeune femme s'étaient établis dans le pays. Elle courut chez lui et se trouva « face à face avec l'archiduc ».

« — Votre Altesse Impériale, Dieu soit loué, je vous ai retrouvé!

L'homme secoua la tête.

« — Je suis navré, Madame, fit-il en italien, accompagnant sa phrase d'un petit salut poli, je regrette de ne pouvoir comprendre la langue que vous parlez ».

La princesse K dut alors se retirer, le désespoir au cœur.

La comtesse Larish apprit la suite de l'histoire de l'archiduc « par un autre canal ». Le lendemain de sa rencontre avec la princesse, Giovanni Ortero déclara à sa femme et à Bechir :

— On nous a volé notre tranquillité. Il faut nous en aller le plus vite possible. Bechir, je m'en remets à toi. Arme le bateau, recrute un équipage afin que nous puissions reprendre nos randonnées.

Coup de théâtre! Bechir révèle alors qu'il est prince, né en Perse, neveu du Chah Muzzaver-Ed-Dhin et qu'il a été exilé pour des raisons politiques. Il vient de recevoir sa grâce et offre à Jean Orth « l'hospitalité de sa patrie ».

« Et ce fut ainsi, conclut la comtesse Larish, que Jean Orth remonta le golfe Persique et alla s'établir dans la célèbre vallée des Roses du pays de Cachemire, où il résidait encore quand le comte Wilczek me raconta cette histoire. Le comte obtint ma promesse de ne pas répéter, tant qu'il vivrait, ce qu'il m'avait révélé, mais sa mort, survenue en 1920, me délia de mon serment ».

Comme l'a fait remarquer Georges Delamare, le Cachemire ne se trouve pas en Perse, mais en Inde... Au lecteur, après tout cela, de décider du sérieux du récit de la comtesse viennoise...

On en était là de la discussion, lorsque parut, en 1959, un petit livre de Maurice Paléologue. Le titre : *Le Destin mystérieux d'un archiduc : Jean Orth* (1).

Soixante-dix ans après la disparition de Jean Salvador, l'énigme semble enfin résolue! C'est dire la reconnaissance que nous devons à Maurice Paléologue et à l'éditeur qui publia cette œuvre posthume.

Maurice Paléologue a eu la bonne fortune de disposer non plus de « on-dit » ou de racontars contradictoires — mais d'un témoignage indiscutable : celui du Français Jean de Liniers.

Celui-ci s'était installé dès l'année 1900 en Argentine. Voyageur, explorateur, il visita longuement les régions les plus inaccessibles de la Cordillère des Andes. Après plusieurs années d'exploration, il vint se fixer dans le sud du pays, non loin du lac Viedma — région sauvage s'il en fut. La ville la plus voisine, le petit port de Santa Cruz, était à 450 kilomètres!

Un jour d'octobre 1907, il errait à cheval dans la

(1) Editions de la Palatine.

région que domine le volcan Fitz-Roy. Alors, dans ce désert, il aperçut une grande cabane, un hangar, une tente. Tout autour, des chevaux, quelques bœufs...

Sur le seuil de la cabane, apparut un homme « d'une cinquantaine d'années, grand, mince, la taille droite, les cheveux gris, la barbe courte, le visage fin ». Il était vêtu de cuir, avec de hautes bottes.

L'homme l'accueillit courtoisement, en espagnol. Deux autres hommes apparurent. Le premier les présenta à Jean de Liniers :

— Mes deux compagnons... deux amis... M. Nicholson, qui est anglais, et M. Sand-Jack, qui est allemand.

Des rapports fréquents allaient s'établir entre les *ranchos*, situés à peu près à quatre-vingts kilomètres l'un de l'autre. A leur troisième rencontre, l'homme se décida enfin à se présenter à Liniers :

— Je m'appelle Fred Otten... Je suis autrichien.

Fred Otten! C'était, on s'en souvient, le nom de cet « Allemand » en qui un commerçant autrichien, parcourant en 1899 le Gran Chaco, avait cru reconnaître Jean Orth.

Sans doute Jean de Liniers ignore-t-il cette hypothétique identification. Mais, « par les allusions plus ou moins voilées de Sand-Jack et de Nicholson, par leur attitude respectueuse envers le maître du *ranchito*, par mille détails qu'il ne cesse d'observer dans l'intimité forcée de leur vie commune », Liniers comprend enfin qu'il a affaire à Jean Salvator de Habsbourg-Toscane.

Le jour vint où « Fred Otten » le reconnut lui-même : il était Jean Orth!

Qu'était-il devenu depuis sa disparition? Par bribes, au cours de conversations successives, il le raconta. D'abord, la jolie Ludmilla ne l'avait pas accompagné, comme on le pensait, jusqu'à Buenos Aires. Ils s'étaient séparés — définitivement — à Londres. Fin d'un roman.

Après son départ de Buenos Aires, le 10 juillet 1890, la *Santa-Margharita* avait cinglé vers la Patago-

nie. Jean Orth y avait séjourné — longtemps. Puis il avait exploré toutes ces terres inhospitalières qui se dressent de part et d'autre du détroit de Magellan. Cette vie très dure, mais exaltante, s'était poursuivie des années durant. Enfin, l'archiduc fugitif était venu s'établir au pied du volcan Fitz-Roy. C'est là que Jean de Liniers le retrouva en 1907...

Tel est le récit du Français. Il est décisif, mais semble comporter des lacunes. Comment l'archiduc se serait-il rendu directement du détroit de Magellan au Fitz-Roy, alors que le commerçant autrichien l'avait rencontré en 1899 dans le Gran Chaco? Jean Orth aurait donc séjourné dans le Nord de l'Argentine quelque temps...

En revanche, est-ce le même étranger qu'on retrouve à Concordia? Pourquoi l'avait-on déclaré parti pour le Japon?

A la mi-décembre 1909, Jean de Liniers dut effectuer en France un voyage d'affaires. Quand, à la fin de 1910, il revint à Santa Cruz, il apprit que « Fred Otten » était mort l'hiver précédent.

L'archiduc mystérieux repose à jamais au pied de la Cordillère des Andes...

## EST-ELLE ANASTASIA ?

*Les derniers des Romanoff périssent en une même nuit, dans une cave d'Ekaterinenbourg. Mais...*

A Berlin, une nuit froide, humide, de février 1920. Le long du canal de la Landwehr, de rares passants qui se hâtent, cols relevés, mains en poches. Là, entre les parapets de pierre, on devine l'eau noire, sale. De temps à autre y clignote le reflet d'un bec de gaz.

Soudain, près du pont de Bendler, un cri d'angoisse. Des souliers ferrés qui courent sur le pavé. Un coup de sifflet. Le bruit d'un plongeon.

Quelques instants plus tard, un homme sort de l'eau, ruisselant, tenant entre ses bras la forme évanouie d'une femme. L'homme est un brigadier de police. La femme, celle qui, ce soir du 17 février 1920, a voulu « en finir ».

Qui est-elle? On la transporte au poste de police le plus proche. Elle a repris ses sens. Sous la couverture qu'on lui a jetée sur les épaules, elle frissonne et regarde les policiers — sans paraître les voir. Elle est jeune, certes. Les yeux sont clairs. Le visage triangulaire s'encadre de cheveux raides, en mèches trempées.

On l'interroge : son nom, son adresse? Elle se tait. On s'étonne, on insiste. Elle se tait toujours. A aucune de leurs questions, les policiers n'obtiendront de réponse. On fouille les pauvres vêtements dont l'eau coule, goutte à goutte, sur le plancher. Ils ne renferment pas le moindre papier d'identité, pas le plus petit indice qui permettent de savoir qui est cette désespérée, et pourquoi elle a voulu mourir.

De cette inconnue, que faire? Les policiers se décident à l'envoyer à l'hôpital Elisabeth. Là, aux médecins, à tout le personnel, elle opposera une attitude identique. A tout ce qu'on lui dit, à toutes les protestations de pitié ou même d'amitié, elle répond de mauvais gré, dans un allemand courant, marqué d'un accent étranger. Si un médecin lui demande, pour « l'apprivoiser », s'il faut faire venir son fiancé, elle lance :

— Vous n'êtes sans doute pas au courant, docteur.

Le 27 mars, les médecins la déclarent sujette à « des crises de mélancolie ». Il apparaît certain que si elle était rendue à la liberté elle rééditerait son acte.

Le 30 mars, elle est transportée à l'asile d'aliénés de Dalldorf. Le psychiatre qui l'examine le 30 mai la déclare âgée de vingt-six à trente ans. Pas plus que les précédents interlocuteurs de l'inconnue, il n'obtient de la malade qu'elle sorte de son étrange mutité... Qui est-elle? Elle refuse de le dire.

Elle demeurera donc à l'asile de Dalldorf. Elle y restera des semaines, et des mois, et des années. Que fait-elle? Elle passe ses journées assise sur une chaise, ou étendue sur son lit. Quand elle est allongée, elle couvre son visage de sa couverture.

Un témoin résumera ainsi les observations, quant à l'inconnue, des médecins et du personnel de l'asile :

« La patiente est consciente du temps et de l'espace. Donne une impression d'anxiété... Il est évident qu'elle est lasse de la vie, elle refuse de manger et

doit être alimentée de force. Répugne à tout contact avec les étrangers... Est cependant toujours aimable, donne l'impression d'avoir été très bien élevée et parfaitement éduquée... »

S'il arrive qu'on veuille la photographier, elle sort de son apathie. Elle se débat. Elle louche volontairement. On est obligé de la tenir de force devant l'objectif.

Peu à peu, cependant, elle semble s'apprivoiser. Elle dit quelques mots — en allemand, bien sûr — aux sœurs de l'asile. Une malade a réussi à capter sa confiance; il s'agit d'une certaine Marie Kolar Peuthert qui partage sa chambre de la section B — maison IV. Avec elle, l'inconnue a de véritables conversations, toujours en allemand. Mlle Peuthert, une ancienne couturière qui a travaillé en Russie avant la Révolution, se croit persécutée; mais elle est en voie de guérison.

Un jour de la fin du mois d'octobre, les deux malades, dans leur chambre commune, tuent le temps. Une infirmière leur a prêté un numéro de la *Berliner Illustrierte Zeitung*. L'inconnue s'est mise à en feuilleter les pages. Soudain, son intérêt paraît s'éveiller. Avec une étrange attention, elle considère une photographie représentant trois des grandes-duchesses de Russie. La légende précise : « *Une des dernières photographies des grandes-duchesses, faite pendant leur captivité. A gauche, la grande-duchesse Anastasia, qui aurait échappé au massacre de la famille impériale et prétend être à Paris* ».

A cet instant précis, Mlle Peuthert se penche au-dessus de l'épaule de sa compagne : elle s'étonne car elle n'a jamais vu la jeune femme manifester pour quoi que ce soit un tel intérêt. Aussitôt, Mlle Peuthert pousse un cri :

— Je sais qui tu es!

La malade, effrayée, met un doigt sur sa bouche :

— Tais-toi! Tais-toi!

Mais Mlle Peuthert ne se taira pas. Pour elle, il n'existe déjà plus de doute : l'inconnue n'est autre

qu'une grande-duchesse de Russie, fille miraculeusement épargnée de Nicolay II. Ce qui l'a convaincue, c'est l'extraordinaire ressemblance découverte par elle entre sa compagne et l'une des grandes-duchesses, dont la photographie orne la couverture de la *Berliner Illustrierte Zeitung*... L'une des dernières photographies avant l'épouvantable tragédie.

Nuit du 16 au 17 juillet 1918. A Ekaterinenbourg, petite ville de l'Oural, la famille impériale russe reposait dans la prison qui lui avait été affectée : la maison du marchand Ipatieff.

Au lendemain de l'abdication de Nicolas II — le 15 mars 1917 — la famille impériale avait été internée à Tsarkoïe-Selo. Cinq mois plus tard, on transférait les prisonniers à Tobolsk et, en mai 1918, à Ekaterinenbourg.

Le temps s'écoula, interminable, lourd d'angoisse, jusqu'au 16 juillet. Cette nuit-là — entre minuit et 1 heure du matin —, une troupe d'hommes armés fit irruption dans la maison Ipatieff. A leur tête était le commissaire Yourovski, chef des policiers et des soldats qui gardaient la maison.

Brutalement, on réveilla les occupants du lieu. Les hommes leur intimèrent l'ordre de descendre sur-le-champ dans une petite pièce du sous-sol. Quelques instants plus tard, dans la cave étroite, onze personnes étaient réunies, transies de froid et de peur : le tsar, portant dans ses bras son fils; la tsarine; les quatre grandes-duchesses; Olga, Tatiana, Marie, Anastasia; la femme de chambre Demidova; le docteur Botkine, médecin du tsar; deux fidèles domestiques.

On ne perdit pas un instant. Yourovski brandit un revolver sous les yeux de Nicolas II :

— Les vôtres, cria-t-il, ont voulu vous sauver. Mais ils n'y ont pas réussi. Nous sommes obligés de vous fusiller!



Déjà, il pressait sur la détente. Nicolas II s'abattit, foudroyé. Une vingtaine de coups de feu claquèrent, au milieu de cris atroces. Puis ce fut le silence... Sur le sol, où les flaques de sang s'agrandissaient, onze corps gisaient.

Ces cadavres encore chauds, on allait les charger sur un camion automobile, pour les transporter à 25 km de la ville, dans la forêt de Koptiaki. Dans une clairière, les gardes dépecèrent les corps, arrosèrent les membres détachés d'acide sulfurique, puis de benzine — et les brûlèrent.

Ce qui restait fut jeté dans un puits de mine rempli d'eau. Les vêtements furent également brûlés. Les débris qui résistèrent au feu furent à leur tour lancés dans le puits.

Quelques jours plus tard, les Blancs reprenaient Ekaterinenbourg. Un magistrat, le juge Sokoloff, fut chargé d'enquêter sur la mort de Nicolas II et des siens. Il réunit un grand nombre de témoignages et de précisions qui permirent d'établir la version des faits — incontestables — qu'on vient de lire.

Deux personnes ont participé à la même enquête : le journaliste anglais Robert Wilton, correspondant du *Times* en Russie, ainsi que Pierre Gilliard, ancien précepteur du tsarévitch. De l'ensemble de ces récits, une précision ressort : Anastasia ne mourut pas des suites de la fusillade. La déposition du soldat Yamikoff, publiée par Robert Wilton, dit que, « *de la famille, seule Anastasia fut achevée par la baïonnette* ». Quant à Pierre Gilliard, il écrit : « *Anastasia Nicolaïevna n'est que blessée et se met à crier à l'approche des meurtriers; elle succombe sous les coups de baïonnette* ».

Mais le juge Sokoloff procéda également à des fouilles dans le sinistre puits. Il y découvrit deux boucles de pantoufle de dame avec pierres; des crochets, agrafes, boutons-pression; treize petites perles; deux chaînettes en or; des topazes. Enfin, six buscs de corsets de femme. Six buscs. Or, il y avait, dans la

cave de la maison Ipatieff, six femmes : la tsarine, les quatre grandes-duchesses et leur femme de chambre Demidova...

Tous ces détails importent peu à Mlle Peuthert. Elle a reconnu sa grande-duchesse. Voilà qui lui suffit. Et, par elle, l'affaire Anastasia va commencer. Mlle Peuthert quitte en effet Dalldorf le 20 janvier 1922. Peu de semaines plus tard, elle rencontre à l'église russe de Berlin le capitaine Schwabe, émigré russe, anciennement attaché au régiment de cuirassiers de l'Impératrice douairière. Elle lui parle de l'inconnue qui partageait sa chambre à l'asile de Dalldorf, s'attache passionnément à l'étrange ressemblance qu'elle a cru découvrir.

M. Schwabe, très ému, se rend à Dalldorf le 8 mars. Il y revient deux jours plus tard avec quatre autres émigrés russes, dont Mme Zenaïde Tolstoï et sa fille. En les voyant entrer, l'inconnue a voulu se cacher la tête. Aux questions que les dames Tolstoï lui posent avec douceur, avec amitié, elle ne répond pas. De plus elle se met à pleurer. Elle sanglote... On ne tirera rien d'elle.

Après cette visite, Mme Tolstoï et sa fille déclarent qu'elles ont reconnu... la grande-duchesse Tatiana. D'autres émigrés se succèdent à l'asile de Dalldorf. Dans les milieux russes de Berlin, l'émotion grandit. Laissera-t-on dans un asile celle qui est peut-être la fille du dernier tsar? Le baron Kleist, ancien chef de police de district en Russie, sollicite l'autorisation de recueillir chez lui l'inconnue. Il l'obtient. La jeune femme quitte l'asile le 22 mars 1922.

Peu à peu, le baron Kleist va obtenir la confiance de la mystérieuse jeune femme. D'abord, il parviendra à lui faire préciser son identité. Car si certains, parmi les émigrés russes, ne la reconnaissent pas du tout pour une grande-duchesse — d'autres voient en elle, soit Tatiana, soit Anastasia. C'est une identité de trop... Kleist écrit sur une feuille deux noms : *Tatiana* et *Anastasia*. Il demande à la jeune femme de dési-

gner elle-même le prénom qui est le sien. Elle pose le doigt sur le mot *Anastasia*...

Un peu plus tard, enfin, la jeune femme livre à Kleist le récit suivant :

— A la maison Ipatieff d'Ekaterinenbourg, lorsque le carnage a commencé, je me suis cachée derrière le dos de ma sœur Tatiana qui fut tuée sur le coup. Ensuite, je reçus des blessures et je perdis connaissance. Lorsque je revins à la vie, je me trouvais dans la famille d'un soldat qui m'avait sauvée. Il s'appelait Alexandre Tschaïkovski. Je suis arrivée avec lui à Bucarest; à la fin de 1918, j'ai eu un fils. Je me suis mariée avec Alexandre Tschaïkovski, le 18 janvier 1919. Au mois d'août de cette même année, mon mari fut blessé dans une rue de Bucarest par des coups de feu tirés contre lui, et il mourut trois jours plus tard.

La jeune femme ajoute qu'on peut l'identifier d'après le linge avec initiales et les vêtements percés de balles qu'elle a laissés chez les parents de son mari...

Plus tard, elle donnera d'autres détails. C'est avec toute la famille Tschaïkovski — les parents et les deux frères — qu'elle a fui la Russie. Le fils qu'elle a mis au monde à Bucarest s'appelait Alexis. C'est avec les bijoux cousus dans ses vêtements qu'elle et les Tschaïkovski ont pu subsister en Roumanie.

Après la mort de son mari, elle a décidé de partir pour Berlin où se trouvait sa tante et marraine, la princesse Irène de Prusse. Elle a voyagé avec son beau-frère, Serge Tschaïkovski. Mais, arrivée dans la capitale allemande, soudainement son affreuse condition lui est apparue en pleine lumière. Jamais elle n'oserait se présenter à sa chère tante Irène — elle, princesse russe, déflorée par un soldat, mère d'un bâtard... Alors, un soir, elle a quitté l'hôtel où elle était descendue avec Serge. Elle a marché, à l'aventure. Elle a longé un canal. L'eau noire l'attirait, irrésistiblement. Elle a sauté.

L'histoire de Mme Tschäïkovski — ainsi la baptisent les journaux — a fait le tour de l'Europe. Dit-elle vrai? N'y a-t-il pas là seulement une imposture — son auteur visant la fortune des Romanoff, dont on raconte qu'elle est déposée à la banque d'Angleterre? Ou bien cette femme n'est-elle qu'une déséquilibrée? Partout, dans le monde, on se pose la question.

Quant au sujet de cet intérêt passionné, c'est un pauvre être toujours malade. Une tuberculose osseuse la contraint à des soins perpétuels, à des séjours en sanatorium, à des opérations. En 1925, une réfugiée russe, d'origine balte, Mme Rathlef, s'est attachée à sa personne. Elle veille sur celle dont elle ne met pas en doute l'absolue sincérité. Elle la soigne avec un dévouement admirable. En même temps, elle réunit les « preuves » de l'identité de sa protégée. En 1929, elle publiera un gros livre, intitulé : *Anastasia? Enquête sur la survivance de la plus jeune des filles du tsar Nicolas II*. Les conclusions de Mme Rathlef sont formelles : Mme Tschäïkovski est — sans conteste — la grande-duchesse Anastasia.

Mais au moment où paraît le livre, la « prétendante » se trouve depuis un an en Amérique. La princesse Xénia de Russie — devenue Mrs Leeds — l'y a invitée. Mme Tschäïkovski adopte aux Etats-Unis un nom plus facile à prononcer pour les bouches américaines : Mme Anderson. Mais la malade conserve son caractère fantasque et difficile. Elle se brouille avec Mrs Leeds, regagne l'Allemagne en 1931.

Là, elle habitera dans une petite maison mise à sa disposition, en Forêt-Noire, par le prince de Saxe-Altenbourg. Elle y vivra gardée par des chiens-loups qui, jour et nuit, errent derrière la haute clôture surmontée de barbelés. En 1968, coup de théâtre : elle repartira pour l'Amérique et là, enfin, connaîtra peut-être le bonheur privé : elle se marie. Le mari américain de Mme Anderson pourrait être son fils. Il jure avoir épousé une grande-duchesse.

Une pièce célèbre de Marcelle Maurette, un film dont Ingrid Bergman fut la vedette, un procès tumultueux aux multiples épisodes : autant d'éléments qui firent se ranimer, quelques années après la Seconde Guerre mondiale, la quelque peu oubliée « affaire Anastasia ». Sur elle, on a encore beaucoup écrit. Souvent avec inexactitude, parfois avec déraison.

Pourtant l'affaire se circonscrit à un certain nombre d'arguments *Pour* et *Contre* — en forme de diptyque — qui forment le « dossier Anastasia ».

Ces arguments, la polémique les a souvent défigurés. C'est pourquoi on va les trouver ci-dessous, dépouillés de toute littérature, dans leur simple rigueur historique.

D'évidence, il faut d'abord nous interroger sur la possibilité matérielle, pour la grande-duchesse Anastasia, d'avoir échappé au massacre.

La famille impériale a officiellement péri toute entière dans le massacre d'Ekaterinenbourg. Cependant, il n'est pas absolument exclu qu'une des filles du tsar ait pu survivre. Même, des textes dignes de foi précisent qu'entre les filles du tsar, seule Anastasia fut frappée de coups de baïonnette. On cite des cas de personnes ayant été fusillées, laissées pour mortes et qui ont survécu. J'ai, personnellement, connu un gardien de la paix parisien fusillé par les Allemands pendant la Libération et qui vit toujours. Le pianiste Alain Romans a connu le même sort. Mais, fatalement, dans ce cas, le « miraculé » porte dans sa chair des traces indélébiles de la fusillade. Deux témoins nous disent qu'Anastasia fut *achevée* à coups de baïonnette. Encore faut-il que Mme Anderson puisse exhiber les cicatrices de ces coups de baïonnette. Dans une circonstance aussi exceptionnelle, aussi lourde de responsabilité, on ne peut envisager que les exécuteurs n'aient pas tout accompli pour que leur mission soit menée à bien. Or, qu'en est-il exactement ?

Mme Anderson a subi plusieurs examens médicaux. C'est ainsi que le Pr Bohnoeffler certifie : sur la boîte crânienne on ne relève aucune lésion extérieure grave. Derrière l'oreille droite, il y a une longue et étroite cicatrice d'environ 2 à 3 centimètres; l'os qui se trouve dessous semble avoir à la surface un sillon étroit correspondant à la cicatrice. En tâtant la partie chevelue de la tête, on ne perçoit aucune déformation et aucun indice révélant une forte lésion antérieure de la boîte crânienne. Même une photographie aux rayons Röntgen ne révèle pas de lésions de la boîte crânienne.

Le Dr Nobel certifie : ombre à l'ethmoïde gauche, à l'os molaire gauche et au sphénoïde gauche; os vomicus très vraisemblablement quelque peu déformé. Ombre au-dessus du conduit auditif droit, différentes déficiences des mâchoires supérieure et inférieure et manque de dents.

Le Dr Eitel certifie : le doigt du milieu de la main gauche porte du côté de l'index une cicatrice allongée, d'environ 2 centimètres, qui provient d'une blessure faite étant enfant et qui occasionne la raideur de ce doigt. On voit une cicatrice superficielle derrière l'oreille droite. Grande déformation du gros orteil droit.

On peut donc retenir qu'en fait de cicatrices se rapportant éventuellement aux coups de baïonnette, Mme Anderson ne porte dans sa chair que deux cicatrices, l'une derrière l'oreille droite, l'autre au majeur de la main gauche, chacune de ces cicatrices n'ayant que deux à trois centimètres. Bien mieux, en ce qui concerne la cicatrice du doigt, Mme Anderson explique qu'elle s'est produite à la suite d'un accident, en Russie, lorsque ses doigts ont été pris dans la portière d'une automobile. Par conséquent, de son propre aveu, cette cicatrice ne se rapporte pas aux blessures occasionnées à Ekaterinenbourg. Il faut donc croire que, pour l'achever, les exécuteurs se sont contentés de l'effleurer derrière l'oreille droite d'une

baionnette distraite. Aujourd'hui, certaines cicatrices — notamment au coude — sont présentées par les partisans de Mme Anderson comme des blessures provenant du massacre. Ce sont tout simplement les cicatrices d'interventions chirurgicales faites lors de sa tuberculose osseuse en Allemagne et dûment constatées par des procès-verbaux indiscutables (Docteur Greafe).

Les dents, soi-disant perdues à la suite de coups de crosse, ont été arrachées, sur l'ordre de l'Inconnue, à l'hospice de Dalldorf. D'ailleurs, un croquis de la mâchoire de l'Inconnue fait à cette époque montre que les dents manquent *irrégulièrement*, à raison d'une dent toutes les deux ou de deux dents toutes les trois. Il aurait donc fallu que l'exécuteur usât d'une crosse extrêmement mince, celle d'un fusil d'enfant, et qu'il s'y prît avec une délicatesse digne d'un chirurgien-dentiste (1).

Nous savons pourquoi Mme Anderson s'est fait arracher à Dalldorf des dents saines. Elle a confié à une garde qu'elle voulait « se rendre méconnaissable » (Journal des malades de l'hospice de Dalldorf).

Seconde question : y a-t-il chez Mme Anderson volonté de tromper ? A cette question, il est possible de répondre par la négative. Même les adversaires de la « prétendante » reconnaissent sa sincérité. La grande-duchesse Olga, tante d'Anastasia, écrivait en 1927 : « Elle m'apparut sincèrement convaincue d'être réellement Anastasia ». M. Pierre Gilliard, ancien précepteur des enfants du tsar Nicolas II, et principal témoin « anti » au procès de Wiesbaden, a reconnu : « Il nous semblait que Mme Tschäikovski pour laquelle nous éprouvions une réelle pitié était sincèrement persuadée qu'elle était réellement Anastasia. »

Plusieurs médecins et psychiatres ont examiné Mme Anderson. Leurs conclusions se recoupent : il n'y

(1) Procès-verbal au « Journal des malades » de cet hospice.

a dans son cas aucun mensonge délibéré. Le Dr Lothar Nobel affirme : « Il est à peine admissible, psychologiquement parlant, qu'une personne jouant, pour une raison ou une autre, le rôle d'une autre personne, se conduise comme la malade dans toute sa manière d'être, et fasse preuve d'aussi peu d'initiative dans l'accomplissement de ses plans » (rapport de mars 1926). Le Dr Saathoff se déclare convaincu (décembre 1927) qu'il est impossible que l'Inconnue s'approprie sciemment une autre personnalité. Tel est encore l'avis du Pr Bohnoeffler (« elle ne peut sciemment tromper »), du docteur Eitel (« aucune cause d'hystérie, de tromperie ou d'hypnotisme »).

Les partisans de Mme Anderson soulignent que le cas de « l'Inconnue de Berlin » ne ressemble en aucune façon à celui des imposteurs classiques, tels par exemple les faux Louis XVII. Ceux-ci apparaissaient un beau jour en déclarant : « Je suis Louis XVII ! » Ici, rien de semblable. Ce sont des étrangers, des Russes blancs alertés par Mlle Peuthert, qui sont venus à l'asile de Dalldorf avec l'espoir de reconnaître la grande-duchesse de Russie. L'Inconnue, loin d'affirmer qu'elle est la grande-duchesse, se cache en pleurant quand on lui parle. Longtemps, elle a refusé de répondre aux questions qu'on lui posait. Ce n'est que par la suite, et mise en confiance par le baron Kleist, qu'elle finit par lui « avouer » d'abord son prénom : « Anastasia », et avouer ensuite qu'elle est la fille de Nicolas II. « Il y a là, remarquent les partisans, un processus qui est en contradiction totale avec l'attitude habituelle des imposteurs ».

Les adversaires de Mme Anderson répliquent en rappelant précisément les débuts singuliers de ce qu'ils appellent l'« imposture involontaire ». Un jour, la malade de Dalldorf voit entrer dans sa chambre des gens qu'elle ne connaît pas, et qui paraissent fort émus. Un rapport précise comment les choses se sont passées : « Les deux dames lui montrent en sanglotant de petites icônes, des photographies et lui chu-



chotent à l'oreille quelques noms. *La malade ne dit rien*, elle est visiblement émue et pleure beaucoup. Andréïevski lui adresse la parole en l'appelant Votre Altesse, ce qui paraît l'impressionner tout particulièrement... »

Ainsi se créent un climat, une atmosphère. Au cours de visites postérieures, d'autres gens affirment à la malade qu'elle est Anastasia ou Tatiana, miraculeusement sauvée de la tuerie. Alors, expliquent les adversaires, l'idée prend corps. L'amnésique, qui a abandonné son identité dans le canal de la Landwehr, la retrouve. Un voile pour elle se déchire. Elle *est* Anastasia Nicolaïevna! Son pauvre cerveau malade se met à inventer. Car au début, avant que des âmes compatissantes aient pu venir à son secours et l'aider à « retrouver ses souvenirs », tout ce qu'elle affirme — ou à peu près — est faux! Comment aurait-elle pu, par exemple, mettre au monde le 5 décembre 1918 le fils de son sauveur Tschaïkovski, alors que neuf mois plus tôt — en mars — elle se trouvait encore à Tobolsk avec ses parents? Le soldat Tschaïkovski n'a pu « profiter de son inconscience » que dans la deuxième quinzaine de juillet, au plus tôt.

D'autre part, avec la collaboration de la reine Marie de Roumanie, tante d'Anastasia, des recherches ont été effectuées, extrêmement serrées, afin de retrouver la trace de l'éventuel séjour à Bucarest de la prétendante. On a cherché les traces du combat de rue au cours duquel Alexandre Tschaïkovski aurait perdu la vie. A l'époque considérée, on n'a trouvé *aucun combat de rue*. Tout le clergé fut interrogé quant au baptême du petit Alexis, fils de l'Inconnue : ici encore, nul souvenir, nulle trace.

Comment, enfin, Anastasia aurait-elle pu emporter avec elle des vêtements qu'elle avait revêtus la nuit de la tragédie d'Ekaterinenbourg, alors que les corps de la famille impériale avaient été déshabillés et que le corset d'Anastasia avait été jeté dans le puits de mine de la forêt Kopiaki? Rappelons-nous que le juge So-

koloff avait découvert dans le puits *six buscs de corsets* et qu'il y avait *six femmes* dans la cave d'Ékaterinenbourg.

Si l'on veut admettre qu'Anastasia a été sauvée, il faut accepter l'hypothèse d'un ami inconnu parvenant à subtiliser le corps, *après* qu'on l'eut jeté hors du camion, *après* qu'on l'eut déshabillé; et avant qu'on ne le dépèce et le brûle. Il faut que ce corps nu ait été subtilisé à la barbe des quinze gardes rouges qui, dans un espace exigü, piétinaient autour des cadavres. Et Mme Anderson raconte — rappelons-le — qu'elle et son sauveur ont vécu de la vente de bijoux cousus dans ses vêtements.

Et le problème de la langue parlée par l'Inconnue? A Saint-Pétersbourg, la grande-duchesse parlait très bien le russe — sa langue maternelle — assez bien l'anglais, mal le français mais ne baragouinait que quelques mots d'allemand. On sait, par les confidences de Pierre Gilliard, qu'Anastasia et les grandes-duchesses prenaient des leçons d'allemand avec M. Kleinenberg. « M. Kleinenberg et moi, raconte Pierre Gilliard, nous rencontrâmes de très grandes difficultés dans notre enseignement, car les grandes-duchesses n'avaient aucune pratique de l'allemand et du français, en dehors de nos leçons; elles ne parlèrent jamais l'allemand, et eurent toujours beaucoup de peine à s'exprimer en français (1) ».

Quant à la baronne Buxhoeveden, demoiselle d'honneur qui, de 1913 à 1918, avait suivi la famille impériale et n'avait été séparée d'elle que six semaines avant le massacre d'Ekaterinenbourg, elle note, à pro-

(1) Les partisans de Mme Anderson ont exhibé récemment les cahiers d'allemand de la grande-duchesse Anastasia. Ils ont accusé Pierre Gilliard d'avoir menti, en affirmant qu'Anastasia ne savait pas l'allemand. On voit, par la citation ci-dessus reproduite, que Pierre Gilliard n'a jamais rien dit de pareil. Il a au contraire textuellement écrit qu'Anastasia et ses sœurs avaient appris l'allemand avec M. Kleinenberg. Autre chose est de suivre des cours d'allemand et de parler cette langue.

pos d'Anastasia : « Elle savait à peine quelques mots d'allemand et les prononçait avec un fort accent russe ». Même témoignage de la part du valet de chambre Volkov. Or, quand l'Inconnue arrive en 1920 à l'hospice de Dalldorf, elle parle fort bien l'allemand quoique avec un accent étranger. Elle dit par exemple : « Vous n'êtes sans doute pas au courant, docteur ». Or, de son propre aveu, elle n'est arrivée à Berlin que quelques jours plus tôt, ayant vécu jusque-là (après son évasion) en Roumanie avec la famille Tschaikovski qui s'exprimait en russe ou en polonais. Où et quand a-t-elle appris à parler si couramment l'allemand ?

Quand les partisans de l'Inconnue diront, vers 1925, que leur prétendante a normalement appris cette langue pendant ses longs séjours dans les asiles et hospices de Berlin (1), ils ne tiendront pas compte d'un fait capital : dès son arrivée à Dalldorf, elle entendait l'allemand, elle parlait l'allemand, elle lisait l'allemand. On acceptera à la rigueur qu'un traumatisme violent comme le massacre d'Ekaterinenbourg ait pu provoquer de l'amnésie. Malheureusement, l'amnésie peut faire oublier des langues. En aucun cas, elle ne peut faire apprendre une langue que l'on ignore.

Quant au russe, si l'Inconnue semblait le comprendre, elle ne parlait pas dans les années 1920. « Elle ne paraissait entendre ni le français ni l'anglais » (témoignage du prince Youssoupof). Le Dr Eitel témoigne en 1926 : « La malade demande maintenant elle-même à reprendre des leçons d'anglais. » Aujourd'hui, elle comprend et parle parfaitement toutes ces langues. Près de cinquante ans ont passé... Un journaliste, M. Vick Vance, qui la rencontre en novembre 1960, s'entend adresser la parole par Mme Anderson en anglais. Et il note, tout naturellement : « Ce sont ses premières paroles. Elle les a dites en anglais, tout

(1) C'est notamment ce qu'a dit Mme Rathlef au valet de chambre Volkov.

bas. L'anglais, la première langue qu'elle parla, est la seule qui lui soit restée familière. » Voilà comment on écrit l'histoire.

Une réflexion qui vient immédiatement à l'esprit, en une telle affaire, est celle-ci : de 1918 — disparition d'Anastasia — à 1920 — apparition de l'Inconnue — moins de deux années se sont écoulées. Un grand nombre de témoins de l'enfance de la grande-duchesse avaient survécu à la Révolution. Dans un débat d'une telle importance, il était normal, indispensable, décisif, de solliciter leur avis. Après quoi, la question aurait été résolue — définitivement. Que ne l'a-t-on fait ?

On l'a fait.

Et le débat ne s'en est pas trouvé clos pour autant. Car si une partie de ces témoins s'est montrée favorable à l'identité de Mme Tschaïkovski-Anderson, une autre partie a proclamé l'imposture.

Parlons d'abord des adversaires. La princesse Irène de Prusse — tante et marraine d'Anastasia, celle-là même que Mme Tschaïkovski déclarait avoir voulu retrouver à Berlin et n'en avoir pas eu le courage — a rencontré l'Inconnue au mois d'août 1922 chez le docteur Grunberg. Elle repartit « *avec la ferme conviction que cette inconnue n'était pas sa nièce* » : tels sont les termes de l'attestation qu'elle signa par la suite.

La grande-duchesse Olga de Russie, autre tante d'Anastasia, rendit visite à Mme Tschaïkovski au sanatorium Mommsen, à la fin d'octobre 1925. Elle était la tante préférée des grandes-duchesses. Elle témoigna le 28 février 1927 : « *Je n'ai trouvé de ressemblance avec ma nièce Anastasia, ni dans son apparence physique, ni dans sa voix ou sa personnalité* ». Pourtant, la grande-duchesse Olga était loin de se sentir hostile *a priori*. Trois mois avant l'entrevue, elle suppliait Pierre Gilliard de se rendre auprès de l'Inconnue : « *Et si par hasard c'était vraiment la petite! Dieu sait! Et ce serait un tel péché, si elle est seule, dans*

la misère, et si tout cela était vrai... Je vous en prie, partez au plus vite ». Pour la grande-duchesse, la désillusion fut donc très grande. Sa déposition défavorable en prend d'autant plus de force.

La baronne Buxhoeveden, cette demoiselle d'honneur dont on a dit déjà qu'elle n'avait été séparée de la famille impériale que six semaines avant le massacre d'Ekaterinenbourg, vint voir l'Inconnue à Dalldorf, le 12 mars 1922 — donc à peine quatre ans après sa dernière entrevue avec la grande-duchesse Anastasia. Elle ne trouva « aucune ressemblance physique » entre celle-ci et la malade. Elle précisa : « Les yeux et le front montraient quelque ressemblance avec la grande-duchesse Tatiana Nicolaïevna, ressemblance qui disparaissait cependant dès que sa figure n'était pas couverte ».

L'ancien valet de chambre de l'impératrice, Volkov, rencontra l'Inconnue les 2 et 3 juin 1925. Il avait accompagné la famille impériale jusqu'à Ekaterinenbourg. Il publia une déclaration catégorique : « Il ne peut s'agir de la grande-duchesse Anastasia ».

Telle fut aussi l'opinion du capitaine Sabline et du colonel Mordvinov, anciens aides de camp de Nicolas II, celle du prince Félix Youssouпов et surtout de Pierre Gilliard et de sa femme. J'ai cité déjà le nom de Pierre Gilliard, précepteur du tsarévitch et qui vécut auprès de la famille impériale, depuis l'automne 1905 jusqu'au mois de mai 1918. Après la guerre, il épousa Alexandra Tegleva, ancienne surveillante des grandes-duchesses, que celles-ci appelaient familièrement Choura. Tous les deux se rendirent le 27 juillet 1925 chez la « prétendante ». Dès l'abord, ils ne lui trouvèrent aucune ressemblance avec leur ancienne élève, hors la couleur des yeux.

Mme Tschäïkovski ne reconnut pas plus son ancien professeur que Mme Pierre Gilliard — Choura — et prit celle-ci pour « sa » tante Olga. Comme on lui montrait Choura en lui demandant avec insistance : « Qui est-ce? Qui est-ce? », elle murmura :

— C'est la plus jeune sœur de mon père.

On lui avait en effet annoncé la visite de « sa » tante Olga pour la même époque à peu près. Donc, elle ne reconnaissait ni Choura — ni sa tante.

Pierre Gilliard lui adressa la parole en français, puis en anglais, enfin en russe. Mais la malade semblait ne rien comprendre. La conversation dut se dérouler en allemand, cette langue que la petite Anastasia avait toujours refusé d'apprendre. Rien de plus décevant que cette conversation. Pourtant, les Gilliard s'appliquent à ne point paraître hostiles. Ils cherchent à mettre l'Inconnue en confiance.

Pierre Gilliard et sa femme posent à Mme Tschai-kovski question sur question. Pas la moindre réponse. « La malade, dira l'ancien précepteur, a été incapable de répondre à une seule question ».

Le résultat de cette entrevue fut, quelques années plus tard — en 1929 — la publication d'un livre accablant, *la Fausse Anastasia, histoire d'une prétendue grande-duchesse de Russie*, dans lequel Pierre Gilliard, en collaboration avec un ancien président de la cour d'assises de Petrograd, Constantin Savitch, s'attache à démontrer l'imposture.

La famille Romanoff, dans sa quasi-unanimité, s'est refusée à reconnaître Mme Anderson, à commencer par la grand-mère d'Anastasia, l'impératrice Marie-Féodorovna. Cette famille s'est déclarée convaincue par les témoignages d'Irène de Prusse et de la grande-duchesse Olga Alexandrovna, par ceux de la baronne Buxhoeveden, de M. et Mme Pierre Gilliard, c'est-à-dire les personnes qui avaient connu la grande-duchesse Anastasia dans une intimité parfaite. La famille impériale attache également une grande importance au témoignage du médecin-dentiste des enfants du tsar, M. Kostritzki. Ce praticien a traité pour la dernière fois Anastasia à Tobolsk en 1918. Il a eu entre les mains les empreintes en plâtre des mâchoires supérieure et inférieure de Mme Anderson. Il a témoigné que ces empreintes « d'après la disposition des

dents et la forme des mâchoires ne répondent en rien aux dents et à la structure des mâchoires de la grande-duchesse Anastasia Nicolaïevna ».

Certes la princesse Xénia de Russie a reconnu Mme Anderson, et l'a même hébergée chez elle en 1928, aux Etats-Unis. Il faut pourtant remarquer que la princesse Xénia avait quitté la Russie au printemps 1914 ayant dix ans et demi alors qu'Anastasia en avait elle-même douze et demi. Certes le grand-duc André de Russie a lui aussi reconnu Mme Anderson — et cette reconnaissance a été largement exploitée. Mais quelle valeur prend cette prise de position, alors que le grand-duc se déclarait déjà convaincu avant de l'avoir vue? Du reste, le grand-duc avait lui aussi quitté la Russie avant la guerre. Son mariage avec une danseuse célèbre n'ayant pas été reconnu, il n'entretenait que peu de rapports avec la famille impériale. Sa conviction avait commencé à s'établir en novembre 1926 et il n'a rencontré Mme Anderson que le 31 janvier 1928. Il écrivait d'ailleurs que c'étaient certaines « choses » qui l'avaient « persuadé ». Il s'agit de preuves supra-normales, car le grand-duc se déclarait un adepte convaincu du spiritisme. Enfin, peu de temps avant sa mort, le grand-duc André a écrit à la grande-duchesse Olga qu'il n'était plus sûr du tout que Mme Anderson ait été Anastasia... En toute équité, les « témoignages » de la princesse Xénia et du grand-duc André ne présentent pas la moindre valeur. Ils ne sont recevables ni par la justice ni par l'historien.

Il est donc possible d'affirmer que Mme Anderson n'a été reconnue par aucun membre *compétent* de la famille d'Anastasia. Ce qui est grave. Naturellement les partisans de Mme Anderson accusent cette famille de noirs desseins, de mystérieux revirements. Il s'agirait d'éviter que Mme Anderson, si elle est reconnue fille du tsar Nicolas II, n'entre en possession des fabuleuses richesses déposées par le dernier tsar à la Banque d'Angleterre. Est-il exact que Nicolas II ait

effectué ce dépôt? Récemment, l'un des plus fougueux partisans de Mme Anderson, Gleb Botkine, écrivait avoir la preuve de l'« existence à la banque d'Angleterre d'un dépôt effectué par le tsar, atteignant une somme de dix millions de dollars ». Il s'agit d'une évidente contre-vérité. On sait aujourd'hui que les fonds placés par le tsar à l'étranger ont été rapatriés par lui en Russie dès le début de la guerre. Geste patriotique dont une personnalité russe me précisait récemment qu'il fut imité par plusieurs familles de l'aristocratie. Le tsar ne garda à l'étranger qu'une somme réduite — moins d'un million de francs légers — qui se trouve actuellement en Allemagne et « gelée » par les autorités populaires.

Ainsi peut s'achever la revue — singulièrement évocatrice — des adversaires de Mme Tschäïkovski. Il est temps d'interroger ses partisans.

Quoique la tuberculose généralisée dont elle est atteinte l'ait beaucoup affaiblie, et qu'elle souffre d'une amnésie constatée par le corps médical, il arrive à la malade d'évoquer des souvenirs. Plusieurs fois, la précision de simples faits a convaincu ses interlocuteurs qu'ils se trouvaient en face de la véritable grande-duchesse Anastasia de Russie.

Un jour, un visiteur, le baron Osten-Sacken, fume devant elle en se servant d'un fume-cigarette d'une forme très particulière, qui a l'apparence d'une petite pipe. L'Inconnue manifeste une vive émotion : elle a cru reconnaître le fume-cigarette de son père, Nicolas II. Interrogé, le visiteur révèle que ce fume-cigarette peu commun a été fabriqué pour lui par un magasin de Saint-Petersbourg, et que le même magasin en avait livré un autre, d'un modèle identique, au tsar.

Autre souvenir. Un médecin russe, le Pr Rudnev, longeait en 1914 le palais de Moscou, le jour de la déclaration de guerre, en compagnie d'un confrère. Tout à coup, il reçut une boulette de papier, lancée d'une des fenêtres du palais. Or, rencontrant plus tard l'In-



connue, le Pr Rudnev lui demanda ce qu'elle faisait le jour de la déclaration de guerre. Mme Tschaikovski éclata de rire et dit :

— Oh! quelle honte! Ma sœur et moi, nous faisons des bêtises : nous lancions des boulettes de papier aux passants!

Certains émigrés russes ont retrouvé chez Mme Anderson des caractères de similitude tels qu'ils n'ont pas hésité à la reconnaître formellement. C'est ainsi que Mme Melnik-Botkine, fille du Dr Botkine, médecin du tsar — lequel fut massacré en même temps que la famille du tsar dans la cave d'Ekaterinenbourg — a affirmé solennellement avoir reconnu les traits, notamment les yeux, les sourcils et les oreilles, ainsi que la taille et la stature d'Anastasia. Mme Melnik-Botkine a eu l'occasion de rencontrer parfois à la cour, notamment à des bals d'enfants, les grandes-duchesses Marie et Anastasia.

Mais la reconnaissance la plus impressionnante reste indubitablement celle d'un ancien capitaine d'un régiment de dragons de la garde impériale russe, Félix Dassel. Celui-ci a été entendu longuement en 1958 par le tribunal de Wiesbaden. Sa déposition fut poignante. M. Dassel souffrait en effet d'asthme aigu et il avait dû accomplir un effort harassant pour confier sa certitude aux juges.

Il a conté comment il s'était rendu, en 1927, auprès de l'Inconnue — qui séjournait alors au château du duc de Leuchtenberg — dans le but avoué de démasquer son imposture. Blessé sur le front de Galicie en 1916, il avait en effet été soigné à l'hôpital de Tsarskoïé-Sélo dont s'occupaient les grandes-duchesses. Il se souvenait parfaitement de détails concernant Anastasia et se promettait de les utiliser. Le duc de Leuchtenberg, en l'accueillant, lui déclara :

— J'ai pris la personne malade chez moi, car tout porte à croire qu'elle est vraiment la grande-duchesse Anastasia. Je n'ai vu la petite Anastasia que deux ou trois fois, en courant, et c'est pourquoi je ne peux

porter un jugement quant à la ressemblance ou la réelle identité de mon hôte. Mais je sais — et le duc appuya sur ces mots — qu'elle appartient à la société. Elle est très faible, est atteinte de tuberculose dans le bras gauche et a souvent des poussées de fièvre, mais reste toujours la même, même lorsqu'elle délire. Mes amis et moi l'avons observée de très près et jamais la pensée ne nous a effleurés que ce pauvre être brisé pourrait jouer la comédie. C'est impossible... Elle est aussi très difficile, quelquefois réellement insupportable et même brutale. Mais son attitude est bien dans la veine de : « Je suis au-dessus de tout », qui ne peut venir que de l'endroit d'où, selon toute évidence, elle vient, d'un endroit où il ne pouvait y avoir la moindre résistance aux petits ukases quotidiens.

En accord avec le duc de Leuchtenberg, Dassel mit au point la conduite à suivre : « Je dressai un plan, en discutai avec le duc et entrepris immédiatement de l'exécuter. Je notai par écrit quelques détails de la vie à l'hôpital dont je me souvenais exactement; cachetai l'enveloppe sans en montrer le contenu à personne et la remis en dépôt au duc. On comparerait plus tard, après quelques visites, mes déclarations et celles de la malade. Nous disposerions ainsi d'un moyen de contrôle et nous pourrions tenter de nous en servir pour établir la vérité, bien que cette preuve ne fût pas inattaquable du point de vue strictement juridique ».

Il fallut attendre que la malade allât un peu mieux. Un après-midi, enfin, Dassel apprit que Mme Tschäikowski « serait heureuse » de le recevoir ainsi que le duc, l'après-midi. Mais elle ne se sentait pas assez bien pour quitter son lit et l'entrevue ne pourrait durer que quelques minutes. Citons encore Félix Dassel : « Une femme était couchée sur un divan, les draps ramenés jusqu'au menton et pressant un mouchoir sur sa bouche. Le duc lui dit d'une voix chaude et cordiale :

— Je vous amène un ancien dragon, chère enfant! Ne vous dérangez pas, nous allons bientôt repartir.

« Obéissant à une impulsion soudaine, je m'avançai vers le lit, fis claquer mes talons, et tentai de me présenter :

— Votre Altesse Impériale, la grande-duchesse Marie, colonel du régiment des dragons...

« Oui, je tentai de me présenter, mais je ne pus que murmurer des mots incompréhensibles, sans pouvoir finir, car une petite main tremblante s'éleva : elle interrompait la présentation avec le même geste qu'autrefois, empreint de la même autorité. Et mon regard plongea dans ses yeux pleins de larmes impossibles à réprimer qui se perdirent dans le mouchoir.

« J'avais devant moi un visage inconnu, maigre, agité de mouvements nerveux, mouillé de larmes. Les yeux étaient légèrement bridés... Je ne pouvais pas voir la bouche à cause du mouchoir que de longs doigts diaphanes tenaient pressé contre elle. *Ces mains... ces doigts...*

« Une émotion puissante parcourait cet être. Et une influence magique émanait de cette couche où gisait une femme ou plutôt une ombre qui me regardait fixement...

« Je ne pouvais absolument rien dire. Le visage m'était inconnu, mais... ces mains, ces doigts... Ils me parlaient, en quelque sorte, s'accrochaient à moi. Je sortis, marchai pendant des heures, puis, tard dans la soirée, montai dans ma chambre et essayai de lire quelque chose... »

L'entrevue décisive devait avoir lieu deux jours plus tard. Cette fois, Dassel était bien décidé à en avoir le cœur net. Tendait un piège à l'Inconnue, il lui rappellerait volontairement des faits inexacts.

La malade se sentait mieux, plus détendue. Elle pouvait parler. Le duc de Leuchtenberg mit la conversation sur l'hôpital de Tsarskoïé-Sélo. Dassel parla du billard qui permettait aux blessés de passer le temps, ce billard qui était « dans l'une des pièces du haut ».

La petite voix de la malade l'interrompt :

— Non! pas en haut; le billard était en bas. Vous ne vous en souvenez plus?

Le duc et Dassel se regardèrent. Puis, sans broncher, ils se mirent à parler des visites quotidiennes des grandes-duchesses à l'hôpital. Dassel affirmait que le tsarévitch Alexis accompagnait toujours ses sœurs. Nouvelle interruption plus vive :

— Oh! comme vous avez oublié! Nous ne pouvions venir que deux ou trois fois par semaine, et Aliocha n'était jamais avec nous.

— Exact! enregistra Dassel, très ému.

Sans manifester l'étrange impression qui s'emparait de lui, il montrait maintenant des photos à la malade. Le regard de celle-ci se fixa sur l'une d'elles : « C'était le colonel Serguéiev, mon cher et joyeux colonel Serguéiev, que sa haine pour Raspoutine avait fait sombrer. » La malade me regarda rapidement et, comme j'allais ouvrir la bouche, elle fut saisie soudain d'un petit rire, un petit rire qui résonnait à mes oreilles, un peu étouffé, un peu saccadé, mais exactement, exactement comme autrefois... Je ne pus rester assis, je bondis et saisis le dos de ma chaise.

« — L'homme aux poches, dit l'être qui se trouvait auprès de moi secoué de son petit rire, et je vis — oh! comme mes yeux s'étaient brusquement dessillés — je regardai les yeux joyeux et amusés d'Anastasia, la « petite mère de la maison », ces yeux qui ressemblaient tant aux yeux d'Alexandre III et dans lesquels luisait toujours une petite étincelle lorsque la bouche riait.

« L'homme aux poches »... Oui, oui, on lui avait donné ce surnom alors — et, naturellement, je l'avais oublié depuis longtemps. C'était Anastasia qui le lui avait donné, parce que le combattant du front, impulsif et franc comme l'or, toujours naturel, avait souvent, oubliant l'étiquette, parlé aux grandes-duchesses les mains dans les poches.

« Et ce, à la grande joie des grandes-duchesses qui n'avaient jamais connu autre chose que l'attitude

raide des militaires et la servilité obséquieuse du personnel de la cour et du public. Marie avait interdit à sa jeune sœur d'utiliser cette expression, bien qu'elle l'employât avec des yeux rieurs, mais Anastasia avait continué à la glisser de temps à autre dans la conversation.

« Brusquement, je la reconnaissais, j'étais convaincu ».

Dans un procès comme celui-ci, un procès en recherche d'identité, il ne suffit pas d'énumérer les témoignages. Il faut en peser la valeur. Gleb Botkine — et après lui d'autres partisans de Mme Anderson — ont porté de graves accusations, notamment contre Pierre Gilliard qui, avec sa femme, se serait institué complice des deux tantes d'Anastasia. Aucun commencement de preuve n'a jamais été produit à l'appui de cette grave accusation. On a vu que l'affaire des cahiers d'allemand d'Anastasia qui devait confondre définitivement Pierre Gilliard a fait long feu, puisque le précepteur a lui-même, dans son livre, évoqué les leçons d'allemand qu'Anastasia prenait avec M. Kleinenberg. En revanche, M. Gilliard s'est, sans détour, attaqué aux dépositions des Botkine :

— Mme Melnik-Botkine ne venait jamais au palais et elle n'avait eu que de très rares occasions de voir les grandes-duchesses. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les Mémoires publiés par elle en 1921 (avant l'apparition de Mme Tchaïkovski). A Tobolsk, elle était complètement séparée de la famille impériale et n'a pu avoir le moindre contact avec elle.

Et M. Gilliard d'ajouter :

— Ce que je dis de Mme Melnik est encore plus vrai de son frère, Gleb Botkine, qui s'intitule « le compagnon de jeu » des grandes-duchesses. C'est lui qui, aux Etats-Unis, créa la *Grandanor Corporation Anastasia of Russia* et transforma l'énigme Anastasia en « affaire », destinée principalement à récupérer les

milliards que le tsar aurait déposés en Angleterre et qui — on le sait aujourd'hui — n'existent pas.

Les partisans de Mme Anderson produisent, eux, quelques lettres de Pierre Gilliard et de sa femme à Mme Rathlef. Ces lettres ne sont pas hostiles. Elles sont même amicales : « Comment va-t-on à Berlin? Est-on sage? » Ou bien : « Est-ce l'affreux chat Kiki qui dévore tout? » Ou encore : « Dites-lui, je vous prie, qu'il ne se passe pas un jour où je ne pense à elle et ne lui envoie mes plus cordiales salutations ». Ou encore : « Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider dans votre tâche, avec la pleine conscience de notre responsabilité, avec tout notre devoir et notre cœur. Nous avons trop le sentiment de notre responsabilité pour agir autrement. » En vérité, ces lettres sont celles de gens honnêtes qui ne veulent épuiser aucun recours, qui souhaiteraient de tout leur cœur que Mme Anderson fût Anastasia. Ces lettres, loin de confondre les Gilliard, apparaissent comme la preuve de leur honnêteté totale. En revanche, l'entourage de l'Inconnue se livra à une curieuse besogne que nous rapporte Pierre Gilliard : « Je commis la grande faute, au début, de corriger toutes les erreurs qui se trouvaient dans les rapports qu'on m'envoyait : je m'aperçus au bout de quelques mois — par les lettres de mes correspondants de Berlin — que l'on faisait circuler dans la ville les prétendues révélations de la malade, non point sous la forme où elles m'avaient été communiquées à moi, mais revues et corrigées d'après mes propres indications! » Malgré leur incrédulité totale, les Gilliard essayèrent jusqu'au bout d'obtenir de Mme Rathlef un détail révélateur, une réponse enfin précise de l'Inconnue. Leur tâche était difficile. Il ne fallait pas trop montrer leur méfiance à Mme Rathlef, sinon la correspondance s'arrêterait. Mme Rathlef écrivait à Pierre Gilliard le 29 janvier 1926 : « Je suis surprise de la confiance que vous avez en S.B., tandis que vous montrez tant de méfiance envers la malade... Pourquoi partez-vous toujours du

point de vue négatif? » Enfin, le 23 avril : « Si vous voulez saluer la malade, faites-le dans un billet à part, tant que vos lettres ne respireront que scepticisme et méfiance ». La correspondance s'arrêta en juin 1926. Fatalement.

Faut-il faire intervenir les experts? L'accusation a produit en 1927 une arme qui n'a pas manqué de faire gros effet : une expertise du Pr Bischoff, directeur du Laboratoire de police de Lausanne. De l'avis des médecins-légistes, l'oreille est, après les empreintes digitales, le moyen le plus sûr d'établir l'identité d'un individu. Le Pr Bischoff, après avoir comparé des photos des oreilles de la grande-duchesse Anastasia et de Mme Anderson, a affirmé que les deux *témoins* soumis à son expertise n'offraient aucun point commun. Anastasia aurait eu l'oreille des Hesse, c'est-à-dire un ourlet supérieur assez mince. La bordure supérieure de l'oreille de l'Inconnue est, au contraire, assez retombante. Le docteur Bischoff n'hésitait pas à conclure ainsi : « *Il est impossible qu'il y ait identité de personne entre Mme Tschäikovski et la grande-duchesse Anastasia Nicolaïevna* ».

Cette expertise n'a pas manqué de grandement gêner les partisans de Mme Anderson. Ceci pendant près de quarante ans. C'est beaucoup. Enfin, les partisans de l'Inconnue ont pu exhiber le rapport d'un Allemand, le Pr Reche qui, lui, jure que rien ne pouvait plus ressembler à l'oreille de la grande-duchesse Anastasia que celle de Mme Anderson. Le Pr Reche a développé longuement ses conclusions devant le tribunal de Hambourg qui ne les a pas acceptées.

Peut-on déterminer l'âge de l'Inconnue? Si elle était la grande-duchesse Anastasia, née le 5 juin 1901, elle aurait eu environ 19 ans le 30 mai 1920, date à laquelle fut établi son signalement, à l'hospice de Dalldorf. Or, on lit dans ce signalement qu'elle semble avoir 26 à 30 ans. Le Dr Eitel fait observer qu'au moment de son entrée au sanatorium d'Oberstdorf, le

25 juin 1926, « elle paraissait avoir beaucoup plus de 25 ans ».

En 1928, un détective — Martin Knopf — à la demande de la famille de Hesse, entreprit une enquête : il s'agissait de découvrir les véritables origines de Mme Tschaïkovski. Il chercha tout d'abord des renseignements sur les femmes disparues à Berlin au début de 1920. La chance le servit : il retrouva une fiche de police établie par une ouvrière polonaise nommée Franziska Schanzkowski et dont l'écriture présentait quelque analogie avec celle de Mme Tschaïkovski-Anderson. Cette ouvrière avait été déjà enfermée dans un asile d'aliénés à deux reprises avant 1920. On découvrit assez rapidement que Franziska demeurait à Berlin, en 1920, et qu'elle avait disparu le 15 février de la même année.

Le hasard parut d'autant plus étrange que Franziska Schanzkowski avait reparu chez les Wingender au cours de l'été de 1922, peu après la sortie de l'Inconnue de l'asile de Dalldorf. Elle semblait traquée et avait demandé à changer de vêtements.

L'étonnant, c'est que, le 12 août, l'Inconnue s'était enfuie du domicile du baron Kleist, qui en avait le même jour avisé la police. On avait retrouvé la jeune femme trois jours plus tard sur la Schumannstrasse. On ne s'étonna pas, car Mlle Peuthert habitait au n° 1 de cette rue. Mais les Wingender logeaient, eux, au n° 10...

Les Wingender déclarèrent que, le 15 février 1920, quand Franziska avait disparu, elle était sortie avec « des souliers montants noirs à lacets, une jupe de laine noire » et ayant jeté sur ses épaules « un grand châle noir ». Elle avait laissé chez ses logeurs ses papiers d'identité. On se reporta aux procès-verbaux qui avaient été rédigés par la police le 17 février 1920, soir où l'Inconnue avait été repêchée dans le canal de la Landwehr. On y lut que la désespérée n'avait sur elle aucun papier d'identité, qu'elle était habillée



d'une jupe noire, d'un grand châle noir et chaussée de souliers montants noirs...

Restait pour l'astucieux Martin Knopf une épreuve décisive : retrouver la famille Schanzkowski. Knopf la découvrit dans un petit village du nom de Hygendorf, dans la Poméranie orientale. Détail : la veuve Schanzkowski, mère de Franziska, était atteinte de tuberculose osseuse. Elle habitait là avec son fils et ses deux autres filles : Gertrude et Marie. On leur montra les photographies de l'Inconnue. Sans hésiter, la mère et les sœurs s'écrièrent que c'était Franziska. Elles confirmèrent que celle-ci avait disparu depuis le mois de février 1920.

Voici les faits précis qui ont pu être établis d'après les déclarations des Schanzkowski, mère et sœurs, et de Mme Wingender (rapportés par Constantin Savitch) :

« 1<sup>o</sup> Une fois, en lavant la vaisselle, Franziska s'est fortement coupé le doigt et l'on craignait même qu'il ne gardât une certaine raideur. Or, chez l'Inconnue, comme c'est prouvé par l'examen médical, le doigt du milieu de la main gauche porte, du côté de l'index, une cicatrice allongée d'environ deux centimètres qui provient d'une blessure et qui occasionna la raideur de ce doigt. L'Inconnue explique que ce doigt a été pris dans la portière d'une automobile. Cependant, selon les renseignements recueillis, ce n'est pas le doigt de la grande-duchesse Anastasia, pour laquelle l'Inconnue se fait passer, qui a été pris dans la portière, mais celui de sa sœur, la grande-duchesse Marie Nicolaïevna.

« 2<sup>o</sup> Franziska avait des déformations des pieds qui lui causaient des douleurs. On sait que les médecins ont fait les mêmes constatations chez l'Inconnue.

« En travaillant dans une usine de grenades de l'A.E.G., Franziska fut, le 29 août 1916, blessée à la tête à la suite d'une explosion (de grenades). L'Inconnue a aussi derrière l'oreille droite une cicatrice superficielle.

« Les témoins racontent que la Schanzkowski se donnait des airs, traînait les mots, n'était pas naturelle et aimait l'emphase. « *Vornehmes Benehmen* » — les manières distinguées — sont notées dans tous les rapports concernant la malade. Le Pr Berg et beaucoup d'autres voyaient dans ces manières distinguées la principale preuve de la haute origine de l'Inconnue. Mais l'aide de camp de l'empereur, le colonel Mordvinov, qui connaissait intimement les filles du tsar, a déclaré que l'Inconnue n'était pas la fille du tsar surtout pour cette raison qu'elle était « trop grande-duchesse » et qu'elle n'avait pas cette simplicité dans les manières qui caractérisait les filles de l'empereur. Tous les témoins qui ont connu la grande-duchesse Anastasia soulignent aussi comme un trait caractéristique de sa nature cette grande simplicité.

« L'enquête a également révélé que la Schanzkowski avait été internée deux fois, en 1916 et 1917, dans des asiles d'aliénés à Berlin-Schöneberg et à Neuruppin, et qu'elle avait été déclarée incurable. A son entrée à Neuruppin, elle a refusé de donner des renseignements sur son nom, sa profession, son âge, ainsi qu'un spécimen de son écriture. On se rappelle que l'Inconnue a toujours agi de la même façon.

« D'après la déposition de Mme Wingender mère, Franziska restait quelquefois pendant des heures devant la fenêtre, ne répondant pas aux questions; le même détail se retrouve dans le « journal des malades » à propos de l'Inconnue, lors de son séjour à l'hôpital Elisabeth. Les derniers temps, Franziska travaillait dans un domaine de Friederikenhof, aux environs de Berlin. En entrant à l'hôpital de Dalldorf, l'Inconnue déclara qu'elle était ouvrière. »

Pour finir, comparons quelques dates. Franziska est née le 16 novembre 1896; donc, en mai 1920, elle avait environ vingt-quatre ans. Les médecins de Dalldorf estimèrent à cette époque l'âge de l'Inconnue « de vingt-six à trente ans ».

En mai 1920, la grande-duchesse aurait eu environ dix-neuf ans.

Il restait à confronter l'Inconnue et Rosa Wingender, amie intime de la disparue. Cela fut fait au château de Leuchtenberg. Que se passa-t-il? Constantin Savitch affirme que Rosa reconnut immédiatement son amie Franziska. Mme Tschaikovski, très agitée, criait :

— *Das soll herausgehen!* (Débarrassez-moi de ça!)

Le duc de Leuchtenberg, témoin de l'entrevue et partisan convaincu de l'Inconnue, a répété qu'à ses yeux l'entrevue ne fut pas décisive. Cependant, Rosa Wingender, quarante ans plus tard, persistait toujours. Elle vint témoigner au tribunal de Hambourg de sa certitude inébranlable : Mme Anderson n'était autre que sa vieille amie Franziska Schanzkowski.

Les partisans de Mme Anderson ont toujours tenté de réduire à néant le témoignage de Rosa Wingender. Ils ont fait grand bruit autour d'un fait indéniable : la publication de ce témoignage par un journal avait valu des honoraires à Rosa Wingender. Il est pourtant une autre circonstance, dont il n'est pas possible d'amoindrir l'importance. Au cours de l'enquête de Martin Knopf, Rosa Wingender avait pu produire « *la robe, le manteau, les souliers, le pantalon avec les initiales A.R., quelques chapeaux et une carte postale avec le portrait de la famille impériale russe* » abandonnés par Franziska chez les Wingender au cours de son escapade du mois d'août 1922.

Ces objets furent montrés au baron et à la baronne Kleist qui hébergeaient alors l'Inconnue. Ils reconnurent sans hésitation « *que tous ces objets appartenaient à l'Inconnue* », à l'exception d'une blouse blanche et d'un cache-corset rose qui avaient été intentionnellement joints aux autres effets par le détective. Le baron Kleist ajouta que le manteau qu'on lui présentait avait été acheté par lui-même, pour l'Inconnue, chez Israël. La baronne précisa avoir cousu elle-même les initiales A.R. — Anastasia

Romanova — sur le pantalon ». A moins de mettre en doute l'honnêteté et l'intégrité du baron Kleist — ce serait un peu fort, mais il n'est pas exclu que certains partisans de Mme Anderson ne s'y décident — il semble que l'on possède ici un argument très convaincant en faveur de l'identité Schanzkowski-Anderson. Ajoutons que les Wingender — et c'est au moins une preuve de leur bonne foi — retrouvèrent dans le vestiaire de Mme Anderson les affaires qu'ils avaient prêtées à l'ouvrière Franziska.

A noter encore que le jugement du procès de Hambourg — 15 mai 1961 — a révélé une similitude du groupe sanguin entre une sœur de Franziska Schanzkowski et Mme Anderson. Si l'on se souvient en outre que l'Inconnue entendait le russe, mais ne le parlait pas, il faut remarquer que tel est le cas de la plupart des Polonais.

Ainsi s'est ouvert et refermé le dossier Anastasia. Peut-être le lecteur s'est-il déjà fait une opinion. Peut-être au contraire désire-t-il connaître la nôtre.

Indiscutablement, si l'on met en balance les témoignages, ce sont ceux des adversaires qui l'emportent. Les intimes d'Anastasia, ses deux tantes, son précepteur, sa gouvernante, le valet de chambre et la demoiselle d'honneur de sa mère n'ont nullement reconnu Mme Tschäikovski. L'Impératrice douairière de Russie, Marie Féodorovna, dix-sept grands-ducs et princes de la maison de Russie ont signé une déposition déclarant catégoriquement que « la femme qui se nomme Mme Tschäikovski n'est pas la grande-duchesse Anastasia Nicolaïevna ».

En regard, combien minces apparaissent les reconnaissances : Gelb Botkine, Mme Melnik, un médecin qui passait sous les fenêtres de la grande-duchesse en 1914, un officier qui usait du même modèle de fume-cigarette que Nicolas II.

Bien sûr, il y a Félix Dassel. Son récit est, de tous, le plus impressionnant, le plus probant, celui qui

pourrait le mieux faire naître une conviction. La bonne foi de Félix Dassel ne semble pas devoir être mise en doute.

La solution du problème Anastasia tiendrait donc en une simple équation : Félix Dassel à lui seul peut-il contrebalancer la quasi-unanimité des intimes de la grande-duchesse Anastasia? Peut-il à lui seul réduire à néant l'identité Schanzkowski, étayée par tant d'indices?

Je dois confier au lecteur que longtemps le témoignage de Félix Dassel est demeuré pour moi la pierre d'achoppement d'une conviction. Mon « exploration » de l'affaire Anastasia avait commencé par la lecture du témoignage Dassel. A cette époque, ce témoignage m'avait convaincu. Je l'avais même dit au cours d'une émission de télévision. Et puis, une longue étude de l'affaire m'avait amené à une conviction contraire. Tout démontrait l'imposture. Mais le témoignage Dassel subsistait!

— Je ne comprenais pas.

Soudain, le 23 mai 1958, tout s'éclaira. Ce jour-là, la baronne Kleist déposait devant le tribunal de Hambourg. Incidemment, elle déclara, en parlant de Félix Dassel :

— Il a été chez nous. Il a parlé de l'hôpital de Tsarskoïé-Sélo chez nous... plusieurs années avant d'aller à Seeon, chez le duc de Leuchtenberg.

C'était fini. Si Dassel avait rencontré des amis de l'Inconnue plusieurs années avant l'entrevue de Seeon, s'il avait confié aux familiers de celle-ci — comme c'était probable — ses souvenirs sur « l'homme aux poches », on en revenait au même mécanisme qui avait appris à l'Inconnue le mot « Schwibs ». La grande-duchesse Olga avait été bouleversée quand elle avait su que l'Inconnue confiait que l'une de ses tantes l'appelait « Schwibs ». Car c'était bien ainsi qu'Olga appelait Anastasia. Olga accourt à Berlin, ne reconnaît nullement l'Inconnue — qui ne la reconnaît pas davantage. Et l'on apprend que c'est

un familier de la grande-duchesse Olga, Boulikine, qui, plusieurs années avant, a confié cette anecdote à ceux qui hébergeaient alors l'Inconnue. Celle-ci a soigneusement rangé ce « souvenir » dans sa mémoire, pour le ressortir le moment venu.

En révélant que Félix Dassel s'était rendu, quelques années avant de reconnaître l'Inconnue, chez les gens qui l'hébergèrent, la baronne Kleist venait de porter le dernier coup au fragile édifice construit depuis quarante années par les amis d'Anastasia.

## TABLE DES MATIÈRES

L'Atlantide.....	5
Le déluge.....	27
Les secrets de la Grande Pyramide.....	52
A-t-on retrouvé le tombeau de saint Pierre.....	69
Le suaire de Turin.....	90
Jean I <sup>er</sup> le Posthume.....	112
Shakespeare était-il Shakespeare?.....	132
Le Masque de fer.....	150
le comte de Saint-Germain.....	187
Le cas singulier du chevalier d'Eon.....	204
Louis XVII et l'énigme du Temple.....	220
Était-ce le tsar Alexandre I <sup>er</sup> .....	257
Gaspard Hauser, l'orphelin de l'Europe.....	274
La <i>Mary Celeste</i> .....	300
Le mystère de Mayerling.....	322
L'étrange disparition de l'archiduc d'Autriche Jean Salvator.....	356
Est-elle Anastasia?.....	371

# J'ai Lu l'histoire

**Henri Troyat / Catherine la Grande (1618\*\*\*\*\*)**

*Petite princesse allemande, elle a voulu incarner la Russie.*

**Paul Morand / La dame blanche des Habsbourg (1619\*\*\*\*)**

*Tous les drames de la cour d'Autriche, toutes les amours.*

**André Castelot / Les battements de cœur de l'Histoire (1620\*\*\*\*\*)**

*La politique et l'histoire confrontées au cœur et à l'amour.*

**Louis Chardigny / Les maréchaux de Napoléon (1621\*\*\*\*\*)**

*Des hommes hors du commun à une époque exceptionnelle.*

**Jean des Cars / Louis II de Bavière (1633\*\*\*\*)**

*Un prince fou, génial, pervers... et passionnant.*

**Duc de Castries / La Pompadour (1651\*\*\*\*\*)**

*Les vingt ans de règne d'une femme d'exception.*

**Jean des Cars / Élisabeth d'Autriche (1692\*\*\*\*\*)**

*Le destin extraordinaire de Sissi.*

**Michel Déon / Louis XIV par lui-même (1693\*\*\*\*)**

*Un grand roi raconté par lui-même.*

**Yves Jacob / Mandrin, le voleur d'impôts (1694\*\*\*\*)**

*L'histoire vraie d'un personnage célèbre.*

**A.O. Exmelin / Histoire des Frères de la côte (1695\*\*\*\*\*)**

*En 1668, il devient le médecin des flibustiers des Antilles.*

**Henri Troyat / Pierre le Grand (1723\*\*\*\*\*)**

*Génial, fou, bouffon, fascinant, tel fut le tsar.*

**Alain Decaux / Les grands mystères du passé (1724\*\*\*\*\*)**

*Les énigmes historiques les plus célèbres.*

**Michel Del Castillo / Les Louves de l'Escorial (1725\*\*\*\*\*)**

*A la cour d'Espagne, horreur, fanatisme mais aussi tendresse.*

**Christiane Moyne / Louise de La Vallière (1726\*\*\*\*)**

*Le jeune Louis XIV et sa touchante maîtresse.*

**Enfin, l'histoire comme un roman**



## AKÉ LOBA

Kocoumbo, l'étudiant noir (1511 ★★★)  
*L'exil d'un jeune Africain au Quartier Latin.*

## ANDREWS Virginia C.

Fleurs captives (1165 ★★★★★)  
*Quatre enfants séquestrés par leur mère...  
Pétales au vent (1237 ★★★★★)*

*Libres, ils doivent apprendre le monde...*

Bouquet d'épines (1350 ★★★★★)

*Mais les fantômes du passé menacent.*

Ma douce Audrina (1578 ★★★★★)

*Elle voulait ressembler à sa sœur morte.*

## AUEL Jean M.

Ayla, l'enfant de la terre (1383 ★★★★★)  
*A l'époque préhistorique, une petite fille  
douée d'intelligence est élevée au sein d'une  
tribu moins évoluée.*

La vallée des chevaux (1655 ★★★★★)

*Ayla découvre le feu et l'amour*

## AVRIL Nicole

Monsieur de Lyon (1049 ★★★)  
*Ce séduisant « monstre à visage de femme »  
n'est-il qu'un être de mort ?*

La disgrâce (1344 ★★★)

*A treize ans, Isabelle découvre qu'elle est  
laide ; pour elle, le monde bascule.*

## BACH Richard

Jonathan Livingston le goéland (1562 ★)  
*Une leçon d'art de vivre. Illustré.*

## BARCLAY et ZEFFIRELLI

Jésus de Nazareth (1002 ★★★)  
*Récit fidèle de la vie et de la passion du  
Christ, avec les photos du film.*

## BARNARD Christian

Les saisons de la nuit (1033 ★★★)  
*Un médecin doit-il révéler à une femme qu'il  
a aimée qu'elle est atteinte d'une maladie  
incurable ?*

## BAUM Frank L.

Le magicien d'Oz (The Wiz) (1652 ★★)  
*Dorothée et ses amis traversent un pays  
enchanté. Illustré*

## BINCHY Maeve

C'était pourtant l'été (1727 ★★★★★)  
*Deux jeunes femmes, tendres, passionnées,  
modernes.*

## BORY Jean-Louis

Mon village à l'heure allemande (81 ★★★)  
*Malgré l'Occupation, le rire garde ses droits.*

## BRISKIN Jacqueline

Paloverde (2t. 1259 ★★★★★ et 1260 ★★★★★)  
*En Californie, dans l'aventure du pétrole et  
les débuts d'Hollywood, deux femmes  
inoubliables.*

Les sentiers de l'aube

(2t. 1399 ★★★★★ et 1400 ★★★★★)

*Où l'on retrouve les descendants des héros de  
Paloverde.*

## BROCHIER Jean-Jacques

Odette Genonceau (1111 ★)  
*Elle déchiquette à coups de bec ceux qui  
vivent autour d'elle.*

Villa Marguerite (1556 ★★)

*L'Occupation, la bouffe, les petits-bour-  
geois : une satire impitoyable.*

## BUCK Pearl

Une certaine étoile (891 ★★★)  
*De par le monde, en chacun, brille l'espoir.*

## BURON Nicole de

Vas-y maman (1031 ★★)  
*Après quinze ans d'une vie transparente, elle  
décide de se mettre à vivre.*

Dix-jours-de-rêve (1481 ★★★)

*Les îles paradisiaques ne sont plus ce qu'elles  
étaient.*

## CARRIÈRE Jean-Claude

Humour 1900 (1066 ★★★★★)  
*Un feu d'artifice des plus brillants humoris-  
tes du début du siècle.*

## CARS Guy des

La brute (47 ★★★)  
*Aveugle, sourd, muet, ... et meurtrier ?  
Le château de la juive (97 ★★★★★)*

*Une ambition implacable.*

La tricheuse (125 ★★★)

*Elle triche avec l'amour et avec la mort.*

## Littérature générale

- L'impure (173★★★★)  
*La tragédie de la lèpre.*
- La corruptrice (229★★★)  
*La hantise du cancer.*
- La demoiselle d'opéra (246★★★)  
*L'art et la luxure.*
- Les filles de joie (265★★★)  
*La rédemption par l'amour.*
- La dame du cirque (295★★)  
*La folie chez les gens du voyage.*
- Cette étrange tendresse (303★★★)  
*Celle qui hésite à dire son nom.*
- La cathédrale de haine (322★★★)  
*La création aux prises avec les appétits matériels.*
- L'officier sans nom (331★★)  
*L'humilité dans le devoir.*
- Les sept femmes (347★★★★)  
*Pour l'amour et la fortune, accepteriez-vous de perdre une année de votre jeunesse ?*
- La maudite (361★★★)  
*L'effroyable secret de la dualité sexuelle.*
- L'habitude d'amour (376★★)  
*La passion d'un Européen et d'une Orientale, amoureuse née.*
- Sang d'Afrique (2t. 399★★ et 400★★)  
*Jacques, l'étudiant noir, ramène dans son pays natal la blonde Yolande.*
- Le Grand Monde  
(2t. 447★★★★ et 448★★★★)  
*Agent secret français, Jacques découvre à Saïgon l'amour de Mai, la taxi-girl chinoise.*
- La révoltée (492★★★★)  
*Jeune et comblée, pourquoi a-t-elle abattu son père et tenté de tuer sa mère ?*
- Amour de ma vie (516★★★)  
*L'amour et la haine dans le monde du cinéma.*
- Le faussaire (548★★★★)  
*Le drame de ce grand peintre est d'être un faussaire de génie.*
- La vipère (615★★★★)  
*Il retrouve à Paris celle qui, en Indochine, a fait assassiner son meilleur ami.*
- L'entremetteuse (639★★★★)  
*Elle tient la première maison de rendez-vous de Paris, mais elle n'aime qu'un seul homme.*
- Une certaine dame (696★★★★)  
*Cette femme, belle, riche, adulée, est-elle une erreur de la nature ?*
- L'insolence de sa beauté (736★★★)  
*Une femme laide et intelligente a recours à la chirurgie esthétique. Conservera-t-elle sa séduction ?*
- L'amour s'en va-t-en guerre (765★★)  
*Trois femmes, trois générations, trois amours pleins de panache et d'élégance.*
- Le donneur (809★★)  
*Des milliers de femmes ont eu des enfants de lui, et pourtant il n'aime qu'Adrienne.*
- J'ose (858★★)  
*Un père parle à son fils, à cœur ouvert.*
- De cape et de plume  
(2t. 926★★★ et 927★★★)  
*Le roman d'une existence prodigieuse de vitalité, riche en rencontres étonnantes.*
- Le mage et le pendule (990★)  
*Grâce à son pendule, le mage sait voir à travers les âmes.*
- L'envoûteuse (2t. 1039★★★ et 1040★★★)  
*Elle change aussi facilement d'identité que de visage et possède le pouvoir d'envoûter, même à distance.*
- Le mage et les lignes de la main  
... et la bonne aventure  
... et la graphologie (1094★★★★)  
*Les mystères du cœur féminin.*
- La justicière (1163★★)  
*Deux mères s'affrontent : celle d'un enfant assassiné et celle de l'assassin.*
- La vie secrète de Dorothee Gindt (1236★★)  
*Une femme caméléon à la vie prodigieuse.*
- La femme qui en savait trop (1293★★)  
*Nadia la voyante fera tout pour gagner celui qu'elle aime.*
- Le château du clown (1357★★★★)  
*Plouf, le clown, aime Carla, l'écuyère ; pour elle il veut acquérir le plus beau château du monde.*
- La femme sans frontières (1518★★★)  
*L'amour transforme une jeune bourgeoise en terroriste.*
- Boulevard des illusions (1710★★★)  
*Des personnages fabuleux qui stupéfient les foules.*

**CARS Jean des**

*Sleeping Story* (832\*\*\*\*)

*Orient-Express, Transsibérien, Train bleu : grande et petite histoire des wagons-lits.*

*Hausmann, la gloire du Second Empire*  
(1055\*\*\*\*)

*La prodigieuse aventure de l'homme qui a transformé Paris.*

*Louis II de Bavière* (1633\*\*\*)

*Une biographie passionnante de ce prince fou, génial et pervers. J'ai Lu l'histoire.*

*Elisabeth d'Autriche ou la fatalité*  
(1692\*\*\*\*)

*Le destin extraordinaire de Sissi. J'ai Lu l'histoire.*

**CASTELOT André**

*Les battements de cœur de l'histoire*  
(1620\*\*\*\*)

*La politique et l'histoire confrontées au cœur et à l'amour. J'ai Lu l'histoire.*

**CASTRIES duc de**

*La Pompadour* (1651\*\*\*\*)

*Les vingt ans de règne d'une femme d'exception. J'ai Lu l'histoire.*

**CESBRON Gilbert**

*Chiens perdus sans collier* (6\*\*)

*Le drame de l'enfance abandonnée.*

*C'est Mozart qu'on assassine* (379\*\*\*)

*Le divorce de ses parents plonge Martin dans l'univers sordide des adultes. En sortira-t-il intact ?*

*La ville couronnée d'épines* (979\*\*)

*Amoureux de la banlieue, l'auteur recrée sa beauté passée.*

*Mais moi je vous aimais* (1261\*\*\*\*)

*Assoiffé d'amour, le petit Yann se heurte à l'égoïsme des adultes, car son esprit ne grandit pas aussi vite que son corps.*

*Huit paroles pour l'éternité* (1377\*\*\*\*)

*Comment appliquer aujourd'hui les paroles du Christ.*

**CHARDIGNY Louis**

*Les maréchaux de Napoléon* (1621\*\*\*\*)

*Des hommes hors du commun à une époque exceptionnelle. J'ai Lu l'histoire.*

**CHOUCHON Lionel**

*Le papanoïaque* (1540\*\*)

*Sa fille de quinze ans le rend fou de jalousie.*

**CHOW CHING LIE**

*Le palanquin des larmes* (859\*\*\*)

*La révolution chinoise vécue par une jeune fille de l'ancienne bourgeoisie.*

*Concerto du fleuve Jaune* (1202\*\*\*)

*Un autoportrait où le pittoresque alterne avec le pathétique.*

**CLANCIER Georges-Emmanuel**

*Le pain noir :*

1 - *Le pain noir* (651\*\*\*)

2 - *La fabrique du roi* (652\*\*\*)

3 - *Les drapeaux de la ville* (653\*\*\*\*)

4 - *La dernière saison* (654\*\*\*)

*De 1875 à la Seconde Guerre mondiale, la chronique d'une famille pauvre à l'heure des premiers grands conflits du travail.*

*L'éternité plus un jour*

(2t. 810 \*\*\*\* et 811\*\*\*\*)

*C'est ce qu'il faudrait à Henri pour vivre son amour avec Elisabeth.*

*La halte dans l'été* (1149\*\*)

*Un grand-père à l'écoute de la jeunesse.*

**CLAVEL Bernard**

*Le tonnerre de Dieu* (290\*)

*Une fille perdue redécouvre la nature et la chaleur humaine.*

*Le voyage du père* (300\*)

*Le chemin de croix d'un père à la recherche de sa fille.*

*L'Espagnol* (309\*\*\*\*)

*Brisé par la guerre, il renaît au contact de la terre.*

*Malataverne* (324\*)

*Ce ne sont pas des voyous, seulement des gosses incompris.*

*L'hercule sur la place* (333\*\*\*)

*L'aventure d'un adolescent parmi les gens du voyage.*

*Le tambour du bief* (457\*\*)

*Antoine, l'infirmier, a-t-il le droit d'abrégé les souffrances d'une malade incurable ?*

*Le massacre des innocents* (474\*)

*La découverte, à travers un homme admirable, des souffrances de la guerre.*

*L'espion aux yeux verts* (499\*\*\*)

*Des nouvelles qui sont aussi les souvenirs les plus chers de Bernard Clavel.*

La grande patience :

1 - La maison des autres ( 522★★★★)

2 - Celui qui voulait voir la mer  
(523★★★★)

3 - Le cœur des vivants (524★★★★)

4 - Les fruits de l'hiver (525★★★★)

*Julien ou la difficile traversée d'une adolescence sous l'Occupation.*

Le seigneur du fleuve (590★★★)

*Le combat, sur le Rhône, de la batellerie à chevaux contre la machine à vapeur.*

Pirates du Rhône (658★★)

*Le Rhône d'autrefois, avec ses passeurs, ses braconniers, ses pirates.*

Le silence des armes (742★★★)

*Après la guerre, il regagne son Jura natal. Mais peut-on se défaire de la guerre ?*

Écrit sur la neige (916★★★)

*Un grand écrivain se livre à ses lecteurs.*

Tiennot (1099★★)

*Tiennot vit seul sur son île lorsqu'une femme vient tout bouleverser.*

La bourrelle - l'Iroquoise (1164★★)

*Au Québec, une femme a le choix entre la pendaison et le mariage.*

Les colonnes du ciel :

1 - La saison des loups (1235★★★)

*Un hiver terrible où le vent du nord portait la peur, la mort et le hurlement des loups.*

2 - La lumière du lac (1306★★★★)

*L'histoire de ce « fou merveilleux » qui bouleverse les consciences, réveille les tièdes, entraîne les ardents.*

3 - La femme de guerre (1356★★★)

*Pour poursuivre l'œuvre du « fou merveilleux », Hortense découvre « l'effroyable devoir de tuer ».*

4 - Marie Bon Pain (1422★★★)

*Marqué par la guerre, Bisontin ne supporte plus la vie au foyer.*

5 - Compagnons du Nouveau Monde  
(1503★★★)

*Bisontin débarque à Québec où il tente de refaire sa vie.*

L'homme du Labrador (1566★★)

*Un inconnu bouleverse la vie d'une servante rousse.*

Terres de mémoire (1729★★)

*Bernard Clavel à cœur ouvert.*

## COLETTE

Le blé en herbe (2★)

*Phil partagé entre l'expérience de Léa et l'innocence de Vinca.*

## CORMAN Avery

Kramer contre Kramer (1044★★★)

*Abandonné par sa femme, un homme reste seul avec son tout petit garçon.*

Le vieux quartier (1438★★★)

*Un homme arrivé quitte tout pour retrouver son enfance.*

## CURTIS Jean-Louis

L'horizon dérobé :

1 - L'horizon dérobé (1217★★★★)

2 - La moitié du chemin (1253★★★★)

3 - Le battement de mon cœur (1299★★★)

*Seule l'amitié résiste à l'usure des ans.*

## DAUDET Alphonse

Tartarin de Tarascon (34★)

*Sa vantardise en a fait un héros immortel.*

Lettres de mon moulin (844★)

*Le curé de Cucugnan, la chèvre de M. Seguin... Des amis de toujours.*

## DECAUX Alain

Les grands mystères du passé (1724★★★★)

*Les énigmes historiques les plus célèbres. J'ai Lu l'histoire.*

## DÉCURÉ Danielle

Vous avez vu le pilote ? c'est une femme !  
(1466★★★)

*Un récit truculent par la première femme pilote de long courrier. Illustré.*

## DEL CASTILLO Michel

Les Louves de l'Escurial (1725★★★★)

*A la cour d'Espagne, horreur, fanatisme mais aussi tendresse. J'ai Lu l'histoire.*

## DÉON Michel

Louis XIV par lui-même (1693★★★)

*Un grand roi raconté par lui-même. J'ai Lu l'histoire.*

## DHÔTEL André

Le pays où l'on n'arrive jamais (61★★)

*Deux enfants découvrent le pays où leurs rêves deviennent réalité.*

**DOCTOROW E.L.****Ragtime** (825 ★★★)*Un tableau endiablé et féroce de la réalité américaine au début du siècle.***DORIN Françoise****Les lits à une place** (1369 ★★★★★)*... ceux où l'on ne dort pas forcément seul.***Les miroirs truqués** (1519 ★★★★★)*Peut-on échapper au réel et vivre dans l'illusion ?***DRUCKER Michel****La chaîne** (1218 ★★★★★)*Peut-on pirater le journal télévisé ?***DUTOURD Jean****Mémoires de Mary Watson** (1312 ★★★)*Venue pour consulter Sherlock Holmes, Mary Morstan épousera le Dr Watson. Elle raconte son histoire à sa manière.***Henri ou l'éducation nationale** (1679 ★★★)*La révolte contre la bêtise.***EXMELIN A.O.****Histoire des Frères de la côte** (1695 ★★★★★)*En 1668, Exmelin devient le médecin des flibustiers des Antilles. J'ai Lu l'histoire.***FERRIÈRE Jean-Pierre****La nuit de Mme Hyde** (933 ★★★)*Passer du second rôle au premier, c'est risquer la mort ou pire.***Jamais plus comme avant** (1241 ★★★)*En recherchant ses amis d'il y a vingt ans, Marina se trouvera-t-elle ?***Le diable ne fait pas crédit** (1339 ★★)*Mathieu veut se venger d'un couple d'amants pervers.***Chambres séparées** (1376 ★★★)*Deux femmes peuvent-elles échanger leur destin ?***FIELDING Joy****Dis au revoir à Maman** (1276 ★★★)*Il vient de lui « voler » ses enfants. Une femme lutte pour les reprendre.***FLAUBERT Gustave****Madame Bovary** (103 ★★)*De cet adultère provincial Flaubert a fait un chef-d'œuvre***FRANCOS Ania****Sauve-toi, Lola** (1678 ★★★★★)*Une femme lutte gaiement contre la maladie.***FRISON-ROCHE****La peau de bison** (715 ★★)*La passion des grands espaces pourra-t-elle sauver de la drogue cet adolescent ?***La vallée sans hommes** (775 ★★★)*Dans le Grand Nord, il s'engage sur la Nahanni, la rivière dont on ne revient pas.***Carnets sahariens** (866 ★★★)*Le chant du sable et du silence.***Premier de cordée** (936 ★★★)*Cet appel envoûtant des cimes inviolées est devenu un classique.***La grande crevasse** (951 ★★★)*La montagne apporte la paix du cœur à un homme déchiré.***Retour à la montagne** (960 ★★★)*Pour son fils, Brigitte doit vaincre l'hostilité des hommes et des cimes.***La piste oubliée** (1054 ★★★)*Dans les cimes bleues du Hoggar, Beaufort, l'officier, et Lignac, le savant, cherchent à retrouver une piste secrète.***La Montagne aux Écritures** (1064 ★★★)*Où est la mission Beaufort-Lignac ? Le capitaine Verdier part à sa recherche.***Le rendez-vous d'Essendilène** (1078 ★★★)*Perdue, seule au cœur du désert....***Le rapt** (1181 ★★★★★)*Perdue dans le Grand Nord, Kristina sera-t-elle sauvée ?***Djebel Amour** (1225 ★★★★★)*Devenue la princesse Tidjania, elle fut la première Française à régner au Sahara.***La dernière migration** (1243 ★★★★★)*La civilisation moderne va-t-elle faire disparaître les derniers Lapons ?***Peuples chasseurs de l'Arctique** (1327 ★★★★★)*La rude vie des Eskimos, chasseurs d'ours et de caribous, et pêcheurs de phoques. Illustré.***Les montagnards de la nuit** (1442 ★★★★★)*Une grande épopée de la Résistance.***Le versant du soleil** (2t. 1451 ★★★★★, 1452 ★★★★★)*La vie de l'auteur : une aventure passionnante.***Nahanni** (1579 ★★★)*Une extraordinaire expédition dans le Grand Nord. Illustré.*

**GALLO Max**

La baie des Anges :

- 1 - La baie des Anges (860★★★★)
- 2 - Le palais des Fêtes (861★★★★)
- 3 - La promenade des Anglais (862★★★★)

De 1890 à nos jours, la grande saga de la famille Revelli.

**GEDGE Pauline**

La dame du Nil (2t. 1223★★★ et 1224★★★)

Elle fut pharaon et partagea un impossible amour avec l'architecte qui construisait son tombeau.

Les seigneurs de la lande

(2t. 1345★★★★ et 1346★★★★)

Chez les Celtes, deux hommes et deux femmes aiment et se déchirent tout en essayant de repousser l'envahisseur romain.

**GRAY Martin**

Le livre de la vie (839★★)

Cet homme qui a connu le plus grand des malheurs ne parle que d'espoir.

Les forces de la vie (840★★)

Pour ceux qui cherchent comment exprimer leur besoin d'amour.

Le nouveau livre (1295★★★)

Chaque jour de l'année, une question, un espoir, une joie.

**GRÉGOIRE Menie**

Tournelune (1654★★★)

Une femme du XIX<sup>e</sup> siècle revit aujourd'hui.

**GROULT Flora**

Maxime ou la déchirure (518★★)

A quarante ans, quitter Pierre, est-ce une défaite ou un espoir d'accomplissement ?

Un seul ennui, les jours raccourcissent (897★★)

... mais qu'ils sont passionnés encore pour une femme qui redécouvre l'amour.

Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre... (1174★★★)

Elle ne subit plus son destin, elle le choisit. Une vie n'est pas assez (1450★★★)

A Mexico, elle retrouve son premier amour.

Mémoires de moi (1567★★)

L'enfance et l'adolescence de l'auteur.

**GUEST Judith**

Des gens comme les autres (909★★★)

Après un suicide manqué, un adolescent redécouvre ses parents

**GURGAND Marguerite**

Les demoiselles de Beaumoreau (1282★★★)

Arrivées en Poitou par le froid hiver 1804, elles deviennent bientôt l'âme du village.

**GUTCHEON Beth**

Une si longue attente (1670★★★★)

Alex, sept ans, parti pour l'école, disparaît.

**HALEY Alex**

Racines (2t. 968★★★★ et 969★★★★)

Triomphe mondial de la littérature et de la TV, le drame des esclaves noirs en Amérique.

**HAYDEN Torey L.**

L'enfant qui ne pleurerait pas (1606★★★)

Le sauvetage d'une enfant condamnée à la folie.

Kevin le révolté (1711★★★★)

A quinze ans Kevin se cache et refuse de parler.

**HÉBRARD Frédérique**

Un mari, c'est un mari (823★★)

... et une épouse un lave-vaisselle ?

La vie reprendra au printemps (1131★★)

Il a tout conquis, sauf la liberté.

La chambre de Goethe (1398★★★)

La dernière guerre vue à travers les yeux d'une petite fille.

Un visage (1505★★)

Le regard naïf et lucide d'une jeune fille sur le monde du théâtre.

**HENSTELL Diana**

L'enfant au miroir (1681★★★★)

Une mère peut-elle craindre son propre fils ?

**JACOB Yves**

Mandrin, le voleur d'impôts (1694★★★)

L'histoire vraie d'un personnage célèbre. J'ai Lu l'histoire.

**JAGGER Brenda**

Les chemins de Maison Haute

(2t. 1436★★★★ et 1437★★★★)

Mariée de force à seize ans, elle lutte pour son bonheur.

Le silex et la rose

(2t. 1604★★★★ et 1605★★★★)

La suite exceptionnelle des Chemins de Maison Haute.

**I VOI Paul d'**

Auteur des célèbres « Voyages excentriques », Paul d'Ivoi fut le principal disciple de Jules Verne et l'écrivain français le plus lu du début du siècle.

*La Diane de l'archipel* (1404★★★★)

*Une statue d'aluminium renferme le corps d'une jeune fille vivante.*

*La capitaine Nilia* (1405★★★★)

*Une jeune télépathe ordonne le détournement des eaux du Nil.*

*Les semeurs de glace* (1418★★★★)

*L'explosion de la montagne Pelée fut provoquée par des billes d'air liquide.*

*Corsaire Triplex* (1444★★★★)

*Ce corsaire en trois personnes sillonne le fond des mers.*

*Docteur Mystère* (1458★★★★)

*La traversée des Indes dans une forteresse électrique.*

*Cigale en Chine* (1471★★★★)

*Les stupéfiantes aventures du jeune Cigale et de la princesse Roseau Fleuri.*

*Les cinq sous de Lavarède* (1512★★★★)

*Un journaliste fait le tour du monde avec cinq sous en poche.*

*L'aéroplane fantôme* (1527★★★★)

*Où l'auteur invente le lance-émbolie et le premier overcraft du monde.*

*La course au radium* (1544★★★★)

*Un duel pittoresque pour se procurer ce métal mortel, qui peut aussi guérir.*

*Les dompteurs de l'or* (1596★★★★)

*Un vaisseau aérien qui répand des nuages réfrigérants*

**JEAN-CHARLES**

*La foire aux cancre* (1669★★)

*Les perles de deux générations d'écoliers.*

*Le rire en herbe* (1730★★)

*Les trouvailles des humoristes du jeune âge.*

**JOFFO Joseph**

*Le cavalier de la Terre promise* (1680★★★★)

*Une fabuleuse chevauchée de l'empire des tsars à la Terre promise.*

**JURGENSEN Geneviève**

*A peine un désordre* (1443★★)

*En un jour nous savons tout de Judith.*

**JYL Laurence**

*Coup de cœur* (1524★★)

*Comment rendre sa jeunesse à l'homme qu'on aime ?*

**KAYE M.M.**

*Pavillons lointains* (2t. 1307★★★★ et 1308★★★★)

*Au temps des Maharadjahs, Juli, princesse indienne, et Ash, le jeune Anglais élevé comme un Hindou, luttent pour leur amour.*

*Zanzibar* (2t. 1551★★★ et 1552★★★)

*Civilisations et races s'affrontent dans ce roman plein d'amour et de fureur.*

**KEUN Irmgard**

*Après minuit* (1290★★)

*1936 en Allemagne, Suzanne, dix-huit ans, fuit sa famille et son amour pour échapper à la montée du nazisme.*

*Gilgi, jeune fille des années 30* (1403★★)

*A vingt et un ans, elle quitte tout pour rechercher ses vrais parents.*

*La jeune fille en soie artificielle* (1607★★★)

*Avec une garde-robe de vamp elle veut conquérir Berlin.*

**KONSALIK Heinz G.**

*Amours sur le Don* (497★★★★)

*Un journaliste allemand est aimé par la belle Helena, agent du K.G.B., et par Nioucha, la sauvage fille cosaque.*

*Brûlant comme le vent des steppes*

(549★★★★)

*Un orphelin allemand est adopté en 1945 par un officier soviétique.*

*La passion du Dr Bergh* (578★★★)

*Un grand médecin voit sa carrière menacée par la haine d'une femme.*

*Docteur Erika Werner* (610★★★)

*Par amour, elle s'accuse à la place de son amant indigne.*

*Mourir sous les palmes* (655★★★)

*Sur une île déserte, deux hommes et une femme soupçonnés de meurtre.*

*Aimer sous les palmes* (686★★)

*Père et fils luttent contre le fanatisme des indigènes et la nature déchaînée.*

*Deux heures pour s'aimer* (755★★)

*Que faire d'une maîtresse clandestine morte dans vos bras ?*

**L'or du Zephyrus** (817★★)  
*Deux filles et trois garçons s'affrontent lors d'une dramatique chasse au trésor.*  
**Les damnés de la taïga** (939★★★★)  
*Quatre hommes et deux femmes isolés dans l'immensité de la forêt.*  
**L'homme qui oublia son passé** (978★★)  
*Petit employé hollandais, il se réveille dans la peau d'un écrivain.*  
**L'amour est le plus fort** (1030★★★)  
*A Paris, un peintre sauve Eva du suicide. Pourra-t-elle le sauver à son tour ?*  
**La caravane des sables** (1084★★★★)  
*Un voyage au pays de la soif, de la peur et de l'inconnu.*  
**Une nuit de magie noire** (1130★★)  
*Un sorcier indigène peut-il guérir leur fils atteint de leucémie ?*  
**Le médecin de la tsarine** (1185★★)  
*On murmure que Maria, la tsarine, est un démon déguisé en ange.*  
**Amour cosaque** (1294★★★)  
*A l'époque d'Ivan le Terrible, la passion indomptable d'une jeune Russe durant la conquête de la Sibérie.*  
**Natalia** (1382★★★)  
*Est-elle une meurtrière en fuite ou le fantôme d'une comtesse assassinée ?*  
**Double jeu** (1388★★★★)  
*Pourquoi cette ville peuplée d'Américains se trouve-t-elle en U.R.S.S. ?*  
**Le mystère des Sept Palmiers** (1464★★★)  
*Trois hommes puis une femme s'échouent sur une île déserte.*  
**La malédiction des émeraudes** (1565★★★)  
*En Colombie, un récit de passion et de mort.*  
**L'héritière** (1653★★)  
*La naïve Lyda a-t-elle épousé un espion ?*  
**Amour en camargue** (1709★★★)  
*Jeune femme possédant voiture cherche compagnon de vacances.*

**KRANTZ Judith**

**Princesse Daisy**

(2t. 1211★★★★ et 1212★★★★)

*Un secret menace son monde de luxe.*

**LAFFONT Patrice**

**Les visiteurs de l'été** (1728★★★)

*Le kidnapping d'un célèbre présentateur TV.*

**LAKER Rosalind**

**Mademoiselle Louise**

(2t. 1591★★★ et 1592★★★)

*La naissance de la haute couture au siècle dernier.*

**LARTÉGUY Jean**

**Enquête sur un crucifié** (710★★★★)

*... et sur les trois femmes du jeune journaliste américain disparu au Vietnam.*

**Les naufragés du soleil** (1050★★★★)

*Trois hommes, rejetés d'Asie, se souviendront de leurs amours exotiques.*

**Le cheval de feu** (1095★★★★)

*Yves Lortais, sorcier de la guerre, est pris entre Nane, l'épouse, et la princesse Tiane.*

**Le baron céleste** (1370★★★★)

*Florent va tout faire pour arracher aux autorités d'Hanoï le fils qu'il a eu avec Kien, la femme qu'il aimait et haïssait.*

**LELOUCH Claude**

**Edith et Marcel** (1568★★★)

*L'amour fou de Piaf et Cerdan.*

**L'HOTE Jean**

**Confessions d'un enfant de chœur** (260★★)

*C'est par amour que le fils de l'instituteur laïc devient enfant de chœur.*

**LOTTMAN Eileen**

**Riches et célèbres** (1330★★★)

*Le succès, l'amour, la vie, tout les oppose ; pourtant, elles resteront amies. Inédit. Illustré.*

**Dynasty** (1697★★)

*Un des plus célèbres feuilletons.*

**LOWERY Bruce**

**La cicatrice** (165★)

*Le drame d'un enfant différent des autres et rejeté par eux.*

**LUND Doris**

**Eric (Printemps perdu)** (759★★★)

*Pendant quatre ans, le jeune Eric défie la terrible maladie qui va le tuer.*

**McCULLOUGH Colleen**

**Les oiseaux se cachent pour mourir**

(2t. 1021★★★★ et 1022★★★★)

*L'épopée vécue par Meggie et Ralph au cours de cinquante ans d'aventures et de passion à travers le continent australien.*



**Tim** (1141 ★★★)

*L'histoire d'un amour que la société a condamné par avance.*

**Un autre nom pour l'amour** (1534★★★★)

*La présence d'une femme dans un camp de prisonniers, c'est le paradis ou l'enfer.*

**McNAB Tom**

**La grande course de Flanagan**

(2t. 1637★★★★ et 1638★★★★)

*2 000 candidats, 5 000 km, 80 km par jour, une folie superbe.*

**MALPASS Eric**

**Mon ami Gaylord** (380★★★)

*L'univers de Gaylord est troublé par l'apparition de trois étranges cousins.*

**MARCO POLO**

**Véridiques Mémoires de Marco Polo**

(1547★★★)

*Adapté en français moderne, voici le récit même du fabuleux voyageur.*

**MARKANDAYA Kamala**

**Le riz et la mousson** (117★★)

*Une mère hindoue devant le spectre de la famine.*

**MICHAUD Dr Jacques**

**Pour une médecine différente** (949★★★★)

*Les résultats probants de la médecine homéopathique et astrologique.*

**MILLER Henry**

**Sexus**

(2t. 1283★★★★ et 1284★★★★)

*A travers Mara-Mona, Miller découvre la plénitude de l'amour, et au delà, lui-même.*

**MONSIGNY Jacqueline**

**Les nuits du Bengale** (1375★★★)

*Quelle femme ne rêve d'avoir un jour six hommes à ses pieds ?*

**MORAND Paul**

**La dame blanche des Habsbourg**

(1619★★★)

*Tous les drames de la cour d'Autriche, toutes les amours. J'ai Lu l'histoire.*

**MORAVIA Alberto**

**1934** (1625★★★★)

*Même à Capri le désespoir vous guette*

**La Ciociara** (1656★★★★)

*Une femme et sa fille à travers l'exode et la guerre.*

**La belle Romaine** (1712★★★★)

*Elle rencontre le désenchantement, non l'amour.*

**MORRIS Edita**

**Les fleurs d'Hiroshima** (141★)

*Les souvenirs et les secrets des survivants de la bombe.*

**MOYNE Christiane**

**Louise de La Vallière** (1726★★★)

*Le jeune Louis XIV et sa touchante maîtresse. J'ai Lu l'histoire.*

**MYRER Anton**

**On ne peut vivre sans aimer**

(2t. 1583★★★★ et 1584★★★★)

*Elle devra payer le prix d'une vie trop pleine de bonheur.*

**NATHAN Robert**

**Le portrait de Jennie** (1640★★)

*En quelques mois, Jennie grandissait de plusieurs années.*

**PALAISEUL Jean**

**Tous les espoirs de guérir** (3t. 912★★★★, 913★★★★ et 914★★★★)

*En France, de nombreux remèdes, des méthodes nouvelles sont proscrits. Or, « devant un cas désespéré, il faut tout tenter ».*

**PARETTI Sandra**

**Les tambours de l'hiver** (1338★★★★)

*En 1775, une femme abandonne tout, son pays, sa fortune, pour retrouver l'homme qu'elle n'a jamais cessé d'aimer.*

**La dernière croisière du Cécilia**

(1486★★★★)

*La croisière immobile d'un paquebot de luxe cerné par la guerre.*

**PARTURIER Françoise**

**Calamité, mon amour** (1012★★★★)

*Déçue par son mariage, France se réveille, affamée de plaisir et d'amour.*

**Les hauts de Ramatuelle** (1706★★★)

*Saint-Tropez, résumé de la folie et du désordre humain.*

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie Brodard et Taupin  
58, rue Jean Bleuzen, Vanves. Usine de La Flèche,  
le 5 décembre 1984

1451-5 Dépôt légal décembre 1984. ISBN : 2 - 277 - 21724 - 7

1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : avril 1976

Imprimé en France



1724



Editions J'ai Lu

27, rue Cassette, 75006 Paris

*diffusion France et étranger : Flammarion*



On connaît l'exceptionnel talent de conteur d'Alain Decaux pour l'avoir apprécié à travers de nombreuses émissions télévisées. Mais cet historien ne sait pas seulement parler, il sait aussi écrire de façon extrêmement vivante. Avec lui, on ne lit plus une histoire; on la vit.

Dans le présent ouvrage Alain Decaux s'attache à faire le point sur plusieurs grands mystères de l'Histoire, aussi bien anciens, le Déluge, le comte de Saint-Germain, que modernes, la *Mary Celeste* ou Mayerling.

Chacune de ces énigmes est d'abord exposée, mise en scène serait mieux dire, par Decaux, puis toutes les solutions sont examinées; enfin, l'auteur indique celle qui lui paraît la plus plausible.

Nous saurons ainsi peut-être si l'Atlantide a réellement existé, qui se cachait derrière le Masque de Fer et si la Grande Duchesse Anastasia a survécu au massacre de sa famille.

